3 1761 07460044 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posiescomplt00burn

Jane Helen Maclagan.
With love from Papa.
16th January 1858.

H
J1592

Paris. — Imp. de G. GRATIOT, 11, rue de la Monnaie

LE
B967
Fw

POÉSIES COMPLÈTES

DE

ROBERT BURNS

TRADUITES DE L'ÉCOSSAIS

PAR M. LÉON DE WAILLY

AVEC UNE INTRODUCTION DU MÊME

391653
24.4.41

PARIS
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE
RUE VOLTAIRE, 4 ET 6.

1843

PR
4304
F5W3

NOTICE SUR BURNS.

I.

Un vieillard, qui a assez souffert pour avoir le droit d'être optimiste, me disait dernièrement, à propos des infortunes des poètes et des vives et inutiles réclamations qu'elles ont soulevées de tout temps : « Lorsqu'un fait se reproduit continuellement dans tous les pays et à toutes les époques, ce fait a beau blesser nos sympathies, il est d'un esprit droit et équitable, avant d'accuser la Providence, de chercher la raison de cette injustice apparente, et d'en apprécier les compensations.

» Les poètes sont malheureux, dit-on ; et on s'étonne, et on s'indigne, et on déclame contre la destinée! Mais il faut qu'ils soient malheureux; voilà ce qu'on oublie. La poésie exige une sensibilité qui se blesse au moindre contact, et qui (ajoutons-le pour être juste) éprouve des jouissances inconnues aux natures plus grossières. C'est le double lot de toutes les organisations délicates et impressionnables. Seulement les poètes ont un dédommagement de plus : c'est d'occuper le public de leurs souffrances, et d'y puiser mille satisfactions d'amour-propre. Plus je réfléchis, plus je les trouve exigeants et mal fondés dans leurs plaintes, de vouloir le talent sans la douleur, l'effet sans la cause, d'aspirer tout ensemble à la gloire et au bonheur ; — surtout les poètes lyriques, qui sont le sujet de leurs chants. Heureux, qu'auraient-ils à nous dire? Ne faut-il pas qu'ils pleurent pour nous intéresser? La question serait éclaircie, je crois, si, au lieu de répéter que les

poètes sont malheureux, on reconnaissait que ce sont les malheureux qui sont poètes.

» Et n'appelez pas cette explication un motif ingénieux de résignation aux maux d'autrui ; quoique vieux, je ne suis pas encore si égoïste. Mais pourquoi aurais-je tant de scrupules? Placez un poète entre la souffrance et l'obscurité, son choix ne sera pas douteux. Je fais comme lui : son talent me console de ses malheurs, puisque c'est une filiation inévitable ; et je suis de l'avis d'une femme de ma connaissance, qui a pour règle de ne jamais lire les ouvrages d'un poète dont la vie ne l'a pas fait pleurer. »

Burns est du nombre des poètes que mon vieil ami a dû lire, car sa vie fut empoisonnée par bien des chagrins : non pas de ces infortunes brillantes et dramatiques qui excitent l'intérêt de la foule et trouvent leurs dédommagements dans l'effet qu'elles produisent; mais de ces misères obscures, continues, qui minent peu à peu les forces morales et physiques, et qui me semblent beaucoup plus dignes de compassion.

Fils d'un pauvre fermier du comté d'Ayr en Écosse, Robert Burns apprit, dès l'enfance, à se familiariser avec les travaux et les privations que sa destinée lui réservait. Son père, homme d'un caractère recommandable et d'un esprit fort au-dessus de sa position, lutta toute sa vie contre la mauvaise fortune, et ne laissa à ses enfants, pour tout patrimoine, que l'exemple de ses vertus et une éducation passable, qui était en partie son ouvrage. Livrés à eux-mêmes, Robert et son jeune frère Gilbert prirent comme leur père une ferme à bail ; mais leur entreprise ne réussit pas mieux que les siennes. Outre la fatalité qui s'acharnait sur toute cette famille, une autre cause personnelle à Robert mettait obstacle au succès. L'amour, qui seul détourne assez déjà de ce qu'on nomme les intérêts positifs de la vie, l'amour lui avait apporté une distraction bien plus dange-

reuse encore, car elle est éternelle. Robert était devenu poète; et tandis que son corps robuste exécutait machinalement les travaux de la ferme, sa pensée était ailleurs à la poursuite de mille gracieux fantômes.

Mais c'était trop peu de l'ennui quotidien d'une tâche rebutante qui prive du bonheur de se livrer à celle qui plairait; c'était trop peu des résultats fâcheux d'un travail fait à contre-cœur; la destinée apparemment ne le trouvait pas assez malheureux, je veux dire assez poète : il fallait que ses souffrances et ses charges s'accrussent. Amoureux de Jeanne Armour, il devint père, et voulut, en homme d'honneur, réparer son imprudence. Mais ce mariage, qui lui-même était une infortune dans sa position, devait être acheté par mille autres chagrins.

Il était encore à sa ferme de Mossgiel, lorsque sa jeune maîtresse s'aperçut que leur liaison ne pouvait plus rester long-temps secrète. Jugez de leur embarras ! Depuis quatre ans, l'hiver avait été très-rude et le printemps fort tardif; la ferme, loin de répondre aux efforts des deux frères, avait épuisé la plus grande partie de leurs ressources. Robert pouvait-il associer sa chère Jeanne à une situation si précaire ? Ils convinrent qu'il lui ferait une promesse de mariage, qu'il irait tenter fortune en Jamaïque, et qu'en attendant Jeanne resterait chez elle jusqu'à ce qu'il plût à la Providence de lui renvoyer un mari en état de soutenir une famille.

Mais Jeanne avait un père, qui à cette nouvelle jeta les hauts cris. Sa femme et lui trouvèrent qu'un mariage de cette espèce ne remédiait à rien. Un mari en Jamaïque! autant n'en point avoir; et beaucoup mieux même, car c'était ôter à leur fille toute espérance d'un autre établissement. Ils signifièrent donc à Jeanne leur désir que ce papier fût annulé, et le mariage avec lui. Celle-ci, pleine de remords d'avoir causé une si violente affliction à de si tendres parents, se soumit à leurs volontés, et en donna connaissance à Robert. Pauvre Robert !

quelles angoisses! Il offrit de rester et de soutenir de son mieux sa femme et ses deux enfants jumeaux avec le produit de son travail journalier. On rejeta ses offres. Que faire? Plier sous la nécessité, suivre son plan et s'embarquer pour la Jamaïque, au risque de trouver Jeanne mariée à son retour. Il s'y était résolu, lorsque la destinée voulut bien lui accorder quelque répit. Le succès qu'obtenaient ses poèmes, à Édimbourg, l'empêcha de partir. La poésie, qui doit tant à l'amour, voulut cette fois payer sa dette, — une fois n'est pas coutume; — et, s'étant présenté de nouveau avec plus de réputation que d'argent, et quelques protections assez froides, près des impitoyables parents de sa chère Jeanne, Robert parvint à les attendrir, et obtint d'eux la permission d'épouser la mère de ses enfants, et de réparer le tort qu'il avait fait à l'honneur de leur fille.

Mais tout est malheur aux malheureux. Le mariage et la paternité, ces liens qui attachent les hommes à la vie, sont pour le pauvre autant de fardeaux sous lesquels il succombe. Dans des yeux adorés il voit se multiplier l'image de sa propre misère, et à chaque coup dont le frappe l'adversité, le sang jaillit de plus d'une blessure.

Ces réflexions, Burns dut les faire souvent dans l'amertume de son cœur, lorsque le sommeil fuyait ses membres fatigués, et qu'il roulait dans sa tête mille projets avortés de fortune, qui se dissipaient comme des brouillards au soleil de la réalité. Pauvre poète, c'est en vain que ta muse, à demi vêtue du tartan national, et couronnée de noisettes et de feuilles de houx, t'apparaît comme une fée bienfaisante qui doit, d'un coup de sa baguette, métamorphoser ta chaumière en palais; tu mourras fermier comme tu as vécu, arrosant de sueurs une terre avare qui ne fournit pas aux besoins de ta famille, honorant une patrie ingrate qui te laissera expirer, à trente-huit ans, d'épuisement et de misère. Tu auras des lecteurs, d'oisifs visiteurs qui

t'habitueront à quitter le coin de ton feu pour les joies bruyantes de la taverne, des seigneurs qui t'auront comme une curiosité à leur table, et qui se croiront des Mécènes pour t'avoir fait nommer jaugeur, à cinquante livres sterling d'appointements.

Jaugeur! ne voilà-t-il pas un judicieux emploi de ses facultés et de leur crédit!

Représentez-vous un étranger, grand admirateur de Burns, qui, dans son enthousiasme, part pour l'Écosse, afin de voir ce génie, dont sa patrie sera justement fière un jour. Où le trouvera-t-il? Rêvant sur les bords fleuris du Doon ou de la Cree, et confiant les peines secrètes de son cœur à sa muse, pour qu'elle en prenne sa part et le soulage? Non; il est dans une cave, à jauger de l'ale ou du whiskey!

Et ne le plaignons pas trop. Songez donc, depuis Homère, quelle série de poètes mendiants! et, en 1579, les ménestrels d'Écosse n'étaient-ils pas rangés, par la législation, dans la classe des vauriens et des vagabonds? En faire des jaugeurs, c'est réellement un immense progrès. Et, sans cette place, que devenait notre barde? Un jour il a manqué de la perdre : il s'était permis de parler politique, et d'exprimer une opinion. Un jaugeur, une opinion! quelle audace! quel scandale! Heureusement quelques protecteurs intervinrent, et on se contenta de le prévenir qu'il ne devait désormais espérer aucun avancement. Depuis cette époque, le découragement s'empara de lui à tout jamais. Des rhumatismes, gagnés sans doute au service de cette paternelle administration, et une fièvre lente ruinèrent sa constitution déjà minée par tant de soucis; et il rendit au ciel sa belle âme, avec le regret de laisser sans appui, dans un monde qu'il avait trouvé lui-même si peu charitable, quatre enfants et sa femme près d'accoucher d'un cinquième, qui naquit le jour même des funérailles de son père.

A peine était-il mort, que, selon l'éternel usage, tous

les esprits furent en émoi. Le peuple n'aime guère les beaux vers, mais il aime tant les beaux enterrements! il ne voulut pas perdre cette occasion d'un divertissement funéraire. Les volontaires de Dumfries résolurent de rendre les honneurs militaires à leur illustre camarade; l'infanterie et la cavalerie qui étaient dans la ville se joignirent à eux; les principaux habitants daignèrent suivre le cortége, et le corps fut porté à bras jusqu'au cimetière, où, pour dernier adieu, il fut salué de trois décharges. Et puis dites que la patrie est ingrate envers ses grands hommes!

Une souscription ouverte au profit de sa veuve et de leurs cinq enfants s'éleva à sept cents livres sterling, et M. James Currie se chargea de publier une édition complète des Œuvres de Burns, dont le produit fut destiné au même usage. Ainsi se trouvèrent heureusement démentis les pressentiments funestes qui assiégeaient son lit de mort : car c'était là l'idée fixe de ses derniers moments, dans le délire comme dans les intervalles de lucidité.

Mais quelles que fussent sa pauvreté et ses inquiétudes constantes comme père de famille, jamais elles ne purent dompter son esprit d'indépendance, ni tempérer l'excès de sa délicatesse. Le succès de ses publications avait été brillant, et il pouvait exiger un prix avantageux de ses nouvelles productions. Dans l'année 1765, l'éditeur d'un journal de Londres, jouissant d'un grand crédit littéraire, lui offrit, en échange d'une pièce de vers par semaine, cinquante-deux guinées par an; mais il refusa par fierté, et non par paresse, comme on pourrait le croire d'un poète. Car à cette époque même, et depuis plusieurs années, il donnait gratuitement ses belles poésies lyriques au Muséum de Johnson; et c'est en vain que Thomson insistait pour lui faire accepter le prix de sa coopération si active au recueil des *Mélodies écossaises*. Dans sa pensée, c'eût été prostituer sa muse,

et il ne voulut recevoir en dédommagement de sa peine qu'un exemplaire de ses ravissantes poésies.

Je me trompe : il reçut de l'argent. La destinée, indignée de se voir tenir tête, jura de le faire plier. Un chapelier, à qui il devait quelque chose, s'étant aperçu qu'il allait mourir, lui intenta un procès, et allait infailliblement le faire arrêter. Cette idée d'un emprisonnement dans l'état déplorable de santé où il était, la crainte d'être séparé de sa famille avant l'éternelle séparation, faillirent lui ôter la raison, et le forcèrent de recourir à Thomson, qu'il avait si obstinément refusé. Il lui écrivit une lettre bien touchante où il réclame de lui, à titre d'avance, une misérable somme de cinq livres sterling.

N'est-ce pas un exemple décourageant, une pensée désolante? Le malheur fait de vous sa proie : au milieu de vos tortures, un seul sentiment vous soutient, celui de votre dignité. Pour le conserver pur et intact dans votre âme, vous aggravez vos souffrances, vous vous imposez mille privations, à vous et aux vôtres, sacrifiant tout à votre propre estime ; et un jour arrive où cette dernière consolation vous échappe, ou votre délicatesse n'est plus qu'une prétention ridicule et mal soutenue, et où tous les sentiments grossiers sont absous et vengés par votre défaite! Lord Byron se promit de ne pas tirer parti de sa plume ; et lui, riche et pair d'Angleterre, lui Anglais et poète, lui quatre fois orgueilleux, il fut forcé de se manquer de parole. Que son exemple te console dans la tombe, Robert Burns, toi plus courageux et plus délicat encore, puisque tu étais pauvre et père de famille. La société ne pardonne pas les vertus qui font sa critique, et, tôt ou tard, il faut succomber dans cette lutte inégale.

Au retour des funérailles, et après le premier moment d'enthousiasme et de reconnaissance pour celui dont la mort avait fourni l'occasion d'une cérémonie si tou-

chante et si solennelle, la société sentit le besoin de se justifier d'avoir laissé mourir de misère et de dégoûts un homme dont la perte excitait tant de regrets, et, pour apaiser le cri de sa conscience, elle n'imagina rien de mieux que de le calomnier.

Il n'y avait pas de semaine que l'on n'entendît annoncer que sir John..... avait enlevé la fille du ministre de telle paroisse, et que mistress une telle était partie pour le Continent avec lord ***. C'était comme une procession de Londres à Gretna-Green, et le forgeron ne savait auquel entendre. Notre jeune fermier avait l'âme sensible; il voyait les oiseaux faire l'amour sous la feuillée. Son cœur tendre et ses dix-sept ans le poussant, il crut pouvoir se permettre de faire ce que faisaient les lords et les oiseaux, et de commencer par dire en prose à de charmantes filles ce qu'il devait chanter plus tard au public.

Tous les soirs on ramassait sous les tables les gentilshommes du voisinage. L'ivrognerie emplissait les caisses de l'accise; et un pauvre jaugeur, encouragé par l'exemple d'une consommation dont il connaissait par état toute l'étendue, se laissait assez souvent entraîner à la taverne. Sans doute, il aurait mieux fait, au retour du travail, d'aller droit chez lui, en vrai stoïque. Mais au logis l'attendaient probablement les plaintes de sa femme, qui lui reprochait les embarras pécuniaires de la communauté; qu'il n'était pas assez intrigant, qu'il s'occupait de niaiseries au lieu de songer au solide, qu'il devrait avoir le caractère de James ou de Williams, qu'il ne ferait jamais son chemin, et que tout son étalage d'indépendance les mènerait infailliblement à l'hôpital. — Mais il s'était épuisé le corps à la charrue et le cerveau à la poésie; mais il avait fait tout le jour son dégoûtant métier de jaugeur; et que de fatigues, que de chagrins ne s'oublient pas devant un pot d'ale écumeuse, à causer avec les savants de l'endroit, ou avec les amou-

reux qui échangent les confidences du jeune âge contre les conseils de l'expérience!

Voyez quel excès de dépravation! vous êtes jeune, et la chair vous tente! Vous êtes malheureux, et vous cherchez quelquefois à oublier, à vous étourdir, et vous ne vous refusez pas toute espèce de distractions! Que dis-je! vous êtes homme d'honneur et de courage; vous avez de la délicatesse, de la dignité, de la noblesse dans les sentiments; vous avez du cœur et du génie, vous avez vingt vertus, et vous n'en avez pas vingt-deux! Vous êtes pauvre, et vous vous permettez quelques écarts de nous autres riches! Mais le monde se bouleverse! A nous riches, à nous heureux, tous les plaisirs défendus! A nous les jolies filles et les liqueurs enivrantes! A nous toutes les jouissances! A vous les leçons, sinon les exemples de continence! A vous de suer, de haleter sous le faix; et quand le soir, dételant la charrue, vient vous dégager de votre fardeau, vite au grabat pour y retrouver en songe tous les maux de la réalité! Car, ne nous y trompons pas, et laissons là les paradoxes des chansons à boire, aux malheureux les mauvais songes, aux heureux les riants fantômes de la porte d'ivoire. La nuit n'est que le miroir trouble du jour.

Mais laissons à Burns lui-même le soin de se justifier en se faisant connaître. On a quelquefois à regretter que des poètes se soient abaissés jusqu'à la vile prose pour nous parler d'eux; mais c'était dans des préfaces, et en la présence imposante du public. Il ne s'agit ici que d'une confidence ingénue faite à l'amitié, d'une lettre qui, n'étant pas destinée à voir le jour, est écrite avec cet inimitable abandon qu'exclut toute préoccupation de publicité. — « Quand on voit le style naturel, dit Pascal, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait à voir un auteur, et on trouve un homme. »

« Monsieur, écrivait-il en 1787 au docteur Moore,

l'auteur de *Zelucco*, d'*Édouard*, etc., depuis plusieurs mois j'ai couru le pays ; mais maintenant me voici retenu par une maladie de langueur qui, je suppose, a son siége dans l'estomac. Pour me distraire, il m'a pris la fantaisie de vous écrire ma propre histoire. Mon nom a fait quelque peu de bruit dans ce pays ; vous avez bien voulu vous intéresser à moi avec chaleur, et je pense qu'un récit sincère pourra vous amuser dans vos moments de désœuvrement. Car je vous assure, monsieur, que comme Salomon, à qui je crois ressembler quelquefois — à la sagesse près, mais c'est une bagatelle — comme lui, dis-je, *j'ai tourné mes yeux pour contempler la démence et la folie*, et comme lui j'ai trop souvent fraternisé avec elles....

» Je n'ai pas le moindre droit au titre de gentilhomme. L'hiver dernier, à Édimbourg, j'ai parcouru le livre de la noblesse, et j'y ai trouvé à peu près tous les noms du royaume; mais quant à moi, mon sang ancien, mais obscur, s'est traîné jusqu'à moi de faquin en faquin depuis le déluge; et gueules, pourpre et argent m'ont complétement désavoué.

» Mon père était du nord de l'Écosse. Il était fils d'un fermier qui louait les terres des nobles Keith de Marischal, et il eut l'honneur de partager leur sort. Je me sers ici du mot honneur sans l'appliquer à ses principes politiques. Loyal et déloyal sont pour moi des termes purement relatifs, le droit étant toujours au plus fort. Mais ceux qui vont au-devant de la ruine, et tendent la main à l'infamie pour ce qu'ils croient sincèrement être la cause de leur Dieu ou de leur roi, ceux-là sont, comme Marc-Antoine le dit, dans Shakspeare, de Brutus et Cassius, des *hommes honorables*.

» Mon père, après plusieurs années de vicissitudes, recueillit une assez bonne provision d'expérience ; et c'est à cela que je dois le peu de sagesse auquel je dois prétendre. Je n'ai pas rencontré beaucoup de gens qui con-

nussent les hommes comme lui. Mais une probité obstinée, et une irascibilité aveugle, indomptable, sont des défauts sans remède : aussi je suis né le fils d'un homme fort pauvre. Pendant les six ou sept premières années de ma vie, mon père fut le jardinier d'un digne petit propriétaire dans le voisinage d'Ayr. S'il était resté dans cette position, ma perspective était un petit emploi en sous-ordre dans quelque ferme des environs. Mais son vœu le plus cher était de garder ses enfants sous ses yeux jusqu'à ce qu'ils pussent discerner le bien du mal. Aussi, avec l'assistance de son généreux maître, mon père s'aventura à prendre à bail une petite ferme.

» A cette époque, je n'étais le favori de personne. J'avais une bonne mémoire, une santé robuste, et une piété de routine, comme un enfant que j'étais. Avec quelques coups de férule, mon maître d'école fit de moi un savant anglais, et, à dix ou douze ans, j'étais docteur ès substantifs, verbes et particules. Je dus aussi beaucoup, dans mon enfance, à une vieille femme qui demeurait avec nous, et qui était d'une ignorance, d'une crédulité et d'une superstition remarquables. Nul, dans le pays, n'avait une plus vaste collection de contes et de chansons sur les diables, les fées, les esprits, les sorcières, les magiciens, les feux follets, les lutins, les fantômes, les apparitions, les charmes, les géants, les dragons, etc. Non-seulement ses récits cultivèrent en moi les germes de la poésie, mais ils eurent un tel effet sur mon imagination, que même à présent, dans mes courses nocturnes, j'ai souvent, malgré moi, l'œil sur certains endroits suspects ; et, bien que personne ne soit plus sceptique en de telles matières, il me faut parfois un effort de philosophie pour chasser ces vaines terreurs...

» Les deux premiers livres que je lus seul furent la *Vie d'Annibal* et l'*Histoire de sir William Wallace*. Jamais livres depuis ne m'ont fait ce plaisir. Annibal enflamma ma jeune imagination d'une ardeur militaire. Je mar-

chais fièrement à côté des recrues, au son du tambour et de la cornemuse, regrettant de n'être pas assez grand pour être soldat. Et, quant à l'histoire de Wallace, elle versa dans mes veines un préjugé écossais qui fera bouillonner mon sang jusqu'au jour où, la vie fermant ses écluses, il rentrera dans le repos éternel.

» La théologie scolastique, à cette époque, avait ensorcelé le pays; et moi, jaloux de briller dans les réunions des dimanches, entre les sermons, aux funérailles, etc...., je me mis, quelques années plus tard, à attaquer le calvinisme avec tant de chaleur et d'indiscrétion, que je soulevai contre moi un cri d'hérésie qui retentit encore à cette heure.

» La proximité d'Ayr eut pour moi quelque avantage. Mon humeur sociable, quand la fierté lui laissait le champ libre, était comme la définition de l'infini dans notre catéchisme : « sans bornes ni limites. » Je formai des liaisons avec quelques jeunes garçons plus favorisés que moi de la fortune, et occupés à répéter les rôles dans lesquels ils allaient paraître sur le théâtre de la vie où j'étais, hélas! destiné à les envier de la coulisse. D'ordinaire, ce n'est pas à un âge si tendre que nos gentilshommes ont le juste sentiment de l'énorme distance qui les sépare de leurs camarades en guenilles. Ce n'est pas en un jour que l'on donne à un petit grand seigneur ce dédain convenable et séant pour les insignifiants et stupides pauvres diables d'ouvriers et de paysans qui l'entourent, et qui, peut-être, sont nés dans le même village que lui. Mes jeunes supérieurs n'insultèrent jamais l'apparence *rustaude* de mon misérable individu, dont les deux extrémités étaient souvent exposées à l'inclémence de toutes les saisons. Ils me faisaient cadeau de volumes dépareillés, où même alors je puisais quelque observation. L'un d'eux..... m'apprit un peu de français; et quand il arrivait à mes jeunes amis et bienfaiteurs de s'embarquer pour les Indes orientales ou occidentales, ces séparations

me causaient souvent une vive affliction. Mais j'allais être appelé à des maux plus sérieux.

» Le généreux maître de mon père mourut. Sa ferme devint un marché onéreux, et, pour comble d'infortune, nous tombâmes dans les mains d'un agent qui a posé pour le portrait qui se trouve dans mon conte des *Deux chiens*. Mon père était âgé quand il se maria; j'étais l'aîné de sept enfants; et lui, usé par des fatigues prématurées, n'était plus en état de supporter le travail. Mon père s'irritait vite, mais son courage n'était pas facilement abattu. Son bail était résiliable dans deux ans, et, pour atteindre la fin de ces deux années, nous réduisîmes nos dépenses. Nous vivions misérablement. Pour mon âge, j'étais un habile laboureur; et l'aîné après moi, Gilbert, pouvait très-bien mener la charrue et m'aider à battre le blé. Un faiseur de romans aurait peut-être vu ces scènes avec quelque satisfaction; mais non pas moi. Je me sens bouillir encore d'indignation au souvenir des insolentes menaces de ce gredin d'agent, dont les lettres nous faisaient tous fondre en larmes.

» L'obscurité mélancolique d'un ermite et le labeur incessant d'un galérien, tel fut mon genre de vie jusqu'à l'âge de seize ans. C'est un peu avant cette époque que je commis, pour la première fois, le péché de la rime. Vous connaissez la coutume de notre pays, d'accoupler un homme et une femme pour les travaux de la moisson. Dans ma quinzième automne, mon associée fut une séduisante créature, plus jeune que moi d'un an. Je sais trop peu l'anglais pour lui rendre justice en cette langue; mais vous comprenez l'écossais — c'était une *bonie*, *sweet*, *sonsie lass*. En un mot, elle m'initia sans le vouloir à cette délicieuse passion, qu'en dépit de l'acide désappointement, de la prudence, ce cheval de brasseur, et de la philosophie, cette rongeuse de livres, je tiens pour la première des joies humaines, pour notre plus chère bénédiction ici-bas. Comment elle gagna la

contagion, je ne puis le dire. Vous autres médecins, vous parlez beaucoup d'infection par respiration, par attouchement, etc.... mais je ne lui dis jamais expressément que j'étais amoureux d'elle. En vérité, je ne savais pas moi-même pourquoi j'aimais tant à rester en arrière avec elle le soir, au retour du travail; pourquoi les notes de sa voix faisaient vibrer les cordes de mon cœur comme une harpe éolienne, et particulièrement pourquoi mon pouls battait si fort quand j'approchais l'œil et le doigt de sa petite main, pour en extraire les cruels piquants de la ronce ou du chardon.

» Entre autres qualités séduisantes, elle chantait avec tant de charme! C'est sur son *reel* favori que j'essayai mes premiers vers. Je n'étais pas assez présomptueux pour m'imaginer qu'ils vaudraient ceux imprimés, composés par des hommes qui savaient le grec et le latin. Mais ma belle chantait une chanson faite, disait-on, par le fils d'un petit laird de campagne sur une des filles en service chez son père, et dont il était amoureux; et je ne voyais pas pourquoi je ne pourrais pas rimer aussi bien que lui, car, au total, il n'était pas plus savant que moi.

» Tel fut mon début en amour et en poésie, ma plus vive et parfois ma seule jouissance. Mon père, à force de courage, ayant atteint l'époque de la résiliation de son bail, entra dans une plus grande ferme, environ dix milles plus loin dans le pays. Son marché était de nature à lui procurer quelque peu d'argent comptant au commencement de son bail : autrement l'affaire eût été impraticable. Pendant quatre années, nous y vécûmes assez à notre aise. Mais une difficulté s'étant élevée entre lui et son propriétaire, après avoir été ballotté trois ans dans le tourbillon de la chicane, mon père fut sauvé tout juste, des horreurs d'un emprisonnement, par une consomption qui, après deux années de promesses, voulut bien le visiter enfin, et l'emporter « où les méchants ces-

sent de tourmenter, et où les fatigués sont en repos. »

» C'est à l'époque où nous vécûmes sur cette ferme que ma petite histoire est le plus remplie d'événements. Au commencement de cette période, j'étais peut-être le garçon le plus emprunté, le plus gauche de la paroisse. Nul solitaire n'était moins au fait des voies du monde. Ce que je savais d'histoire ancienne, je le tenais des grammaires géographiques de Salmon et de Guthrie; et les idées que je m'étais formées sur les mœurs modernes, sur la littérature et la critique, je les devais au *Spectateur*. Ajoutez-y les œuvres de Pope, quelques pièces de Shakspeare, Tull et Dickson, sur l'agriculture; le Panthéon païen; l'Essai de Locke sur l'entendement humain; l'Histoire de la Bible, de Stackhouse; le Guide du jardinier breton, par Justice; les leçons de Bayle, les œuvres d'Allan Ramsay, la Doctrine de l'Écriture sur le péché originel, par Taylor; un Recueil choisi de chansons anglaises, et les Méditations de Hervey, et vous aurez toutes mes lectures. Le Recueil de chansons était mon *vade-mecum*. Tout en conduisant ma charrette ou me rendant à l'ouvrage, je les dévorais, chanson par chanson, vers par vers, distinguant soigneusement le vrai tendre ou sublime de l'affectation et de l'ampoulé. Je suis convaincu que je dois à cette habitude beaucoup de mon habileté de critique, telle quelle.

» Dans ma dix-septième année, pour me dégourdir un peu, j'allai à une école de danse de campagne. Mon père avait une antipathie inconcevable contre ces réunions, et c'est contrairement à ses désirs que j'y allais, ce dont je me repens encore aujourd'hui. Mon père, je l'ai déjà dit, était sujet à de grands emportements : depuis cette désobéissance, il me prit dans une sorte de grippe; ce qui, je crois, fut une des causes de la dissipation de mes années subséquentes. — Je dis dissipation, comparativement à la sobriété et à la stricte régularité de vie des presbytériens de campagne. Car, bien que les feux

follets d'une capricieuse insouciance fussent les seules lumières de mon sentier, néanmoins mes premiers principes de piété et de vertu me tinrent quelques années plus tard dans la ligne de l'innocence. Le grand malheur de ma vie, ce fut de manquer de but. J'avais senti de bonne heure quelques mouvements d'ambition; mais c'étaient les aveugles tâtonnements du cyclope d'Homère autour de sa caverne. Je vis que la situation de mon père m'imposait un travail continuel. Les deux seules portes par où je pusse entrer au temple de la Fortune, étaient une mesquine économie, ou de petits profits chicaniers. La première, l'ouverture en est si resserrée que je ne pus jamais m'y introduire. — L'autre, je l'ai toujours haïe. — Le seuil même en est souillé. Ainsi, dénué de but dans la vie, avec un besoin réel de société, dû autant à une gaîté naturelle qu'à un esprit observateur, avec un tempérament mélancolique ou hypocondriaque qui me faisait fuir la solitude; ajoutez-y ma réputation de science littéraire, un certain talent de logique sauvage, et une force de pensée qui se rapprochait assez du bon sens, et il ne paraîtra pas surprenant que je fusse généralement bien venu chez les gens auxquels je rendais visite; et ce n'est pas une merveille non plus si, lorsque deux ou trois personnes se réunissaient, j'étais toujours du nombre.

» Mais, avant tout, je me sentais un *penchant pour l'adorable moitié du genre humain.* Mon cœur était fort inflammable et s'allumait continuellement à telle ou telle déesse; et comme dans toutes les guerres de ce monde, ma fortune avait ses caprices : tantôt j'étais reçu avec faveur, et tantôt mortifié par ses dédains. A la charrue, la faux ou la faucille, je ne crains aucun rival; je défiais donc l'indigence, et, comme je ne pensais jamais à mes travaux au delà des heures où je m'y livrais, je passais la soirée selon mon cœur. Un jeune campagnard mène rarement à bien une intrigue d'amour sans l'assis-

tance d'un confident. J'avais de la curiosité, du zèle et une dextérité intrépide, qui me recommandaient comme un second fort utile dans ces occasions; et je crois que c'était pour moi un plaisir aussi vif d'être dans le secret de la moitié des amours de la paroisse de Tarbolton, qu'à pas un homme d'État de savoir les intrigues de la moitié des cours de l'Europe. La plume d'oie que je tiens semble elle-même connaître instinctivement le sentier si fréquenté de mon imagination, le sujet favori de mes chants, et ce n'est pas sans difficulté que je l'empêche de vous donner quelques paragraphes sur les aventures amoureuses de mes compagnons, humbles hôtes de la ferme et de la chaumière; mais les graves fils de la science, de l'ambition ou de l'avarice baptisent ces choses du nom de folies. Pour les enfants du travail et de la pauvreté, rien au monde de plus sérieux. Pour eux l'ardent espoir, l'entrevue dérobée, le tendre adieu sont les plus grandes et les plus délicieuses de leurs jouissances.

» Une autre circonstance de ma vie qui modifia quelque peu mon esprit et mes mœurs, c'est que je passai ma dix-neuvième année sur une côte pleine de contrebandiers, à une bonne distance de notre logis, dans une école fameuse, pour y apprendre le mesurage, l'arpentage, la gnomonique, etc. Mes progrès y furent satisfaisants; mais j'en fis plus dans la connaissance des hommes. Le métier de contrebandier était excellent à cette époque, et il m'arriva plusieurs fois de me trouver parmi ceux qui l'exerçaient. Leurs débauches bruyantes et leurs rixes étaient des scènes toutes nouvelles pour moi; mais je n'étais en rien ennemi du plaisir. Quoique j'apprisse d'eux à remplir mon verre, et à me mêler sans crainte dans une bagarre d'ivrognes, je n'en avançais pas moins d'un bon pas dans ma géométrie. Mais lorsque le soleil entra dans le signe de la Vierge (c'est pour mon cœur le mois du carnaval), une séduisante *fillette*, qui demeurait tout à côté de l'école, renversa ma trigonométrie,

et me déplaça, par la tangente de la sphère, de mes études. Je luttai pourtant quelques jours encore avec mes sinus et mes cosinus; mais une charmante journée que je me promenais à midi dans le jardin pour prendre la hauteur du soleil, j'y rencontrai mon ange

Ainsi que Proserpine, allant cueillir des fleurs,
Fleur plus belle elle-même. —

» Adieu toute idée d'étude et de progrès! La semaine que je restai encore dans le pays, je ne fis qu'absorber en elle toutes les facultés de mon âme, ou m'échapper pour la rencontrer; et les deux dernières nuits, si le sommeil était un péché mortel, grâce à l'image de cette modeste et innocente fille, j'aurais été sans tache.

» Je revins chez nous considérablement amélioré. Mes lectures s'étaient accrues des ouvrages importants de Thomson et de Shenstone; la nature humaine s'était offerte à moi sous un nouveau jour, et j'avais engagé plusieurs de mes camarades à entretenir avec moi une correspondance littéraire. Mon style s'y forma. J'étais tombé sur un recueil de lettres des beaux esprits du règne de la reine Anne, et je les étudiai dévotement. Je gardais copies de celles de mes propres lettres dont j'étais content, et la comparaison que je faisais entre moi et mes correspondants flattait ma vanité. Je poussai cette fureur si loin, que, bien que je n'eusse pas pour trois liards d'ouvrage au monde, néanmoins chaque poste m'apportait autant de lettres que si j'avais été quelque héritier affairé du journal et du grand-livre.

» Ma vie suivit le même cours jusqu'à ma vingt-troisième année. *Vive l'amour* et *vive la bagatelle!* étaient les seuls mobiles de mes actions. Ma bibliothèque s'enrichit de deux auteurs qui me firent grand plaisir : Sterne et Mackenzie; — *Tristram Shandy* et *l'Homme sensible* furent les favoris de mon cœur. Les sentiers de la poésie attiraient toujours mes pas; mais je ne m'y

livrais que selon l'humeur du moment. J'avais d'ordinaire une demi-douzaine et plus de pièces de vers en train ; je prenais l'une ou l'autre, suivant la disposition actuelle de mon esprit, et je laissais là l'ouvrage dès que je pressentais la fatigue. Mes passions, une fois allumées, se déchaînaient comme autant de diables, jusqu'à ce que mes vers leur donnassent issue ; alors elles se jetaient sur ma poésie, qui, comme un charme, avait le don de les calmer. Aucun des morceaux de ce temps n'est imprimé, excepté *l'Hiver,* chant funèbre, l'aînée de mes pièces publiées ; la Mort de la pauvre Mailie, Jean Grain-d'Orge et les première, deuxième et troisième chansons. La deuxième me fut inspirée par cette passion dont j'ai parlé, et qui interrompit mes études.

» Ma vingt-troisième année fut pour moi une époque importante. Moitié caprice, moitié désir de me mettre à faire quelque chose dans la vie, j'entrai chez un sérancier de la ville voisine (Irwine) pour apprendre son métier. Ce fut une malheureuse affaire... et pour m'achever, comme nous fêtions le nouvel an, la boutique prit feu et fut réduite en cendres ; de sorte que je me trouvai sur le pavé comme un vrai poète, ne possédant pas douze sous.

» J'avais été obligé d'abandonner mon projet ; l'infortune épaississait ses nuages autour de la tête de mon père ; les progrès de la consomption étaient, hélas! bien visibles, et, pour couronner mes malheurs, une *belle fille* que j'adorais, et qui m'avait donné rendez-vous dans le champ du mariage, m'attrapa avec certaines circonstances mortifiantes. Le dernier des maux qui fermait cette marche infernale fut que la mélancolie naturelle de mon tempérament s'accrut à un degré tel que je fus pendant trois mois dans un état d'esprit à ne pas être envié même par les malheureux sans espoir qui viennent d'être arrêtés.

» Cette aventure m'apprit à connaître quelque chose des villes. Mais ce qui influa le plus sur mon esprit, ce

fut l'amitié que je formai avec un jeune garçon, noble caractère, mais le fils chéri du malheur. Son père était un simple artisan; mais un homme considérable du voisinage, l'ayant pris en amitié, lui donna une éducation libérale, dans l'idée d'améliorer sa situation dans la vie. Malheureusement son patron mourut tout juste lorsqu'il était en état de le lancer dans le monde, et le pauvre diable, au désespoir, prit le parti de s'embarquer. Après plusieurs vicissitudes de fortune, un peu avant notre liaison, il avait été abandonné, sur la côte sauvage de Connaught, par un armateur américain qui l'avait entièrement dépouillé...

» Indépendance, magnanimité, il était doué de toutes les vertus d'un homme. Je l'aimais et l'admirais jusqu'à l'enthousiasme, et par conséquent je m'efforçais de l'imiter. J'y réussis jusqu'à un certain point. Auparavant j'avais de l'orgueil, mais il le dirigea dans une voie convenable. Sa connaissance du monde était de beaucoup supérieure à la mienne, et j'étais tout attention pour m'instruire. C'est le seul homme que j'aie trouvé plus fou que moi lorsqu'une femme était son étoile; mais il parlait d'amour illicite avec la légèreté d'un marin, ce que jusque-là j'avais regardé avec horreur. Ici l'amitié me rendit un mauvais service; et la conséquence fut que, peu de temps après que je repris la charrue, j'écrivis la Bienvenue du poète [1]. Dans cette ville, ma lecture ne s'accrut que de deux volumes dépareillés de Paméla, et d'un de Ferdinand comte Fathom, qui me donna une idée des romans. Sauf quelques pièces religieuses qui ont été imprimées, j'avais abandonné la poésie; mais, ayant rencontré les poèmes écossais de Fergusson, je fis de nouveau résonner les cordes sauvages de ma lyre avec la vigueur de l'émulation. Quand mon père mourut, tout son bien fut la proie des chiens

1. Intitulée depuis : Bienvenue de Rob le Rimeur à son enfant bâtard.

d'enfer qui hurlent dans le chenil de la justice. Nous ramassâmes à grand'peine dans la famille quelque peu d'argent, avec lequel, mon frère et moi, nous prîmes une ferme du voisinage. Mon frère n'avait ni mon imagination écervelée, ni ma monomanie sociable et amoureuse; mais, en bon sens et en sagesse, il m'était de beaucoup supérieur.

» J'entrai dans cette ferme avec de belles résolutions. Allons, je serai raisonnable. Je lus les livres à l'usage des fermiers; je calculai nos récoltes; je suivis les marchés; enfin, « en dépit du diable, du monde et de la » chair, » je crus que je deviendrais un homme sage; mais, la première année, pour avoir acheté de mauvaises semences, la seconde, par une moisson tardive, nous perdîmes la moitié de nos récoltes. Cela renversa ma sagesse, et je retournai « comme le chien à ce qu'il » avait rendu, et comme la truie qu'on avait lavée et » qui se vautra dans la mare. »

» Je commençais à être connu dans le voisinage pour un rimeur. Celle de mes élucubrations poétiques qui vit le jour la première fut une lamentation burlesque sur une querelle de deux révérends calvinistes, tous deux personnages de ma Foire sainte. Je me doutais que la pièce avait quelque mérite; mais, pour éviter malheur, j'en donnai une copie à un ami très-curieux de ces sortes de choses, et je lui dis que je ne pouvais deviner quel en était l'auteur, mais qu'elle ne me semblait pas manquer de talent. Une certaine description des clercs aussi bien que des laïques obtint un tonnerre d'applaudissements. La Prière du saint Willie fit ensuite son apparition et alarma la fabrique au point qu'il y eut plusieurs séances pour examiner si, dans son artillerie spirituelle, on ne trouverait rien à pointer contre les profanes rimeurs. Malheureusement pour moi, mes erreurs m'amenèrent, d'autre part, juste dans la direction de leur plus lourde décharge. C'est cette déplorable histoire qui

donna lieu à mon poème imprimé la Lamentation. Ce fut une bien triste affaire, dont je ne puis encore supporter la pensée, et qui faillit me doter d'une ou de deux des conditions principales pour être classé parmi les pilotes qui ont perdu la carte et se méprennent dans leur estime de la raison. J'abandonnai à mon frère ma part de notre ferme; en réalité elle n'était mienne que nominativement, et je fis le peu de préparatifs que je pouvais pour passer en Jamaïque. Mais, avant de quitter pour toujours mon pays natal, je résolus de publier mes poèmes. J'appréciai mes productions avec autant d'impartialité que possible. Je leur trouvai du mérite, et l'idée que l'on m'appellerait un habile garçon était délicieuse, bien que cet éloge ne dût pas parvenir jusqu'à moi, misérable gardeur de nègres, ou peut-être victime de ce climat inhospitalier, et parti pour le monde des esprits! Dans ma sincérité je puis dire que, *pauvre inconnu* que j'étais alors, j'avais à peu près une aussi haute idée de moi-même et de mes ouvrages qu'aujourd'hui où le public s'est prononcé en leur faveur. J'ai toujours été d'avis que les mille erreurs et bévues qui se commettent journellement, sous le double point de vue rationnel et religieux, viennent de l'ignorance de soi-même. — Me connaître avait toujours été mon étude constante. Je me pesais à part moi; je me comparais avec les autres; j'épiais tous les moyens de savoir la place que j'occupais comme homme et comme poète; j'étudiais assidument le dessin de ma nature et l'intention des lumières et des ombres de mon caractère. J'avais la confiance que mes poèmes obtiendraient quelques applaudissements; mais, en cavant au pis, le mugissement de l'Atlantique assourdirait la voix de la censure, et la nouveauté des spectacles de l'Inde occidentale me distrairait de l'indifférence. Je me défis de six cents exemplaires, sur lequel nombre j'avais environ trois cent cinquante souscriptions. — Ma vanité fut grandement flattée de la réception que me fit

le public ; et de plus, tous frais déduits, j'empochai près de vingt livres sterling. Cette somme vint fort à propos ; car, n'ayant pas d'argent pour mon passage, il m'aurait fallu payer de ma personne. Sitôt que je fus maître de neuf guinées, prix de mon transport à la zone torride, je retins ma place sur le premier vaisseau qui devait partir de la Clyde ; car

La ruine et la faim m'avaient pris dans leur vent.

Depuis quelques jours, j'errais de cachette en cachette, sous les terreurs d'un emprisonnement, des gens malintentionnés ayant lâché sur mes talons les meutes impitoyables de la justice. Mes adieux étaient faits au peu d'amis que j'avais ; ma malle était sur la route de Greenock ; j'avais composé le dernier chant que je comptais écrire en Calédonie, — « Les ténèbres de la nuit s'amassent avec vitesse, » — lorsqu'une lettre du docteur Blacklock à un de mes amis renversa tous mes plans, en ouvrant une nouvelle route à mon ambition poétique. Le docteur faisait partie d'une société de critiques dont je n'osais espérer l'approbation. Son avis, que je trouverais à Edimbourg des encouragements pour une seconde édition, m'enflamma tellement, que je partis pour cette ville sans une seule connaissance, sans une seule lettre d'introduction. L'étoile funeste qui avait si long-temps répandu son influence desséchante dans mon zénith, fit pour cette fois une révolution vers le nadir ; et une Providence bienveillante me plaça sous le patronage d'un homme des plus honorables, le comte de Glaincairn. *Oublie-moi, grand Dieu, si jamais je l'oublie !*

» Je n'irai pas plus loin. A Edimbourg j'étais dans un monde nouveau. Je me mêlai à plusieurs classes d'hommes presque nouvelles pour moi, et j'étais tout attention à saisir leurs caractères et leurs mœurs. Si j'ai profité, le temps le montrera. »

Si j'avais l'honneur d'être poète, je tiendrais, ce me semble, à être reçu dans le monde pour moi-même et indépendamment de mon mérite littéraire. Cette prétention, je l'ai eue pour Burns, et j'ai voulu faire aimer l'homme avant de présenter le poète. J'espère que son récit n'aura pas paru trop long; et quel commentaire biographique aurait pu valoir cet épanchement d'une âme sincère? Sans doute la manie de parler de soi est depuis quelque temps un des plus fâcheux ridicules de notre littérature, et le *moi* est devenu d'aussi mauvais goût dans les livres que dans le monde; mais les lecteurs feront toujours une exception en faveur d'un talent supérieur, et ses confidences ne seront jamais écoutées sans un vif intérêt.

II.

Bienheureux les poètes ignorants: le royaume des cieux leur est ouvert. Ils ne voient pas la nature à travers les lunettes des livres, comme le dit par expérience le spirituel Dryden; ils ne consultent pas de poétiques, ils n'entendent rien aux théories, et ne sont enrôlés dans aucun parti littéraire. Ils marchent seuls dans leur sainte innocence; leurs pieds ne s'embarrassent point dans les langes de l'école; ils ne s'égarent point à la poursuite de lueurs trompeuses dans les bourbiers de l'imitation; ils n'analysent ni ne décrivent: ils sentent, ils aiment, ils chantent. La science étouffe l'instinct: heureux les poètes ignorants; ils peuvent dire comme le proverbe espagnol: *Io soy quien soy*, Je suis celui que je suis.

Que de divines qualités Burns aurait perdues à être plus lettré! Voyez son compatriote Thomson le didactique: la nature n'avait pas été avare envers lui; mais il fut élevé à Edimbourg, mais il vécut à Londres; et Dieu et *les Saisons* savent ce qu'il a perdu de son em-

preinte native au frottement des villes. Si Burns avait su le grec et le latin, il aurait peut-être cédé aux remontrances affectueuses de ce bon docteur Moore, qui lui recommande si instamment l'étude de l'antiquité, et qui lui reproche de gaspiller son génie, au lieu d'entreprendre quelque poème de longue haleine, où il pourra semer à pleines mains toutes les fleurs de la mythologie. Dans la crainte de restreindre le nombre de ses lecteurs, il se serait peut-être laissé persuader d'échanger son idiome naïf contre la banalité de la langue anglaise.

Mais heureusement il est ignorant, et les funestes conseils de ses amis sont perdus. Il restera fidèle à son écossais; il n'embouchera pas la trompette anglaise en l'honneur des héros grecs ou romains. Il ne les connaît pas, il ne veut pas les connaître. Paysan écossais, que lui importe l'antiquité? Mais la vieille Écosse, la mère de l'ale et du whiskey, avec sa mythologie toute vivante encore dans les âmes, avec tous ses glorieux souvenirs; mais la nature qu'il a sous les yeux, et les sentiments qu'il a dans le cœur; mais les vertus domestiques du chaume paternel; mais les souffrances des animaux, victimes éternelles de l'homme; mais ses chagrins si nombreux; mais ses amours encore plus nombreuses peut-être; oh! à la bonne heure, de jour et de nuit, par la pluie ou le soleil, laboureur courbé sur le sol ou pauvre jaugeur à cheval sur la grande route, il oubliera, à les chanter, toutes les tristes réalités de la vie.

Quelle plante frêle et délicate que le génie, et quelle combinaison de circonstances il faut pour la mener à bien! Ce n'était pas assez, cette fois, d'un cœur passionné et d'une imagination ardente; il fallait que l'adversité fécondât et fît éclore ces germes; il fallait que l'ignorance en abritât la fleur. Et puis étonnons-nous que ce fruit divin soit si rare, et que, comme l'arbre merveilleux des contes orientaux, le génie ne fleurisse que tous les cent ans!

A l'époque où naquit Burns, l'Écosse était un terrain singulièrement propre à cette précieuse culture. La poésie a besoin d'un climat tempéré, entre le soleil dévorant de la civilisation et l'ombre glaciale de la barbarie. Dans le premier cas, on exprime ce qu'on ne sent pas ; dans le second, on ne sait pas exprimer ce qu'on sent. Grâce à une loi rendue par le parlement d'Écosse en 1646, mais qui, révoquée par Charles II, ne reçut d'exécution qu'après la révolution de 1696, les campagnes de l'Écosse se trouvaient précisément dans ce *mezzo termine*. Cette loi, qui ordonnait l'établissement d'une école dans chacune des paroisses du royaume, eut des résultats rapides et satisfaisants. L'église presbytérienne, qui avait usé de son pouvoir sur des esprits dévots jusqu'au fanatisme pour donner à l'enseignement une direction religieuse, devint, par son succès même, la protectrice naturelle de l'école. Elle en soutint le maître, qui bien souvent était quelque jeune homme se destinant à entrer dans les ordres, et utilisant ainsi les loisirs d'une candidature qui est fort longue dans ce pays. Toutes ces âmes pieuses regardèrent comme un devoir d'envoyer leurs enfants à des leçons recommandées par le ministre de la paroisse ; et depuis cette époque, non-seulement beaucoup de fermiers, mais jusqu'à de simples paysans, s'astreignirent à de grandes privations pour donner à un de leurs fils, au moins, les avantages précaires d'une éducation libérale.

Si l'on pouvait douter de l'immense influence de l'instruction primaire sur la morale publique, on n'aurait qu'à comparer le relevé des trente années de 1767 à 1797, qui constate que les exécutions en Écosse ne s'élevaient pas à six par année, avec le tableau fait cent ans auparavant par Fletcher de Saltoun, où il avoue qu'il n'y a pas en Écosse moins de cent mille vagabonds, qui, sans égard non-seulement aux lois du pays, mais à celles de Dieu et de la nature, vivent dans une promis-

cuité incestueuse de frère à sœur, de père à fille, de fils à mère, et se rendent fréquemment coupables de vol et même d'assassinat.

L'église écossaise, qui se trouva, comme on l'a vu, intéressée à propager l'instruction, eut aussi sur la musique, du moins sur la musique vocale, une influence favorable et toute contraire à celle que l'on devait naturellement craindre de la rigidité de ses principes. Lors de l'établissement de la réforme en Écosse, la musique instrumentale fut bannie des églises comme un divertissement profane. Au lieu d'être réglées par un instrument, les voix de la congrégation furent dirigées par un chef de chant, nommé le grand chantre, et il était d'usage que tous les assistants joignissent leurs voix à celles qui chantaient le psaume. La musique d'église fit donc partie de l'éducation des paysans.

C'était d'ordinaire pendant les longues soirées d'hiver qu'ils recevaient leurs leçons de chant du maître d'école de la paroisse, lequel généralement n'était autre que le grand chantre, ou bien de quelque professeur ambulant que la beauté de sa voix avait mis en vogue. Puis, le maître parti, à la musique succédait la danse. C'est à cette leçon qu'on accourait avec ardeur! Pour salle, quelque grange dont le plancher était de terre; pour lustre, des chandelles au bout d'un bâton fiché dans la muraille; pour maître, l'un d'entre eux. Mais comme le zèle des élèves suppléait à tout, et avec quelle verve joyeuse se succédaient les *reels*, les *strathspeys*, les *hornpipes* et toutes les danses du pays!

Le goût de la danse est très-prononcé chez les Écossais de tout rang, mais surtout chez les paysans. Après les travaux de la journée, filles et garçons font plusieurs milles à pied, par de froides et terribles nuits d'hiver, pour se rendre à ces écoles; et dès l'instant où le violon joue un air national, la fatigue est oubliée, toutes les tailles courbées par le travail se redressent, tous les

yeux étincellent de plaisir, et c'est à qui fera preuve, sinon de plus de grâce, au moins de plus d'agilité, de verve et de justesse d'oreille.

L'instruction, ainsi répandue, fit germer la poésie dans les campagnes, et sans cette loi, née d'une révolution, et qu'il fallut une autre révolution pour mettre en vigueur, il est possible que la couronne poétique de l'Écosse ne se fût pas enrichie de ses trois plus belles fleurs des champs, Allan Ramsay, Robert Fergusson et Robert Burns.

Allan Ramsay, que l'on a surnommé le Théocrite écossais, était, à ce qu'on croit, le fils d'un ouvrier employé dans les mines de plomb du comte de Hopetoun, à Lead-Hills. Il naquit sur les hautes montagnes qui séparent Clydesdale et Annandale, dans un hameau sur les bords du Glengonnar, petite rivière qui descend dans la Clyde. On montre encore aux voyageurs les ruines de ce hameau. Au commencement du siècle dernier, il vint à Édimbourg, où il se fit apprenti barbier; il avait alors quatorze ou quinze ans. S'étant senti du goût pour la poésie, et ayant composé des vers dans l'idiome écossais, il changea sa profession contre celle de libraire, et se lia avec plusieurs gens de lettres et hommes à la mode. En 1721, il publia un volume de poésies qui reçut un accueil favorable, puis un recueil de mélodies nationales sous le titre d'*Ever green*, Toujours vertes, et son succès fut constaté par nombre d'imitations. Ce devint une mode à Édimbourg de composer de tendres sonnets pour les airs favoris de sa maîtresse : ce n'étaient plus que bergers épris et langoureux. Vers l'année 1731, Robert Crawford d'Auchinames écrivit *Tweedside*, qui excita l'enthousiasme général. En 1743, sir Gilbert Elliot, le premier Écossais homme de loi qui sut parler et écrire élégamment l'anglais, ayant eu le déplaisir de voir miss Forbes, sa maîtresse, épouser Ronald Crawford, exhala sa plainte dans la délicieuse romance *My sheep*

I neglected, I lost my sheephook, Je négligeais ma brebis, j'ai perdu ma houlette ; et douze années plus tard, la sœur de ce même sir Gilbert se fit l'interprète de la douleur nationale dans les paroles adaptées à l'air *Flowers of the forest*, Fleurs de la forêt, petite composition charmante, à laquelle l'allégorie n'ôte rien de son naturel. Ajoutez à ces citations la ballade de *Hardiknute*, par lady Wardlaw ; celle de *William et Marguerite*, les *Bouleaux d'Invermay*, par Mallet ; la romance de Thomson, ouvrage de sa jeunesse, et qui commence par *For ever, fortune, wilt thou prove*, et la ballade si pathétique *The braes of Yarrow*, par Hamilton de Bangour, et vous aurez les principales compositions qui signalèrent la renaissance de la poésie champêtre en Écosse, dont Allan Ramsay peut, à bon droit, être considéré comme l'auteur.

Je dis renaissance, car son origine était et plus ancienne et plus illustre : elle avait un roi pour père. *Christis-Kirk of the Grene*, le premier modèle de ce genre, est attribué au fils infortuné de Robert III, Jacques Ier, qui, par la perfidie du duc d'Albany, son oncle, tomba, à l'âge de onze ans, au pouvoir d'Henri VI, dont il fut le prisonnier pendant vingt années. Ce jeune prince, que le roi d'Angleterre, quoique son geôlier, fit élever avec tout le soin possible, devint un chevalier accompli. Danse, équitation, joutes à l'arc, tournois ; grammaire, philosophie, éloquence, musique et poésie, il montra une aptitude remarquable à tous les exercices du corps et de l'esprit. Il était captif depuis quinze ans au château de Windsor, lorsqu'il devint éperdument amoureux de la fille du duc de Somerset, lady Jane Beaufort, qu'il épousa en 1424. Cet amour lui inspira un poème en cent quatre-vingt-dix-sept stances, sous le titre de *King's Quoir*, le Chœur du Roi, où il chante d'une voix pure, mélodieuse et souvent passionnée, sa belle maîtresse :

Ah sweet, are ye a worldly creature,
Or heavenly thing in likeness of nature?

Chère belle, êtes-vous humaine créature,
Ou bien chose du ciel sous forme de nature?

Quant au poème de *Christis-Kirk of the Grene*, un autre roi d'Écosse lui en conteste la propriété; et sir David Dalrymple, contrairement à l'avis de Tytler, se croit fondé à dire que c'est Jacques V qui en fut le véritable auteur. Quoi qu'il en soit, n'est-il pas glorieux pour la muse champêtre de l'Écosse de voir deux monarques se disputer son humble couronne de bluets et de marguerites?

Allan Ramsay a essayé de compléter le poème du roi Jacques (ajoutez le chiffre que vous voudrez) en l'allongeant de deux chants de sa composition, et c'est pour cette raison que *Christis-Kirk of the Grene* est habituellement imprimé dans les œuvres de Ramsay. L'œuvre du barde royal se divise en trois tableaux : le premier est une danse rustique, le second une joute à l'arc, et le tout se termine par une rixe violente. Ramsay, dans ses deux chants, célèbre le retour de la concorde et des jeux champêtres au milieu de la joie d'une noce de village; et les mœurs innocentes de l'Écosse s'étaient conservées si pures du contact délétère de la civilisation, que cette peinture faite après coup, à une distance de trois siècles, n'ôte point à l'ensemble son caractère indispensable d'unité.

Dans cette œuvre, comme dans le *Gentle Shepherd* et dans ses chansons pastorales, Ramsay se recommande par la vérité des caractères et des paysages, par la franchise et la simplicité du style, par le calme heureux de l'innocence et de la vertu. Ses contes, où cette dernière qualité n'est plus de mise, prouvent la souplesse de son talent; et celui du Moine et de la Meunière, *The Monk and the Miller 's wife*, est digne de Prior et de La Fon-

taine, dont il a aussi la licence. En somme, l'Écosse et ses campagnes l'inspirent toujours bien ; et ce n'est que lorsque, cédant probablement aussi à de fâcheux conseils, il aborde les hautes classes, et aspire à la pureté de l'idiome anglais, qu'il devient faible et insignifiant, et qu'il décroît en proportion inverse de ses prétentions ambitieuses.

Né dans une condition moins humble, Robert Fergusson passa six années dans les écoles d'Édimbourg et de Dundee, et plusieurs autres à l'Université de Saint-André. Il paraît qu'il se destinait à l'église ; mais il changea d'avis et entra chez un procureur. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il mourut à vingt ans, après avoir été exposé à toutes les horreurs de la misère. Comme Allan Ramsay, il a écrit une partie de ses poésies en anglais, et comme lui l'idiome national l'a beaucoup mieux inspiré. S'il eut plus de science et d'imagination, le sujet de ses chants fut moins heureux : ce ne sont plus des pastorales, mais des églogues de ville. Elles ne manquent pourtant point de naturel, et sont souvent pleines de verve et d'esprit, comme *The daft days*, les Jours gras, *The King 's birth-day in Edinburgh*, la Fête du roi à Édimbourg, *Leith races*, les Courses de Leith, et *The Hallow fair*, la Foire de la Toussaint, où il a payé, comme Ramsay, son tribut d'imitation à l'œuvre royale, *Christis-Kirk of the Grene*. Son *Address to the Tron-Kirk bell*, épître à la cloche de Tron-Kirk, est ravissante de *humour*. Enfin son chef-d'œuvre, *The farmer 's ingle*, le Coin du feu du Fermier, a évidemment inspiré la plus sérieuse composition de Burns, *The cotter 's saturday night*, le Samedi soir dans la chaumière.

Burns, quand il commença à écrire, avait lu Allan Ramsay ; mais il ne connaissait pas les poésies de Fergusson. Dès qu'il les lut, il se sentit pris de tendresse pour cette âme ardente et sensible, pour cette jeune imagination, dont il s'inspira plusieurs fois. Ayant su que sa

tombe dédaignée n'avait pas même obtenu les honneurs d'une pierre, il écrivit aux magistrats de Canongate à Édimbourg, et arracha, non sans peine, de leur insouciance la permission de réparer à ses frais cet oubli honteux. Hélas ! même patrie, même talent, même cœur, même fortune, qui pouvait mieux apprécier Robert Forgusson que Robert Burns ? Leur vie à tous deux fut empoisonnée par des privations de toute espèce et par les souffrances morales du génie méconnu : Fergusson, moins à plaindre, peut-être, d'être mort à vingt ans, sans femme, sans enfants, n'ayant eu à pleurer que sur soi, à souffrir que de sa propre faim.

I dread thee, fate, relentless and severe,
With alle a poet's, husband's, father's fear !

Je te redoute, ô sort implacable et sévère,
De ma peur de poète, et d'époux, et de père !

Églogues champêtres, épîtres familières, romances amoureuses, chants nationaux, contes rustiques, Robert Burns a traité tous les genres de poésie d'Allan Ramsay. Comme lui, il se distingue par la vie de ses personnages, par la vérité de ses tableaux, par la franchise native de son style, par son *humour;* mais il l'emporte sur son prédécesseur en verve et en chaleur d'âme. Burns est de cette famille d'écrivains dont le génie vient du cœur : *Pectus est quod facit disertos.* Chez lui, point de préoccupation littéraire, point de beautés de cabinet; il vit en plein air, en pleine nature. Ce n'est point une de ces muses pastorales qui ne visitent la campagne qu'aux beaux jours et pour s'y refaire de toutes les délicieuses fatigues de l'hiver; muses de château, qui ne chantent qu'une nature de choix, dont les forêts, comme celles de Virgile, sont toujours dignes d'un consul, et qui emportent leurs amours de la ville pour y rêver aux détours d'une allée sablée ou au courant d'une rivière lactice. La muse de Burns est toute rustique : elle ha-

bite sous le chaume, se lève avec le soleil, attelle elle-même ses bœufs, mouille les sillons de sa sueur, vit de pain d'avoine, entre volontiers au cabaret, parle plus de pavots que de tulipes, de mares que de lacs, de canards que de cygnes, et ne prend ses amours qu'au village : peut-être est-ce pour cela qu'elle est si peu constante. Avec un tel guide, comme on est loin des boudoirs et des serres chaudes, comme on respire le grand air, comme tout s'anime et parle au cœur, comme tout intéresse et passionne, comme on sent les rapports intimes de la nature avec celui qui l'aime et qui vit en elle!

Le malheur est que ces poésies sont de nature à perdre beaucoup dans une traduction. D'une part, elles offrent peu d'intérêt dramatique, et, de l'autre, les grâces naïves du patois écossais n'ont pas d'équivalent dans notre langue. On peut dire d'elles ce que Burns dit des plaisirs :

> Mais les plaisirs sont des pavots qu'on cueille;
> Vous saisissez la fleur, elle s'effeuille.

Mécontent de la prose, j'ai voulu essayer des vers, et en voici quelques-uns que je soumets au lecteur. Mais, vers ou prose, s'il n'est point satisfait, je l'engage, sans la moindre hypocrisie, à ne point s'en prendre au poète, mais à l'insuffisance du traducteur ou de la traduction.

JEAN GRAIN-D'ORGE,

BALLADE.

Il était une fois trois rois
A l'Orient, puissants tous trois :
Ils avaient juré par la gorge
Qu'ils feraient mourir Jean Grain-d'Orge.

Dans un sillon bien labouré,
Tout vivant, ils l'ont enterré;
Puis ils ont juré par la gorge
Qu'ils avaient tué Jean Grain-d'Orge.

Mais le printemps revient joyeux,
La pluie à flots tombe des cieux :
Jean Grain-d'Orge alors se relève;
C'est bien lui! ce n'est point un rêve!

Les soleils étouffants d'été
Lui rendent vigueur et santé;
Sa tête de dards se couronne :
Grain-d'Orge ne craint plus personne.

Le grave Automne succédant,
Grain-d'Orge pâlit cependant;
Son corps se courbe vers la terre,
Sa tête penche; il dégénère.

Ses couleurs se fanent; hélas!
C'est l'âge qui vient à grands pas!
Ses ennemis prennent courage,
Ils vont donc assouvir leur rage.

Aiguisant un long coutelas,
D'un seul coup ils l'ont mis à bas,
Et lié sur une charrette
Comme un faussaire qu'on arrête.

Sur le dos il est renversé,
Il est bâtonné, fracassé;
Puis à tous les vents on l'expose,
Tournant, tournant sans nulle pause.

Pauvre Grain-d'Orge! il faut les voir
Remplir d'eau froide un grand trou noir,
Et, sans nul respect de son âge,
L'y jeter — enfonce ou surnage!

Voilà qu'on l'a tiré de l'eau
Pour le torturer de nouveau.
Il donne encor signe de vie !
On le secoue avec furie !

Sur la flamme alors ses bourreaux
Brûlent la moelle de ses os ;
Puis un meunier en fait sa proie,
Entre deux pierres il le broie.

Ils ont pris le sang de son cœur,
Ils l'ont bu, chantant tous en chœur !
Et plus ils boivent à la ronde,
Plus dans leurs yeux la joie abonde.

Jean Grain-d'Orge avait, il le faut,
Un sang bien généreux, bien chaud;
Car, prenez-en la moindre goutte,
Son ardeur en vous passe toute.

L'homme oublie alors son chagrin,
Son bonheur même est plus serein ;
La larme aux yeux encor brillante,
La veuve entend son cœur qui chante.

A Jean Grain-d'Orge une santé !
Buvons à sa postérité !
Qu'elle soit féconde et précoce
A jamais dans la vieille Ecosse !

TAM O'SHANTER,

CONTE.

Quand les chalands abandonnent la rue,
Que le voisin offre à boire au voisin,
Que du marché le jour tire à sa fin,
Que part la foule à la ville accourue ;
Tout en sablant l'ale des cabarets
A pleine panse, heureux comme à la noce,
Qui de nous songe aux longs milles d'Ecosse,
Que de fossés, barrières et marais
Sont entre nous et notre humble demeure,
Où la bourgeoise est sombre, et compte l'heure ;

Ses noirs sourcils amassant un courroux
Qu'elle mitonne et maintient chaud pour nous.
Tam O'Shanter en fit l'expérience,
Lorsque la nuit il revint une fois
D'Ayr, la vieille Ayr, ville par excellence
Des braves gens et des jolis minois.
O brave Tam, Cathos, ta femme, est sage :
Pourquoi ne pas l'écouter davantage?
Elle t'a dit que tu n'es qu'un bavard,
Un fainéant, un vaurien, un soûlard;
Qu'au grand jamais, de novembre en octobre,
Jour de marché ne t'a vu rester sobre;
Qu'à chaque grain que te moud le meunier,
Vous y buvez tant qu'il reste un denier;
Que pour un fer si tu vas à la forge,
Ce sont des cris d'ivrogne à pleine gorge;
Et qu'au saint lieu, les dimanches, dit-on,
Jusqu'au lundi tu bois avec Kirkton.
Elle a prédit qu'au fond de la rivière,
Un jour ou l'autre, on te saurait noyé;
Ou, vers minuit, pris par quelque sorcière
Hantant la vieille église d'Alloway.
Ah! malgré moi je pleure, chères dames,
A réfléchir que de conseils si bons,
De doux avis et suffisamment longs
Nous méprisons nous venant de nos femmes.
Mais à mon conte : un soir, son marché fait,
Tam se carrait comme vous pouvez croire,
Au coin d'un feu flambant clair, et humait
Maints pots mousseux, et qui se laissaient boire
Divinement; à son coude, un ami,
Son altéré, son fidèle Johnny
Le cordonnier (souvent comme deux frères
Ils se grisaient des semaines entières).
La nuit passait en babil, chants joyeux;
Les cruches d'ale étaient plus savoureuses;
L'hôtesse et Tam devenaient gracieux :
Faveurs suivaient secrètes, précieuses;
Johnny contait ses plus plaisants rébus;
L'hôte en riant à tout faisait chorus :
Qu'autour le vent mugisse et se démène,
C'est un sifflet que Tam écoute à peine.
Le Souci, fou de voir des gens heureux,
Au fond des pots se noyait avec eux;
Et s'envolaient, comme un essaim d'abeilles
Lourd de trésors, les minutes vermeilles :
Sans être roi, Tam était glorieux,
Et de tous maux enfin victorieux.

Mais les plaisirs sont des pavots qu'on cueille,
Vous saisissez la fleur, elle s'effeuille;
Ou bien encor flocons de neige au flot,
Un instant blanche — et fondant aussitôt;
Ou bien aussi l'aurore boréale
Qu'on veut montrer et qui s'enfuit avant;
Ou l'arc-en-ciel à l'orage rendant
Sa forme aimable, et qui dans l'air s'exhale. —
Nul bras mortel ne saurait retenir
Temps ni marée : il faut s'en revenir.
C'est l'heure, ô nuit, clef de ta sombre voûte,
Heure d'effroi! Tam trotte sur la route,
Et par un temps tel que pécheur jamais
Ne fut dehors sous un ciel si mauvais.
Le vent soufflait à tout briser sur terre;
La pluie à flots en sifflant fouettait l'air;
L'ombre avalait chaque rapide éclair;
Haut, creux et long, mugissait le tonnerre :
Un enfant même eût compris que sous main
Le Diable avait quelque besogne en train.
Tam bien monté sur Meg, sa jument grise
(Jambe meilleure, il ne s'en lève pas),
Bronche, s'embourbe, et glisse à chaque pas,
A travers vent, pluie et feux qu'il méprise;
Tantôt tenant son bleu, son beau bonnet,
Et fredonnant quelque bon vieux sonnet,
Tantôt guettant s'il ne voit point paraître
Un noir esprit pour le happer en traître.
Kirk-Alloway s'approche, où, chaque nuit,
Spectres, hiboux s'assemblent à grand bruit. —
Il traversait le gué (Dieu le protége!)
Où le chaland s'engloutit sous la neige;
Passé le tremble et la grosse pierre, où
Charlie un jour, ivre, rompit son cou;
Entre les houx et le mur en ruine
Où les chasseurs virent étendu là
Un enfant mort; près le puits et l'épine
Où de Mungo la mère s'étrangla : —
Devant ses pas le Doon répand son onde;
L'orage double et dans la forêt gronde;
D'un pôle à l'autre éclatent les éclairs;
La foudre approche; et voilà qu'au travers
Du bois plaintif, Kirk-Alloway brillante
Frappe sa vue : elle semblait en feux;
Des rayons d'or sortaient de chaque fente,
Et résonnaient gaîté, danses et jeux. —
O Jean Grain-d'Orge, inspirateur d'audace,
Comme aux dangers tu nous excites tous!

De l'ale à quatre, et quels maux craignons-nous?
De l'usquebaugh vienne le Diable en face! —
Tam, son cerveau fume tant de boisson
Qu'à chance égale il battrait un démon!
Mais tout court Meg s'arrête épouvantée; —
Enfin des pieds, des mains admonestée,
Elle ose aller jusqu'au point lumineux;
Et que voit Tam? en croira-t-il ses yeux?
Magiciens et sorcières en danse;
Non ces pas froids, nouveaux venus de France,
Mais strathspeys, reels, au lieu des cotillons,
Mettant la vie et la flamme aux talons.
A l'Orient, sur un bord de fenêtre,
Nick, le vieux Nick, sous la forme d'un chien,
Un grand chien noir, velu, hargneux, l'air traître,
Se tenait là comme musicien.
De ses tuyaux chassant des voix captives,
Faisant crier la voûte et les solives. —
Comme une armoire ouverte, tout autour
De la muraille et debout, mainte bière,
Montrait un mort dans son dernier atour,
A sa main froide ayant une lumière. —
A la clarté, Tammy, notre héros,
Put, sur l'autel, apercevoir les os
D'un assassin, tout chargés de leur chaîne;
Deux nouveau-nés, morts sans un sacrement;
Un malfaiteur décroché récemment,
Bâillant encor comme en perdant haleine;
Cinq tomahawks, au fer rouge et rouillé;
Cinq sabres turcs, épais de sang caillé;
Un cou d'enfant dans une jarretière;
Un coutelas qui dans la main du fils
A déchiré la gorge d'un vieux père,
Où sont encor collés des cheveux gris;
L'envers dehors, de mensonges cousues
Comme un haillon, trois langues d'avocats;
Et tout pourris, de vils cœurs de prélats
Puants et noirs, comme ordure des rues;
Et mille objets horribles à nommer,
Et que citer c'est déjà blasphémer.
Tandis que Tam regardait, l'œil stupide,
La fête allait furibonde et rapide;
Le vieux flûteur à plus grand bruit soufflait;
D'un pied plus prompt la danse s'envolait;
Chaque commère à l'entour de l'église
Si bien tournait, passait et repassait,
Que, de sueur fumante, elle lançait
Tous ses haillons, et restait en chemise!

Oh! si c'étaient des filles de quinze ans,
Tam, mon cher Tam, grasses, grandes et belles,
Portant, au lieu de crasseuses flanelles,
Linge de neige, aux fils fins et bien blancs!
Cette culotte, en panne jadis forte
Et de poil bleu, c'est ma seule; n'importe:
Vite, elle irait bien loi de mes talons
Pour un regard de ces beaux oisillons!
Mais de vieux corps, secs, plissés, dont la vue
Sévrerait seule un poulain plein d'ardeur
Sautant autour d'une vache cornue,
Comment peux-tu les voir sans mal de cœur?
Tam avait fait certaine découverte,
Le connaisseur! fille avenante, alerte,
Que cette nuit enrôlait le vieux Nick
(Long-temps depuis trop connue à Carrick!
Car sous ses coups tomba plus d'une bête,
Maint beau bateau périt dans la tempête,
Et, renversant beaucoup d'orge et de blé,
Tout ce côté par elle fut troublé).
A sa chemise en toile de Paisley,
Qu'elle portait quand elle était fillette,
Quoiqu'en longueur il manque au moins un lé,
C'est sa meilleure, elle en est satisfaite. —
Ta grand'maman n'eût guère pu prévoir,
Nanny, le jour qu'elle en fit la dépense
Pour deux écus (c'était tout son avoir),
Que des sorciers elle ornerait la danse!
Ma muse ici doit suspendre son vol;
Un tel essor n'est point fait pour son aile;
Comment chanter Nanny battant le sol
(Elle était souple et forte, la donzelle),
Tam restant droit et comme ensorcelé;
Jamais ses yeux n'avaient vu telle fête;
Satan lui-même admirait essoufflé,
Cabriolant et soufflant à tue-tête.
De saut en saut, et de culbute en bond,
Tam acheva de perdre la raison,
Et s'écria: « Bravo, courte chemise! »
Et tout fut noir à l'instant dans l'église;
Et Tam sur Meg s'était à peine enfui,
Que le sabbat s'élançait après lui.
Comme l'abeille en bourdonnant s'envole
De sa maison qu'un pâtre attaque et vole;
Comme les chiens, du lièvre ennemis nés,
Jappent après, crac! s'il leur part au nez;
Comme la foule avec ardeur se rue,
Quand, « au voleur! » retentit dans la rue;

Ainsi Maggy ventre à terre s'enfuit,
Et tout l'enfer en hurlant la poursuit.
Tam, mon cher Tam! ah! quel cadeau de foire!
Au feu d'enfer griller comme un hareng!
C'est bien en vain que ta Cathos attend!
La pauvre femme! avant peu quel déboire!
Va de ton mieux, Maggie, avance donc!
Quand tu seras plus d'à moitié du pont [1],
Remue alors la queue : une sorcière
N'a pas le droit de passer la rivière!
Mais à son but avant qu'elle atteignît,
Ce fut le diable à mouvoir que sa queue!
Car sur le reste en avant d'une lieue,
De ses dix doigts Manny vous l'étreignit,
Et jusqu'à Tam s'allongeait avec rage! —
Mais de Maggy que ne peut le courage?
Un élan met son maître en sûreté!
Oui, mais sa queue est laissée en arrière,
Et du croupion que tenait la sorcière
Le tronc à peine à Maggie est resté.

Vous qui lirez cette sincère histoire,
Enfants de père et mère, il faut me croire :
Si vous sentez quelque penchant à boire,
Chemise courte en tête vous trotter,
Songez qu'on paye un plaisir souvent cher,
Rappelez-vous Meg de Tam O'Shanter.

L. W.

1. C'est un fait bien connu qu'il est interdit aux sorcières et autres esprits malfaisants de poursuivre leur proie au delà de la moitié de la rivière voisine.

POÉSIES DE BURNS.

PREMIÈRE PARTIE.

POÈMES[1].

LES DEUX CHIENS,

CONTE.

C'était dans cet endroit de l'Écosse
Qui porte le nom du vieux roi Coïl[2],
Par une belle journée de juin,
Que, tuant le temps l'après-midi,
Deux chiens qui ne frayaient pas au logis
Se rencontrèrent une fois.
Le premier que je nommerai, on l'appelait César :
Son Honneur le gardait par pur agrément;
Son poil, sa taille, sa gueule, ses oreilles
Indiquaient que ce n'était point un chien d'Écosse,
Mais qu'il était né dans certain endroit bien éloigné,
Où les marins vont pêcher la morue.
Son beau collier de cuivre, à serrure et à inscription,
Annonçait un gentleman et un lettré;
Mais, quoiqu'il fût de haut rang,
Du diable s'il en avait pour cela plus de fierté;
Et il aurait passé une heure à se caresser
Même avec le roquet d'une bohémienne chaudronnière.
A l'église ou au marché, au moulin ou à la forge,
Il n'était pas de chien si mal peigné
Près de qui il ne s'arrêtât, enchanté de le voir,
Et avec qui il ne pissât sur les pierres et les buttes.
L'autre était le chien d'un laboureur,
Un rimeur, un bon vivant,
Qui l'avait pour ami et camarade,
Et dans sa fantaisie l'avait appelé Luath,

1. Sous le titre un peu ambitieux de *poèmes* sont comprises, dans cette première partie, toutes les pièces de vers autres que les chansons.
2. Kyle ou Coïl, où naquit le poète, tire son nom de Coïlus, roi des Pictes.

D'après certain chien[1] de la chanson des Hautes Terres,
Qui fut faite il y a long-temps — Dieu sait combien.
C'était le chien le plus sagace et le plus fidèle
Qui eût jamais sauté rigole ou fossé.
Sa face honnête, engageante, rayée de blanc,
Lui procurait des amis en tout lieu.
Son poitrail était blanc, son dos velu
Etait couvert d'un bon habit d'un noir luisant;
Sa queue imposante, qui montait en boucle,
Retombait en panache sur sa croupe.
Sans nul doute ils furent ravis l'un de l'autre,
Très-intimes et familiers ensemble;
D'un nez sociable ils se flairèrent et se sentirent quelque temps;
Quelque temps ils déterrèrent les souris et les taupes;
Quelque temps ils firent çà et là de longues excursions.
Et se houspillèrent par passe-temps;
Jusqu'à ce que, las de s'amuser,
Ils vinssent s'asseoir sur une butte,
Et là commença une longue digression
Sur les maîtres de la création.

CÉSAR.

Je me suis souvent demandé, honnête Luath,
Quelle sorte de vie mènent les pauvres chiens tels que vous;
Et, quand je voyais l'existence de la gentry,
De quelle manière vivaient les pauvres diables.
Notre laird touche ses rentes forcées,
Son charbon de terre, sa volaille et toutes ses redevances;
Il se lève quand bon lui semble;
Sa livrée répond à la sonnette;
Il demande sa voiture, il demande son cheval;
Il tire une belle bourse de soie
Aussi longue que ma queue, où Georget
De ses yeux jaunes lorgne à travers les mailles.
Du matin au soir on ne fait
Que cuire au four, rôtir, frire, bouillir;
Et, quoique la gentry soit la première à se gorger,
Cependant même les gens de l'office s'emplissent le jabot
De sauces, de ragoûts et de tant d'ingrédients semblables,
Que c'est un vrai gaspillage, ou peu s'en faut.
Notre valet, à nous, un petit avorton rabougri,
Un misérable nain, ça vous a un dîner
Meilleur que pas un des tenanciers
Que Son Honneur ait sur toute sa terre:
Quant à ce que les pauvres paysans mettent dans leur panse,
J'avoue que cela passe ma compréhension.

1. Nom du chien de Cuthullin dans le Fingal d'Ossian.

LUATH.

En vérité, César, ils sont parfois assez malheureux ;
Un paysan à creuser un fossé,
A bâtir un mur avec de sales pierres,
A découvrir une carrière, et autres travaux semblables,
Se soutient, lui, sa femme
Et un tas de petits marmots en guenilles,
Et n'a que le travail de ses mains pour leur donner le vivre et le [couvert.]
Et quand il leur arrive de cruels malheurs,
Tels que la perte de la santé ou le manque de maîtres,
Vous croiriez presque qu'un peu plus
Ils vont mourir de froid et de faim ;
Mais, comment cela se fait, je ne l'ai jamais su,
Ils sont, pour la plupart, merveilleusement contents ;
Et des garçons vigoureux, et des filles habiles
S'élèvent de cette manière.

CÉSAR.

Mais aussi de voir comme vous êtes dédaignés,
Insultés, maltraités et méprisés !
Seigneur Dieu ! mon cher, notre gentry se soucie si peu
Des gens qui bêchent et qui piochent, et de pareil bétail !
Ils passent aussi arrogants près des pauvres gens
Que je ferais près d'un blaireau pourri.
J'ai remarqué, le jour où notre laird rend la justice,
Et bien souvent j'en ai eu le cœur triste,
Tout ce que de pauvres diables de tenanciers sans argent
Ont à souffrir d'injures d'un agent :
Il frappe du pied et menace, sacre et jure :
Il les fait arrêter, saisit leur avoir ;
Et eux doivent se tenir debout d'un air humble,
Et tout entendre, et craindre, et trembler !
Je vois comment vivent ceux qui ont de la fortune ;
Mais certes les pauvres gens doivent être bien malheureux !

LUATH.

Ils ne sont pas si malheureux qu'on croirait,
Quoique constamment près de tomber dans la misère :
Ils sont si accoutumés à sa vue,
Qu'elle leur cause peu de frayeur.
Puis la chance et la fortune s'arrangent de telle sorte
Qu'ils ont toujours de quoi vivre, plus ou moins ;
Et, s'ils sont fatigués par un travail soutenu,
Un instant de repos est une douce jouissance.
La plus chère consolation de leur vie,
Ce sont leurs gros enfants et leurs femmes fidèles ;
Les petits babillards font tout leur orgueil
Et le charme du coin du feu.

Et parfois quelques sous d'ale
Les rendent tout à fait heureux.
Ils déposent leurs soucis particuliers,
Pour s'occuper des affaires de l'Eglise et de l'Etat :
Ils parleront du patronage et des prêtres,
Le sein enflammé de fureur,
Ou diront quelle nouvelle taxe on va mettre,
Et s'étonneront des gens de Londres.
Quand revient la veille de la Toussaint
Avec sa face blême, ils ont les joyeux et bruyants soupers
Où la société champêtre de tous les étages
Se réunit pour se récréer en commun ;
L'Amour cligne l'œil, l'Esprit donne des coups de poing, et la [Gaieté sociable]
Oublie que le Souci existe sur la terre.
Le joyeux jour où l'année commence,
On ferme la porte aux vents glacés ;
L'ale fume sous sa mousse écumante,
Et répand une vapeur qui inspire le cœur ;
La pipe et la grosse tabatière
Se passent de main en main avec une obligeance parfaite ;
Les vieux causant avec enjouement,
Les jeunes faisant les cent coups dans la maison ; —
Mon cœur a été si heureux de les voir,
Que de joie j'ai aboyé avec eux.
Pourtant, ce que vous avez dit n'est que trop vrai,
Pareil jeu ne se joue que trop souvent.
Il y a quantité de gens estimables,
Décents, honnêtes, convenables,
Qui sont arrachés, branches et racines,
Pour assouvir la gloutonnerie de quelque orgueilleux coquin,
Qui croit s'ancrer mieux
Dans la faveur de quelque bon maître,
Qui peut-être va au parlement,
Dévouant son âme au bien de la Grande-Bretagne. —

CÉSAR.

Eh ! mon garçon, vous n'êtes guère au fait ;
Au bien de la Grande-Bretagne ! bon Dieu !
Si vous disiez plutôt : allant où les premiers ministres le conduisent,
Et disant tous les oui ou les non qu'ils lui dictent ;
S'étalant aux opéras et aux théâtres,
Empruntant, jouant, se masquant ;
Ou peut-être bien, dans un joyeux caprice,
Il pousse jusqu'à La Haye ou Calais,
Pour faire un tour, une excursion,
Apprendre le bon ton et voir le monde.
Là, à Vienne ou à Versailles,
Il fait force brèches aux vieilles économies de son père ;

Ou il prend la route de Madrid
Pour racler de la guitare et combattre des taureaux ;
Ou il court les sites de l'Italie,
Pourchassant les filles de joie sous les bois de myrtes :
Puis il boit les eaux bourbeuses de l'Allemagne
Pour se donner meilleure mine et s'engraisser,
Et effacer les fâcheuses conséquences
Des dons d'amour des signoras de carnaval.
Au bien de la Grande-Bretagne ! A sa destruction !
A force de dissipation, de discordes et de cabale.

LUATH.

Oh ! mon ami ! mes chers messieurs ! est-ce par cette porte
Que passent tant de si beaux domaines ?
Quoi ! nous nous exténuons, nous nous harassons,
Pour que leur avoir s'en aille par cette voie en définitive ?
Oh ! s'ils voulaient rester loin des cours,
Et se plaire aux amusements de la campagne,
Tout le monde s'en trouverait mieux,
Le seigneur, le tenancier et le paysan !
Quant à ces bons vivants francs coureurs,
Du diable s'ils ont de mauvais cœurs !
Excepté lorsqu'on leur casse leurs vieux arbres,
Ou qu'on parle légèrement de leur maîtresse,
Ou qu'on leur tue un lièvre ou un coq de marais,
Ils ne font jamais de mal aux pauvres gens.
Mais voulez-vous me dire, maître César,
N'est-ce pas, la vie des grands est une vie de plaisir ?
Ni le froid ni la faim n'ont d'action sur eux,
Ils n'ont pas à les craindre même en idée ?

CÉSAR.

Ah ! Seigneur, si vous étiez parfois où je suis,
Vous n'envieriez jamais les gens comme il faut.
Il est vrai qu'ils ne sont pas exposés à geler ou à suer
Dans les froids de l'hiver ou dans les chaleurs de l'été ;
Ils n'ont pas de rude travail qui leur brise les os,
Et remplisse leur vieillesse de douleurs et de gémissements ;
Mais les humains sont de tels fous,
Malgré tous leurs colléges et leurs écoles,
Que lorsqu'aucun mal réel ne les afflige,
Ils se créent eux-mêmes des ennuis ;
Et moins ils ont de motifs de tracas,
Moins aussi il leur faut de choses pour les tourmenter.
Un homme de campagne à la charrue,
Une fois ses arpents labourés, est assez heureux ;
Une fille de campagne à son rouet,
Ses douzaines faites, est très-contente ;
Mais les messieurs (et les dames c'est encore pis)

Sont accablés du fardeau de leur désœuvrement ;
Ils languissent dans la paresse et la fainéantise ;
Quoique du diable s'ils en aient sujet, ils sont mal à l'aise :
Leurs journées sont insipides, ennuyeuses et fades ;
Leurs nuits, inquiètes, longues et sans repos :
Et même dans leurs divertissements, leurs bals et leurs courses,
Dans leurs cavalcades aux lieux publics,
Il y a tant d'ostentation, tant de pompe et d'art,
Que le plaisir peut à peine arriver jusqu'au cœur.
Les hommes forment des parties de jeu,
Puis ils se plongent dans de profondes débauches ;
Une nuit, ils sont ivres de boisson et de libertinage ;
Le lendemain, la vie leur est insupportable.
Les dames, bras dessus bras dessous, en groupes,
Se ressemblent par la taille et la grâce comme des sœurs ;
Mais, séparées, écoutez ce qu'elles pensent les unes des autres,
Elles sont devenues toutes des diablesses et des coquines.
Cependant, dans la toute petite tasse et la petite assiette,
Elles sirotent gentiment le breuvage de la médisance [1] ;
Ou dans les longues, longues soirées, d'un air maussade,
Elles se penchent sur les livres peints du diable,
Risquent sur un enjeu la récolte d'un fermier,
Et trichent comme un gibier de potence.
Il y a quelques exceptions, homme et femme ;
Mais c'est là communément la vie de la gentry.
Le soleil, cependant, avait disparu,
Et une lueur plus sombre annonçait la nuit ;
L'escarbot bourdonnait sa chanson indolente ;
Les vaches se tenaient mugissantes dans le sentier ;
Ils se levèrent et secouèrent les oreilles,
Se réjouissant d'être chiens, et non pas hommes ;
Et ils partirent chacun de son côté,
Bien résolus à se rencontrer quelque autre jour.

LA BOISSON ÉCOSSAISE.

> Donnez à ceux qui sont affligés une liqueur forte, et du vin à ceux qui sont dans l'amertume du cœur.
>
> Qu'ils boivent pour oublier leur pauvreté, et qu'ils ne se souviennent plus de leurs douleurs.
>
> *Proverbes*, XXXI, 6, 7.

Que les autres poètes fassent du fracas
Avec leurs vignes, et leurs vins, et leur Bacchus ivre ;

1. Le thé. (*N. d. trad.*)

Qu'ils nous persécutent de leurs histoires et de leurs noms maussades,
Et nous en écorchent les oreilles ;
Je chante la liqueur que l'orge d'Ecosse sait nous faire
En verre ou en pot.

O toi, ma muse ! bonne vieille boisson écossaise,
Soit que tu circules dans les serpentins tortueux,
Ou que, richement brune, tu mousses par-dessus les bords
En glorieuse écume,
Aide-moi, jusqu'à ce que je balbutie et cligne de l'œil,
A chanter ton nom !

Que le froment cossu orne les vallées,
Et que les avoines dressent leur corne barbue,
Et que les pois et les fèves, soir ou matin,
Parfument la plaine ;
Je suis fier de toi, Jean Grain d'Orge,
Toi le roi des Grains !

C'est de toi souvent que se nourrit l'Ecosse,
En gâteaux flexibles, élite des aliments !
Ou jeté dans le flot bouillant
Avec les choux verts et le bœuf ;
Mais lorsque tu verses le sang de ton cœur plein de force,
C'est surtout alors que tu brilles.

La nourriture emplit le ventre et nous tient vivants,
Quoique la vie soit un présent qui ne vaut pas qu'on l'accepte
Lorsqu'on la traîne lourde de peine et de chagrin ;
Mais, huilées par toi,
Les roues de la vie descendent allégrement la pente
Avec un joyeux bruit.

Tu éclaircis les idées du Savoir alourdi ;
Tu réjouis le cœur du Souci languissant ;
Tu raffermis les nerfs du Travail
A sa tâche pénible ;
Tu illumines même le sombre Désespoir
D'un ténébreux sourire.

Souvent, revêtu d'un habit d'argent massif,
Tu dresses la tête au milieu des grands ;
Mais humblement serviable au temps du besoin,
Le vin du pauvre,
Son petit pudding de gruau, ou son pain,
Tu lui tiens lieu de toute une cuisine.

Tu es la vie des réunions publiques ;
Sans toi, que seraient nos foires et nos fêtes ?
Même les pieuses assemblées des saints,

Inspirées par toi,
Quand, bouche béante, elles assiégent les chaires en plein vent,
Sont doublement ferventes.

Ce joyeux soir où nous rentrons le grain,
Avec quel charme alors tu mousses dans la corne!
Ou fumant, le matin du nouvel an,
Dans le bowl ou la jatte de bois,
Avec une petite goutte d'esprit brûlée dedans,
Et du sucre savoureux!

Quand Vulcain gonfle de vent ses soufflets,
Et que les paysans se rassemblent avec leurs outils,
Oh! c'est merveille de te voir siffler et écumer
Dans la tasse de bois à anse!
Alors brûle-vent [1] avance comme la mort
A chaque coup.

Pas de merci, alors, pour le fer ou l'acier;
Le charnu, ossu, jeune paysan
Fait rouler vigoureusement et tomber à tour de bras
Le fort marteau,
Jusqu'à ce que billot et enclume résonnent et chancellent
Sous son bruit étourdissant.

Quand les enfants criards voient la lumière,
Tu fais babiller bel et bien les commères
Sur le peu de cas que les sots maladroits font de leurs chéries;
Maudit soit le nom!
Aucune sage-femme n'a une soirée agréable,
Ni un sou d'eux.

Quand des voisins sont en procès,
Et aussi furieux qu'il est possible de l'être,
Combien aisément le jus de l'orge peut
Concilier la querelle!
De tous les honoraires d'avocat le moins cher,
C'est de recourir au baril.

Hélas! faut-il que ma muse ait sujet
D'accuser ses compatriotes de trahison!
Mais beaucoup humectent journellement leur trachée-artère
Avec d'agréables liqueurs,
Et c'est à peine si, une fois dans tout l'hiver,
Ils lui en demandent le prix.

Fi de l'eau-de-vie, cette drogue brûlante!
Source cruelle de mainte douleur et maladie subite!

1 Le forgeron (*N. d. trad.*)

Elle enlève à maint pauvre ivrogne, hébété et stupide,
La moitié de ses jours;
Et envoie, de plus, l'argent de la vieille Ecosse
A ses plus grands ennemis.

Vous, Ecossais, qui voulez du bien à la vieille Ecosse!
C'est à vous surtout que je parle,
Pauvres diables sans un liard ainsi que moi!
Il vous est nuisible
D'avoir affaire aux vins amers et coûteux,
Ou à la liqueur étrangère.

Puisse la gravelle déchirer sa vessie,
Et la goutte le torturer pouce à pouce,
Celui qui tord sa face d'un air
D'aigre dédain
A l'offre d'un verre de punch de whisky
Avec d'honnêtes gens.

O whisky! âme des jeux et des badinages!
Accepte les humbles remercîments d'un barde!
Quand tu me manques, combien criards et discords
Sont mes pauvres vers!
Tu viens, ils résonnent à leur rang,
Au c-l l'un de l'autre!

O toi, Ferintosh! si cruellement perdu!
Ecosse, gémis de côte en côte!
Maintenant la colique et la coqueluche
Peuvent nous tuer tous;
Car le bateau freté du loyal Forbes
Est pris!

Ces maudites sangsues de l'accise,
Qui font leur butin des alambics à whisky!
Lève ta main, diable! une fois, deux fois, trois fois!
Allons, saisis-moi ces drôles!
Enfourne-les dans des pâtés de soufre,
Pour les pauvres buveurs damnés!

Fortune! si seulement tu veux m'assurer
Des culottes en bon état, un pain, et un quart de pinte de whisky,
Et force rimes pour extravaguer à volonté,
Prends tout le reste,
Et fais tes affaires comme ton aveugle habileté
Te dirigera le mieux.

RÉCLAMATION

ET PRIÈRE FERVENTE DE L'AUTEUR

AUX REPRÉSENTANTS DE L'ÉCOSSE

DANS LA CHAMBRE DES COMMUNES.

Cette pièce fut écrite avant l'acte relatif aux distilleries écossaises de la session de 1786; acte dont l'Ecosse et l'auteur expriment la plus vive reconnaissance.

La plus chère des distillations ! la dernière est la meilleure ! —
— Comment es-tu perdue ! —

Parodie de Milton.

Vous lords irlandais, vous chevaliers et squires
Qui représentez nos bourgs et comtés,
Et faites sagement nos affaires
Au parlement,
A vous les prières d'un simple poète
S'adressent humblement.

Hélas ! ma muse enrouée a la voix rauque !
Cela percerait de chagrin l'âme de Vos Honneurs
De la voir assise sur son c-l
Par terre dans la poussière,
Et criant des vers prosaïques,
Comme si elle allait crever !

Dites à ceux qui ont la direction principale,
Que, l'Ecosse et moi, nous sommes dans une grande affliction
Depuis qu'on a mis cette maudite restriction
Sur l'eau-de-vie;
Opérez sur eux une forte conviction
Et excitez leur pitié.

Avancez-vous, et dites à ce jeune premier ministre [1],
Honnêtement, ouvertement, la vérité toute nue;
Dites-lui la soif de l'Ecosse et de moi,
Ses humbles serviteurs :
Que le grand diable vous emporte au midi,
Si vous dissimulez rien !

Quelque grand prend-il un air revêche et sombre,
Parlez, et ne vous mordez pas les pouces !

1. Pitt. (*N. d. trad.*)

Que les places et les pensions s'enfoncent ou surnagent
Avec ceux qui les accordent :
Si elles ne peuvent pas venir honnêtement,
Il vaut bien mieux n'en point avoir.

Vous n'étiez pas lents à recueillir les votes;
Maintenant surveillez d'aussi près votre affaire;
Ne vous grattez pas l'oreille, et ne vous agitez pas le dos,
Et ne toussez pas, et n'hésitez pas;
Mais levez le bras, et racontez la chose
Devant eux tous.

Peignez l'Ecosse pleurant sur son chardon;
Son pot d'une pinte anglaise aussi vide qu'un gosier;
Et les damnés employés de l'accise, tous empressés
A saisir un alambic,
Et l'écrasant en triomphe comme une moule
Ou un lépas.

Puis de l'autre côté représentez-la,
Un gredin de contrebandier droit derrière elle,
Et côte à côte un vigneron à large face,
Se liguant ensemble,
Et volant sa poche, aussi nue que l'hiver,
De tout son argent.

Est-il quelqu'un portant le nom d'Ecossais
Qui ne sente le sang de son cœur se soulever bouillant,
A voir le pot de sa pauvre vieille mère
Ainsi mis en pièces,
Et elle dépouillée de son dernier sou
Par des gueux à pendre !

Hélas ! je ne suis qu'un être sans nom,
Foulé aux pieds dans la boue et hors de vue !
Mais si je pouvais me battre comme les Montgomery,
Ou parler comme Boswell,
Il est des cols de chemises que je voudrais tirer proprement,
Et des bas que je voudrais bien attacher.

Dieu bénisse Vos Honneurs; pouvez-vous la voir
Pleurer, la bonne vieille joyeuse matrone,
Et ne pas vous mettre avec chaleur sur pied,
Et les forcer de vous entendre,
Et leur dire avec le feu d'un patriote
Que vous ne le souffrirez pas ?

Plusieurs de vous connaissent bien les lois,
Savent arrondir une période, et s'arrêter,
Et avec phrase sur phrase de rhétorique

Faire des harangues ;
Faites donc retentir dans les murs de Saint-Stephen
Les griefs de la vieille Ecosse.

Dempster, un Ecossais vrai bleu, je le garantis ;
Toi, qui détestes les serments, chaste Kilkerran[1],
Et ce baron des hautes terres, à la langue bien pendue,
Le laird de Graham[2],
Et un autre, un gaillard qui est un damné vieux malin,
Dundas de son nom ;

Erskine, un jeune gars du nord, plein de feu ;
Les francs Campbell, Frédéric et Ilay,
Et Livingstone, le hardi sir Willie,
Et bien d'autres
Que Démosthènes et Cicéron
Pourraient avouer pour frères ;

Levez-vous, mes enfants ! Déployez votre ardeur,
Pour faire rendre son écuelle à la vieille Ecosse ;
Ou, ma foi ! je parie le curoir neuf de ma charrue,
Qu'avant peu vous verrez
Qu'elle vous apprendra, avec un petit couteau fumant,
Une autre chanson.

Ces temps-ci elle a été de mauvaise humeur,
La perte de sa milice lui a allumé le sang :
(Que le diable ne les laisse plus jamais prospérer,
Ceux qui lui ont joué ce tour !)
Et à présent elle paraît devoir devenir tout à fait folle
Au sujet de son whisky.

Et, Seigneur ! si une fois on l'y pousse,
Elle retroussera sa jupe de tartan,
Et, poignard et pistolet à la ceinture,
Elle courra les rues,
Et plongera son petit couteau jusqu'à la poignée
Dans le premier qu'elle rencontrera !

Pour l'amour de Dieu, messieurs ! parlez-lui donc avec douceur,
Et caressez-la légèrement, et pas à contre-poil ;
Et rendez-vous à la grand'chambre
En toute hâte,
Et efforcez-vous, avec tout votre esprit et tout votre savoir,
D'y porter remède.

Cette mauvaise langue, ce frondeur de Charles Fox
Pourra vous poursuivre de ses brocards et de ses railleries :

1. Sir Adam Ferguson. — 2. Le duc de Montrose (1800).

Mais rendez-le-lui tout chaud, mes braves coqs!
Effrayez même ce cadet-là;
Et envoyez-le à son cornet de dés,
Et à sa folle maîtresse.

Dites au bon sang du vieux Boconnock
Que je lui devrai deux gâteaux de grain mélangé,
Et que je boirai à sa santé chez la vieille Nause Tinnock [1]
Neuf fois par semaine,
S'il a l'obligeance de chercher quelque projet d'impôt,
Comme le thé et les fenêtres.

S'il pouvait inventer quelque commutation,
Je lui donne ma parole, en bon et franc Ecossais,
Qu'il n'a pas à craindre les durs reproches
Ni l'érudition
De cet étrange salmigondis,
La coalition.

La vieille Ecosse a la langue téméraire;
Elle est un vrai diable, le bâton à la main;
Et si elle promet à vieux ou à jeune
De prendre leur parti,
Quand on lui tordrait le cou,
Elle ne se dédira pas.

Et maintenant, vous les quarante-cinq élus,
Que toujours le cœur de votre mère vous soutienne;
Alors, quand même un ministre deviendrait arrogant,
Et vous chasserait de votre place,
Vous ferez claquer vos doigts, pauvres et dispos,
A sa face.

Dieu accorde à Vos Honneurs toute leur vie,
Une cuillerée de soupe aux choux et un habit,
En dépit de tous les geais voleurs
Qui hantent Saint-James!
Ce sera la chanson et la prière de votre humble poète
Tant que Robert sera son nom.

POST-SCRIPTUM.

Que les esclaves à demi affamés dans de plus chauds climats
Voient les vins futurs croître en riches grappes;
La vieille Ecosse n'envie pas leur lot;
Mais, joyeuse et sémillante,

1. Une digne vieille hôtesse de l'auteur dans Mauchline, chez qui il étudie quelquefois la politique devant un verre de bonne vieille boisson écossaise.

Elle regarde ses enfants nés libres, et belliqueux,
Boire leur whisky.

Qu'importe qu'aux rayons plus chauds de leur Phœbus,
Les parfums s'exhalent et la beauté charme,
Quand les malheureux inondent de leurs essaims affamés
Les bois odoriférants,
Ou, pourchassés, déshonorent les armes
En troupeaux faméliques?

Leur fusil est un fardeau pour leur épaule;
Ils ne peuvent souffrir l'odeur de la poudre,
Leur pensée la plus hardie est une envie combattue
De rester et de se sauver,
Jusqu'à ce qu'un coup parte — et les voilà bien loin, tous pêle-
De sauver leur peau. [mêle, tâchant]

Mais amenez un Ecossais de sa montagne,
Appliquez-lui un verre de sa boisson dans la joue,
Dites que telle est la volonté du roi George,
Et que voilà les ennemis :
Il ne pense plus à rien qu'à en tuer
Deux d'un coup.

Aucun doute glacial, aucune défaillance de cœur ne le tourmente;
La mort vient, il la voit d'un œil intrépide;
D'une main sanglante il lui donne la bienvenue;
Et, lorsqu'il tombe,
Son dernier soupir s'exhale
En faibles hourras.

Les sages peuvent fermer leurs yeux solennels,
Et élever un brouillard philosophique,
Et chercher des causes physiques
Dans le climat et la saison;
Mais dites-moi le nom du whisky en grec,
Je vous dirai la raison.

Ecosse, ma vieille mère respectée!
Quoique parfois vous humectiez votre cuir
Jusqu'à ce que sur la récolte de bruyère où vous êtes assise
Vous perdiez votre eau,
(La liberté et le whisky marchent ensemble!)
Prenez votre goutte!

LA FOIRE SAINTE.

La foire sainte est une phrase usitée à l'ouest de l'Ecosse pour désigner un jour de communion.

Une robe de sincérité et de bonne foi apparente
Cachait l'astucieuse Observation;
Et pendait en secret, couvert d'une croûte empoisonnée,
Le poignard de la Diffamation :
Un masque qui avait l'air de la gorge
Changeante d'un pigeon;
Et pour grand et large manteau,
Il l'enveloppa dans la Religion.
L'Hypocrisie à la mode.

I.

Un dimanche matin, dans l'été,
A l'heure où la nature a un aspect charmant,
Je sortis pour voir le blé,
Et respirer l'air frais.
Le soleil se levant sur les bruyères de Galston
Brillait dans tout son éclat;
Les lièvres se glissaient dans les sillons,
Et les alouettes, leur chant était
Bien doux ce jour-là.

II.

Comme je regardais joyeusement au loin
Pour voir un spectacle si riant,
Trois jeunes filles, en route de bonne heure,
Vinrent à ma rencontre;
Deux d'entre elles avaient de tristes manteaux noirs,
Mais un était doublé de gris;
La troisième, qui marchait un peu en arrière,
Etait mise à la mode
Bien gaiement ce jour-là.

III.

Les deux premières avaient l'air de deux sœurs jumelles,
A leurs traits, leur tournure, et leurs habits;
Leur visage était flétri, long et maigre,
Et aussi aigre qu'aucune prune sauvage;
La troisième arrivait en sautillant, bondissant,
Aussi légère qu'aucun agneau.
Et elle me fit une profonde révérence.

Aussitôt qu'elle me vit,
Bien obligeamment ce jour-là.

IV.

Mettant bonnet bas, je lui dis : « Charmante fille,
Il me semble que vous avez l'air de me connaître;
Assurément j'ai vu cette jolie figure,
Mais pourtant je ne saurais dire votre nom. »
Elle me dit, tout en riant
Et en me prenant par les mains :
« Vous avez, pour l'amour de moi, fait
A tous les dix Commandements
Un accroc certain jour.

V.

» Mon nom est Goguette — votre ancienne connaissance,
La meilleure amie que vous ayez;
Et celle-ci, c'est la Superstition;
Et celle-là, c'est l'Hypocrisie.
Je vais à la foire sainte de Mauchline
Passer une heure à me divertir :
Si vous y voulez venir, ce couple ridé
Nous prêtera fameusement à rire
De lui en ce jour. »

VI.

Je répondis : « De tout mon cœur, je le veux bien;
Je vais mettre ma chemise des dimanches,
Et je vous retrouverai au lieu saint;
Ma foi, nous aurons de belles remarques à faire ! »
Alors je rentrai chez moi à l'heure du déjeuner,
Et je ne fus pas long à m'apprêter :
Car les chemins étaient couverts d'un côté à l'autre
De toutes sortes de gens
En troupeaux ce jour-là.

VII.

Ici les fermiers, gens entendus, en habit de cheval,
Trottaient tout doucement à côté de leurs paysans;
Là de jeunes garçons bien découplés, en beaux habits de drap fin,
Vont sautant les rigoles.
Les filles, lestes et nu-pieds, s'assemblent,
Etincelantes de soie et d'écarlate,
Avec du fromage blanc par grosses tranches
Et des pains d'avoine cuits avec du beurre
Et bien croustillants ce jour-là.

VIII.

Quand nous mettons le nez près du plat
Tout chargé d'un amas de sous,
Le bonnet noir jette un regard cupide,
Et il nous faut tirer notre pièce de quatre sous.
Alors nous entrons pour voir le spectacle :
On afflue de tous côtés,
Les uns portant des tables, les autres des chaises et des escabeaux,
Et d'autres sont occupés à dire des niaiseries
Bien haut ce jour-là.

IX.

Voici un hangar pour garantir des ondées
Et protéger nos gentlemen campagnards ;
Là le coureur Jess et deux ou trois coquines
Regardent à l'entrée ;
Ici est assise une rangée de drôlesses parlant bas,
Le sein en mouvement et le cou nu ;
Et là une bande de tisserands,
Venus de Kilmarnock en vrais vauriens
Pour la Goguette ce jour-là.

X.

Ici les uns pensent à leurs péchés,
Et d'autres à leurs habits ;
L'un maudit les pieds qui lui ont crotté le devant de la jambe,
L'autre soupire et prie :
De ce côté-ci est assis un échantillon choisi
Avec des faces grimacières et fières d'avoir la grâce ;
De celui-là, un tas de gens aux aguets
Se pressent, en faisant l'œil aux filles,
Vers les chaises ce jour-là.

XI.

O heureux est cet homme fortuné
(Il n'est pas étonnant qu'il en soit fier !)
A côté de qui la chère fille qu'il préfère
Accourt se placer !
Le bras appuyé sur le dos de la chaise,
Il s'arrange agréablement ;
Son bras, peu à peu, se glisse autour du cou,
Et sa main sur le sein,
Incognito ce jour-là.

XII.

Maintenant dans toute l'assemblée
Règne une attente silencieuse ;
Car Moodie monte à la porte sainte
Avec des nouvelles de damnation.
Si Cornu[1], comme aux jours anciens,
Se présentait parmi les fils de Dieu,
La vue seule de la face de Moodie
Le renverrait à son chaud logis
Avec effroi ce jour-là.

XIII.

Ecoutez comme il éclaircit les articles de foi
A force de cris et de coups de poing !
Tantôt doux et calme, tantôt emporté et furibond,
Il frappe du pied et il bondit !
Son menton allongé, son museau retroussé,
Ses hurlements et ses gestes affreux,
Oh ! comme ils embrasent le cœur dévot,
Ainsi que des emplâtres de cantharides,
En un tel jour !

XIV.

Mais, chut ! la chaire a changé de ton ;
Il n'est plus de paix ni de repos :
Car tous les juges réels se lèvent,
Ils ne peuvent plus se tenir de colère.
Smith entame ses froides harangues
Sur la pratique et sur la morale ;
Et les dévots s'écoulent en masse
Pour donner aux jarres et aux barils
Un coup de main ce jour-là.

XV.

Que signifie son éclat stérile
De la puissance morale et de la raison ?
Son style anglais et ses beaux gestes
Sont absolument hors de saison.
Il définit l'homme moral
Pareil à Socrate ou aux Antonins,
Ou à quelque vieil idolâtre païen;
Mais il n'y mêle pas un mot de foi :
Ce qu'il faudrait ce jour-là.

1. Le diable. (*N. d trad.*)

XVI.

Bien à propos arrive un antidote
Contre cette médecine empoisonnée;
Car Peebles, revenu de la ribote d'eau,
Monte la tribune sainte :
Voyez, il a eu recours à la parole de Dieu,
Et l'a examinée avec une fausse humilité,
Tandis que le Sens commun a repris son chemin
Bien loin, et vers Cowgate [1],
Vite, vite, ce jour-là.

XVII.

Le petit Miller, ensuite, relève la garde,
Et radote orthodoxie,
Quoique dans son cœur il n'y croie guère,
Et la regarde comme des fables de vieilles femmes.
Mais, ma foi! le compère veut un presbytère :
Aussi il les fredonne adroitement,
Quoique son esprit et son bon sens charnel
A moitié chemin le subjuguent
Parfois ce jour-là.

XVIII.

Alors jusques au fond le cabaret se remplit
De commentateurs de gobelets d'ale :
Ici l'on crie pour avoir des pains et des roquilles,
Et là résonne la pinte;
Tandis que fort et ferme, bruyamment et longuement,
Avec la logique et avec l'Ecriture,
Ils font un tapage qui, finalement,
Paraît devoir engendrer une rupture
A force de colère ce jour-là.

XIX.

Vive la boisson! elle nous donne plus
Que l'école ou le collége :
Elle allume l'esprit, elle réveille l'instruction,
Elle nous emplit de savoir.
Que ce soit roquille de whisky, ou petite bière,
Ou tout autre breuvage plus fort,
Elle ne manque jamais, si nous buvons sec,
D'exciter nos idées
De nuit ou de jour.

1. Rue qui fait face à la chaire en plein vent de Mauchline
N. d. trad.

XX.

Garçons et filles, joyeusement occupés
A soigner leur âme et leur corps,
Sont assis, bien contents, autour de la table,
Et font circuler le toddi.
Sur l'habit de celui-ci et sur la mine de celui-là
Ils font des observations;
Tandis que d'autres se tiennent serrés dans les coins,
Et conviennent d'une heure
Pour se rencontrer quelque jour.

XXI.

Mais voici la trompette même du Seigneur qui retentit
Jusqu'à ce que les montagnes en mugissent,
Et les échos en renvoient les acclamations :
Le noir Russel n'épargne rien :
Ses mots, perçants comme des épées de montagnards,
Traversent les os et la moelle;
Son récit de l'enfer, où les diables habitent,
Déchire nos âmes
De frayeur ce jour-là.

XXII.

Un vaste abîme sans fond, sans limites,
Tout plein de soufre ardent,
Dont la flamme courroucée et la chaleur dévorante
Fondraient la plus dure pierre à aiguiser!
Ceux qui sont à moitié endormis se lèvent avec effroi
Et croient l'entendre rugir,
Quand bientôt ils s'aperçoivent
Que c'était un voisin qui ronflait,
Endormi ce jour-là.

XXIII.

Il serait par trop long de raconter
Toutes les histoires qui circulaient,
Et comme ils s'attroupaient autour de l'ale
Quand on les renvoya tous;
Comment la boisson circulait en tasses et en pots
Parmi les formes et les bancs;
Et comment le pain et le fromage sur les genoux des femmes
Etaient distribués par miches
Et gros morceaux ce jour-là,

XXIV.

Survient une joviale et babillarde commère,
Et elle s'assied auprès du feu;
Puis elle tire son fromage et son couteau :
Les filles sont plus réservées.
Les vieillards tourmentent de tous côtés
Pour faire dire le bénédicité,
Jusqu'à ce que quelqu'un mette bas sa toque,
Et le leur donne comme une corde à vache,
Très-long ce jour-là.

XXV.

Malheur à celui qui ne trouve aucune fille,
Ou que des filles qui n'ont rien!
Il n'a guère occasion de dire les grâces
Ou de tacher son bel habit!
O femmes mariées, songez combien autrefois vous-mêmes
Vous aviez besoin des beaux garçons;
Et ne permettez pas que, pour une croûte de fromage,
Les filles aient un affront
En un tel jour!

XXVI.

Voici que le sonneur de cloches à sa corde bruyante
Commence à se pendre et à carillonner;
Les uns regagnent bruyamment leur logis, du mieux qu'ils peuvent;
Les autres attendent le soir.
Aux portes les jeunes gens s'arrêtent un peu,
Jusqu'à ce que les filles aient ôté leurs souliers :
Avec la foi et l'espérance, avec l'amour et la boisson,
Ils sont tous fameusement en train
De causer ce jour-là.

XXVII.

Combien de cœurs de pécheurs et de filles
Ce jour convertit!
Leurs cœurs de pierre sont devenus, avant la nuit,
Aussi tendres que la chair peut l'être.
Il y en a qui sont pleins d'amour divin;
Il y en a qui sont pleins d'eau-de-vie;
Et mainte affaire commencée ce jour-là
Pourra finir en fornication
Quelque autre jour.

LA MORT ET LE DOCTEUR HORNBOOK.

HISTOIRE VÉRITABLE.

Certains livres ne sont que mensonges d'un bout à l'autre,
Et certains gros mensonges n'ont jamais été écrits.
Même les ministres, on les a vus,
Dans un saint entraînement,
Débiter parfois une bourde énorme,
Et l'appuyer sur l'Ecriture.

Mais ce que je vais raconter,
Qui est arrivé récemment un soir,
Est aussi vrai qu'il l'est que le diable est en enfer
Ou dans la ville de Dublin :
Qu'il vienne jamais plus près de nous,
C'est grand'pitié.

L'ale du hameau m'avait mis en gaieté;
Je n'étais pas ivre, mais j'en avais juste assez;
Je chancelais parfois, mais pourtant je prenais toujours garde
D'éviter les fossés;
Et les buttes, les pierres et les buissons, je les distinguais toujours
Des fantômes et des sorcières.

La lune, qui se levait, commençait à luire
Par-dessus les montagnes lointaines de Cumnock :
Je me mis à compter ses cornes
Avec grand soin;
Mais si elle en avait trois ou quatre,
Je ne saurais le dire.

J'avais tourné la montagne,
Et j'arrivais tout branlant au moulin de Willie,
Posant mon bâton avec toute l'adresse possible
Pour assurer mon pas;
Quoique de temps en temps, contre mon gré, je fusse entraîné
A la dérive.

Là je rencontrai quelque chose
Qui me mit dans une irrésolution pleine d'effroi;
Une faux imposante par-dessus une épaule
Vacillante pendait;
Une fourche à trois dents était posée sur l'autre,
Grosse et longue.

Sa stature semblait être de deux aunes d'Ecosse;
Sa tournure était la plus singulière que j'aie jamais vue,
Car du diable s'il avait un ventre!
Et puis, ses jambes,
Elles étaient aussi minces, aussi effilées et menues,
Que deux gourmettes en bois.

« Bonsoir, » dis-je; « l'ami! avez-vous été faucher,
Tandis que les autres sont occupés à semer [1]? »
Il parut faire une espèce de halte,
Mais sans parler;
A la fin, je lui dis : « L'ami, où allez-vous?
Voulez-vous revenir sur vos pas? »

Il dit d'une voix toute creuse : — « Mon nom est le Trépas,
Mais n'aie pas peur. » — Je dis : « Ma foi,
Vous êtes peut-être venu pour m'ôter la vie;
Mais écoutez-moi bien, mon garçon;
Je vous donne un bon conseil : prenez garde de vous faire mal,
Voyez, voici un couteau! »

« Jeune homme, » dit-il, « serrez votre petit couteau,
Je n'ai pas dessein d'essayer sa vigueur;
Mais si cela était, je serais prompt
A la besogne,
Et je ne m'en soucierais pas tant que de ce crachat que je lance
Par-dessus ma barbe. »

« C'est bon, c'est bon, » dis-je, « tope;
Voyons, donnez-moi la main, nous sommes donc d'accord;
Nous allons reposer nos jambes et nous asseoir;
Voyons, dites vos nouvelles?
Ces temps-ci [2] vous avez frappé à la porte
De bien des maisons. »

« Oui, oui! » dit-il, et il secouait la tête,
« Il y a long-temps, long-temps, en vérité,
Que j'ai commencé à trancher le fil,
Et à couper la respiration :
Les hommes doivent faire quelque chose pour gagner leur pain,
Et ainsi fait le Trépas.

» Six mille ans sont quasi écoulés
Depuis que je fais mon métier d'égorgeur,
Et c'est en vain qu'on a combiné bien des plans
Pour m'arrêter ou m'estropier;

1. Cette rencontre eut lieu à l'époque des semailles, en 1785. (*Note de l'auteur.*) — 2. Une fièvre épidémique avait ravagé le pays.

Jusqu'à ce qu'un certain Hornbook [1] ait pris l'affaire en main,
Et, ma foi, il me vaincra.

» Vous connaissez Jack Hornbook dans le hameau,
Que le diable fasse de sa panse un sac à tabac.
Il a si bien fait connaissance avec Buchan [2]
Et autres compères,
Que les enfants me font les cornes en riant
Et me lardent les hanches.

» Tenez, voici une faux, et voici un dard,
Ils ont percé plus d'un vaillant cœur;
Mais le docteur Hornbook, avec son art
Et son habileté maudite,
A tant fait qu'à eux deux ils ne valent pas un pet;
Du diable s'ils peuvent rien tuer.

» Hier seulement, sans aller plus loin,
J'ai lancé à quelqu'un un coup superbe;
Avec moins, certainement, j'en ai tué des centaines;
Et, néanmoins,
J'ai touché un peu l'os,
Mais rien de plus.

» Hornbook était à côté, prêt à la lutte,
Et il avait si bien fortifié l'endroit,
Que lorsque je regardai mon dard,
Il était si émoussé,
Que du diable s'il aurait percé le cœur
D'un chou vert.

» Je tirai ma faux avec une telle furie,
Que je tombai presque de l'élan;
Mais pourtant le hardi apothicaire
Soutint le choc;
J'aurais pu aussi bien m'attaquer à une carrière
De dur roc.

» Ceux mêmes qu'il ne peut pas visiter,
Il a beau n'avoir jamais vu leur visage,
Pourvu qu'ils —— dans une feuille de chou, et qu'ils l'envoient,
Sitôt qu'il la sent,
Il dit tout de suite et leur maladie,
Et ce qui la guérira.

» Et puis les scies d'un docteur, et les couteaux
De toute dimension, de toute forme et de toute force,

1. Le docteur Hornbook est, par état, membre de l'ordre souverain de la Férule; mais, par intuition et inspiration, il est à la fois apothicaire, chirurgien et médecin. — 2. La Médecine domestique de Buchan.

Toutes les espèces de boîtes, de pots et de flacons,
Il est sûr de les avoir;
Leurs noms latins, il les débite aussi vite
Que l'A B C.

» Chaux de fossiles, terre et arbres;
Vrai sel marin des mers,
Farine de fèves et de pois,
Il a de tout en quantité;
Eau de fontaine, ce que vous voudrez :
Il peut vous contenter.

» De plus, instruments nouveaux et peu communs,
Esprit d'urine de chapons;
Raclures, limaille, ratissures de corne de mite
Distillées per se;
Sel alcali de rognures de queue de cousin,
Et bien d'autres choses. »

« Tant pis pour le trou de Johnie Ged [1] maintenant, »
Dis-je, « si ces nouvelles sont vraies!
Son bel enclos, où les marguerites croissaient
Si blanches et si jolies,
Nul doute qu'ils vont y passer la charrue;
Ils ruineront Johnie! »

La créature hurla un rire affreux,
Et dit : « Vous n'avez pas besoin d'atteler la charrue,
Les cimetières seront bientôt assez labourés,
N'ayez pas peur :
Ils seront tous entrecoupés de mainte fosse
Dans deux ou trois ans.

» Pour un homme que je tuais de sa belle mort,
Par perte de sang ou manque de respiration,
Cette nuit je puis bien jurer
Que le savoir-faire de ce Hornbook
En a revêtu une vingtaine de leur dernier vêtement
Par ses gouttes ou ses pilules.

» Un honnête tisserand de son métier,
Dont la femme n'avait pas les deux mains bien propres à la besogne,
Acheta pour quatre sous de quoi lui guérir sa tête
Qui était malade;
La femme se glissa tout doucement dans son lit,
Mais jamais plus ne parla.

» Un laird de campagne avait attrapé des vers
Ou des borborygmes dans les intestins :

1. Le fossoyeur.

Son fils unique va trouver Hornbook,
Et le paye bien.
Le garçon, pour deux bonnes jeunes brebis,
Devient laird lui-même.

» Une jolie fille, vous savez son nom,
S'était enflé le ventre avec une boisson mal brassée;
Elle se confie, pour cacher son déshonneur,
Aux soins de Hornbook;
Horn l'envoya dans sa demeure dernière
Le cacher là.

» Voilà un échantillon de la conduite de Hornbook,
C'est dans cette voie qu'il avance de jour en jour,
C'est ainsi qu'il empoisonne, tue et égorge,
Et il est bien payé pour cela;
Mais il me frustre de ma proie légitime
Avec sa damnée vilenie.

» Pourtant, écoutez! je vous conterai un projet,
Mais n'en parlez pas;
Je clouerai mort le suffisant Ecossais
Comme un hareng :
La première fois que nous nous rencontrons, je parie quatre sous
Qu'il attrape son affaire! »

Mais juste comme il commençait à me le conter,
Le vieux marteau de l'église frappa sur la cloche
Une toute petite heure après minuit.
Ce qui nous fit lever tous deux :
Je pris la route qui me plut,
Et ainsi fit le Trépas.

LES PONTS D'AYR,

POÈME,

DÉDIÉ A J. BALLANTYNE, ESQ. AYR.

Le simple barde qui, rude, à sa rustique charrue,
Apprend son mélodieux métier de chaque taillis;
Du linot chanteur, ou de la grive enivrée, [d'épines,]
Saluant d'une voix douce le soleil couchant, dans le vert buisson
De l'alouette au rapide essor, ou de l'immobile rouge-gorge au cri
Ou des pluviers à la voix grave, au plumage gris, [perçant,]

Poussant des sifflements sauvages sur la montagne:
Ira-t-il, lui élevé sous l'humble toit du paysan,
Courageusement instruit à l'indépendance hardie,
Cuirassé contre la fatigue par la pauvreté précoce,
Et dressé au combat sur le terrain de l'infortune rigoureuse,
Ira-t-il se rendre coupable de vénalité,
Comme ces serviles mercenaires, Suisses de la poésie;
Ou travailler ferme le panégyrique calcule,
Avec toute l'âme mercantile de la prose dédicatoire?
Non! quoiqu'il chante rudement ses mélodies sans art,
Et qu'il pose une main grossière sur les cordes,
Il brûle de toute l'ardeur du barde [pense.]
Pour la renommée, l'honnête renommée, sa grande, sa chère récom-
Pourtant, s'il recherche les soins généreux de quelque patron,
Versé dans le secret d'accorder avec grâce;
Quand Ballantyne protége son humble nom,
Et aide le rustique étranger à atteindre sa renommée,
Son sein reconnaissant palpite d'une émotion profonde,
Et que le divin bonheur de donner surpasse seul.

. . . . . .

C'était lorsque les meules endossent leur manteau d'hiver, [vail;]
Et que l'enveloppe de chaume garantit la moisson conquise par le tra-
Les pommes de terre s'entassent en monceaux serrés pour se pré-
De l'haleine glacée et de la morsure de l'hiver qui s'avance; [server]
Les abeilles, joyeuses de leurs travaux d'été,
Des dépouilles délicieuses de fleurs et de boutons sans nombre,
Scellés avec un soin économe en piles massives de cire,
Sont condamnées par l'homme, ce tyran du faible,
A la mort des démons suffoqués de la vapeur du soufre;
On entend les fusils tonner de tous côtés,
Les volées d'oiseaux, blessées et chancelantes, s'éparpillent au loin;
Et les familles ailées des champs, unies par les liens de la nature,
Pères, mères, enfants, gisent confondues dans le même carnage:
(Quel cœur chaud de poète ne saigne intérieurement,
Et n'exècre les actes barbares et impitoyables de l'homme!)
La fleur ne pousse plus au champ ni dans la prairie;
Le bois ne résonne plus de concerts aériens,
Si ce n'est peut-être du sifflement joyeux du rouge-gorge,
Fier sur le haut de quelque arbre à moitié brisé;
Les blanches gelées des matins précèdent les soleils des jours,
Midi répand au loin une clarté douce, calme, sereine,
Tandis que les fils nombreux de la Vierge voltigent et se jouent dans
C'était dans cette saison qu'un simple barde, [ses rayons.]
Inconnu et pauvre, récompense de la simplicité,
Une nuit, dans l'ancien bourg d'Ayr,
Inspiré par un caprice, ou peut-être chassé par le souci,
Quitta son lit, et suivant sa fantaisie

Tourna à gauche de la taverne de Simpson [1]
(Soit qu'il fût poussé par le Destin qui dirige tout,
Pour être témoin de ce que je raconterai ci-après;
Soit qu'absorbé dans une méditation profonde,
Il errât sans savoir où ni pourquoi) :
La cloche du donjon endormi avait frappé deux heures,
Et la tour de Wallace [2] avait juré que le fait était vrai;
Le Forth, gonflé par la marée, venait se briser sur la rive,
Troublant de sa voix triste et enrouée le calme de la nuit;
Tout le reste était paisible comme l'œil clos de la nature;
La lune silencieuse brillait du haut des cieux sur la tour et sur
La gelée frileuse sous le rayon d'argent [l'arbre;]
Coulait, en croûte légère, sur le fleuve étincelant.
Quand voici que des deux côtés du barde qui écoute,
Un battement mesuré d'ailes sifflantes se fait entendre;
Deux formes sombres fendent l'air nocturne,
Rapides comme le faucon fondant sur le lièvre qui tourne;
L'une dresse sa figure aérienne sur le vieux pont,
L'autre voltige au-dessus des jetées qui s'élèvent :
Notre sorcier de rimeur à l'instant reconnut
Les esprits qui président aux ponts d'Ayr.
(Que les bardes soient doués de la seconde vue,
Et qu'ils sachent la langue des êtres surnaturels, ce n'est pas une
Fées, follets, lutins, ils peuvent tout expliquer, [plaisanterie;]
Et jusqu'aux diables eux-mêmes, ils les connaissent très-bien.)
Le vieux pont avait l'air d'être de l'ancienne race picte,
Il avait les vraies rides gothiques sur la face :
Il semblait avoir soutenu une longue lutte contre le temps;
Mais, dur et robuste, il avait merveilleusement résisté.
Le nouveau pont était vêtu d'un bel habit neuf,
Qu'il avait eu à Londres d'un nommé Adams;
A sa main étaient cinq flambeaux aussi unis qu'un grain de chapelet
Avec des cercles et des fanfreluches en haut.
Le Goth allait et venait d'un air inquiet,
Examinant les crevasses faites par le temps dans chacune des arches;
Il arriva que le nouveau venu, son voisin, attira son attention,
Et même son cœur en fut contrarié et mécontent!
Avec un aigre ricanement de le voir mis à la mode,
Il lui donna, en aval, ce bonsoir : —

LE VIEUX PONT.

Je ne doute pas, l'ami, que vous ne vous croyiez grand'chose,
Une fois que vous aurez été jeté d'un bord à l'autre!
Mais avant que vous ne soyez un pont aussi vieux que moi,
Quoique, ma foi! je doute que vous voyiez jamais ce jour-là,

1 Fameuse taverne au bout du vieux pont. — 2 Les deux clochers

Vous aurez, si cette date arrive, je parie un sou,
Quelques lubies de moins dans la tête.

LE NOUVEAU PONT.

Vieux Vandale, vous ne faites que montrer votre peu de savoir-vivre,
Vous n'en savez pas long avec votre maigre bon sens.
Est-ce que votre pauvre chaussée étroite,
Où deux brouettes tremblent lorsqu'elles se rencontrent,
Votre masse informe et ruinée de pierre et de chaux
Peuvent se comparer aux beaux ponts du temps moderne?
Il est des hommes de goût qui prendraient le Ducat-Stream [1],
Quand ils devraient jeter leur chemise et nager,
Plutôt que d'avoir les sens choqués de la vue
De votre vilaine carcasse gothique.

LE VIEUX PONT.

Buse suffisante, bouffie de vain orgueil!
Voilà bien des années que je résiste au flux et au reflux;
Et quoique à force de décrépitude je sois en bien mauvais état,
Je serai un pont quand vous serez un informe amas de pierres!
Jusqu'ici vous n'avez pas vu grand'chose,
Mais deux ou trois hivers vous instruiront mieux.
Quand de lourdes, sombres, continuelles pluies de toute une journée
Inonderont les plaines d'un vaste déluge;
Quand des montagnes d'où sort le bruyant Coïl,
De celles où bouillonnent les sources moussues de l'imposant Lugar,
De celles où le Greenock serpente dans les landes,
De celles d'où le Garpal, hanté par les esprits, tire son faible filet d'eau,
Réveillée par les vents tumultueux et les dégels salissants,
En maint torrent descendra la neige fondue;
Tandis que les glaçons qui craquent, portés sur l'avalanche rugissante,
Balayeront et détruiront tout, écluses, moulins et ponts;
Et que, depuis Glenbuck [2] jusqu'à Ratton-Key [3],
La vieille Ayr ne sera qu'une mer immense et tumultueuse, —
Alors vous vous écroulerez (du diable si jamais vous vous relevez!).
Et vous ferez jaillir les eaux boueuses jusqu'aux cataractes du ciel:
Triste leçon qui vous apprendra, à vos dépens,
Que le noble art de l'architecture est perdu.

LE NOUVEAU PONT.

Belle architecture, vraiment, je dois le dire!
Dieu soit loué que nous n'en sachions plus la route!
Des édifices maigres, affreux, attirant les fantômes;
Suspendus en saillie menaçante, comme des précipices;
Des cavernes toutes voûtées, moisies, inspirant la tristesse;

1 Gué connu, juste au-dessus du vieux pont. — 2. Source de la rivière d'Ayr. — 3. Petit endroit de débarquement au-dessus du grand quai.

Supportant des toits fantastiques, des bosquets de pierre ;
Des fenêtres et des portes revêtues de sculptures sans nom,
N'ayant pour elles ni ordre, ni symétrie, ni goût :
Des formes semblables au rêve de quelque statuaire de Bedlam,
Créations maladives d'une fantaisie qui s'égare ;
Des formes qui pourraient être adorées le genou ployé,
Sans violer pourtant le second commandement redouté :
On ne pourrait trouver leurs pareils sur la terre, dans l'air ni sur [la mer ;]
Des habitations qui feraient honte au goût
De tout ce qu'il y a de maçons parmi les reptiles, les oiseaux ou les [bêtes ;]
Convenables seulement pour une race hébétée de moines,
Ou de filles glacées qui ont abjuré les doux embrassements,
Ou de niais de temps plus récent qui avaient l'idée
Qu'une obscurité lugubre était d'excellente et vraie dévotion ;
Imaginations auxquelles notre bon bourg refuse protection !
Et puissent-elles bientôt expirer, sans espoir de résurrection !

LE VIEUX PONT.

O vous, mes vieux contemporains, au souvenir si cher,
Si vous étiez ici pour partager l'indignation que je ressens !
Vous, dignes prévôts et nombreux baillis,
Qui avez toujours gravi les sentiers de la droiture ;
Vous, diacres délicats, et vous, sages convocateurs [1], [chaussée ;]
Auprès desquels nos modernes ne sont que des nettoyeurs de
Vous, pieux conseils, qui avez fait le bonheur de cette ville ;
Vous, pieux frères de la robe sacrée,
Qui tendez humblement vos derrières aux pères fouetteurs ;
Et (ce qui maintenant serait étrange) vous, pieux écrivains :
Vous tous, sages personnes que j'ai portées au-dessus de l'eau,
Si vous étiez ici, que diriez-vous ou que feriez-vous ?
Comme vos esprits gémiraient dans un tourment profond,
De voir tous ces tristes changements ;
Et, comme dans votre agonie, vous maudiriez l'heure et le lieu
Où vous avez engendré cette race basse et dégénérée !
A présent de révérends personnages, la gloire de leur pays,
Ne racontent plus en simple et plat écossais une simple et plate [histoire !]
A présent des bourgeois économes et sages
Ne se réunissent plus autour d'une pinte ou à l'hôtel-de-ville ;
Mais bien une gentry idiote, à tête de liége, perverse,
La désolation et la ruine du pays ;
Des hommes faits aux trois quarts par leurs tailleurs et leurs bar- [biers,]
Qui dissipent vos prudentes épargnes en damnés nouveaux ponts et [havres !]

LE NOUVEAU PONT.

Maintenant arrêtez-vous là ! car, ma foi, vous en avez dit assez,
Et beaucoup plus que vous ne pouvez en justifier.

1. Convencers, ceux qui sont chargés de convoquer les corps municipaux. (N. d. trad.)

Quant à vos prêtres, je n'en dirai que peu de chose :
Corbeaux et clergé sont un gibier très-difficile à tirer ;
Mais, avec la permission de votre longue barbe,
Vous pourriez vous dispenser de mal parler des magistrats :
Les assimiler à votre bande d'autrefois,
Je dois le dire, est une comparaison qui cloche.
Dans Ayr les esprits badins n'ont plus l'occasion
De crier au bourgeois, comme terme injurieux :
Le conseil ne se daudine plus par la rue
Dans toute la pompe d'une suffisance ignorante ; [sins secs.]
Gens qui devenaient éclairés à marchander les houblons et les rai-
Ou acquéraient des vues libérales dans les obligations et saisines.
Si par hasard le Savoir, errant à l'aventure,
Leur avait présenté un rayon de sa lampe,
Et pour une fois les avait amenés au Sens commun,
La plate et lourde Stupidité arrivait obligeamment à leur aide.

. . . . . .

Combien de temps ce bavardage aurait continué. [sang à répandre!]
Quels combats sanglants auraient eu lieu, si des esprits avaient du
Personne ne saurait le dire; mais devant leurs yeux
Apparut un éblouissant cortége de fées.
Elles dansaient joyeusement sur le courant étincelant de lumière ;
Leurs costumes variés brillaient aux rayons de la lune ;
Elles marchaient si légèrement sur le cristal des eaux,
Que la glace naissante se courbait à peine sous leurs pieds : [elles,]
Tandis que les ménestrels faisaient retentir leurs accords parmi
Et que les bardes qui ennoblissent l'âme chantaient leurs chants
Oh! si Mac Lauchlan [1], savant inspirateur des cordes, [héroïques.]
Eût été là pour entendre cet orchestre céleste [strathspeys [2].]
Quand ils exécutaient avec une fureur de montagnard ses chers
Ou quand ils jouaient les airs touchants de la vieille Ecosse,
Les joies ravissantes ou les peines saignantes de l'amour,
Comme son oreille de montagnard eût été plus noblement enflammée,
Et même sa main sans égale inspirée d'un doigter plus beau !
On ne pouvait deviner quels étaient les instruments,
Mais c'était l'ame même de la musique qu'on entendait ;
L'harmonieux ensemble retentissait de tous côtés,
Tandis que la simple mélodie se versait attendrissante dans le cœur.
En avant paraît le Génie du fleuve,
Vénérable chef avancé en âge,
Sa tête blanche couronnée de lis d'eau,
Sa jambe nerveuse ceinte d'herbes marines.
Puis venait le plus aimable couple de tout le cortége,
La charmante Beauté donnant la main au Printemps ;
Puis, couronnée de foin fleuri, venait la Joie champêtre,
Et l'Eté, avec son œil aux chauds rayons ;

1. Célèbre violon écossais. — 2. Danse écossaise.

L'élégante Abondance, avec sa corne épanchée,
Conduisait la jeune Automne parée d'une guirlande d'épis courbés;
Puis les cheveux de l'Hiver, blanchis par le temps, apparaissaient [glacés]
A côté de l'Hospitalité au front sans nuages;
Après, suivait le Courage de son pas martial,
Venu de l'endroit où le Feal coule caché sous des bois sauvages;
La Bienveillance, à l'air doux et plein de bonté,
Sous la forme d'une femme, venait des tours de Stair :
Le Savoir et le Mérite à pas égaux arrivaient
De la simple Catrine, leur séjour depuis long-temps aimé;
En dernier la Paix à la robe blanche, couronnée d'une guirlande [de noisetier.]
Léguait à l'Agriculture rustique
Le fer brisé des instruments de mort :
A cette vue nos deux Esprits oublièrent leur courroux enflammé.

L'ORDINATION.

De sens, ils en doivent peu au ciel économe. —
Pour plaire à la populace, ils gâchent le peu qui leur en a [été donné.]

I.

Tisserands de Kilmarnock, jouez vite des doigts,
Et répandez vos populations crasseuses;
Et vous qui tendez et détirez le cuir,
Gens de toutes dénominations :
Allez-vous-en tous à l'église basse,
Et là prenez vos places;
Puis vite chez Begbie à la file,
Et versez vos divines libations
De joie en ce jour.

II.

Le maudit Sens commun, ce petit diable d'enfer,
Entra avec Maggie Lauder [1];
Mais Oliphant l'avait souvent fait hurler,
Et Russel l'avait maltraité fort.
En ce jour Mackinlay prend le fléau,
Et c'est lui qui va vous le rosser.
Il lui mettra à la queue un bâton fendu,

1. Allusion à une ballade moqueuse qui fut faite sur l'admission du révérend et digne M. L. à l'église basse.

t excitera les enfants à le couvrir
De boue en ce jour.

III.

Hâtez-vous et feuilletez le roi David,
Et criez vos hymnes pieux;
Voyons, donnez-nous quatre versets doubles,
Et mugissez le Bangor :
En ce jour l'Eglise fait du pied voler un nuage de poussière;
Les coquins ne lui nuiront plus,
Car l'Hérésie est en son pouvoir,
Et glorieusement elle lui donnera les étrivières
Avec force en ce jour.

IV.

Voyons, qu'un texte convenable soit lu,
Et enlevez-le avec vigueur;
Comment le reprouvé Cham [1] rit de son père,
Ce qui fit de Chanaan un nègre;
Ou comment Phinées [2] poussa sa lame meurtrière,
Rigoureux par horreur de la débauche;
Ou comment Séphora [3], cette carogne hargneuse,
Etait comme un tigre sanguinaire
Dans l'auberge en ce jour.

V.

Çà mettez sa fougue à l'épreuve sur la foi
Et enchaînez-le par une caution,
Car le salaire est un habit charnel
Qu'il ne prend qu'à cause de la mode;
Et abandonnez-lui le troupeau à mener paître
Et à punir de chaque transgression;
Spécialement, les béliers qui croisent la race,
Donnez-leur une bonne rossée, —
Ne les épargnez pas un seul jour.

VI.

Maintenant, vieux Kilmarnock, redresse ta queue,
Et agite tes cornes tout joyeux;
Tu ne mugiras plus à travers le vallon,
Parce que ta pâture est trop maigre;
Car de grosses brassées de choux évangéliques
Rempliront ta mangeoire en abondance,
Ainsi que des trognons de grâce, du plus beau choix,

1. Genèse, x, 22. — 2. Nombres, xxv, 8. — 3. Exode, iv, 25.

Non pas donnés comme friandise,
Mais chaque jour.

VII.

Nous ne pleurerons plus près des fleuves de Babylone,
A penser à notre Sion;
Et nous ne suspendrons plus nos violons pour qu'ils dorment,
Comme des langes d'enfant qui sèchent.
Allons, vissez les chevilles avec un mélodieux ramage.
Et essayez-vous sur les cordes;
O merveille, de voir se démener nos coudes,
Et tous, comme des queues d'agneau, voler
Très-vite en ce jour!

VIII.

Le haut Patronage avec une verge de fer
A menacé l'Eglise de sa perte,
Comme dernièrement Fenwick, réduit à un triste état,
L'a prouvé aux dépens d'elle :
Notre patron, l'honnête homme! Glencairn,
A vu le mal qui se brassait;
Et, comme un fils élu de Dieu,
Il nous fait un bon choix
Bien orthodoxe en ce jour.

IX.

Maintenant, Robinson, ne haranguez plus,
Et fermez la bouche pour toujours;
Ou essayez de la ville perverse d'Ayr,
Car là on vous trouvera habile;
Ou, sans faire injure à votre savoir,
Vous pouvez vous faire barbier;
Ou aller au Netherton,
Et devenir ouvrier en tapis
Sur-le-champ en ce jour.

X.

Mutrie et vous faisiez la paire,
Nous n'eûmes jamais deux pareilles anches:
Le vieux Cornu guettait l'Eglise basse
Juste comme un chat qui cligne de l'œil.
Et toujours il happait quelques malheureux,
Pour les frire dans ses chaudrons;
Mais maintenant Son Honneur doit décamper
Avec tous ses escadrons sulfureux,
Vite, vite en ce jour.

XI.

Voyez, voyez les ennemis de la vieille Orthodoxie,
Elle les fustige à travers la cité;
Remarquez comme elle joue du chat à neuf queues [1]!
Je vous jure que c'est très-joli :
Là le Savoir, avec sa face grecque,
Grogne quelque chanson latine;
Et le Sens commun est allé, dit-il,
Faire à Jamie Beattie [2]
Sa plainte en ce jour.

XII.

Mais voici la Morale elle-même
Embrassant toutes les opinions;
Ecoutez comme elle pousse bien d'autres cris
Entre ses deux compagnons :
Voyez comme l'Orthodoxie l'écorche jusqu'au vif,
Ainsi qu'on pèlerait des oignons!
Là, maintenant, — ils sont embarqués pour l'enfer
Et bannis de nos domaines
A partir de ce jour.

XIII.

O l'heureux jour! réjouissez, réjouissez-vous!
Allons, qu'on sable partout le porter!
La trompeuse réserve de la Morale
Ne trouvera plus de quartier ici :
Mackinlay, Russel sont gens
A torturer l'Hérésie;
Ils la hisseront au bout d'une corde,
Et ils la raccourciront
De la tête quelque jour.

XIV.

Allons, apportez une autre pinte,
Et voici pour la conclusion;
A chaque fils de mère de la Jeune Lumière [3]
A dater de ce jour, confusion!
S'ils continuent à nous assourdir de leur vacarme

1. Le fouet du bourreau. — 2. L'auteur de l'Essai sur la Vérité
3. La Jeune Lumière est le nom adopté à l'ouest de l'Ecosse pour désigner les opinions religieuses que le docteur Taylor de Norwich a défendues avec tant de vigueur.

Ou à imposer le Patronage,
Nous allumerons un feu, et chaque peau,
Nous la mettrons en fusion
Comme de l'huile quelque jour.

REQUÊTE AU DIABLE.

O prince! ô chef de nombreuses puissances couronnées,
Qui conduisis les phalanges des séraphins à la guerre —
MILTON.

O toi, quel que soit le titre qui te convienne,
Vieux cornu, Satan, Nick, ou pied fourchu,
Qui là-bas dans ta caverne sombre et enfumée,
Enfermé sous les écoutilles,
Fais jaillir autour de toi l'écuelle de soufre
Pour échauder les pauvres malheureux!

Ecoute-moi un peu, vieux bourreau,
Et laisse là les pauvres damnés;
Je suis sûr que cela ne peut pas faire grand plaisir
Même à un diable
De battre et d'échauder de pauvres chiens tels que moi,
Et de nous entendre crier!

Grand est ton pouvoir, et grande ta renommée;
Connu au loin et célèbre est ton nom;
Et quoique tout là-bas cette mine de charbon embrasé soit ton [séjour,]
Tu voyages loin:
Et, ma foi! tu n'es ni lambin ni boiteux,
Ni timide ni craintif.

Tantôt, rôdant comme un lion rugissant,
Tu cherches ta proie dans tous les trous et tous les coins;
Tantôt volant sur la tempête aux fortes ailes,
Tu enlèves les toits des églises;
Tantôt, fouillant dans le cœur humain,
Tu t'y tapis inaperçu.

J'ai entendu dire à ma vénérable grand'mère
Que vous aimez à errer dans les vallons solitaires;
Ou que, là où les vieux châteaux en ruines de leur tête grise
Saluent la lune,
Vous effrayez les pas de l'homme qui erre la nuit
Par de lugubres mugissements.

Quand le crépuscule appelait ma grand'mère
A dire ses prières, la sage et honnête femme !
Souvent elle vous a entendu bourdonner derrière la muraille
Avec un murmure qui faisait peur ;
Ou bruire en passant à travers les sureaux
Avec un profond gémissement.

Une lugubre, orageuse nuit d'hiver,
Que les étoiles dardaient une lueur oblique,
De vous moi-même j'ai pris frayeur
Au delà du lac ;
Vous, comme une touffe de jonc, vous vous teniez en vue,
Avec un balancement plaintif.

Le bâton trembla dans ma main,
Chaque cheveu hérissé se tint droit comme un pieu,
Lorsqu'avec un horrible et creux hum — hum —
Du milieu des eaux
Vous vous envolâtes, comme un canard,
Sur des ailes sifflantes.

Que les magiciens refrognés et les sorcières flétries
Disent comment avec vous, à cheval sur l'herbe de Saint-Jacques,
Ils effleurent les bruyères et les rocs vertigineux
Avec une vitesse infernale ;
Et dans les cimetières renouvellent leurs pactes
Sur les morts déterrés.

De là vient que ces ménagères de campagne, avec labeur et peine,
Peuvent plonger et replonger en vain la baratte :
Car, hélas! le trésor jaune a été pris
Par un perfide maléfice ;
Et la vache choyée, de douze pintes, est devenue
Aussi aride que le bœuf.

De là vient que des nœuds mystérieux font un grand affront
Aux jeunes gens passionnés, vifs et pleins de feu,
Quand le meilleur outil de la maison,
Par un adroit sortilége,
Est réduit à ne pas valoir un pou
Juste au moment décisif.

Quand les dégels dissolvent les amas de neige,
Et que flotte la croûte sonore de glace,
Alors les Esprits de l'eau hantent le fleuve
Par votre ordre,
Et les voyageurs amités sont attirés
A leur perte.

Et souvent vos feux-follets qui traversent la mousse
Leurrent l'homme ivre qui s'est attardé :
De leur flamme les maudits, malfaisants singes
Abusent ses yeux,
Jusqu'à ce que dans quelque fondrière fangeuse il s'enfonce
Pour ne plus se relever.

Quand la parole mystique et la fourche des francs-maçons
Dans les orages et les tempêtes vous évoquent,
Un coq ou un chat doit arrêter votre rage,
Ou, chose étrange à dire !
Vous emporteriez le plus jeune frère
Droit en enfer !

Il y a long-temps, dans le beau jardin de l'Eden,
Quand les jeunes amants pour la première fois furent accouplés,
Et que leur âme s'ouvrait tout entière à l'amour,
En cette heure d'ivresse.
Si douce sur l'herbe odorante et fleurie,
Sous l'ombrage touffu :

Alors vous, vieux chien artificieux,
Vous vîntes au paradis incognito,
Et jouâtes à l'homme un maudit tour
(Noir soit votre lot !),
Et donnâtes au monde enfant un choc
Qui l'a presque perdu.

Vous rappelez-vous ce jour où tout en hâte,
Avec des haillons enfumés et une perruque râpée,
Vous avez présenté votre sale face
En bonne compagnie,
Et avez lancé de côté sur l'homme de Hus
Votre âcre plaisanterie ?

Et comment vous l'avez courbé sous votre joug,
Et l'avez dépouillé de ses maisons et châteaux,
Tandis que les gales et ulcères l'écorchaient
De leurs griffes mordantes,
Et que, déchaînée, sa mégère de femme, à la langue mauvaise,
Etait pire que tout ?

Mais récapituler tous vos faits,
Vos piéges perfides et vos luttes acharnées
Depuis ce jour où Michel vous perça
Jusqu'à ce temps-ci,
Lasserait une langue des Basses ou Hautes-Terres
En prose ou vers.

Et maintenant, vieux pied fourchu, je sais que vous pensez
Que la dissipation et la boisson, à quelque heure malheureuse,
Enverra certain barde trébuchant
Dans votre trou noir ;
Mais, ma foi, il fera un détour de côté,
Et vous attrapera encore.

Mais, adieu, cher vieux Nickie !
Oh ! si vous vouliez réfléchir et vous amender !
Vous pourriez peut-être — je ne sais pas —
Courez-en toujours la chance —
Je suis triste de penser à cette caverne-là,
Quand ce ne serait que pour vous !

MORT ET DERNIÈRES PAROLES

DE LA PAUVRE MAILIE,

L'UNIQUE BREBIS DE L'AUTEUR,

HISTOIRE EXTRÊMEMENT AFFLIGEANTE.

Un jour que Mailie et ses agneaux
Etaient à brouter ensemble dans les limites de leur corde,
Elle passa son pied dans un nœud coulant,
Et en luttant elle tomba dans le fossé :
Là, gémissante, mourante, elle gisait,
Quand Hughoc vint traînant la jambe par là.
Les yeux grands ouverts et les mains levées,
Le pauvre Hughoc resta comme une statue ;
Il la voyait près de finir ses jours,
Mais, ô malheur ! il n'y pouvait remédier !
Il était bouche béante, mais ne disait rien. —
A la fin la pauvre Mailie rompit le silence.
« O toi, dont la face lamentable
Paraît avoir pitié de ma funeste position !
Ecoute attentivement mes dernières paroles,
Et porte-les à mon cher maître.
» Dis-lui, si jamais il a encore
De quoi acheter des brebis,
Oh ! conseille-lui de ne plus jamais les attacher
Avec de maudites cordes de chanvre ou de crin !
Mais de les mener au parc ou à la montagne,
Et de les laisser errer à volonté ;

Et puisse son troupeau s'accroître, et monter
A des vingtaines d'agneaux et de ballots de laine.
» Dis-lui qu'il a été un doux maître,
Et toujours bon pour moi et les miens;
Et maintenant je lui fais la recommandation d'une mourante,
Je lui confie mes agneaux privés de secours.
» Oh! engage-le à préserver leur innocente vie
Des chiens, et des renards, et du couteau des bouchers!
Et à leur donner de bon lait de vache leur suffisance,
Jusqu'à ce qu'ils soient en état de se nourrir eux-mêmes;
Et à les approvisionner exactement, soir et matin,
De quelques poignées de foin et de blé.
» Et puissent-ils ne jamais prendre les manières
Des autres indignes et turbulents agneaux!
Ne jamais s'échapper par les trous des clôtures, et errer, et voler
Dans les tas de pois et les trognons de choux verts.
Et puissent-ils, comme leurs grands parents,
Pendant bien des années passer par les ciseaux:
Alors les femmes leur donneront de petits morceaux de pain,
Et les enfants pleureront sur eux quand ils seront morts.
» Mon pauvre agneau mâle, mon fils et héritier,
Oh! dis-lui de l'élever avec soin,
Et, s'il vit assez pour être un bélier,
De mettre quelques bons sentiments dans son cœur!
» Et conseille-lui, ce que je ne veux pas dire moi-même,
De se contenter des brebis de la maison:
Et de ne pas courir et user ses sabots,
Comme d'autres brutes impudentes et perverses.
» Et puis toi, mon innocente petite brebis,
Dieu te garde d'être mise à l'attache.
Oh! puisses-tu ne jamais te rencontrer
Avec un bélier ruiné des landes,
Mais toujours avoir soin de brouter et de te mêler
Avec des brebis de considération comme toi.
» Et maintenant, mes enfants, à mon dernier soupir
Je vous laisse ma bénédiction à tous deux;
Et, quand vous penserez à votre mère,
Songez à être bons l'un pour l'autre!
» Maintenant, honnête Hughoc, ne manque pas
De redire à mon maître toutes mes paroles,
Et recommande-lui de brûler cette maudite corde;
Et, pour la peine, tu auras ma vessie. »
Cela dit, la pauvre Mailie tourna la tête,
Et ferma les yeux parmi les morts.

ÉLÉGIE DE LA PAUVRE MAILIE.

Lamentez-vous en vers, lamentez-vous en prose,
Avec des pleurs salés ruisselant sur votre nez !
La destinée de votre barde touche à son terme,
Il n'y a plus de remède ;
Dernière triste clef de voûte de ses malheurs,
La pauvre Mailie est morte !

Ce n'est pas la perte de tout l'avoir du monde
Qui pourrait arracher des pleurs si amers,
Ou faire porter à notre barde, accablé de chagrin,
Des vêtements de deuil :
Il a perdu une amie et voisine chérie
En Mailie qui est morte.

Dans tout le hameau elle trottait à côté de lui,
Elle le reconnaissait à un long demi-mille de distance ;
Avec un bêlement affectueux, quand elle l'apercevait,
Elle accourait en toute hâte ;
Jamais ami plus fidèle ne l'avait approché
Que Mailie qui est morte.

Je sais que c'était une brebis de sens,
Et qu'elle se conduisait avec décence :
Je dois le dire, elle n'a jamais brisé de clôture,
Poussée au vol par la gourmandise.
Notre barde, solitaire, reste au parloir
Depuis que Mailie est morte.

Ou s'il erre dans la vallée,
Sa vivante image dans sa petite brebis
Vient à lui bêlant par-dessus la butte
Pour avoir des petits morceaux de pain.
Et à terre roulent les perles salées
Pour Mailie qui est morte.

Ce n'était point une enfant des béliers de landes
A la toison emmêlée, aux hanches velues ;
Car ses ancêtres avaient été apportés sur des vaisseaux
De par delà la Tweed :
Il n'y eut jamais entre les ciseaux une plus belle toison
Que celle de la pauvre Mailie qui est morte

Malheur à l'homme qui le premier façonna
Cette indigne et funeste chose — une corde !
Elle fait grimacer et bâiller de braves gens

Suffoqués d'effroi ;
Et à la toque de Robin flotter un crêpe
Pour Mailie qui est morte.

O vous tous, bardes des bords du beau Doon,
Et vous qui sur ceux d'Ayr accordez vos cornemuses !
Allons, joignez-vous à la plainte mélancolique
Du chalumeau de Robin !
Son cœur ne prendra jamais le dessus !
Sa Mailie est morte !

A JAMES SMITH,

NÉGOCIANT A MAUCHLINE.

Amitié, mystérieux ciment de l'âme !
Adoucissement de la vie, et soudure de la société !
Je te dois beaucoup.

BLAIR.

Cher Smith, le plus rusé, le plus adroit voleur
Qui ait jamais tenté larcin ou rapine,
Vous avez sûrement quelque pouvoir magique
Sur les cœurs humains ;
Car jamais sein n'a été à l'épreuve
De vos artifices.

Pour moi je jure par le soleil et la lune,
Et par chaque étoile qui clignote là-haut,
Que vous m'avez coûté vingt paires de souliers
Rien qu'à aller vous voir ;
Et à chaque nouvelle paire qui est usée,
Je suis plus enchanté de vous.

Cette vieille matrone capricieuse, la nature,
Pour compenser votre mesquine stature,
Vous a façonné créature humaine
Du plus beau jet ;
Et, dans ses caprices, sur chaque trait
Elle a écrit : Homme.

L'envie de rimer vient de me prendre,
Le levain de ma cervelle est en pleine fermentation,
Mon imagination prend un essor sublime
A ce pressant appel :
Avez-vous un moment de loisir
Pour entendre ce qui arrive ?

Les uns riment pour fustiger le nom d'un voisin ;
D'autres riment (vaine pensée !) par besoin d'argent ;
D'autres riment pour occuper les langues du pays
Et faire du bruit ;
Quant à moi, je ne me donne pas la peine d'avoir un but :
Je rime pour mon plaisir.

L'étoile qui règle mon malheureux lot
M'a assigné l'habit de paysan,
Et a limité ma fortune à quatre sous ;
Mais, en revanche,
Elle m'a doué d'une étincelle
D'esprit villageois.

Cette fois l'idée tortue m'a pris
De tenter ma destinée en bonne impression noire ;
Mais pourtant plus j'incline de ce côté,
Plus quelque chose me crie : « Doucement !
Je vous en avertis, mon brave homme, prenez garde !
Vous montrerez votre sottise.

» Il est d'autres poètes bien supérieurs à vous,
Qui en savent long en grec, de profonds lettrés,
Qui ont cru s'être assuré comme débiteurs
Tous les siècles futurs ;
Maintenant les mites mettent en lambeaux informes
Leurs pages inconnues. »

Alors adieu les espérances de branches de laurier
Pour couronner mon front de poète !
Désormais je rôderai où les charrues actives
S'assemblent affairées,
Et j'apprendrai aux collines et aux vallées solitaires
Ma chanson rustique.

Je continuerai d'errer, sans me soucier
Comment dans leur marche incessante fuient les moments,
Jusqu'à ce que le destin rompe le fil fragile ;
Alors, tout inconnu,
Je me coucherai parmi les morts sans gloire,
Oublié et fini !

Mais pourquoi commencer une histoire de mort ?
En ce moment nous sommes vivants et bien portants,
Mettons donc au vent toutes les voiles,
Lançons le souci par-dessus le bord !
Et, poussés par le vent du plaisir,
Profitons de la marée !

Cette vie, autant que je la comprends,
Est une terre enchantée et féerique,
Où le plaisir est la baguette magique
Qui, bien maniée,
Fait que les heures comme des minutes, se tenant par la main,
Dansent joyeusement.

Manions donc la baguette magique;
Car, une fois qu'on a gravi quarante-cinq,
Voici que la vieillesse cassée, fatiguée, chagrine,
A la face ridée,
Arrive toussant, boitant, sur les lieux,
D'un pas traînant.

Quand une fois le jour de la vie tire vers le crépuscule,
Alors adieu la flânerie insouciante et désœuvrée;
Et adieu les joyeux pots écumants,
Et le bruit des convives;
Et adieu la chère, la trompeuse femme!
La joie des joies!

O vie! de quel charme, à ton matin,
Les rayons de la jeune imagination décorent les collines!
Dédaignant la leçon de la prudence, aux froids calculs,
Nous courons en gambadant,
Comme des écoliers, lors du signal attendu,
A la joie et aux jeux.

Nous errons là, nous errons ici,
Nous regardons la rose sur l'églantier,
Sans songer que l'épine est tout près,
Parmi les feuilles;
Et si la petite blessure paraît,
Elle ne fait pas long-temps mal.

Quelques-uns, chanceux, trouvent un endroit fleuri,
Qui ne leur a coûté ni fatigue ni sueur;
Ils boivent doux et mangent gras,
Sans soin ni peine;
Et, peut-être, regardent la misérable cabane
Avec un profond dédain.

L'œil sur le but, d'autres poursuivent la fortune;
L'ardent espoir tend tous leurs muscles;
Par la bonne voie, par la mauvaise, ils hâtent leur course,
Et saisissent la proie.
Puis, à leur aise, dans quelque endroit bien commode,
Ils finissent le jour.

Et d'autres, comme votre humble serviteur,
Pauvres gens, ne suivant ni règles ni routes;
A droite et à gauche, rôdeurs éternels,
Ils vont en zigzag;
Jusqu'à ce qu'accablés par l'âge, obscurs et affamés,
Ils gémissent souvent.

Hélas! quel amer labeur et quels efforts —
Mais trêve aux maussades et misérables plaintes!
La lune variable de la fortune décroît-elle?
Laissez-la faire!
A ce qui lui reste de lumière,
Chantons notre chanson.

Je jette ici ma plume contre la porte,
Et je m'agenouille, et implore avec chaleur, « ô vous, Puissances,
Quand je devrais errer sur la terre,
Dans tous ses climats
Accordez-moi seulement, je n'en demande pas plus,
Toujours abondance de rimes.

» Donnez des rôtis ruisselants aux lairds du pays,
Jusqu'à ce que le jus, en glaçons, leur pende de la barbe;
Donnez de beaux habits à de beaux gardes du corps,
Et à des filles d'honneur!
Et donnez de l'ale et du whisky aux chaudronniers,
Jusqu'à ce que le cœur leur lève.

» Un titre, Dempster le mérite;
Donnez la jarretière à Willie Pitt,
Donnez des richesses à quelque marchand absorbé
Dans le cent pour cent;
Mais donnez-moi de l'esprit véritable, argent comptant,
Et je suis satisfait.

» Tant qu'il vous plaira de me maintenir en santé,
Je m'asseoirai devant mon maigre repas,
Que ce soit du gruau à l'eau, ou un potage d'orge et d herbes,
Avec un visage joyeux,
Aussi long-temps que les muses ne manqueront pas
De dire le Benedicite. »

Jamais je ne jette un regard inquiet
Derrière mon oreille, ou devant mon nez:
Je me courbe sous les coups du malheur
Aussi bien que je puis;
Ennemi juré du chagrin, du souci et de la prose,
Je m'en vais rimant.

O vous, gens sages, qui vivez d'après une règle,
Dont le sang n'a ni flux ni reflux, gens graves, calmes et froids,
Comparé à vous — ô insensé! insensé! insensé!
Quelle différence!
Votre cœur est une véritable eau dormante,
Votre vie, un canal!

Aucune trace de sentiments extravagants,
Sur vos faces où rien n'est écrit, rien n'a un nom!
Dans des roulades et des grâces arioso
Vous ne vous égarez jamais;
Mais gravissimo, vous allez bourdonnant
Vos basses solennelles.

Vous êtes si graves, qu'à coup sûr vous êtes sages;
Il n'est pas étonnant que vous méprisiez
Les garçons écervelés et inconsidérés,
La bande des tapageurs;
Je vous vois lever les yeux au ciel —
— Vous savez la route. —

Tandis que moi — mais je m'arrêterai là —
Avec vous je n'irai guère nulle part. —
Or donc, Jamie, je n'en dirai pas davantage,
Mais je laisserai là ma chanson,
Content de faire avec vous la paire,
N'importe où j'aille.

SONGE.

Pensées, paroles et actions, le statut blâme tout avec raison,
Mais assurément les songes n'ont jamais été accusés de trahison.

(En lisant, dans les papiers publics, « l'Ode du Lauréat, » avec l'autre morceau d'apparat du 4 juin 1786, l'auteur ne se fût pas plutôt endormi qu'il se crut transporté au lever du Roi, le jour de naissance; et, dans son imagination de rêveur, il lui présenta l'ADRESSE suivante.)

I.

Bonjour, votre Majesté!
Puisse le ciel accroître votre bonheur
A chaque anniversaire de votre naissance que vous voyez,
C'est le désir d'un humble poëte!
Ma barderie ici, à votre lever.
Un jour tel que celui-ci,

Est certes une étrange chose à voir
Parmi ces toilettes de fête
Si belles en ce jour.

II.

Je vois que vous êtes assiégé de compliments
Par bien des lords et des ladies ;
« Dieu sauve le roi ! » est une chanson de coucou
Que l'on dit toujours très-aisément ;
Les poètes aussi, bande vénale,
Avec des vers bien tournés et faciles,
Voudraient vous faire croire que vous ne faites jamais mal,
Mais que vous êtes toujours infaillible et sûr
En un tel jour.

III.

Pour moi, en face d'un monarque,
Même là je ne veux pas flatter ;
Car d'une pension, charge ou place,
Je ne suis pas votre humble débiteur :
Ainsi, sans faire injure à votre Grâce,
Ni diffamer votre royauté,
Il y en a eu beaucoup de pires de votre race,
Et peut-être un a été meilleur
Que vous en ce jour.

IV.

Il est très-vrai, mon souverain,
Que mon habileté peut bien être mise en doute ;
Mais les faits sont des gaillards qui ne se laissent pas battre
Et qu'on ne peut pas discuter :
Votre nid royal, sous votre aile,
Est bien dépouillé et maltraité,
Et maintenant il n'aura à l'entour
Que le tiers et même moins de la corde
Qu'il eut un jour [1].

V.

Loin de moi de prétendre
Blâmer votre législation,
Ou dire que vous manquez de sagesse ou de feu
Pour gouverner cette puissante nation !
Mais, ma foi ! je crois fort, Sire,

1. Allusion aux traités de 1783 qui reconnurent l'indépendance des États-Unis, et qui rendirent la Louisiane à l'Espagne. (*N. du trad.*

Que vous avez confié l'administration
A des garnements qui, dans une grange ou une étable,
Auraient mieux rempli leur place
Que dans les cours ce jour-là.

VI.

Et maintenant que vous avez donné la paix à la vieille Bretagne,
Comme emplâtre à ses jambes brisées,
Votre rigoureuse taxe la tond
Jusqu'à ce qu'il lui reste à peine un teston;
Quant à moi, Dieu merci, ma vie est un bail
Qu'aucun marché ne peut faire courir plus vite:
Sans cela, ma foi! je craindrais qu'avec les oies
Il ne me fallût bientôt paître
Dans le clos quelque jour.

VII.

Je ne doute pas que Willie Pitt,
Quand il accroît les taxes
(Et Will est l'enfant d'un vrai bon garçon,
C'est un homme que l'envie ne salit pas),
N'ait l'intention de payer votre dette,
Et d'alléger toutes vos charges:
Mais, pour l'amour de Dieu! qu'aucune manie d'économie
Ne diminue vos belles barges
Et barques en ce jour.

VIII.

Adieu, mon souverain! puisse la liberté lever la tête
Sous votre haute protection:
Et puissiez-vous allonger le cou de la corruption
Et la donner à disséquer!
Mais, puisque je suis ici, je ne négligerai pas,
Dans ma loyale et vraie affection,
D'offrir à votre reine, avec le respect dû,
Ma foi et soumission
En ce grand jour de naissance.

IX.

Salut, très-excellente Majesté,
Tandis que les nobles s'empressent à vous plaire,
Voulez-vous accepter le compliment
Que vous offre un simple poète?
Cette jolie couvée que le ciel vous a donnée,
Puisse-t-elle vous élever plus haut encore
En bonheur, jusqu'à ce que la destinée quelque jour soit envoyée

Pour vous délivrer à jamais
De souci ce jour-là.

X.

Pour vous, jeune potentat de Galles,
Je dis franchement à votre Altesse
Qu'au courant du plaisir, à pleines voiles,
On m'assure que vous vous lancez merveilleusement!
Mais quelque jour vous pourrez bien vous mordre les ongles,
Et maudire amèrement votre folie,
D'avoir jamais violé les lois de Diane,
Ou fait résonner les dés avec Charlie [1]
De nuit ou de jour.

XI.

Mais souvent on a vu un poulain mal peigné
Devenir un noble cheval;
Ainsi vous pouvez posément remplir un trône,
Malgré tout leur bavardage :
Tenez, celui qui brilla à Azincourt [2],
Il y en eut peu de meilleurs ou de plus braves:
Et pourtant, avec ce plaisant original de sir John [3],
Ce fut un prodigieux farceur
Pendant bien des jours.

XII.

Quant à vous, très-révérend Osnaburg [4],
Personne ne porte mieux les manches de linon;
Pourtant un ruban à votre oreille
Eût été un complément de toilette :
Comme vous ne reconnaissez pas cet orgueilleux chien
Qui tient les clefs de Pierre,
Alors vite! prenez une épouse à caresser,
Ou, vraiment! vous souillerez la mitre
Quelque malheureux jour.

XIII.

Royale, jeune culotte goudronnée [5], j'apprends
Que dernièrement vous êtes venue par le travers
D'une glorieuse galère [6] de la proue à la poupe
Bien équipée pour le trafic de Vénus;
Mais commencez par arborer, afin qu'elle distingue

1. Charles Fox. — 2. Henry V. — 3. Falstaff. — 4. Le duc d'York. — 5. Guillaume IV, alors duc de Clarence. — 6. Allusion à la relation faite par un journal, des amours d'un certain marin royal.

Votre chartre nuptiale :
Puis jetez à bord votre grappin de fer,
Et en plein sur sa hanche
Venez ce jour-là.

XIV.

Vous toutes, enfin, jolies fleurs,
Charmantes filles royales,
Que le ciel vous rende aussi bonnes que belles,
Et vous donne des prétendants en quantité :
Mais ne méprisez pas les enfants de la Bretagne,
Car les rois sont toujours très-rares,
Et les grands d'Allemagne sont assez petits ;
Ils valent toujours un peu plus que besoin n'est,
N'importe quel jour.

XV.

Dieu vous bénisse toutes ! Considérez maintenant
Que vous êtes extrêmement choyées ;
Mais, avant que le cours de la vie s'arrête,
Il peut devenir amèrement salé :
Et j'en ai vu leur écuelle pleine,
Qui pourtant ont boudé devant ;
Mais avant la fin du jour, je crois,
Elles en ont gratté le fond
A s'y mirer ce jour-là.

LA VISION.

CHANT PREMIER.

Le soleil avait clos la journée d'hiver,
Les joueurs de curling [1] avaient quitté leur jeu bruyant ;
Le lièvre affamé avait pris sa route
Vers les plants de choux verts,
Tandis que la neige perfide trahit
Chaque pas qu'il a fait.

Le fléau harassant du batteur en grange
M'avait fatigué tout le jour ;
Et lorsque le jour eut fermé son œil,

1. Jeu qui consiste à faire glisser sur la glace, vers un but, de grosses pierres de 40 à 60 livres. (*N. d. trad.*)

Bien loin à l'occident,
Au fond du parloir, tout pensif,
J'allai me reposer.

Là, solitaire, au coin du feu,
Je m'assis et regardai la fumée qui, vomie,
Emplissait d'une vapeur suffocante
La vieille maison d'argile;
Et j'entendis les rats, toujours en mouvement, crier
Sous le toit.

Tout entier dans cette atmosphère d'atomes et de brume,
Me reportant en arrière, je songeais au temps perdu,
Comme quoi j'avais passé le printemps de ma vie
Et n'avais rien fait
Qu'enfiler des niaiseries en rimes
Pour faire chanter des fous.

Si j'avais écouté un bon avis,
J'aurais pu, à cette heure, faire la loi au marché,
Ou me carrer dans une banque et écrire
Mes comptes de caisse :
Tandis qu'ici, à moitié fou, à moitié nourri, à moitié vêtu,
Voilà le total.

Je me levai en murmurant : Imbécile! niais!
Et tendis vers le ciel ma main gonflée
Pour jurer, par toute cette voûte étoilée,
Ou quelque autre indiscret serment,
Que désormais je serais à l'épreuve de la rime
Jusqu'à mon dernier soupir —

Quand, tictac! la corde tira le loquet :
Et, crac! la porte alla rejoindre le mur;
Et je vis, à la lueur de mon feu,
Qui en ce moment flambait clair,
Une jeune fille étrangère, belle et bien mise,
Apparaître en plein.

Vous vous doutez bien que je gardai le silence :
Le serment naissant fut écrasé à moitié formé;
J'avais l'air aussi effrayé que si j'eusse été jeté
Dans quelque vallon sauvage;
Quand, charmante comme le mérite modeste, elle rougit
Et entra.

De vertes, minces branches de houx, garnies de feuilles,
S'entrelaçaient gracieusement autour de son front,
Je la pris pour quelque muse écossaise
A ce signe.

Venue pour prévenir ces vœux imprudents
Qui bientôt seraient violés.

Des « traces d'extravagance sentimentale »
Etaient fortement empreintes sur son visage ;
Une grâce rustique, sauvagement spirituelle,
Brillait en plein sur elle :
Son œil, même lorsqu'il ne regardait que le vide,
Etincelait du feu de l'honneur.

Sa robe, en tartan aux vives couleurs, flottait
De manière à laisser voir à peine la moitié d'une jambe ;
Et quelle jambe ! Celle de ma belle Jeanne
Pourrait seule l'égaler ;
Si droite, si mince du bas, si nette et si propre
Qu'aucune autre n'en approchait.

Son grand manteau, de couleur verdâtre,
Attira principalement mes regards émerveillés ;
Des nuances claires et foncées, mélangées hardiment, jetaient
Un grand lustre,
Et semblaient, à ma vue étonnée,
Une terre bien connue.

Ici des rivières se perdaient dans la mer,
Là des montagnes s'élançaient jusqu'aux cieux ;
Ici des vagues houleuses dessinaient la côte
De leur écume grossissante,
Là dans le lointain brillait, sublime honneur de l'art,
Le dôme seigneurial ;

Ici le Doon versait ses flots venus de loin,
Là l'Irwine bien nourri mugissait majestueusement :
Le vieil ermite Ayr se glissait à travers ses bois
Jusqu'au rivage ;
Et maint torrent plus petit s'enfuyait,
Trahi par son rugissement.

En bas, étendu dans une vallée sablonneuse,
Un ancien bourg levait la tête :
Toujours, comme on le lit dans l'histoire d'Ecosse,
Il se vante d'une race,
Elevée à toutes les plus nobles vertus
Et à la grâce polie.

Près de la tour imposante ou du beau palais,
Ou des ruines suspendues dans l'air,
Des tiges hardies de héros çà et là
Pouvaient se discerner :

Les uns semblaient rêver, d'autres semblaient oser,
Sévères de traits.

Mon cœur sentit un brûlant transport
De voir une race[1] héroïque se dérouler,
Et brandir à l'entour l'acier noir de sang,
A coups vigoureux,
Tandis que, reculant, semblaient chanceler
Leurs ennemis du sud[2].

Le sauveur de son pays[3], remarquez-le bien!
Le chant héroïque du hardi Richardton[4],
Le chef qui sur les bords du Sark[5] tomba glorieusement
Dans un poste élevé;
Et celui que les destins impitoyables chassèrent
De sa terre natale.

Là où l'ombre d'un Picte, le sceptre en main[6],
Erre autour de ses cendres déposées en terre,
J'aperçus une race martiale, peinte
De couleurs vigoureuses;
Hardis, les traits guerriers, intrépides,
Ils marchaient à grands pas.

Au travers de maint bois sauvage, romantique[7],
Près de maint abri fait pour plaire à un ermite
(Lieux propices à l'amitié ou à l'amour),
L'humeur rêveuse,
Je vis un vieux juge errer,
Faisant le bien.

Profondément frappé d'une crainte respectueuse[8],
Je vis les savants père et fils;
Au dieu de la Nature et à la loi de la Nature
Ils consacraient leur savoir;
Celle-ci, pour en tirer tout principe et toute fin;
Celui-là, pour l'adorer.

Je pus bien découvrir le brave pupille de Brydone[9]
Sous l'œil souriant de la vieille Ecosse;

1. Les Wallace. — 2. Les Anglais. — 3. William Wallace. — 4. Adam Wallace de Richardton, cousin de l'immortel sauveur de l'indépendance écossaise. — 5. Wallace, laird de Craigie, qui commandait sous Douglas, comte d'Ormond, à cette bataille où il fut blessé à mort, en 1448. — 6. Coïlus, roi des Pictes, qui a donné son nom au district de Kyle, est enterré, suivant la tradition, près de la résidence des Montgomery de Coils-Field. — 7. Barbkimming, résidence de sir Thomas Miller de Glenlee, président de la cour de section. — 8. Catrine, résidence du professeur Dugald Stewart. — 9. Le colonel Fullarton.

Lequel d'en bas appelait la Renommée
Pour qu'elle l'aidât à monter
Au lieu élevé où maint nom de patriote
Et de héros brillait.

CHANT SECOND.

Profondément pensif, et d'un œil ébahi,
Je regardais la belle aux traits célestes;
Les battements de mon cœur témoignaient à voix basse
D'une douce parenté,
Lorsque, d'un air de sœur aînée,
Elle me complimenta.

« Salut, mon barde inspiré!
Regarde en moi ta Muse nationale!
Ne te plains plus que ton sort soit si dur,
Si pauvre et si bas!
Je viens t'apporter une récompense
Comme nous en donnons.

» Sache que le grand génie de cette terre
A maintes troupes légères, aériennes,
Qui, toutes sous son haut commandement,
Harmonieusement,
Selon qu'elles entendent les arts ou les armes,
S'appliquent au travail.

» Elles se partagent la race de l'Ecosse;
Les unes allument l'audace du soldat;
D'autres excitent le patriote à mettre à nu
Le cœur de la Corruption;
D'autres enseignent au barde, soin chéri!
L'art mélodieux.

» Parmi ces flots de sang qui s'enflent et qui fument,
Elles répandent les esprits ardents, enflammés;
Ou, au milieu des rugissements du sénat vénal,
Invisibles, elles se tiennent
Pour amender l'honnête enseignement patriotique,
Et donner de la grâce au geste.

» Et quand le barde ou le sage à tête blanche
Charment ou instruisent l'âge futur,
En comprimant l'élan de la fureur poétique,
Elles en doublent l'énergie,
Ou indiquent la page peu concluante
Pleinement à l'œil.

» De là Fullarton, le jeune brave;
De là la parole inspirée du zélé Dempster;
De là le doux et harmonieux Beattie chanta
Ses Lais du Ménestrel;
Ou arracha, piqué d'une noble ardeur,
Les lauriers du sceptique.

» Aux ordres inférieurs sont assignés
Les rangs plus humbles de l'espèce humaine,
Le barde rustique, le journalier,
L'artisan;
Toutes choisissent, suivant leurs différents penchants,
Différents hommes.

» Quand jaune ondoie le grain pesant,
Les unes contiennent avec force l'orage menaçant;
D'autres instruisent à améliorer la plaine
Par la science de la culture;
Et d'autres enseignent la troupe des bergers
Joyeux sur la montagne.

» Les unes insinuent à l'amant ses ruses innocentes;
D'autres embellissent le sourire ingénu de la jeune fille,
D'autres adoucissent le travail harassant du laboureur
Pour d'humbles gains,
Et, par les scènes dont sa cabane est le théâtre, trompent
Ses soucis et ses peines.

» D'autres, bornées à l'espace d'un district,
Explorent à fond la race naissante de l'homme
Pour découvrir la trace embryonique
Du barde rustique;
Et notent soigneusement chaque grâce qui s'entr'ouvre
Comme guide et gardienne.

» Je suis de celles-là — Coïla est mon nom;
Et je réclame comme à moi le district
Où jadis les Campbells, chefs renommés,
Eurent le souverain pouvoir :
J'ai découvert l'embryon de ta flamme mélodieuse
A l'heure de ta naissance.

» Avec espoir dans l'avenir j'ai souvent contemplé
Tendrement tes petits essais précoces,
Tes chants guerriers, la rude harmonie de ta phrase
Aux rimes étranges,
Inspirée aux lais simples, sans art,
Des autres temps.

» Je t'ai vu chercher la rive retentissante,
Ravi du rugissement de la lame qui se brisait;
Ou quand le Nord poussait ses blancs troupeaux
A travers les cieux,
J'ai vu que le pâle visage de la nature assombrie
Frappait tes jeunes yeux.

» Ou quand la terre, couverte d'un manteau vert-foncé,
Chaude, protégeait la naissance de chaque petite fleur.
Et que la joie et la musique se répandaient à flots
Dans chaque bosquet,
Je t'ai vu contempler la gaieté générale
Avec un amour sans bornes.

» Quand les champs mûris et les cieux d'azur
Eveillaient les bruits confus de la moisson,
Je t'ai vu quitter les plaisirs de la soirée
Et marcher solitaire,
Pour exhaler le gonflement de ton sein soulevé,
Dans une promenade pensive.

» Quand l'Amour jeune, la joue en feu, plein de force,
Passait sur tes nerfs tout frissonnants,
Ces accents agréables à ta langue,
Le nom adoré,
Je t'appris à les répandre en chants
Pour apaiser ta flamme.

» Je vis le mouvement désordonné de ton pouls,
Indocile, t'égarer sur les pas du Plaisir,
Abusé par le lumineux météore de l'Imagination,
Entraîné par la Passion :
Mais pourtant la lumière qui te détournait du droit chemin
Etait une lumière du ciel.

» J'enseignai à tes chants, qui peignent les mœurs,
Les amours, les manières des simples bergers,
Si bien que maintenant sur tous mes vastes domaines
Ta réputation s'étend,
Et que plusieurs, l'orgueil des plaines de Coila,
Deviennent tes amis.

» Tu ne peux pas apprendre et je ne puis te montrer
A peindre avec l'éclat des paysages de Thomson :
Ni à éveiller dans l'âme l'émotion poignante
Avec l'art de Shenstone :
Ni à verser avec Gray la lave attendrissante
Chaude sur le cœur.

» Mais, tout au-dessous de la rose incomparable,
L'humble marguerite ne fleurit pas sans charme;
Quoiqu'au loin le monarque de la forêt étende
L'ombre de ses bras,
Cependant l'aubépine pleine de sève verdoie
Dans le vallon.

» Ne murmure donc ni ne te chagrine;
Tâche de briller dans ton humble sphère:
Et, crois-moi, ni mines du Potose,
Ni faveur de roi
Ne peuvent donner un bonheur qui surpasse le tien,
Barde rustique.

» Pour donner mes conseils tous en un,
Entretiens toujours soigneusement ta flamme mélodieuse;
Conserve la dignité de l'homme
D'une âme fière,
Et compte que le Plan universel
Protégera tout.

» Et porte ceci, » dit-elle d'un ton solennel.
Et elle attacha le Houx autour de ma tête:
Les feuilles polies et les graines rouges
Bruirent en se jouant;
Et, comme une pensée fugitive, elle disparut
Dans un rayon de lumière.

DISCOURS

AUX TRÈS-BONS OU VERTUEUX RIGIDES.

Mon fils, faites-vous une règle de ces avis,
Et embrassez-les tous ensemble;
Le vertueux rigide est un sot,
Le sage rigide en est un autre;
Le blé le plus net qui ait jamais été vanné
Peut contenir quelques brins de paille;
Ainsi ne méprisez jamais un de vos semblables
Pour quelques accès de folie.
SALOMON, *Ecclésiaste*, ch. VII, vers. 16.

I.

O vous qui êtes si bons vous-mêmes,
Si pieux et si saints,
Vous n'avez rien à faire que d'observer et raconter

Les fautes et la folie de vos voisins!
Vous dont la vie est comme un moulin qui va bien,
Fourni d'eau en abondance,
Où l'amas de la trémie s'affaisse toujours,
Et toujours le claquet fait son tapage.

II.

Ecoutez-moi, vous, vénérable corps,
Comme conseil des pauvres mortels,
Qui dépassent fréquemment la porte de la discrète Sagesse
Pour entrer chez l'imprudente Folie;
Je voudrais présenter ici la défense
De ces étourdis insouciants,
De leurs malheureux tours, de leurs noires erreurs,
De leurs fautes et mésaventures.

III.

Vous voyez votre état comparé au leur,
Et vous frissonnez à l'idée d'un échange:
Mais jetez, un moment, un regard loyal
Sur ce qui fait cette énorme différence.
Déduisez ce que la rareté des occasions vous a donné
De cette pureté dont vous êtes fier,
Et (ce qui est souvent plus que tout le reste)
L'art de savoir mieux vous cacher.

IV.

Pensez, lorsque votre pouls châtié
De temps en temps bouillonne,
Quelles rages doivent soulever les veines
Qui galopent éternellement;
Avec le vent et la marée en queue,
Droit devant vous vous fendez la mer;
Mais voguer contre l'une et l'autre,
Cela fait étrangement dériver.

V.

Voyez la Sociabilité et la Gaieté s'asseoir
Toutes joyeuses et insouciantes,
Jusqu'à ce qu'entièrement métamorphosées, elles soient devenues
Débauche et Ivresse:
Oh! si elles s'arrêtaient à calculer
Les éternelles conséquences,
Ou à se représenter votre enfer plus redoutable,
Damnation avec dépens!

VI.

Vous, grandes, hautaines, vertueuses dames,
Si serrées dans vos pieux corsets,
Avant de dire des injures à la pauvre Fragilité,
Supposez un changement de cas;
Un jeune homme adoré, une occasion propice,
Une inclination traîtresse —
Mais, laissez-moi vous le dire à l'oreille,
Vous n'êtes peut-être pas une tentation.

VII.

Jugez donc avec indulgence l'homme votre frère,
Avec plus d'indulgence encore la femme votre sœur;
Quoiqu'ils puissent aller un peu de travers,
Errer est chose humaine :
Un point reste toujours grandement obscur,
Le mobile qui les fait agir;
Et vous pouvez distinguer tout aussi mal
Jusqu'à quel point ils s'en repentent.

VIII.

Celui qui a fait le cœur, Lui seul
Peut nous juger pleinement;
Il connaît chaque corde — son ton divers,
Chaque ressort — son objet divers :
Quant à la balance, soyons donc muets,
Nous ne pouvons jamais la régler;
Ce qui est fait, nous pouvons le supputer en partie,
Mais nous ne savons pas à quoi on a résisté.

ÉLÉGIE DE TAM SAMSON.

« Un honnête homme est le plus noble ouvrage de Dieu. »
POPE.

La vieille Kilmarnock a-t-elle vu le diable?
Ou le grand Mac Kinlay[1] s'est-il foulé le talon?
Ou Robinson est-il rétabli et en état
De prêcher et de lire?
« Non, pis que tout cela! » s'écrie chaque jeune garçon,
Tam Samson est mort!

1. Voir la pièce intitulée Ordination, stances II et IX. (*N. d. trad.*)

Kilmarnock peut long-temps se plaindre et gémir,
Et soupirer, et sangloter, et pleurer, solitaire,
Et vêtir ses fils, homme, femme et enfant,
D'habits de deuil ;
A la mort elle a chèrement payé sa redevance :
Tam Samson est mort !

Les frères du niveau mystique
Peuvent de tristesse laisser tomber leur tête à fausse équerre,
Tandis que le long de leur nez les pleurs ruissellent
Comme les grains d'un collier ;
La mort a donné à la loge un terrible coup :
Tam Samson est mort !

Quand l'Hiver s'enveloppe de son manteau
Et durcit la boue comme un roc ;
Quand les joueurs de curling affluent sur les lacs
Avec un empressement joyeux,
Qui placeront-ils auprès du but ?
Tam Samson est mort !

C'était le roi de toute la troupe,
Pour défendre, ou tirer, ou attraper de côté un trou,
Ou en suivant la direction de la pierre rugir comme Jéhu
Au moment nécessaire ;
Mais maintenant il reste en arrière dans la ligne de la mort :
Tam Samson est mort !

Maintenant qu'en sûreté voguent les majestueux saumons,
Et les truites toutes grêlées de rouge,
Et les anguilles bien connues pour leur souple queue,
Et les brochets pour leur gloutonnerie,
Puisque, pris lui-même au sombre filet du trépas, nous pleurons
Tam Samson mort !

Réjouissez-vous toutes, gloussantes perdrix ;
Vous, coqs de bruyère pattus, chantez gaiement ;
Vous, lièvres, redressez votre queue toute belle
Sans crainte,
Votre ennemi mortel est maintenant parti :
Tam Samson est mort !

Que ce désastreux matin soit à jamais déploré
Qui le vit paré de ses habits de chasse,
Tandis que ses chiens d'arrêt à l'entour brûlaient impatients,
Déjà découplés ;
Mais, hélas ! il partit, et jamais ne revint :
Tam Samson est mort !

En vain la vieillesse battait son corps en brèche:
En vain la goutte enchaînait ses jointures:
En vain les ruisseaux coulaient comme des rivières
Larges d'un arpent!
Maintenant chaque vieille femme, pleurant, répète :
Tam Samson est mort!

Par-dessus mainte et mainte crevasse il sauta,
Et toujours il tira un autre coup,
Jusqu'au moment où la poltronne de Mort s'élança derrière lui
Avec une mortelle inimitié;
Maintenant elle proclame à son de trompe
Que Tam Samson est mort!

Lorsqu'il sentit le poignard à son cœur,
Il trébucha comme lorsqu'il était ivre:
Mais pourtant il tira la détente mortelle,
Attentif à bien viser;
« O Dieu, cinq! » s'écria-t-il, et là-dessus il tomba :
Tam Samson est mort!

Chaque vieux chasseur regretta un frère;
Chaque jeune pleura un père;
Cette vieille pierre grise, là-bas dans la bruyere,
Indique la place de sa tête,
Où Burns a écrit en mauvais vers :
Tam Samson est mort!

C'est là qu'il gît, dans un éternel repos.
Peut-être sur sa poitrine qui tombe en poussière
Quelques malicieux coqs de bruyère bâtissent leur nid
Pour pondre et couver;
Hélas! il ne les inquiétera plus!
Tam Samson est mort!

Quand les vents d'août font ondoyer la bruyère,
Et que les chasseurs errent auprès de ce tombeau,
Que sa mémoire réclame trois décharges
De poudre et de plomb,
Jusqu'à ce qu'Echo réponde de son antre :
Tam Samson est mort!

Que le ciel donne le repos à son âme, n'importe où il soit!
C'est le vœu de bien d'autres que moi.
Il avait deux défauts, peut-être bien trois;
Mais quel remède?
Nous avons perdu un bon vivant, un brave homme :
Tam Samson est mort!

ÉPITAPHE.

Ci-gît l'argile usée de Tam Samson,
O vous, cagots zélés, épargnez-le !
Si le mérite honnête monte au ciel,
Vous vous amenderez avant d'habiter près de lui.

ERRATUM.

Va, Renommée, et galope comme un jeune cheval
Par toutes les rues et tous les recoins de Killie [1] ;
Dis à chaque bon vivant, à chaque brave garçon
De cesser de s'affliger ;
Car, échappé au coutelas tranchant de la Mort,
Tam Samson vit encore.

LA VEILLE DE LA TOUSSAINT.

« Oui, que le riche tourne en ridicule, que l'orgueilleux dédaigne
Les simples plaisirs de la basse classe ;
Je me sens plus de tendresse, plus d'affinité de cœur
Pour un seul charme naturel, que pour tout le vernis de l'art. »
GOLDSMITH.

La nuit que les fées légères
Dansent sur Cassilis Downans,
Ou par les pelouses, en flammes étincelantes,
Caracolent sur de fougueux coursiers ;
Ou prennent la route de Colean
Aux pâles rayons de la lune,
Pour y errer et courir sur la caverne,
Parmi les rocs et les torrents,
Et folâtrer cette nuit.

Sur les belles rives sinueuses
Où serpente le Doon limpide,
Et où Bruce commanda jadis les belliqueuses cohortes
Et brandit sa lance de Carrick [1],
Amis joyeux, quelques gens de la campagne
Se réunirent

1. Kilmarnock. (*N. d. trad.*) — 2. Les ancêtres de Robert Bruce étaient comtes de Carrick.

Pour brûler leurs noisettes et arracher leurs tiges de choux verts,
Et célébrer leur veille de Toussaint
Joyeusement cette nuit.

Les filles mises avec soin et exquise propreté,
Plus jolies que lorsqu'elles sont parées,
Leur figure enjouée est un bien charmant indice
D'un cœur loyal, chaud et aimant :
Les garçons si propres aussi, avec des lacs d'amour
Bien noués sur leurs jarretières ;
Les uns tout timides, et d'autres avec des langues
A faire aller grand train le cœur des filles
Parfois la nuit.

Alors, premièrement et avant tout, à travers les choux verts,
Il faut que chacun aille chercher sa tige[1].
Ils ferment les yeux, et tâtonnent, et choisissent
Les grosses et les droites.
Ce pauvre niais de Will manqua le but
Et s'égara parmi les choux blancs,
Et arracha, faute de meilleure ressource,
Une tige qui ressemblait à une queue de truie,
Tant elle était tortue cette nuit.

Alors, droite ou tortue, avec ou sans terre[2],
A tue-tête ils crient tous pêle-mêle;
Il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui, tout branlants, ne courent
Avec des tiges par-dessus leurs épaules ;
Et, ouvrant leurs couteaux, ils goûtent
Si les cœurs sont doux ou amers[3] ;
Puis, soigneusement, au-dessus de la porte,
Avec adresse, ils les ont mises là
A passer la nuit.

Les filles s'échappent d'entre eux tous
Pour arracher leurs tiges de blé[4] ;
Mais Rab s'évade aussi et tourne
Derrière la grande haie :
Il agrippe Nelly fort et ferme ;
Toutes les filles jettent des cris ;
Mais son épi fut presque perdu,
Tandis qu'elle était blottie sous la meule
Avec lui cette nuit.

1. Qui doit indiquer la manière dont sera fait le mari ou la femme qu'on aura. — 2. S'il y a de la terre à la racine, c'est signe de dot. — 3. Ceci sert à connaître le caractère. — 4. Trois, une à une. Si la troisième n'a pas d'épi, la fille qui l'a prise ne se mariera pas vierge. (*N. d. trad.*)

Le beau tas de noisettes de la vieille ménagère
  Se distribue à la ronde,
Et la destinée de bien des garçons et des filles
  Se décide cette nuit :
Les unes s'allument affectueusement côte à côte,
  Et brûlent ensemble parfaitement;
Les autres se séparent, avec un insolent orgueil,
  Et sautent par-dessus la cheminée
    Bien haut cette nuit.

Jeanne en glisse deux, d'un œil attentif;
  Qui c'était, elle ne veut pas le dire;
Mais, celle-ci, c'est Jack, et celle-ci, c'est moi,
  Dit-elle en elle-même;
Il brûlait sur elle, et elle sur lui,
  Comme s'ils ne devaient plus jamais se séparer,
Lorsque, crac! il sauta par-dessus la cheminée,
  Et Jeanne eut même le cœur bien gros
    De voir cela cette nuit.

Le pauvre Willie, à la tige de chou blanc,
  Fut brûlé avec la précieuse Mallie;
Et Mallie, sans nul doute, prit de l'humeur
  D'être accouplée à Willie;
La noisette de Mallie fit au dehors un bond orgueilleux,
  Et alla la brûler au pied,
Tandis que Willie sautait et jurait sa foi
  Que c'était juste comme cela qu'il voulait
    Etre cette nuit.

Nell avait en tête l'aventure de la meule.
  Elle se met au feu avec Rob;
Une flamme amoureuse les unit dans une douce étreinte
  Jusqu'à ce qu'ils se réduisent en cendre blanche;
Le cœur de Nell dansait à cette vue,
  Elle dit tout bas à Rob de regarder :
Rob, à la dérobée, prit un baiser sur sa jolie bouche,
  En se serrant bien dans le coin pour cela,
    Sans être vu cette nuit.

Mais Merran était assise derrière leur dos,
  Songeant à Andrew Bell;
Elle les laisse à leur causerie
  Et s'échappe toute seule :
Elle prend en droite ligne par la cour,
  Et puis s'en va au four,
Et dans l'ombre tâte les poutres,
  Et puis dedans jette le peloton de laine bleue,
    Tout effravée cette nuit.

Et toujours elle dévidait, et toujours elle suait ;
Je sais qu'elle ne s'amusait pas ;
Jusqu'à ce que quelque chose arrêtât le fil dans le pot :
Bonté divine ! c'est qu'elle tremblait !...
Mais si c'était le diable lui-même.
Ou si c'était le bout d'une poutre,
Ou si c'était Andrew Bell,
Elle ne prit pas le temps de faire
De question cette nuit [1].

La petite Jenny dit à sa grand'maman :
« Voulez-vous venir avec moi, grand'maman ?
Je mangerai devant la glace la pomme
Que j'ai eue de mon oncle Johnie [2]. »
Elle fumait sa pipe avec de telles bouffées,
Elle exhalait tellement sa colère,
Qu'elle ne remarqua pas qu'une cendre chaude brûlait
Son beau tablier neuf d'estame
De part en part cette nuit.

« Qui, vous ? face de mauvaise petite drôlesse !
Avisez-vous d'une pareille plaisanterie,
Comme de chercher le grand Larron en aucun lieu,
Pour qu'il vous dise votre bonne aventure :
Nul doute que vous ne puissiez avoir une apparition !
Mais vous devez avoir grand sujet de la craindre ;
Car plus d'une en a eu une frayeur,
Et a vécu et est morte en délire
Dans une telle nuit.

» Une moisson avant la bataille de Shériff-moor [3]. —
Je m'en souviens comme d'hier,
J'étais alors une morveuse, ma foi,
Je n'avais pas encore quinze ans :
L'été avait été froid et humide,
Et le blé était très-vert ;
Et toujours nous avions un joyeux souper de moisson,
Et ce fut juste la veille de la Toussaint
Qu'il tomba cette nuit.

» Notre maître moissonneur était Rab Mac-Graen,
Un habile et vigoureux gaillard :
Il a depuis fait un enfant à Eppie Sim,
Qui demeurait dans Achmacalla :

1. Quand le fil s'arrête, on doit demander, « qui arrête ! » La réponse vous apprendra les nom et prénom de votre futur époux. — 2. Prenez une chandelle, et allez manger une pomme devant une glace, et vous y verrez votre futur époux regarder par-dessus votre épaule. — 3. En 1715. (*N. d. trad.*)

Il prit de la graine de chanvre[1], je me le rappelle bien.
Et il en parla avec grand mépris.
Mais il fut bien des jours hébété,
Tant il avait été épouvanté
Cette même nuit. »

Alors se leva le batailleur Jamie Fleck,
Et il jura sur sa conscience
Qu'il pourrait semer un picotin de graine de chanvre;
Car tout cela, c'était de la niaiserie;
Le vieux maître de la maison aveignit le sac
Et lui en donna une poignée;
Puis il lui dit de s'échapper de l'assemblée
A un moment où personne ne le verrait,
Et d'essayer cette nuit.

Il marche à travers les tas de blé,
Quoiqu'un peu effrayé;
Pour herse il prend la fourche
Et la traîne à son c-l;
Et de temps en temps il dit:
« Graine de chanvre, je te vois,
Et que celle qui doit être ma chérie
Vienne après moi, et t'arrache
Aussi vite cette nuit. »

Il sifflait la marche de lord Lennox
Pour tenir son courage éveillé,
Quoique ses cheveux commençassent à se cambrer,
Tant il était saisi de frayeur:
Quand voilà qu'il entend un cri,
Et puis un gémissement et un grognement;
Il va regardant par-dessus son épaule,
Et, trébuchant, tombe
Tout de son long cette nuit.

Il poussa un horrible cri « Au meurtre! »
Dans un désespoir effroyable;
Et jeunes et vieux sortirent en courant
Pour entendre le sombre récit:
Il jura que c'était Jeanne Mac-Craw, la boiteuse,
Ou la bossue Mersan Humphie,
Quand, attendez! elle trotta au milieu d'eux tous;
Et qui était-ce? tout simplement la truie
Qui était dehors cette nuit.

1. Il s'agit d'aller seul dans une grange faire trois fois le geste de vanner, et à la troisième fois l'apparition se montre sous un aspect ou avec une suite qui indique sa profession ou son rang dans le monde. (*N. d. trad.*)

Meg aurait bien voulu aller à la grange
  Pour vanner trois vans de rien ;
Mais, quant à rencontrer le diable seule,
  Elle n'y a que peu de confiance :
Elle donne au berger quelques noisettes
  Et deux pommes aux joues rouges
Pour faire le guet, tandis qu'elle part pour la grange,
  Dans l'espérance de voir Tam Kipples
    Cette même nuit.

Elle tourne la clef d'une main prudente
  Et se hasarde sur le seuil :
Mais d'abord fait un appel à Sawnie,
  Puis elle entre hardiment :
Un rat fit du bruit en haut du mur,
  Et elle cria : Que le Seigneur me préserve !
Et courut à travers le fumier et tout,
  Et pria avec zèle et ferveur
    Très-vite cette nuit.

Ils poussèrent Will dehors avec de rudes exhortations ;
  Ils lui promirent quelque charmante belle ;
Il advint que le tas, qu'il mesura trois fois de ses bras,
  Etait entouré de bois pour le maintenir ;
Il prit un vieux tronc noueux de chêne moussu
  Pour une noire et affreuse vieille,
Et il lâcha un jurement, et lança un coup tel,
  Qu'il mit en pièces la peau
    De ses poings cette nuit.

Leezie était une veuve folâtre
  Aussi gaie qu'un jeune chat ;
Mais, hélas ! cette nuit, dans les bois,
  Elle resta muette de frayeur !
A travers les houx, et près du cairn[1],
  Et sur la montagne elle allait lentement
Au ruisseau où aboutissent les domaines des trois lairds ;
  Tremper dedans la manche gauche de sa chemise[2]
    Etait son but cette nuit.

Tantôt sur une cascade le ruisseau se jouait
  En serpentant au travers du vallon ;
Tantôt il errait autour d'un rocher escarpé ;

1. Sorte de tumulus de forme conique, composé d'un amas de pierre. — 2 Au retour, on se met au lit, mais placé de manière à voir le feu, où on a mis sa chemise à sécher. Vers minuit, une apparition, exactement semblable à la personne invoquée, viendra retourner la manche, comme pour la faire sécher de l'autre côté. (*N. d. trad.*)

Tantôt il se creusait en tourbillon:
Tantôt il brillait aux lueurs de la nuit
D'un éclat mouvant et sautillant;
Tantôt il disparaissait derrière le coteau,
Au bas du noisetier touffu,
Invisible cette nuit.

Parmi les fougères, sur le penchant de la colline,
Entre elle et la lune,
Le diable, ou sinon une génisse errante,
Se leva et poussa un mugissement :
Le cœur de la pauvre Leezie faillit sauter hors de sa poitrine.
Elle bondit presque aussi vite qu'une alouette,
Mais un pied lui manqua, et dans la mare
Par-dessus les oreilles elle alla tout droit
Faire un plongeon cette nuit.

En ordre, sur la pierre nettoyée de l'âtre,
Les trois écuelles sont rangées [1],
Et chaque fois grand soin est pris
De les voir dûment changées :
Le vieil oncle John, qui, depuis l'année de Mar [2],
Désirait les joies du mariage
Parce qu'il a eu l'écuelle vide trois fois,
Les a jetées dans le feu
De colère cette nuit.

De chansons joyeuses et de causeries amicales
Je sais qu'ils ne se lassaient pas;
Et récits merveilleux, et plaisants badinages,
Leurs passe-temps étaient gais et peu coûteux.
Jusqu'au moment où les sowens au beurre [3], dont la fumée em-
Mirent toutes les bouches en mouvement : [baume,]
Puis, après avoir vidé ensemble un verre de liqueur,
Ils partirent en belle humeur
Et tout heureux cette nuit.

1. Une écuelle contient de l'eau propre, la seconde de l'eau sale, la troisième est vide. On bande les yeux de la personne qui veut consulter le sort; si c'est dans l'eau propre qu'elle trempe sa main gauche, c'est signe de mariage avec une vierge. Si c'est dans l'eau sale, elle épousera une veuve; si c'est dans l'écuelle vide, elle ne se mariera point. L'épreuve se renouvelle trois fois, en déplaçant chaque fois les écuelles. — 2. 1715, l'année de la révolte en faveur des Stuarts, à la tête de laquelle était le comte de Mar. — 3. Sorte de bouillie faite de fécule de gruau, infusée, passée et aigrie. Les sowens, avec du beurre au lieu de lait, se servent toujours à souper, la veille de la Toussaint. (*N. d. trad.*)

COMPLIMENT DE NOUVEL AN

DU VIEUX FERMIER

A SA VIEILLE JUMENT MAGGIE,

EN LUI DONNANT SA POIGNÉE DE GRAIN POUR ÉTRENNE.

Je te souhaite une bonne année, Maggie !
Tiens, voici une poignée pour ta vieille panse :
Quoique maintenant tu aies le dos creux et noueux,
J'ai vu le jour
Que tu pouvais aller comme un cerf
Sur la prairie.

Quoique maintenant tu sois ridée, roide et cassée,
Et que ta vieille peau soit aussi blanche qu'une marguerite,
Je t'ai vue pommelée, lisse et luisante
D'un joli gris :
Il aurait eu du nerf celui qui aurait osé t'irriter
Aux jours d'autrefois.

Tu étais jadis au premier rang,
Fortement bâtie, ferme et de haute taille ;
Tu posais sur la terre une jambe aussi bien faite
Que pas une qui l'ait jamais foulée ;
Et tu savais voler par-dessus une mare
Comme un oiseau.

Il y a maintenant quelque vingt-neuf ans
Que tu étais la jument de mon beau-père ;
Il te donna à moi, pour toute dot,
Avec cinquante marcs [1];
Quoique peu de chose, c'était de l'argent bien gagné,
Et tu étais vigoureuse.

La première fois que j'allai faire la cour à ma Jenny,
Vous trottiez alors avec votre maman :
Quoique vous fussiez espiègle, rusée et joueuse,
Jamais vous n'étiez rétive ;
Mais simple, docile, paisible et douce,
Et tout avenante.

Ce jour-là vous caracoliez avez beaucoup de fierté
Quand vous portiez au logis ma belle fiancée :

1. Le marc vaut treize shillings et huit sous. (*N. d. trad.*)

Et, ravissante et gracieuse, elle vous montait
D'un air virginal !
J'aurais pu défier tout Kyle Stewart
De montrer vos pareilles.

Quoique à présent vous ne puissiez plus que vous traîner et boiter,
Et trébucher comme une barque de pêcheur de saumons,
Ce jour-là vous étiez une noble et alerte fille
Comme pieds et comme haleine !
Et vous les fîtes courir jusqu'à ce qu'ils fussent tous chancelants
Loin, loin, derrière !

Quand toi et moi nous étions jeunes et fiers,
Et que le repas de l'écurie se faisait attendre aux foires,
Comme tu te cabrais, et hennissais, et criais,
Et en prenais la route !
Les gens de la ville couraient, et se tenaient à l'écart,
Et t'appelaient folle.

Quand tu étais repue et que j'étais ivre,
Nous nous mettions toujours en route comme une hirondelle :
A Brooses tu n'avais pas ton pareil
Pour la moelle et la vitesse ;
Mais tu vous les battais tous à plat,
N'importe où tu allais.

Les petits chevaux de chasse à la croupe rompue
T'auraient peut-être dépassée à une petite course ;
Mais pendant six milles d'Ecosse tu mettais leur ardeur à l'épreuve
Et tu les essoufflais :
Ni fouet ni éperon, mais simplement une baguette
De saule ou de noisetier.

Tu étais le plus noble animal
Qui ait jamais été attelé dans du cuir vert ou de la corde !
Souvent toi et moi, en huit heures de marche,
Par un bon temps de mars,
Nous avons retourné une âcre et demie, haut la main,
Plusieurs jours de suite.

Jamais tu ne t'emportais, ni ne luttais, ni ne résistais au joug ;
Mais tu remuais ta vieille queue,
Et tu élargissais ta poitrine bien remplie
Avec force et puissance,
Jusqu'à ce que des montagnes de roseaux gémissent arrachés
Et tombassent l'un sur l'autre.

Quand les gelées duraient long-temps, et que les neiges étaient profondes,
Et qu'elles menaçaient d'arrêter le travail,
Je t'emplissais ta mesure un peu

Au-dessus du bois ;
Je savais que ma Maggie ne dormirait pas
Pour cela plus qu'en été.

Au chariot ou à la charrette, tu n'étais jamais rétive ;
La descente la plus escarpée, tu l'aurais affrontée ;
Jamais tu ne sautais, te cabrais, te jetais en avant,
Puis t'arrêtais pour souffler ;
Mais, quand tu avais un peu hâté le pas,
Tu le ralentissais insensiblement.

Tout mon attelage se compose de tes enfants,
Les quatre plus braves bêtes qui aient jamais porté le joug ;
J'en ai vendu en outre six de plus,
Que tu as nourries.
J'ai tiré treize livres et deux shillings
De la pire d'entre elles.

Nous avons fait tous deux bien des travaux pénibles
Et nous avons lutté contre les tourments du monde !
Et, dans bien des jours d'anxiété, j'ai cru
Que nous serions battus !
Pourtant nous voici arrivés à la vieillesse débile
Avec quelque chose encore.

Et ne pense pas, mon vieux et fidèle serviteur,
Que maintenant peut-être tu mérites d'avoir moins,
Et que tu pourras souffrir la faim sur tes vieux jours ;
Car, sur mon dernier boisseau,
Je mettrai un picotin tout comble
De côté pour toi.

Nous sommes parvenus ensemble à l'âge des infirmités ;
Nous irons tout branlants l'un avec l'autre ;
Avec un soin attentif je te transporterai avec tes entraves
Dans quelque sillon réservé
Où tu puisses noblement dilater ton cuir
Avec peu de fatigue.

A UNE SOURIS

DONT J'AVAIS DÉTRUIT LE NID AVEC MA CHARRUE

EN NOVEMBRE 1785.

Petite bête lisse, farouche et craintive,
Oh, quelle panique dans ton sein !

Tu n'as pas besoin de te sauver si vite
Et d'un pas si précipité !
Il me répugnerait de courir après toi
Avec le curoir meurtrier !

Je suis vraiment fâché que la domination de l'homme
Ait rompu le pacte social de la nature,
Et qu'elle justifie cette mauvaise opinion
Qui te fait fuir
Devant moi, ton pauvre compagnon sur la terre,
Et mortel comme toi !

Je sais bien que parfois tu voles !
Mais quoi ? Pauvre petite bête, il faut que tu vives !
De temps à autre un épi de blé sur deux douzaines
Est une faible requête :
Cela portera bonheur au reste
Et ne me fera jamais faute !

Ta toute petite maisonnette aussi, en ruines !
Les vents en éparpillent les misérables murs !
Et rien, à présent, pour en bâtir une nouvelle
De mousse verte !
Et les vents du froid décembre qui arrivent,
Apres et mordants !

Tu voyais les champs nus et dépouillés,
Et l'hiver rigoureux accourir,
Et chaudement ici, à l'abri de son haleine,
Tu croyais demeurer,
Lorsque, crac ! le soc cruel a passé
A travers ta cellule !

Ce tout petit tas de feuilles et de chaume
T'a coûté bien des grignotements !
Maintenant tu es expulsée, pour fruit de toute ta peine,
Sans maison ni logis,
Pour supporter les neiges fondues de l'hiver,
Et les froides gelées blanches.

Mais, petite souris, tu n'es pas la seule
A éprouver que la prévoyance peut être vaine :
Les plans les mieux combinés des souris et des hommes
Tournent souvent de travers,
Et ne nous laissent que chagrin et peine
Au lieu de la joie promise.

Tu es encore heureuse, comparée à moi !
Le présent seul te touche ;

Mais, helas ! je jette l'œil en arrière
Sur de lugubres perspectives,
Et ce qui est devant, quoique je ne puisse pas le voir,
Je le devine et le crains !

UNE NUIT D'HIVER.

« Pauvres malheureux nus, qui que vous soyez
Qui êtes exposés aux fureurs de l'impitoyable tempête !
Comment vos têtes sans abri et vos flancs affamés,
Votre déguenillement plein de trous et de fenêtres vous défendront-ils
Contre des saisons telles que celles-ci ? »

SHAKSPEARE.

Quant le mordant Borée, cruel et dur,
Sous son aigre souffle fait frissonner le bois sans feuilles :
Quand Phébus jette un regard de courte durée
Loin au midi du ciel,
S'obscurcissant sous les couches de pluie
Ou les tourbillons de neige ;

Une nuit la tempête agitait les clochers,
Le pauvre Travail reposait doucement dans les bras du Sommeil,
Tandis que les ruisseaux, engorgés d'amas de neige,
Détournaient leurs eaux vagabondes,
Ou, s'échappant par l'issue lentement creusée,
S'y précipitaient tête baissée.

Ecoutant battre les portes et les fenêtres,
Je pensais au bétail frissonnant
Et aux innocents moutons, qui sont en butte aux attaques
De l'Hiver ennemi ;
Et, à travers la neige où ils enfoncent, s'efforcent d'atteindre
Le pied d'un rocher.

Vous tous, oiseaux sautillants, petits êtres sans défense,
Que, dans les joyeux mois du printemps,
Je prenais plaisir à entendre chanter,
Que devenez-vous ?
Où abriterez-vous votre aile tremblante ?
Où fermerez-vous votre œil ?

Même vous qui, toujours occupés de projets meurtriers,
Solitaires, errez loin de vos retraites farouches,
Mon cœur vous pardonne le juchoir taché de sang
Et le parc de brebis ravagé,

Lorsque, impitoyable, la tempête déchaînée
Vous frappe rudement.

En ce moment Phœbé, à l'apogée de son règne,
Bien enveloppée de noir, contemplait la plaine lugubre ;
Une foule de pensées mélancoliques continuaient
D'assiéger mon âme,
Lorsqu'à mon oreille ce chant plaintif
Arriva lent et solennel : —

« Soufflez, soufflez, ô vents, de plus pesantes bouffées !
Et toi, gèle, ô glace à l'âpre morsure !
Descendez, ô vous, neiges froides et suffocantes !
Toute votre rage réunie comme à présent ne révèle pas
Une méchanceté plus endurcie, plus implacable,
Une malignité vindicative plus enracinée
Que celle que l'homme, cet illuminé du ciel, montre à l'homme son [frère.]
Voyez le poignet de fer de l'Oppression cruelle,
Ou la main sanglante de la furieuse Ambition
Lâchant, comme des limiers hors de laisse,
Le Malheur, le Besoin et le Meurtre sur une terre !
Même dans le paisible vallon champêtre
La Vérité fait, en pleurant, son lamentable récit,
Comment le Luxe gros et gras, ayant à son côté la Flatterie,
Ce parasite qui lui empoisonne l'oreille,
Et derrière lui un tas de misérables à l'âme servile,
Examine sa fastueuse propriété, qui s'étend au loin,
Et regarde le simple paysan,
Dont le travail entretient la splendeur dont elle brille,
Comme une créature d'une autre espèce,
Une substance plus grossière, non raffinée, [de lui.]
Mise là pour son usage seigneurial, bien loin, bien bas au-dessous
Où donc, où est la tendre, l'ardente angoisse de l'amour
Avec le front hautain de l'honneur seigneurial,
Puissances que vous reconnaissez fièrement ?
Est-ce là, sous le noble nom de l'amour,
Que peut loger, sombre, l'intention égoïste
De se rendre seul heureux !
Qu'on lui montre l'innocence virginale en proie
Aux embûches d'un amour prétendu,
Cet honneur tant vanté prend la fuite,
Evitant l'influence naissante de la douce Pitié,
Sans égard pour les larmes et les vaines prières !
Peut-être à cette heure, dans le nid de la sale misère,
Elle serre votre enfant contre son cœur désolé,
Et avec un effroi de mère elle tremble aux secousses du vent !
O vous qui, enfoncés dans des lits de duvet,
N'éprouvez d'autres besoins que ceux que vous vous créez vous-[mêmes,]
Pensez un moment à la destinée malheureuse

De celui qui est renié de ses amis et de la fortune !
Après avoir mal apaisé les cris impérieux de la nature irritée,
Il s'étend sur son lit de paille pour dormir,
Tandis que, par le toit en lambeaux et le mur crevassé,
Le froid chasse et amoncelle la neige sur son sommeil !
Pensez à l'affreuse contrainte du cachot,
Où le crime et la pauvre infortune languissent !
Le crime, homme sujet à l'erreur, vois-le d'un œil de pitié !
Mais ta fureur légale poursuivra-t-elle
Le malheureux, déjà tout écrasé
Des coups non mérités de la fortune cruelle ?
Les fils de l'affliction sont frères en détresse :
Secourir un frère, quelle jouissance exquise ! »

Je n'en entendis pas davantage, car Chante-clair
Secoua la neige poudreuse
Et salua le matin d'une acclamation —
Un chant éveille-chaumière.

Mais cette vérité se grava profondément dans mon esprit :
Entre tous ses ouvrages,
Le cœur bienveillant et bon
Ressemble le plus à Dieu.

ÉPITRE A DAVIE,

CONFRÈRE POÈTE

(DAVID SILLAR, MAITRE D'ÉCOLE ET BARDE).

Janvier 1784.

I.

Tandis que les vents soufflent de Ben-Lomond,
Et encombrent les portes de la neige qu'ils chassent,
Et nous suspendent au-dessus du feu,
Je me mets, pour passer le temps,
A tourner un ou deux couplets
En grossier jargon d'Occident.
Tandis que les vents glacés poussent les tourbillons dans la chambre,
Jusqu'au coin du feu,
Je murmure un peu du sort des grands,
Qui vivent si riches et si à leur aise :
Je me soucie moins et j'ai moins besoin

De leur foyer spacieux :
Mais l'envie me gagne et j'enrage
A voir leur orgueil maudit.

II.

Il n'est guère au pouvoir de personne
De s'empêcher, de temps à autre, d'avoir de l'aigreur
En voyant comment les parts sont faites ;
Comment les plus dignes gens sont parfois dans le besoin,
Tandis que des sots dissipent des mille et des mille,
Et ne savent que faire pour en voir la fin ;
Mais, Davie, mon garçon, ne te mets pas martel en tête :
Quoique notre avoir soit petit,
Nous serons en état de gagner notre pain quotidien
Tant que nous aurons force et santé :
« N'en demande pas plus et ne crains rien[1] ; »
Ne songe pas à la vieillesse,
Notre dernière chance, et la pire,
Après tout, c'est de mendier.

III.

Coucher le soir dans les fours et les granges,
Quand les os sont brisés et le sang appauvri,
C'est, sans doute, un grand malheur ! [reux ;]
Pourtant alors la satisfaction de l'âme pourrait nous rendre heu-
Même alors parfois nous pourrions goûter quelques instants
De vraie félicité.
Le cœur honnête qui est exempt de toute
Intention de fraude ou de crime,
De quelque manière que la Fortune lance du pied la balle,
A toujours quelque motif de sourire :
Et ne perdez pas ceci de vue, et vous trouverez
Que ce n'est pas une petite consolation ;
Nous n'aurons donc plus de souci,
Nous ne pouvons pas tomber plus bas.

IV.

Qu'importe que, comme les roturiers des airs,
Nous errions sans savoir où,
N'ayant ni maison ni abri ?
Les charmes de la nature, les montagnes et les bois,
Les immenses vallées et les flots écumants,
Sont également ouverts à tous.
Les jours où les marguerites ornent la terre
Et où les merles sifflent clair,

1 Ramsay

Nos cœurs bondiront d'une joie honnête
En voyant venir l'année :
Alors, au penchant des collines, quand nous voudrons
Nous nous asseoirons et fredonnerons un air ;
Puis nous rimerons dessus, nous scanderons dessus,
Et nous le chanterons quand nous aurons fini.

V.

Ce ne sont pas les titres ni le rang,
Ce ne sont pas les richesses de la Banque de Londres
Qui achètent la paix et le repos ;
Ce n'est pas d'ajouter encore à beaucoup,
Ce ne sont pas les livres ni la science
Qui nous rendent vraiment heureux;
Si le bonheur n'a pas son siége
Et son centre dans notre sein,
Nous pouvons être savants, ou riches, ou puissants,
Mais jamais nous ne pouvons être contents :
Ni trésors ni plaisirs
Ne pourraient nous rendre heureux long-temps ;
C'est toujours par le cœur
Que nous sommes bien ou mal.

VI.

Pensez-vous que des gens tels que vous et moi,
Qui peinons et haletons, par l'humide et le sec,
A travailler sans relâche;
Pensez-vous que nous soyons moins heureux que ceux
Qui ne font point attention à nous lorsqu'ils passent,
Ne jugeant pas que nous en valions la peine ?
Hélas ! combien souvent, dans leur humeur hautaine,
Ils oppriment les créatures de Dieu !
Ou bien, négligeant tout ce qu'il y a de bon,
Ils se plongent dans les excès !
Sans souci ni crainte
Du ciel ou de l'enfer !
Estimant et croyant
Que ce n'est qu'un conte frivole !

VII.

Résignons-nous donc gaiement,
Et ne diminuons pas nos rares plaisirs
En nous chagrinant de notre état ;
Et, quand même il arriverait des malheurs,
Moi qui suis ici, j'en ai rencontré quelques-uns,
Et je leur suis reconnaissant.

Ils donnent à la jeunesse l'esprit du vieil âge ;
Ils nous apprennent à nous connaître ;
Ils nous font voir la vérité toute nue,
Le bien et le mal réels.
Quoique les pertes et les traverses
Soient des leçons bien sévères,
Vous y puiserez un esprit
Que vous ne trouverez pas ailleurs.

VIII.

Mais écoutez-moi bien, Davie, roi des cœurs
(Dire rien de moins ferait tort aux cartes,
Et je déteste la flatterie) !
Cette vie a des joies pour vous et pour moi ;
Des joies que les richesses ne sauraient acheter.
De toutes les joies les meilleures.
Elle a les plaisirs du cœur,
L'amour et l'amitié ;
Vous avez votre Meg, votre part chérie,
Et moi j'ai ma bien-aimée Jeannie !
Cela m'anime, cela me charme
Rien que de prononcer son nom :
Cela m'échauffe, cela m'allume,
Et me met tout en flamme !

IX.

O vous toutes, puissances qui gouvernez là-haut !
O Toi, qui es l'amour même !
Tu sais mes paroles sincères !
Le sang vital qui coule au travers de mon cœur,
Ou ma partie immortelle qui m'est plus chère encore,
Ne m'est pas plus tendrement cher !
Quand le chagrin et le souci qui ronge le cœur
Privent mon âme de repos,
Sa chère pensée verse soulagement
Et consolation dans mon sein.
O toi, Etre qui vois tout,
Entends ma fervente prière !
Prends-la sous ta garde, et fais-en toujours
L'objet favori de tes soins !

X.

Salut à vous, tendres sentiments qui m'êtes chers !
Sourire de l'amour, larme de l'amitié,
Ardeur sympathique !
Il y a long-temps que les sentiers épineux de ce monde

Auraient vu la fin de mes jours fatigués,
Si ce n'eût été pour vous !
Le sort m'a toujours fait don d'un ami
Dans tous mes soucis et mes maux ;
Et souvent même d'un lien plus attachant,
D'un nœud plus tendre encore.
Cela éclaire, cela illumine
La scène ténébreuse,
De rencontrer et d'aborder
Mon Davie ou ma Jeannie !

XI.

Oh ! comme ce nom inspire mon style !
Les mots arrivent lestement, à la file,
Presque avant que je le sache !
La mesure facile court aussi belle
Que si Phœbus et les fameuses neufs Sœurs
Veillaient sur ma plume.
Mon Pégase, malgré ses éparvins, ira clopin-clopant
Jusqu'à ce qu'il soit bien échauffé :
Et alors il boitera, clochera, et sautera,
Et courra d'un pied merveilleux ;
Mais de peur qu'alors la bête
Ne se repente de cette course précipitée,
Je descendrai maintenant et essuierai
Sa peau suante et flétrie.

LAMENTATION

OCCASIONNÉE

PAR LA MALHEUREUSE ISSUE DES AMOURS D'UN AMI.

« Hélas ! combien souvent la bonté se blesse elle-même,
Et la douce affection devient la source du chagrin ! »
HOME

I.

O toi, disque pâle, qui luis silencieux,
Tandis que dorment les mortels que les soucis ne troublent pas !
Tu vois un misérable qui souffre intérieurement,
Et erre ici pour gémir et pleurer !
La douleur me tient éveillé la nuit
A ta clarté blafarde et sans chaleur ;

Et je déplore, dans de profondes lamentations,
Que la vie et l'amour ne soient qu'un songe.

II.

Je vois sans plaisir tes rayons orner
La montagne lointaine aux vagues contours;
Je vois sans plaisir ton croissant qui tremble
Réfléchi dans le ruisseau murmurant :
O mon cœur, que la passion bouleverse, calme-toi !
Et toi, puissance active, ô Souvenir, arrête !
Ah ! ce tressaillement plein d'angoisse doit-il
Pour toujours empêcher le retour de la paix ?

III.

Ce ne sont pas de vaines fictions, de poétiques douleurs
Qui me font pousser ces tristes plaintes de délaissement ;
Point de pipeaux champêtres — de chants arcadiens ;
Pas de tortures controuvées, délicates et douces :
La foi engagée, la flamme mutuelle,
Les puissances d'en haut souvent attestées,
Le tendre nom de père promis,
Tels étaient les gages de mon amour !

IV.

Entouré de ses bras qui m'étreignaient,
Comme les instants passaient dans cette extase !
Combien j'ai désiré les agréments de la fortune,
Pour l'amour d'elle, d'elle seule !
Et, dois-je le croire ? — elle est partie,
Elle, l'orgueil secret de mon cœur triomphant !
Est-elle inattentive à ma plainte ?
Est-elle à jamais, à jamais perdue ?

V.

Oh ! peut-elle avoir un cœur assez bas,
Assez mort à l'honneur, mort à la vérité,
Pour quitter l'amant le plus passionné,
L'époux futur de son jeune choix !
Hélas ! le sentier de la vie peut ne pas être uni,
Elle peut avoir à passer par de rudes malheurs !
Et alors qui adoucira ses angoisses et ses peines,
Qui partagera ses chagrins et les allégera !

VI.

Heures ailées qui passiez sur nous,
Emportées par l'extase et d'autant mieux goûtées,

Votre cher souvenir dans mon sein
  Occupait mes pensées thésaurisées avec amour.
Ce sein, à présent, comme il est triste et vide,
  Lui jadis trop étroit pour elle !
Tout rayon même d'espoir détruit,
  Et pas un désir pour dorer ces ténèbres !

VII.

Le matin qui annonce l'approche du jour
  M'éveille au travail et à la douleur :
Je vois la longue suite des heures
  Que j'aurai à supporter, traînantes et tardives !
De bien des angoisses, et de bien des tortures,
  La troupe cruelle des souvenirs aigus
Doit déchirer mon cœur, avant que Phœbus, descendu,
  Baise à l'occident la mer lointaine.

VIII.

Et quand, la nuit, je cherche le repos sur ma couche,
  Tout harassé de soucis et de chagrin,
Mes nerfs rendus de fatigue, et mon œil brûlé de larmes
  Me tiennent éveillé comme le voleur nocturne :
Ou si je m'assoupis, l'imagination règne en souveraine,
  L'air farouche et hagard, et me remplit d'épouvante :
Même le jour, tout amer qu'il est, m'apporte du soulagement,
  Après l'horreur d'une telle nuit.

IX.

O toi, brillante reine, qui au plus haut du ciel
  Trônes à présent avec un pouvoir sans bornes !
Souvent ton regard, observant en silence,
  Nous a vus promener au hasard nos pas amoureux !
Le temps fuyait inaperçu,
  Tandis que le pouls luxurieux de l'amour battait fort,
Sous tes rayons à la lueur argentée,
  A voir l'embrasement mutuel de nos yeux.

X.

O scènes fortement enchâssées dans la mémoire !
  Scènes qui jamais, jamais ne reviendrez !
Scènes que, si dans ma stupeur j'oublie,
  Je rejoue de nouveau, qui de nouveau me brûlez !
Mort à toute joie, à tout plaisir,
  J'errerai dans la triste vallée de la vie ;
Et sans espoir, sans consolation, je déplorerai
  Le parjure d'une femme sans foi.

LE DÉCOURAGEMENT.

ODE.

I.

Accablé de chagrin, accablé de souci,
Sous une charge plus lourde que je ne la puis porter,
  Je m'assieds à terre et soupire :
O vie, tu es un fardeau écorchant,
Sur une route raboteuse et harassante,
  Pour les misérables tels que moi!
Quand je jette ma vue en arrière,
  Quelles scènes attristantes m'apparaissent!
Que de chagrins encore peuvent me percer le cœur,
  Et que de raisons de les craindre!
Toujours les soucis, le désespoir,
  Tel doit être mon sort amer;
Mes plaies ici ne se fermeront
Que quand se fermera ma tombe.

II.

Heureux, ô vous, enfants de la vie active,
Qui, faits pour cette lutte d'intrigues,
  Ne regardez point ailleurs!
Même lorsque vous manquez l'objet désiré,
Rien que les soins empressés que vous prenez
  Portent avec eux leur récompense :
Tandis que moi, pauvre être abandonné de l'espérance,
  Incapable d'un but,
Je vois revenir chaque lugubre nuit
  Et chaque triste matin toujours les mêmes;
  Vous, en vous remuant et en vous poussant,
  Vous oubliez chagrins et peines;
  Moi, indifférent, et pourtant sans repos,
  Je trouve toute perspective vaine.

III.

Heureux le lot du solitaire,
Qui, oubliant tout et de tous oublié,
  Dans son humble cellule,
Caverne sauvage formée de racines entrelacées,
S'assied devant ses fruits nouvellement cueillis,
  Près de sa source de cristal!
Ou peut-être à sa pensée du soir,
  Au bord d'un ruisseau solitaire,

Les actes des hommes arrivent de loin
Comme un songe confus,
Tandis qu'il prie et élève
Ses pensées jusqu'au ciel,
Et qu'errant çà et là au hasard
Il contemple la voûte solennelle.

IV.

Il n'est pas d'ermite solitaire, placé
Là où jamais le pas humain n'a laissé de trace,
Qui soit moins propre que moi à jouer ce rôle :
Profiter du moment favorable,
Et juste s'arrêter, et juste se mettre en mouvement
Avec un art égoïste;
Mais, hélas! ces plaisirs, ces amours et ces joies
Que je savoure trop vivement,
Le solitaire peut les mépriser,
Peut ne les point avoir, et pourtant être heureux!
Il n'a ni besoin ni souci
De l'amour ou de la haine des humains,
Tandis que moi, ici, il faut que je crie
Contre la perfidie ingrate!

V.

Oh! qu'ils sont dignes d'envie, les premiers jours
Où je suivais en dansant le labyrinthe du plaisir insouciant,
Etranger au souci et au mal!
Quel dommage de les avoir échangés contre un âge plus mûr,
Pour sentir les folies ou les crimes
Des autres, ou les miens propres!
O vous, petits lutins qui jouez innocemment,
Comme linots dans le buisson,
Vous savez peu les malheurs que vous briguez,
Quand vous désirez d'être hommes!
Les pertes, les traverses
Qui assaillent l'homme actif!
Toutes les craintes, toutes les larmes
Du sombre déclin de l'âge!

L'HIVER.

I.

L'Occident brumeux étend sa maligne influence,
Et souffle la grêle et la pluie;

Où le Nord orageux envoie et pousse en avant
La neige et le grésil qui aveugle;
Tandis que roulant brun, le ruisseau descend
Et mugit dans sa chute;
Et que l'oiseau et la bête reposent dans leur gîte,
Et y passent la morne journée.

II.

« Que le vent qui balaye tout, et le ciel ténébreux,[1] »
Le triste jour d'hiver,
Soient craints des autres; moi, ils me sont plus chers
Que tout l'orgueil de Mai.
Le hurlement de la tempête flatte mon âme,
Il semble s'accorder avec mes chagrins;
Les arbres sans feuilles plaisent à mon imagination.
Leur destinée ressemble à la mienne!

III.

O toi, Pouvoir Suprême, dont mes malheurs
Remplissent les vues puissantes,
Je m'appuie fermement sur ceci : ce doit être pour le mieux,
Puisque c'est ta volonté!
Je ne te demande donc qu'une chose (oh! daigne exaucer
Cette seule requête que je te fais!)
Puisque tu me refuses de jouir,
Aide-moi à me résigner.

LE SAMEDI SOIR DANS LA CHAUMIÈRE,

DÉDIÉ A R. AIKEN, ESQ.

Que l'ambition ne tourne pas en ridicule leur utile travail,
Leurs plaisirs grossiers, et leur destinée obscure;
Et que la grandeur n'écoute pas avec un sourire dédaigneux
Les courtes mais simples annales du pauvre.
GRAY.

I.

Vous que je chéris, que j'honore et que je respecte, ô mon ami!
Ce n'est point un barde mercenaire qui vous fait son hommage;
Avec un honnête orgueil, je méprise toute vue égoïste :
Ma plus chère récompense, c'est l'estime et la louange d'un ami.
Pour vous je chante en simples lais écossais,

1 Docteur Young. (*N. d. l'aut.*)

L'humble classe isolée de la scène du monde;
Les sentiments naturels dans leur force, les voies innocentes:
Ce qu'aurait été Aiken dans une chaumière; [reux, je crois!]
Ah! quoique son mérite eût été inconnu, il y eût été bien plus heu-

II.

Le froid Novembre souffle à grand bruit et avec colère;
La courte journée d'hiver touche à son terme,
Les bêtes fangeuses sont retirées de la charrue,
Les noires troupes de corbeaux songent au repos.
Le paysan excédé de fatigue quitte son travail:
Ce soir sa semaine de labeur est finie;
Il rassemble ses bêches, ses hoyaux et ses houes,
Espérant goûter à l'aise le repos du matin,
Et fatigué, sur la bruyère, il dirige sa course vers son logis.

III.

Enfin sa chaumière isolée apparaît à sa vue,
Abritée sous un vieil arbre;
Ses petits enfants qui l'attendent accourent en trébuchant
Au-devant de leur père avec un trémoussement et des cris de joie.
Son tout petit feu à la mine riante,
La propreté de son foyer, le sourire de sa femme économe,
Le babil de l'enfant qui balbutie sur son genou,
Trompent tous ses soucis et son anxiété cuisante,
Et lui font oublier entièrement sa fatigue et sa peine.

IV.

Bientôt entrent les fils aînés,
En service au dehors, chez les fermiers d'alentour:
Les uns mènent la charrue, d'autres les troupeaux, d'autres pru-
Une affaire avantageuse à la ville voisine. [dents vont faire]
Leur première espérance, leur Jenny, devenue une femme,
Dans la fleur de la jeunesse, l'œil étincelant d'amour,
Arrive, peut-être pour montrer une belle robe neuve,
Ou pour déposer ses gages péniblement gagnés,
Afin d'aider ses chers parents, s'ils sont dans la gêne.

V.

Frères et sœurs vont au-devant avec une joie franche [rent.]
Et se demandent réciproquement avec bienveillance s'ils prospè-
Ainsi réunis, les heures fuient d'une aile rapide sans qu'on s'en
Chacun raconte les nouvelles qu'il voit ou entend; [aperçoive;]
Les parents contemplent d'un œil partial leurs années pleines d'es-
L'anticipation guide au loin la vue. [poir;]
La mère, avec son aiguille et ses ciseaux,

Fait paraître les vieux habits presque comme neufs; —
Le père entremêle le tout d'admonitions convenables.

VI.

Tous les enfants sont avertis d'obéir
Aux ordres de leur maître et maîtresse,
Et de s'occuper de leurs travaux d'une main diligente,
Et de ne jamais, quoique hors de vue, s'amuser ni jouer :
« Et surtout, ne manquez pas de craindre toujours le Seigneur !
Et rendez-lui vos devoirs, comme il convient, matin et soir !
De peur de vous égarer dans la voie de la tentation,
Implorez son conseil et sa puissante assistance : [gneur ! »]
Ils n'ont jamais cherché en vain, ceux qui ont bien cherché le Sei-

VII.

Mais, chut ! on frappe doucement à la porte;
Jenny, qui sait ce que pareil coup veut dire,
Raconte comme quoi un jeune garçon voisin a traversé la bruyère,
Pour faire des commissions, et l'escorter jusqu'au logis.
La mère rusée voit la conscience allumer une flamme
Dans l'œil de Jenny et rougir sa joue;
Le cœur pénétré de sollicitude inquiète, elle s'informe du nom,
Tandis que Jenny est à demi effrayée de parler; [sujet, un libertin.]
La mère est bien contente d'apprendre que ce n'est point un mauvais

VIII.

Avec une obligeante bienvenue, Jenny l'introduit.
Un grand et beau garçon; il donne dans l'œil à la mère;
Jenny voit avec bonheur que la visite n'est pas mal prise;
Le père cause chevaux, charrues et vaches.
Le cœur candide du jeune homme déborde de joie,
Mais, embarrassé et honteux, il a peine à faire bonne contenance.
La mère, avec une ruse de femme, sait découvrir
Ce qui rend le garçon si timide et si sérieux;
Bien contente de penser que sa fille est respectée comme une autre.

IX.

O heureux amour ! quand un tel amour se trouve !
O ravissements du cœur ! — bonheur sans égal !
J'ai fait bien du chemin sur ce pénible globe mortel,
Et une sage expérience m'ordonne de déclarer ceci —
« Si le ciel nous garde une coupe de plaisir céleste,
Un cordial dans cette triste vallée,
C'est quand un couple jeune, amoureux et modeste,
Les bras entrelacés exhale son tendre secret,
Sous la blanche aubépine qui parfume la brise du soir. »

X.

Est-il sous forme humaine et portant un cœur —
Un misérable ! un scélérat ! mort à l'amour et à la vérité !
Qui puisse, avec un art étudié, perfide et insidieux,
Trahir la confiante jeunesse de la charmante Jenny !
Malédiction sur ses parjures artificieux ! sur ses flatteries menteuses !
L'honneur, la vertu, la conscience, sont-ils tous exilés ?
N'est-il ni pitié, ni tendre commisération
Qui lui montre les parents idolâtres de leur enfant ?
Puis lui peigne la fille perdue, et l'égarement de leur désespoir ?

XI.

Mais voici le souper qui couronne leur simple table,
Le salubre parritch [1], la principale nourriture de l'Ecosse,
La soupe que fournit leur seule vache
Qui, derrière la cloison, rumine commodément.
La maîtresse apporte, dans une intention civile,
En faveur du jeune homme, son fromage conservé avec soin, et
Et elle lui en offre souvent, et souvent il le déclare bon. [piquant,]
La bonne ménagère, qui aime à jaser, raconte [clochette.]
Comme quoi il était vieux de douze mois quand le lin était dans la

XII.

Le joyeux souper fini, d'un air sérieux
Ils forment un grand cercle autour du foyer ;
Le père feuillète avec la grâce d'un patriarche
La grosse Bible de famille, jadis l'orgueil de son père ;
Sa toque, respectueusement mise à l'écart,
Montre ses tempes grises qui se dégarnissent et se dépouillent ;
Ces chants qui jadis se répandaient si doux dans Sion,
Il en choisit une partie avec un soin judicieux,
Et « Adorons Dieu ! » dit-il d'un air solennel.

XIII.

Ils chantent leurs notes sans art d'une manière simple ;
Ils accordent leurs cœurs, but bien autrement noble.
Peut-être les mélodies agrestes de Dundee se font entendre,
Ou les Martyrs plaintifs, dignes de ce nom ;
Ou le noble Elgin attise la flamme qui monte au ciel,
Le plus doux, et de beaucoup, des chants sacrés de l'Ecosse.
Comparés à ceux-là, les fredons italiens sont sans âme ;
L'oreille chatouillée n'éveille au cœur aucun transport,
Ils ne sont pas à l'unisson de la louange de notre Créateur.

1. Pudding de gruau. [*N. d. trad.*]

XIV.

Le père, semblable à un prêtre, lit la sainte page,
Comment Abraham était l'ami de Dieu, qui est là-haut,
Ou comment Moïse ordonna de faire une guerre éternelle
A la race perverse d'Amalec :
Ou comment le barde royal tomba en gémissant
Sous le coup de l'ire vengeresse du ciel :
Ou la plainte pathétique de Job, et son cri lamentable ;
Ou l'ardent feu séraphique d'Isaïe enlevé ;
Ou les autres saints voyants qui touchaient la lyre sacrée.

XV.

Peut-être le volume chrétien sert de thème,
Comment le sang innocent fut versé pour l'homme coupable ;
Comment celui qui portait dans le ciel le second nom
N'eut pas sur la terre de quoi reposer sa tête :
Comment ses premiers sectateurs et serviteurs prospérèrent,
Les sages préceptes qu'ils écrivirent pour maint pays ;
Comment celui qui solitaire était banni dans Pathmos
Vit un ange puissant debout dans le soleil, [ciel.]
Et entendit l'arrêt de la grande Babylone prononcé par l'ordre du

XVI.

Puis, s'agenouillant devant l'ÉTERNEL ROI DU CIEL,
Le saint, le père et le mari prie :
« L'Espoir s'élance ravi sur une aile triomphante [1] »
A l'idée de se retrouver tous ainsi aux jours à venir ;
De se baigner à jamais dans des rayons incréés ;
De ne plus soupirer ni verser de larme amère,
Chantant ensemble des hymnes à la louange de leur créateur,
En pareille société, mais encore plus chère,
Tandis que le Temps décrira un cercle dans une sphère éternelle.

XVII.

Comparé à ceci, combien pauvre est l'orgueil de la religion
Dans toute la pompe de la méthode et de l'art,
Quand les hommes déploient dans de vastes assemblées
Toutes les grâces de la dévotion, excepté le cœur !
La Puissance suprême, irritée, désertera le spectacle,
Le chant pompeux, l'étole sacerdotale ;
Mais peut-être, bien loin dans quelque chaumière à part,
Elle pourra entendre avec plaisir le langage de l'âme,
Et en inscrire les pauvres habitants dans son livre de vie.

1. Pope. Forêt de Windsor. *N. d. l'aut.*

XVIII.

Alors chacun s'en retourne chez soi ;
Les petits paysans vont se reposer ;
Les deux époux rendent leur secret hommage,
Et adressent au ciel la fervente prière
Que Celui qui apaise le nid bruyant du corbeau,
Et pare le beau lis d'un éclat fastueux,
Veuille, de la manière que sa sagesse juge la meilleure,
Pourvoir à leur existence et à celle de leurs petits enfants,
Mais surtout régner sur leurs cœurs par la grâce divine.

XIX.

La grandeur de la vieille Ecosse prend sa source dans des scènes com-
Qui la font aimer au dedans et respecter au dehors : [me celles-ci,]
Les princes et les lords ne sont que l'émanation des rois,
« Un honnête homme est l'œuvre la plus noble de Dieu ; »
Et certes, sur la route céleste de la belle vertu,
La chaumière laisse le palais bien loin derrière.
Qu'est-ce que la pompe d'un chétif lord? un fardeau incommode,
Déguisant souvent la bassesse de l'espèce humaine,
Versée dans les arts de l'enfer, et raffinée en perversité.

XX.

O Ecosse ! mon cher sol natal,
Pour qui mon vœu le plus fervent est adressé au ciel !
Puissent long-temps tes robustes enfants, adonnés aux travaux rus-
Jouir de la santé, de la paix et du doux contentement ! [tiques,]
Puisse le ciel préserver leur simple vie
De la contagion du luxe, faible et vil !
Alors, quoique les couronnes et les fleurons soient brisés,
Une vertueuse populace peut s'élever cependant,
Et dresser un mur de feu autour de son île bien-aimée.

XXI.

O toi, qui versas le torrent patriotique
Qui coulait dans le cœur indompté de Wallace,
Lequel osa noblement tenir tête à l'orgueil tyrannique,
Ou noblement mourir, second rôle glorieux
(Tu es particulièrement le dieu du patriote,
Son ami, son inspirateur, son tuteur et sa récompense !),
Oh ! jamais, jamais n'abandonne le royaume d'Ecosse ;
Mais que toujours les patriotes ou les bardes patriotes
Se succèdent avec éclat pour son ornement et sa défense !

L'HOMME EST NÉ POUR GÉMIR.

I.

Quand le sombre souffle du froid Novembre
  Dépouillaït les champs et les forêts,
Un soir, comme j'errais
  Le long des bords de l'Ayr,
Je vis un homme dont le pied vieilli
  Semblait fatigué, usé par les soucis;
Sa face était toute sillonnée par les années,
  Et ses cheveux étaient blancs.

II.

Jeune étranger, où vas-tu
  (Me dit le vénérable sage)?
Est-ce la soif de la richesse qui pousse tes pas,
  Ou la rage des plaisirs du jeune âge?
Ou peut-être, accablé de soucis et de chagrins,
  Tu as commencé trop tôt
A errer avec moi pour gémir
  Sur les misères de l'homme!

III.

Ce soleil suspendu sur les bruyères là-bas,
  Qui répand ses rayons partout
Où des centaines de bras travaillent à entretenir
  L'orgueil de quelque lord hautain;
J'ai vu ce faible soleil
  Revenir deux fois quarante hivers,
Et chaque fois m'a apporté de nouvelles preuves
  Que l'homme est né pour gémir.

IV.

Homme, dans tes jeunes années,
  Comme tu es prodigue du temps!
Gaspillant toutes tes heures précieuses,
  Ta brillante fleur de jeunesse!
Les folies règnent tour à tour sur toi;
  Les passions licencieuses te brûlent;
Ce qui donne une force décuple à cette loi de nature,
  Que l'homme est né pour gémir.

V.

Ne considère pas seulement la fleur de l'âge
Ou la puissance active de la virilité ;
L'homme alors est utile à son espèce,
Son droit trouve un appui ;
Mais vois-le aux limites de la vie,
Usé par les soucis et les chagrins,
Alors la vieillesse et le besoin, — oh! couple mal assorti! —
Montrent que l'homme est né pour gémir.

VI.

Quelques-uns semblent les favoris du Destin,
Choyés dans les bras du Plaisir;
Pourtant ne pensez pas que tous les riches et les grands
Soient également vraiment heureux.
Mais, hélas! quelle foule d'hommes sur chaque terre
Sont misérables et délaissés;
Dans la pénible vie apprenez cette leçon,
Que l'homme est né pour gémir.

VII.

Nombreux et aigus sont les maux
Tissus dans notre trame!
Nous rendons nous-mêmes plus acérés encore
Le regret, le remords et la honte!
Et l'homme, dont le visage élevé vers le ciel
S'embellit des sourires de l'amour,
L'homme, par son inhumanité envers l'homme,
Condamne des myriades innombrables à gémir.

VIII.

Vois là-bas ce pauvre être exténué de fatigue,
Si abject, si infime et si bas,
Qui demande à un autre fils de la terre
De lui donner la permission de travailler;
Et vois le ver hautain, son frère,
Rejeter l'humble supplique,
Inattentif, quoique une épouse en larmes
Et des enfants sans ressources soient à gémir.

IX.

Si je suis destiné à être l'esclave de ce lord, —
Destiné par la loi de la Nature, —
Pourquoi un vœu d'indépendance
A-t-il toujours été enraciné dans mon cœur?

Si je ne le suis pas, pourquoi me vois-je en butte
A sa cruauté et à son dédain?
Ou pourquoi l'homme a-t-il la volonté et le pouvoir
De faire gémir son semblable?

X.

Pourtant que ceci, mon fils,
Ne trouble pas par trop ton jeune sein :
Cette vue partielle de l'espèce humaine
N'est sûrement pas la dernière!
L'honnête homme, pauvre et opprimé,
Ne serait certainement jamais né,
S'il n'y avait pas eu quelque récompense
Pour consoler ceux qui gémissent!

XI.

O mort! la plus chère amie de l'homme pauvre!
La plus tendre et la meilleure!
Bienvenue sera l'heure où mes membres vieillis
S'étendront avec toi dans le repos!
Les grands, les riches craignent tes coups,
Qui les arrachent à la pompe et au plaisir;
Mais, oh! quel bienheureux soulagement pour ceux
Qui, excédés de dégoûts, gémissent!

PRIÈRE

EN VUE DE LA MORT.

O toi, cause inconnue, toute-puissante,
De tout mon espoir et de toute ma crainte!
En la présence redoutée de qui, avant une heure,
Peut-être je dois paraître!

Si je me suis égaré dans les sentiers
De la vie que j'aurais dû éviter,
Comme quelque chose, hautement, dans mon sein
Me reproche d'avoir fait;

Tu sais que tu m'as formé
Avec des passions intraitables et violentes;
Et d'avoir écouté leur voix ensorcelante
M'a souvent conduit à mal.

Là où la faiblesse humaine a failli,
Où la fragilité a dévié,
O toi, Bonté Suprême, car tu l'es,
Cache mes fautes dans l'ombre des ténèbres.

Là où j'ai erré avec intention,
Ma seule défense
C'est que tu es bon; et la bonté toujours
Se plaît à pardonner.

STANCES

SUR LE MÊME SUJET.

I.

Pourquoi tant de répugnance à quitter cette scène terrestre?
L'ai-je trouvée si pleine de charmes attrayants?
Quelques gouttes de joie entremêlées de mal à plein verre;
Quelques rayons de soleil entre des orages renaissants.
Est-ce l'agonie du départ qui alarme mon âme,
Ou la désagréable, lugubre, sombre demeure de la mort?
C'est le remords, le remords qui arme mes terreurs;
Je tremble d'approcher un Dieu irrité
Et de souffrir justement sous sa verge vengeresse.

II.

Je voudrais bien dire : Pardonne ma noire offense!
Je voudrais bien promettre de ne plus désobéir;
Mais si mon créateur me rendait la santé,
Je pourrais abandonner encore la voie de la belle vertu;
Je pourrais m'égarer encore dans le sentier de la folie;
Elever encore la brute et rabaisser l'homme;
Alors comment implorerais-je la clémence céleste,
Moi qui agis si contrairement au plan de la céleste clémence, [tion?]
Qui ai si souvent gémi de mes péchés, et pourtant ai couru à la tenta-

III.

O toi, grand régulateur de tout ici-bas,
Si j'ose lever un œil vers toi,
D'un signe tu peux faire cesser le souffle de la tempête,
Ou apaiser le tumulte de la mer en fureur;
Avec ce pouvoir répressif daigne m'aider

A enchaîner ces passions impétueuses et forcenées ;
Car je sens que mes forces sont tout à fait incapables
De contenir leur torrent dans la ligne permise ;
Oh ! prête-moi ton assistance, Omnipotence divine !

AYANT PASSÉ UNE NUIT CHEZ UN RÉVÉREND DE SES AMIS, L'AUTEUR LAISSA LES

VERS

SUIVANTS DANS LA CHAMBRE OU IL AVAIT COUCHÉ.

I.

O toi, puissance redoutée qui règnes là-haut,
Je sais que tu m'entendras,
Quand pour cet asile de paix et d'amour
Je fais une prière sincère.

II.

Aux cheveux blancs du maître — long-temps, long-temps encore
Daigne épargner le coup mortel !
Pour le bonheur de son petit troupeau filial,
Et pour montrer ce que sont les gens de bien.

III.

Celle qui contemple ses charmants enfants,
Partagée entre l'espoir et la crainte,
Oh ! donne-lui les joies d'une mère,
Mais d'une mère épargne-lui les larmes !

IV.

Leur espoir, leur appui, leur fils chéri,
Dans la rougeur naissante de la virilité,
Fais-le prospérer, ô toi Dieu d'amour et de vérité,
Au gré des vœux d'un père !

V.

Cette belle troupe séraphique de sœurs,
Je t'en prie avec d'instantes larmes,
Toi qui connais les piéges tendus de tous côtés —
Guide toujours ses pas !

VI.

Quand tôt ou tard ils atteindront l'autre rive,
Poussés sur la mer agitée de la vie,
Puissent-ils se réjouir, n'ayant perdu personne,
En famille dans le ciel !

LE PREMIER PSAUME.

Dans la vie, n'importe où il est placé,
Il a du bonheur en abondance,
L'homme qui ne marche point dans la voie des pervers
Et n'apprend pas leur leçon coupable ;

Et qui du haut du siége de l'orgueil dédaigneux
Ne jette pas ses yeux au loin,
Mais avec humilité et crainte respectueuse
Marche toujours devant son Dieu.

Cet homme-là fleurira comme les arbres
Qui croissent près des ruisseaux ;
Le sommet couvert de fruits s'étend en haut,
Et ferme est la racine en bas.

Mais celui dont la fleur bourgeonne dans le péché
Sera jeté à terre,
Et, comme le chaume sans racine, balayé
Par le vent impétueux.

Pourquoi ? c'est que le Dieu que les bons adorent
Leur a donné la paix et le repos,
Mais a décrété que les méchants
Ne seront jamais vraiment heureux.

PRIÈRE

SOUS LE POIDS D'UNE VIOLENTE DOULEUR.

O toi, Être puissant, savoir qui tu es
Dépasse mon intelligence ;
Mais, ce dont je suis sûr, c'est que tes œuvres ici-bas
Te sont toutes connues.

Ta créature ici se tient devant toi,
Toute malheureuse et souffrante :
Pourtant, certes, ces maux qui déchirent mon âme
Obéissent à ton ordre suprême.

Certes toi, Tout-Puissant, tu ne peux pas agir
Par cruauté ni courroux !
Oh ! exempte de larmes mes yeux fatigués,
Ou ferme-les fortement dans la mort !

Mais si je dois être affligé
Pour répondre à quelque sage dessein,
Alors fortifie mon âme de fermes résolutions,
Afin qu'elle souffre sans murmurer !

LES SIX PREMIERS VERSETS

DU QUATRE-VINGT-DIXIÈME PSAUME [1].

O toi, le premier, le plus grand ami
De toute la race humaine !
Toi dont la forte droite a toujours été
Son appui et son refuge !

Avant que les montagnes levassent leurs têtes
Sous ta main créatrice,
Avant que ce pesant globe lui-même
Se dressât à ton commandement :

Cette puissance qui forma et maintient
Ce système universel,
De toute éternité
Fut toujours la même.

Ces grandes périodes d'années
Qui nous semblent si vastes
Ne sont pas plus devant tes yeux
Qu'hier, qui est passé.

Tu dis un mot : ta créature, l'homme,
Arrive à l'existence :
De nouveau tu dis : Vous, fils des hommes,
Rentrez dans le néant !

1. 89e. (*N. d. trad.*)

Tu les couches avec tous leurs soucis
  Dans un sommeil éternel ;
Comme dans un torrent tu les emportes
  Avec une force irrésistible.

Ils fleurissent comme la fleur du matin
  Dans tout l'orgueil de la beauté ;
Mais long-temps avant la nuit elle gît coupée,
  Toute fanée et ternie.

STANCES

A UNE MARGUERITE DE MONTAGNE,

TOMBÉE SOUS MA CHARRUE,

EN AVRIL 1786.

Modeste petite fleur bordée de rouge,
Tu m'as rencontré dans une heure fatale ;
Car il faut que j'écrase dans la poussière
  Ta mince tige ;
T'épargner à présent dépasse mon pouvoir,
  Joli joyau des champs.

Hélas ! ce n'est pas ta douce voisine,
La gentille alouette, compagne convenable,
Qui te courbe dans l'humide rosée,
  La gorge tachetée,
Lorsqu'elle s'élance dans les airs, joyeuse de saluer
  L'orient qui s'empourpre.

Le nord, à l'âpre morsure, souffla froid
Sur ta naissance humble et précoce ;
Pourtant tu perças gaiement le sol
  Au milieu de la tempête,
Elevant à peine au-dessus de la terre maternelle
  Ta forme délicate.

Les fleurs éclatantes que nos jardins produisent,
Il faut qu'un haut rempart d'arbres et de murs les protège ;
Mais toi, sous l'accidentel abri
  D'une motte ou d'une pierre,
Tu ornes l'aride champ d'éteule,
  Inaperçue, solitaire.

Là, enveloppée de ton étroit manteau,
Ton sein de neige étalé au soleil,

Tu lèves ta tête sans prétention
D'une humble manière ;
Mais maintenant le soc détruit ton lit,
Et tu gis à terre !

Tel est le sort de la fille naïve,
Douce fleurette du champêtre ombrage,
Trahie par la simplicité de l'amour
Et par son innocente confiance,
Jusqu'à ce que, comme toi, toute souillée, elle soit gisante
A terre dans la poudre.

Tel est le sort du simple Barde,
Lancé sous une mauvaise étoile dans la mer agitée de la vie !
Inhabile qu'il est à observer la carte
De l'habile prudence,
Jusqu'à ce que les vagues se courroucent, et que les vents souf-
Et le fassent succomber ! [flent violemment]

Tel est le sort réservé au mérite malheureux,
Qui long-temps a lutté contre les besoins et les peines,
Poussé par l'orgueil ou l'astuce des hommes
Au bord de la misère,
Jusqu'à ce que, dépossédé de tout autre appui que le ciel,
Il s'affaisse, ruiné !

Toi-même, qui pleins le sort de cette marguerite,
Ce sort est le tien ; — à une époque peu éloignée
Le soc de la cruelle Destruction passe fièrement
En plein sur ta fleur,
Jusqu'à ce que d'être écrasé sous le poids du guéret
Soit ta destinée !

A LA DESTRUCTION.

I.

Salut ! maîtresse inexorable,
Dont la parole féconde en ruines
Renverse les plus puissants empires !
A ta suite cruelle, qui se plaît dans le mal,
A tous les ministres de douleur et de peine,
Une sombre bienvenue !
D'un œil de désespoir et de résolution farouche,
Je vois chaque trait lancé ;
Car l'un d'eux a tranché mon lien le plus cher

Et tremble dans mon cœur.
Aussi, qu'elle s'amasse et éclate,
Je ne crains plus la tempête,
Quoiqu'elle devienne épaisse et noire
Autour de ma tête condamnée.

II.

Et toi, hideuse puissance, abhorrée de la vie,
Tant que la vie peut procurer un plaisir,
Oh! entends la prière d'un malheureux!
Je ne recule plus, pâle, effrayé;
J'invoque, je demande ton assistance amie
Pour clore cette scène de soucis!
Quand mon âme, dans une paix silencieuse,
Verra-t-elle le dernier jour de sa triste vie?
Quand mon cœur fatigué cessera-t-il de battre
Et, froid, tombera-t-il en poudre dans la terre?
Plus de craintes, plus de larmes
Pour flétrir ma face inanimée,
Une fois étreint et serré
Dans ton froid embrassement!

A MISS LOGAN,

EN LUI ENVOYANT LE POÈME DE BEATTIE EN ÉTRENNES,

LE 1er JANVIER 1787.

De nouveau les roues silencieuses du Temps
Ont parcouru leur cercle annuel,
Et vous, quoique à peine à la fleur de l'âge,
Vous en êtes d'autant plus près du ciel.

Je n'ai aucun don venu des rives indiennes
Pour saluer l'année enfant:
Je vous envoie plus que l'Inde ne peut se vanter d'avoir
Dans la simple histoire d'Edwin.

De tromperie et d'amour perfide notre sexe
Est accusé, peut-être trop justement;
Mais puisse, chère fille, chaque amant se montrer
Toujours un Edwin pour vous!

ÉPITRE A UN JEUNE AMI.

MAI 1786.

J'ai long-temps pensé, mon jeune ami,
  A vous envoyer quelque chose,
Quand cela ne devrait avoir d'autre but
  Qu'un affectueux souvenir;
Mais ce que deviendra mon sujet,
  Que le temps et la chance en décident :
Peut-être tournera-t-il en chanson,
  Peut-être tournera-t-il en sermon.

Vous allez bientôt vous lancer dans le monde, mon garçon;
  Et, croyez-moi, mon cher André,
Vous trouverez les hommes une race étrange,
  Et ils pourront vous faire bien du chagrin :
Attendez-vous à des peines et à des soucis,
  Même quand votre but est atteint;
Et toutes vos vues peuvent aboutir à rien,
  Quoique chaque nerf ait été tendu.

Je ne dirai pas, les hommes sont tous des scélérats :
  Les méchants réellement endurcis
Qui n'ont d'autre frein que la loi humaine
  Sont restreints à un petit nombre :
Mais, hélas! les hommes sont très-faibles,
  Et l'on ne peut guère se fier à eux :
Si l'égoïsme dérange la balance chancelante,
  Elle est rarement remise droite!

Pourtant ceux qui succombent dans la lutte de la fortune,
  Nous ne devrions pas censurer leur destinée :
Car ils peuvent toujours également accomplir
  La fin importante de la vie;
Un homme peut avoir un cœur honnête,
  Quoique la pauvreté ait l'œil sur lui à toute heure :
Un homme peut prendre le parti d'un voisin,
  Et pourtant n'avoir pas d'argent à lui donner.

Toujours franc, contez sur-le-champ votre histoire,
  Quand vous êtes avec un cœur éprouvé :
Mais gardez toujours pour vous-même quelque chose
  Que vous ne dites guère à personne.
Garantissez-vous aussi bien que vous pouvez
  De la dissection critique :

Mais regardez au travers de tous les autres hommes
D'un œil subtil et rusé.

A la flamme sacrée d'un amour bien placé
Livrez-vous sans réserve ;
Mais ne tentez jamais les voies illicites,
Quand rien ne devrait le divulguer :
Je laisse de côté la gravité du péché,
Le hasard du secret ;
Mais, hélas ! il endurcit tout au dedans,
Et pétrifie le sentiment !

Pour attraper un sourire doré de dame Fortune,
Faites-lui assidument la cour ;
Et amassez de l'argent par toutes les ruses
Qu'autorise l'honneur ;
Non pas pour le cacher dans une haie,
Ni pour traîner une suite après vous ;
Mais pour le glorieux privilége
D'être indépendant.

La peur de l'enfer est un fouet de bourreau
Pour maintenir les misérables dans l'ordre ;
Mais, quand vous vous sentez retenu par votre honneur,
Que ce soit toujours là votre limite ;
A ses plus légers attouchements, arrêtez-vous sur-le-champ —
Repoussez tous les prétextes détournés,
Et observez résolument ses lois,
Sans vous soucier des conséquences.

Révérer le grand Créateur
Sied assurément à la créature ;
Mais abstenez-vous du jargon prêcheur
Et même des traits rigides ;
Pourtant, jusqu'à vous égarer avec les esprits profanes,
Ne poussez jamais la complaisance ;
Le rire d'un athée est un pauvre dédommagement
Du courroux de la Divinité !

Quand nous sommes lancés dans le cercle des plaisirs,
La Religion peut se perdre de vue,
Ou, si elle donne accidentellement un coup d'aiguillon,
Nous y pouvons faire peu d'attention ;
Mais, lorsque dans la vie nous sommes battus par la tempête,
Et que la conscience n'est qu'un chancre —
Un commerce établi avec le Ciel
Est à coup sûr une noble ancre !

Adieu, aimable et cher jeune homme !
Votre cœur ne fera jamais défaut :

Puisse la prudence, le courage et la vérité
Tenir haut votre front hardi !
En termes de laboureur, « Dieu vous envoie la grâce »
De devenir chaque jour encore plus sage ;
Et puissiez-vous mieux écouter cet avis
Que n'a jamais fait celui qui le donne.

SUR UN BARDE ÉCOSSAIS

PARTI POUR LES INDES ORIENTALES.

Vous tous qui vivez pour siroter,
Vous tous qui vivez pour rimailler,
Vous tous qui vivez sans jamais penser,
Allons, gémissez avec moi !
Notre Billie nous a plantés là ;
Il est en mer.

Pleurez-le, vous tous, troupe de bons vivants,
Qui aimez passionnément une orgie de temps à autre.
Il ne se joindra plus au joyeux hurlement
De notre harmonie fraternelle ;
Car maintenant il va vers un autre bord,
Et en mer.

Les jolies filles peuvent faire des vœux pour lui,
Et lui donner place dans leurs tendres suppliques ;
Les veuves, les épouses et toutes peuvent le bénir,
L'œil plein de larmes ;
Car je sais bien qu'il leur manquera cruellement,
Celui qui est en mer.

O Fortune, elles ont lieu de se plaindre !
Si tu avais pris quelque lourdaud endormi
Qui ne sait que niaiser et patiner,
Il n'y aurait pas eu de réclamation ;
Mais il était aussi perçant qu'un vilebrequin,
Celui qui est en mer.

La vieille joyeuse Kyle peut porter des pleureuses
Et les tacher de larmes salées, salées ;
Cela fera, j'ai peur, voler en éclats
Son pauvre vieux cœur.
Il était son lauréat depuis mainte année,
Celui qui est en mer.

Il voyait le froid nord-ouest de l'infortune
Amasser depuis long-temps une violente tempête ;
Une coquette à la fin lui brisa le cœur,
Malheur à elle !
Alors il prit poste devant le mât
Et en mer.

Trembler sous le bâton de la Fortune,
Ayant à peine sa suffisance de drummock [1],
Son orgueilleux et indépendant estomac
Ne pouvait pas s'en accommoder ;
Aussi, il roula ses fesses dans un hamac
Et en mer.

Il n'a jamais été adonné à rien de bien mal,
Mais l'argent ne voulait pas rester dans ses poches ;
Avec lui, il n'y avait jamais de cachoterie,
Il agissait franchement :
La Muse était tout ce dont il tirait orgueil,
Celui qui est en mer.

Gens de la Jamaïque, traitez-le bien,
Et entourez-le d'un abri commode ;
Vous le trouverez toujours bon garçon
Et plein de gaieté ;
Il ne voudrait pas faire tort au diable lui-même,
Celui qui est en mer.

Adieu, Billie, mon faiseur de vers !
Votre sol natal vous fut toujours très-mauvais ;
Mais vous pouvez fleurir comme un lis
Maintenant bel et bien !
Je boirai à votre santé ma dernière chopine,
Quoique vous soyez en mer.

A UN HAGGIS [2].

Bénie soit votre honnête et attrayante face,
Grand chef de la race des puddings !
Au-dessus d'eux tous vous prenez place,
Panse, tripes ou boyaux :

1. Mélange de farine et d'eau. (*N. d. trad.*) — 2. Sorte de boudin fait avec les poumons, le cœur et le foie d'une vache ou d'un mouton, hachés avec de la graisse, des oignons, du poivre et du sel, et bouilli dans la panse de l'animal. (*N. d. trad.*)

Vous êtes bien digne d'un Bénédicité
Aussi long que mon bras.

Voilà que vous remplissez le tranchoir qui gémit,
La croupe semblable à une montagne lointaine :
Votre broche servirait à raccommoder un moulin
En cas de besoin,
Tandis que par vos pores coulent des gouttes
Semblables à des grains d'ambre.

Voyez le Travail rustique apprêter son couteau
Et vous couper avec dextérité,
Creusant vos belles entrailles ruisselantes,
Comme un fossé;
Et alors, oh! quelle vue glorieuse,
Une vapeur chaude et succulente!

Alors cuillers contre cuillers s'allongent et luttent,
Le diable emporte la dernière, ils poussent en avant,
Jusqu'à ce que leurs ventres tout gonflés bientôt,
Soient tendus comme des tambours;
Alors le vieux maître de la maison, quasi près de crever,
Marmotte les grâces.

Est-il un homme qui devant son ragoût français,
Ou une olla qui donnerait une indigestion à une truie,
Ou une fricassée qui la ferait vomir
A force de dégoût,
Regarde d'un œil moqueur et méprisant
Un pareil dîner?

Pauvre diable! voyez-le devant ses rogatons,
Et faible comme un roseau desséché;
Sa jambe grêle est une vraie lanière de fouet,
Son poing une noix.
Lui, se jeter à travers la mêlée et le flot sanglant,
Il en est incapable!

Mais observez le paysan nourri de haggis,
La terre tremblante résonne sous son pas:
Mettez une lame à son large poing,
Il la fera siffler,
Et il coupera jambes, bras et chefs,
Comme des têtes de chardons.

O vous, puissances, qui prenez soin des hommes
Et leur dressez leur menu,
La vieille Ecosse n'a pas besoin de fricot liquide
Qui rejaillit dans les écuelles;
Mais, si vous souhaitez sa prière reconnaissante,
Donnez-lui un haggis!

DÉDICACE

A

GAVIN HAMILTON, ESQ.

N'attendez pas, monsieur, dans cette narration,
Une suppliante et flatteuse dédicace,
Qui vous exalte et vous appelle bon,
Et sorti d'un grand et noble sang,
Parce que vous vous nommez comme Sa Grâce [1];
Peut-être allié à sa race;
Puis quand je serai fatigué — et que vous le serez aussi
A force de mensonges dégoûtants et coupables,
Faites une grimace et je m'arrêterai,
De peur de blesser votre modestie.
Ceci peut être — doit être le fait, monsieur, de ceux qui
Doivent plaire aux grands pour s'emplir le ventre.
Pour moi! je n'ai pas besoin de me courber si bas,
Car, Dieu merci, je puis labourer;
Et quand je ne pourrai mettre un cheval au joug,
Alors, Dieu merci, je puis mendier.
Ainsi je dirai, et cela sans flatterie,
Tel est vraiment le poète, et tel le patron.
Le Poète, que quelque bon ange l'assiste,
Ou autrement, j'ai peur, quelque mauvais le frappera,
Il peut encore racheter tout ce qu'il a fait;
Mais seulement, il n'a pas encore commencé.
Le Patron (monsieur, il faut me pardonner,
Je ne veux pas mentir, advienne de moi ce que pourra),
De part et d'autre on conviendra
Qu'il est tout juste aussi bon — mais non meilleur qu'il doit être.
J'accorde aisément et franchement,
Qu'il ne peut pas voir un homme pauvre dans le besoin:
Que ce qui n'est pas à lui, il ne le prendra pas;
Que ce qu'il a une fois dit, il n'y manquera pas;
Que tout ce qu'il peut prêter, il ne le refusera pas,
Jusqu'à ce qu'on abuse souvent de sa bonté;
Et les coquins qui parfois lui font du tort,
Même cela, il n'y pense pas long-temps.
Comme maître, propriétaire, mari et père,
Il ne manque son rôle en rien.
Mais aussi, il n'y a pas de remercîments à lui faire pour tout cela,
Vous ne pouvez pas appeler cela un symptôme religieux:

1 Le duc de Hamilton. (*N. d. trad.*)

Ce n'est qu'un trait plus doux
De notre pauvre nature coupable et corrompue.
Vous trouverez les meilleures œuvres morales
Chez les noirs Gentoos et les Turcs idolâtres,
Ou les sauvages chasseurs du Ponotaxi,
Qui n'ont jamais entendu parler d'orthodoxie.
S'il est l'ami de l'homme pauvre dans le besoin,
Un gentleman en parole et en action,
Ce n'est pas terreur de la damnation;
C'est simplement une inclination charnelle.
Morale, poison mortel,
Tu en as tué des dizaines de milliers!
Vain est l'espoir de celui qui met son appui et sa confiance
Dans la pitié, la vérité et la justice morales!
Non — délayez un point de sermon pour attraper un sou;
Diffamez un frère derrière son dos;
Echappez-vous par une fenêtre de chez une fille de joie,
Mais montrez au doigt le libertin qui passe par la porte;
Soyez pour les pauvres comme une pierre à couteaux
Et tenez leurs nez sur la meule,
Etudiez tous les moyens de voler légalement;
Peu importe, pourvu que vous restiez attaché à la saine croyance.
Apprenez des prières de trois milles de long, et des grâces d'un [demi-mille,
Les mains bien étendues, avec de longues grimaces;
Poussez un gémissement solennel, prolongé,
Et damnez tous les partis, excepté le vôtre;
Je garantis alors que vous n'êtes point un trompeur,
Mais un ferme, robuste et véritable croyant.
O vous, qui quittez les sources de Calvin
Pour les mares fangeuses creusées par vous-mêmes,
Vous, fils de l'hérésie et de l'erreur,
Quelque jour vous crierez tout tremblants de terreur,
Quand la Vengeance en courroux tirera son glaive,
Et en jettera le fourreau dans le feu;
Quand la Destruction, avec son balai puissant,
S'agitera jusqu'à ce que le ciel lui ait donné mission d'agir,
Tandis que sur la harpe la pâle Misère gémira
Et frappera des accords toujours plus graves,
Des cris toujours plus perçants, et des plaintes plus profondes!
Pardon, monsieur, de cette digression,
J'ai presque oublié ma dédicace;
Mais quand la théologie me vient à la traverse,
Mes lecteurs sont toujours sûrs de me perdre.
Ainsi, monsieur, vous voyez que ce n'était point une folle vapeur;
Mais, après mûre réflexion, j'ai cru convenable,
Quand j'ai revu toutes mes œuvres,
De vous les dédier, monsieur;
Parce que vous ne devez pas le prendre mal

J'ai trouvé qu'elles vous ressemblaient un peu.
Accordez-leur donc votre faveur,
Et toujours votre serviteur —
J'allais presque dire priera,
Mais c'est un mot que je ne dois pas prononcer ;
Car en fait de prière je ne suis guère habile :
J'y répugne mortellement, et je m'en tire très-mal,
Mais je répéterai la prière de chaque pauvre
Qui vous connaît ou a entendu parler de vous, monsieur —
« Puisse l'aboiement lamentable de l'infortune
Ne jamais hurler dans la demeure du clerc !
Puisse son cœur honnête et généreux
Ne jamais souffrir de cette ardeur généreuse !
Puisse le nom honoré au loin de Kennedy
Alimenter long-temps sa flamme conjugale,
Jusqu'à ce qu'une douzaine au moins de Hamilton
Soient le produit du travail nuptial :
Cinq jolies filles autour de leur table,
Et sept braves garçons, robustes et en état
De bien servir leur roi et leur pays,
Par la parole, ou la plume, ou le fer aigu !
Puissent la santé et la paix, confondant leurs rayons,
Briller sur le soir de ses jours,
Jusqu'à ce que l'arrière-petit-fils de son petit John à la tête bouclée
Lorsque le flot de la vie ne coulera plus,
Lui rende les tristes et lamentables derniers devoirs. »
Je n'entortillerai pas une longue péroraison
De protestations complimenteuses ;
Mais tant que vos souhaits et vos efforts
Seront comblés des sourires et des faveurs de la fortune,
Je suis, cher monsieur, avec le zèle le plus fervent,
Votre très-redevable et humble serviteur.
Mais si (ce dont les Puissances d'en haut vous préservent !)
Ce vieillard au cœur de fer, le Besoin,
Suivi dans ses horribles marches
Des tristes méprises et des noirs revers,
Tandis que les espérances, les joies et les plaisirs le fuient,
Fait de vous un aussi pauvre chien que je le suis,
Alors plus d'humble serviteur ;
Car qui voudrait servir humblement le pauvre !
Mais, par les espérances en Dieu d'un pauvre homme,
Tant que la faculté du souvenir me sera donnée,
Si, dans la vallée de l'humble vie,
Triste victime de ma lutte avec la fortune,
Il m'arrive, à travers la larme qui jaillit d'attendrissement,
De reconnaître mon cher maître,
Si nous nous rencontrons sans amis, et misérables,
Alors, votre main, monsieur — mon frère et ami !

A UN POU,

QUE JE VOYAIS SUR LE CHAPEAU D'UNE DAME, A L'ÉGLISE.

Ah ! où allez-vous, petit monstre rampant !
Votre impudence vous protège furieusement.
Je ne puis pas dire le contraire, vous vous promenez bien hardiment
Sur la gaze et la dentelle ;
Quoique, ma foi, je craigne que vous ne dîniez que maigrement
Dans un tel endroit.

O vous, vilaine horreur de reptile,
Détesté, évité par le saint et le pécheur,
Comment osez-vous poser vos pieds sur elle,
Une si belle dame !
Allez quelque autre part, et cherchez votre dîner
Sur quelque pauvre diable !

Vite, grimpez à la tempe de quelque mendiant ;
Là vous pouvez ramper, et vous démener, et lutter à la course
Avec vos autres parents, les insectes sauteurs,
Par troupes et nations ;
Là où corne ni os n'osent jamais renverser
Vos épaisses plantations.

Maintenant tenez-vous là, vous êtes hors de vue,
Sous les plis, bien caché et à l'abri ;
Non, ma foi ! pas encore ; vous ne serez content
Que lorsque vous serez monté
Tout en haut du sommet élevé
Du chapeau de mademoiselle.

En vérité ! tout hardiment vous mettez le nez dehors,
Aussi rond et aussi gris qu'une groseille à maquereau ;
Oh ! si j'avais quelque forte résine mercurielle
Ou quelque violente poudre rouge,
Je vous en donnerais une si bonne dose,
Qu'elle vous assaisonnerait le cul !

Je ne serais pas surpris de vous apercevoir
Sur la coiffe de flanelle d'une vieille femme,
Ou peut-être sur la veste de flanelle
De quelque petit garçon déguenillé ;
Mais le beau lunardi[1] de mademoiselle ! fi !
Comment osez-vous faire cela ?

1. Lunardi était un aéronaute dont on donna le nom à une coiffure. (*N. d. trad.*)

O Jenny, ne secouez pas la tête,
Et ne mettez pas tous vos charmes en évidence !
Vous savez peu combien ce maudit magot
Se dépêche !
Ces clins d'yeux et ces bouts de doigt, j'ai peur,
Y font attention !

Oh ! si quelque puissance pouvait nous accorder la faveur
De nous voir comme nous voient les autres !
Cela nous exempterait de beaucoup de bévues
Et idées absurdes.
Que nous changerions d'air, et comme habits, et comme démarche,
Et même comme dévotion !

A ÉDIMBOURG.

Edina ! résidence favorite de l'Ecosse !
Salut à tes palais et à tes tours,
Où jadis aux pieds d'un monarque
Siégeaient les souverains pouvoirs de la législation !
Après avoir contemplé les fleurs semées en désordre
Sur les bords de l'Ayr où j'errais,
Et avoir passé à chanter, seul, les heures traînantes,
Je m'abrite sous ton ombre honorée.

Ici la Richesse enfle toujours ses flots d'or,
Tandis que le Commerce affairé travaille avec ardeur ;
Là le noble orgueil de l'Architecture
Fait lever l'Elégance et la Splendeur ;
Ici la Justice, venue des cieux sa patrie,
Tient haut sa balance et sa verge ;
Là l'Etude, de ses yeux d'aigle,
Cherche la Science dans sa modeste demeure.

Tes fils, Edina, sociables, bienveillants,
Accueillent l'étranger à bras ouverts ;
Leurs vues élargies, leur esprit libéral,
Sont au-dessus de l'étroite vallée champêtre ;
Toujours attentifs aux lamentations de la douleur
Ou aux droits silencieux du mérite modeste ;
Puissent jamais leurs sources ne tarir,
Ni jamais l'envie tacher leur nom !

Tes brillantes filles ornent tes promenades,
Gaies comme le ciel doré de l'été,

Charmantes comme la blanche aubépine sous la rosée,
  Chères comme un vif transport de joie !
La belle Burnet frappe l'œil amoureux,
  Les beautés du ciel brillent à mon imagination ;
Je vois le dieu d'amour en haut,
  Et reconnais que son œuvre est vraiment divine.

Là, épiant de haut les moindres alarmes,
  Ta rude et farouche forteresse luit au loin,
Semblable à quelque hardi vétéran blanchi sous les armes,
  Et couturé de maintes cicatrices :
Ses fortes murailles et ses barreaux massifs
  Qui s'élèvent, effrayants, au-dessus du roc raboteux,
Ont souvent soutenu l'attaque de la guerre,
  Et souvent repoussé le choc des assaillants.

Avec une crainte religieuse et des larmes de compassion,
  Je contemple ce noble et imposant dôme
Où les rois d'Ecosse d'autrefois,
  Héros fameux, avaient leur royale demeure :
Hélas ! quel changement dans l'avenir !
  Leur nom royal gît dans la poussière !
Leur race infortunée erre dispersée !
  Et pourtant la loi rigide crie : C'est juste !

Le cœur me bat avec violence de suivre vos pas,
  Vous dont les ancêtres, au temps jadis,
A travers les rangs ennemis et les brèches ouvertes,
  Portaient le lion sanglant de la vieille Écosse :
Moi-même qui chante avec une science rustique,
  Peut-être mes aïeux ont quitté leur demeure
Et affronté le plus violent rugissement de l'affreux danger,
  Marchant hardiment où vos pères les menaient !

Edina ! résidence favorite de l'Ecosse !
  Salut à tes palais et à tes tours,
Où jadis aux pieds d'un monarque
  Siégeaient les souverains pouvoirs de la législation !
Après avoir contemplé les fleurs semées en désordre
  Sur les bords de l'Ayr où j'errais,
Et avoir passé à chanter, seul, les heures traînantes,
  Je m'abrite sous ton ombre honorée.

ÉPITRE A J. LAPRAIK,

VIEUX BARDE ÉCOSSAIS,

1er AVRIL 1785.

Au moment où les églantiers et les chèvrefeuilles poussant des bour-
Et les perdrix jetant de grands cris le soir, [geons verts,]
Et les lièvres qu'on voit courir le matin,
Inspirent ma muse,
Excusez, je vous prie, cette liberté
Dans un ami inconnu.

Le mardi gras nous eûmes une soirée
Pour faire la causette et pour tisser nos bas;
Et il y eut force gaieté et plaisanterie,
Vous n'en pouvez douter;
A la fin nous eûmes une joyeuse partie
De chants à la ronde.

Il y avait une chanson, entre autres,
Elle me plaisait plus que tout le reste,
Que quelque bon mari avait adressée
A sa chère femme :
Elle faisait vibrer dans le sein toutes les fibres du cœur
Jusqu'au fin fond.

Je n'ai jamais guère entendu si bien décrire
Ce que sentent les âmes mâles et généreuses;
Je pensai : « Serait-ce l'ouvrage de Pope,
De Steele ou de Beattie? »
On me dit que c'était d'un brave et singulier garçon,
Auprès de Muirkirk.

Cela me donna grande envie d'en savoir plus :
Je pris donc là des informations sur lui,
Et tous ceux qui le connaissaient déclarèrent à la ronde
Qu'il avait un génie
Que nul ne surpassait, dont peu approchaient,
Tant il était beau;

Que, mettez-le devant une pinte d'ale,
A un récit grave ou joyeux,
Ou à des vers et des chansons qu'il a faits lui-même,
Ou à de spirituels refrains:
Entre Inverness et Tiviotdale,
Il avait peu de rivaux.

Alors je me levai, et fis le serment
Que, quand je devrais mettre en gage ma charrue et mes outils,
Ou mourir de la mort d'un petit cheval de charrette,
Derrière quelque mur,
Je donnerais pinte et roquille
Pour vous entendre causer.

Mais d'abord, et avant tout, je devrais dire
Que presque aussitôt que je pus lire,
Je me mis à rimailler des vers,
Rudes, il est vrai, et grossiers;
Mais, quand on fredonne pour soi seul,
C'est assez bien.

Je ne suis pas poète, en un sens,
Mais simplement une sorte de rimeur, par hasard,
Et je n'ai aucune prétention au savoir;
Mais qu'importe?
Toutes les fois que ma muse jette un coup d'œil sur moi,
Je résonne aussitôt.

Vos critiques peuvent friser leur narine,
Et dire : « Comment pouvez-vous vous proposer,
Vous qui savez à peine distinguer les vers de la prose,
De faire une chanson? »
Mais, avec votre permission, mes savants ennemis,
Vous pouvez bien avoir tort.

Qu'est-ce que tout le jargon de vos écoles,
Vos noms latins pour cuillers et escabeaux?
Si l'honnête Nature vous a faits sots,
A quoi servent vos grammaires?
Vous auriez mieux fait de prendre des pioches et des pelles,
Ou des marteaux à casser les pierres.

Un tas de nigauds lourds et suffisants
S'embrouillent la cervelle dans les classes des colléges!
Ils y entrent bœufs et en sortent ânes,
A parler franchement;
Et puis ils songent à gravir le Parnasse
Par la vertu du grec.

Donnez-moi une étincelle du feu de la Nature!
C'est toute l'érudition que je désire;
Alors, quoique je m'éreinte par la boue et la crotte
A la charrue ou à la charrette,
Ma muse, bien que grossière dans son accoutrement,
Peut toucher le cœur.

Oh ! une lueur de la gaieté d'Allan,
Ou de Fergusson, si hardi et si fin,
Ou du brillant Lapraik, mon ami futur,
Si je puis l'obtenir !
Ce serait assez de science pour moi
Si j'y pouvais parvenir !

Maintenant, monsieur, si vous avez assez d'amis
(Quoique les vrais amis, je crois, soient rares,
Néanmoins, si votre catalogue est plein,
Je n'insisterai pas) ;
Mais si vous avez besoin d'un ami sincère —
Je suis sur votre liste.

Je ne veux pas me vanter ;
J'aime aussi peu à dire mes défauts ;
Mais mes amis et les personnes qui me veulent du bien
Me louent quelquefois ;
Quoique je doive avouer que beaucoup d'autres
Ne disent pas moins de mal de moi.

Il est un petit défaut qu'ils m'imputent parfois,
J'aime les filles — Dieu me pardonne !
Car elles me soutirent bien des sous
A la danse ou à la foire ;
Peut-être me donnent-elles quelque autre chose
Dont elles peuvent disposer.

Mais aux courses de Mauchline, ou à la foire de Mauchline,
Je serais fier de vous rencontrer ;
Nous donnerons pour un soir congé au souci
Si nous nous réunissons,
Et nous ferons un échange de rimaillerie
L'un avec l'autre.

Le gaillard qui tient une pinte, nous le ferons babiller,
Et nous le baptiserons avec de l'eau fumante ;
Puis nous nous asseoirons et boirons un bon coup
Pour nous égayer le cœur ;
Et, ma foi, nous aurons fait plus ample connaissance
Avant de nous séparer.

Arrière, ô vous, race égoïste et cupide,
Qui pensez que le savoir-vivre, le bon sens et la grâce,
Même l'amour et l'amitié, doivent céder la place
Au désir de gagner de l'argent !
Je n'aime pas à voir votre face
Ni à entendre votre conversation.

Mais vous que charme le plaisir de la société,
Dont une chaude bienveillance inonde le cœur,
Qui conformez votre existence à cette règle :
« Aidez-vous les uns les autres, »
Venez à mon bowl, venez dans mes bras,
Mes amis, mes frères !

Mais, pour terminer cette longue épître,
Attendu que ma plume est usée jusqu'au trognon,
Deux lignes de vous me feraient p-ter,
Moi qui suis le plus fervent,
Tant que je pourrai chanter ou siffler,
De vos amis et serviteurs.

AU MÊME.

21 AVRIL 1785.

Tandis que les vaches qui viennent de vêler mugissent au poteau,
Et que les poneys fument à la charrue ou à la herse,
Je prends cette heure à l'entrée de la soirée
Pour me reconnaître le débiteur
Du vieux Lapraik, au cœur honnête,
Pour son aimable lettre.

Cruellement harassé, les jambes lasses,
A répandre le blé dans les sillons
Ou à distribuer à chacun des chevaux
Sa ration de dix heures,
Ma muse maladroite réclame, et me supplie
De ne point écrire.

Négligente et fatiguée, la coquine
Est molle pour le moins et tant soit peu paresseuse ;
Elle dit : « Vous savez, nous avons été si occupés,
Tout ce mois et plus,
Qu'en vérité ma tête est devenue en proie à des vertiges
Et assez malade. »

Ses mauvaises excuses me mettent hors de moi :
« N'avez-vous pas honte, » dis-je, « rosse fainéante ?
J'écrirai, et cela tout une grande feuille,
Cette nuit même ;
Ainsi ne déshonorez pas votre métier,
Mais rimez bien.

» Le hardi Lapraik, ce roi des cœurs,
Quand le genre humain serait un jeu de cartes,
Vous vantera pour votre mérite
En termes si affectueux,
Et vous, vous négligerez de montrer vos talents,
Et de le remercier tendrement ! »

Je pris donc à l'instant du papier,
Et mon trognon de plume s'enfonça dans l'encre ;
Je me dis : « Avant que je ferme l'œil,
Je jure que je le remplirai ;
Et, si vous ne voulez pas me le mettre en cadence,
Par Jupiter, je le mettrai en prose ! »

Je me suis donc mis à écrivailler, mais si
C'est en rime ou prose, ou tous deux ensemble,
Ou quelque salmigondis qui n'est vraiment ni l'un ni l'autre,
Que le temps le prouve ;
Mais je griffonnerai quelque niaiserie
Tout juste comme cela me viendra.

Mon digne ami, ne murmurez pas et ne critiquez pas,
Quoique la Fortune vous traite avec dureté et rigueur ;
Allons, animez votre harpe des bruyères
Par un attouchement joyeux !
Ne vous inquiétez pas comment la Fortune vogue et tourne ;
Ce n'est qu'une chienne.

Elle m'a porté bien des coups et des blessures,
Depuis que j'ai pu enfoncer un sillon ;
Mais, par le Seigneur ! quand je devrais mendier,
La tête grise,
Je rirai, et chanterai, et remuerai la jambe
Aussi long-temps que je pourrai !

Voici venir mon vingt-sixième été,
Que j'ai vu le bourgeon sur l'arbre,
Toujours persécuté par les filles
D'année en année ;
Mais pourtant, en dépit des émoustillantes commères,
Moi, Rob, je suis ici.

Enviez-vous aux gens de la cité
D'être étalés derrière un bureau et de mentir,
Ou fiers de leur bourse, enflés de cent pour cent,
Et avec un gros ventre,
Dans quelque petit bourg, de représenter
Un nom de bailli [1] ?

1. Les corporations écossaises se composent d'un prévôt et de cinq baillis. (*N. d. trad.*)

Ou bien est-ce le hautain thane féodal
Avec sa chemise à manchettes et sa canne étincelante,
Qui ne se croit pas sorti de la côte d'Adam,
Mais marche fièrement,
Tandis que les toques et les bonnets sont ôtés
Lorsqu'il passe?

O Toi, de qui vient tout ce qui nous est donné de bon!
Donne-moi une dose d'esprit et de bon sens,
Puis chasse-moi, s'il te plaît, à l'aventure,
Au travers de l'Ecosse;
Je ne changerai pas avec bourgeois ou lairds,
Dans tout leur orgueil!

Si la charte de notre état était :
« Sous peine de l'enfer, sois riche et puissant, »
Alors la damnation serait notre destinée
Sans remède :
Mais, grâce au ciel, ce n'est pas de la sorte
Que nous apprenons notre Credo.

Car telle était la teneur du royal mandat
Quand commença la race humaine :
« L'homme sociable, affectueux, honnête,
Quel qu'il soit,
C'est celui qui se conforme au vaste plan de la Nature,
Et nul autre que lui! »

O mandat glorieux et divin!
Les sectateurs des neuf déguenillées,
Pauvres diables insouciants, peuvent pourtant briller
D'un éclat glorieux,
Tandis que les sordides fils de la race de Mammon
Seront obscurs comme la nuit.

Quoiqu'ici ils raflent, et pressurent, et grondent,
Leur vil embryon d'âme
Peut hurler dans quelque future carcasse,
L'effroi de la forêt;
Ou dans quelque hibou ennemi du jour
Peut fuir la lumière.

Alors puissent Lapraik et Burns s'élever
Pour atteindre leur ciel natal,
Et chanter leurs plaisirs, leurs espérances et leurs joies
Dans quelque douce sphère,
Toujours plus étroitement unis par les liens de l'amitié
A chaque année qui passe!

A WILLIAM SIMPSON,

A OCHILTREE.

Mai 1785.

J'ai reçu votre lettre, aimable Willie;
D'un cœur reconnaissant, je vous remercie beaucoup.
Cependant, je dois le dire, je serais un sot
Et un grand vaniteux,
Si je croyais, mon cher enjôleur,
A vos expressions flatteuses.

Mais je veux croire que votre intention était obligeante,
Il me répugnerait de penser qu'il y avait là-dessous
Une satire ironique, dirigée de côté
Contre ma pauvre petite Muse;
Quoique vous l'ayez décrite en termes si louangeurs,
Que j'ai peine à vous pardonner.

Ma raison serait à l'envers,
Si j'osais espérer de gravir
Avec Allan, ou avec Gibertfield,
Les hauteurs de la renommée;
Ou avec Fergusson, le jeune écrivain,
Nom immortel.

(O Fergusson! ton brillant génie
Etait peu propre à la science aride et lourde du droit!
Maudits soient vos cœurs de pierre,
Gens d'Edimbourg!
Le dixième de ce que vous perdez aux cartes
Aurait garni son garde-manger!)

Cependant quand un conte me vient dans la tête,
Ou que les filles me font un accroc au cœur,
Car parfois elles semblent devoir causer ma mort
(O mal cruel!),
J'éveille mon chalumeau rustique;
Cela me fait du bien.

La vieille Coïla peut bien maintenant se trémousser de plaisir,
Elle a des poètes de son cru,
Des gaillards qui ne ménageront pas leurs poumons,
Mais qui entonneront leurs chants,
Jusqu'à ce que tous les échos retentissent
De ses dignes louanges.

Nul poète ne jugeait qu'elle valût la peine
Qu'il mît son nom en style mesuré ;
Elle était comme une île inconnue
Par delà la Nouvelle-Hollande,
Ou bien là où les océans, dans leur farouche rencontre, bouillonnent
Au sud de Magellan.

Ramsay et le fameux Fergusson
Ont donné un bon coup de main au Forth et au Tay ;
L'Yarrow et la Tweed, sur maint air,
Retentissent dans l'Ecosse,
Tandis que l'Irwin, le Lugar, l'Ayr et le Doon,
Personne ne les chante.

L'Ilissus, le Tibre, la Tamise et la Seine
Coulent doucement dans maint vers mélodieux !
Mais, Willie, pose ton pied contre le mien
Et redresse ta crête,
Nous ferons briller nos rivières et ruisseaux
A l'égal des meilleurs.

Nous chanterons les plaines et les champs de la vieille Coïla,
Ses landes d'un brun rougeâtre sous les bruyères en fleur,
Ses collines et ses coteaux, ses creux et ses vallées,
Où le glorieux Wallace
Remporta souvent la palme, à ce que dit l'histoire,
Sur les gens du midi.

Au nom de Wallace quel sang écossais
Ne bout comme la mer dans les grandes marées !
Souvent nos pères intrépides ont marché
A côté de Wallace,
Poussant toujours en avant, les pieds chaussés de sang,
Ou le corps teint d'un rouge glorieux.

Oh ! charmants sont les vallons et les bois de Coïla,
Quand les linots chantent au milieu des bourgeons,
Et que les lièvres agiles, dans de tendres ébats,
Se livrent à leurs amours,
Tandis que sur les coteaux le pigeon ramier roucoule
D'un cri lamentable !

Même le froid hiver a des attraits pour moi,
Quand les vents se déchaînent contre l'arbre dépouillé ;
Ou que les gelées sur les montagnes d'Ochiltree
Sont gris-blanc ;
Ou que des tourbillons aveuglants volent furieux,
Obscurcissant le jour !

O Nature, tous tes aspects et toutes tes formes
Ont des charmes pour les cœurs sensibles et pensifs !
Soit que l'été bienfaisant nous réchauffe et nous rende
La vie et la lumière,
Soit que l'hiver hurle, au fort des tempêtes,
Dans les longues et sombres nuits !

La Muse, aucun poète ne l'a jamais trouvée
Qu'il n'ait appris à errer seul,
Suivant les bords sinueux de quelque ruisseau sautillant,
Sans trouver le chemin long.
Oh ! qu'il est doux de s'égarer et de méditer pensif
Quelque chant sorti du cœur !

Les gens cupides peuvent travailler comme des esclaves,
Se pousser, se culbuter, lutter et s'efforcer.
Qu'on me laisse décrire l'aspect de la Nature,
Et moi, avec plaisir,
Je laisserai la ruche affairée et grommelante
Bourdonner sur ses trésors.

Adieu, « faiseur de rimes, mon frère ! »
Nous avons été trop long-temps inconnus l'un à l'autre :
Maintenant, que nos têtes reposent ensemble
Dans une amitié fraternelle !
Puisse l'Envie bondir dans des entraves,
L'infernale et noire diablesse !

Tant que les gens des hautes terres haïront les péages et les taxes,
Tant que les bergers des landes aimeront le bon mouton gras,
Tant que la terre, ferme sur son axe,
Fera son tour quotidien,
Comptez que vous avez un ami, de cœur et de fait,
Dans Robert Burns.

POST-SCRIPTUM.

Ma mémoire ne vaut pas une épingle ;
J'avais presque tout à fait oublié
Que vous m'aviez dit de vous écrire ce qu'on entendait
Par cette Jeune-Lumière,
Au sujet de laquelle nos bergers ont été si souvent
Sur le point de se battre.

Aux jours où les hommes n'étaient que des enfants
En grammaire, logique, et autres talents pareils,

Ils ne se donnaient aucune peine pour peser leurs paroles
Ou donner des règles,
Mais ils exprimaient leurs pensées en simple et plat écossais,
Comme vous ou moi.

Dans ces anciens temps, ils croyaient que la lune,
Juste comme une chemise ou une paire de souliers,
S'usait par degrés, jusqu'à ce que le dernier morceau
Disparût à leurs yeux,
Et que, peu après qu'elle était finie,
Ils en avaient une neuve.

Ceci était tenu pour certain — sans conteste;
Il ne leur était jamais venu en tête d'en douter,
Jusqu'à ce que des jeunes gens se levassent pour le réfuter,
Disant que c'était faux;
Et il y eut à ce sujet force tapage
Et long et bruyant.

Certains bergers, versés dans les livres,
Soutinrent que les vieux se méprenaient:
Car la vérité était que la vieille lune tournait un coin
Et disparaissait,
Et, revenant, se remontrait
Plus brillante aux yeux.

On le nia, on l'affirma;
Les bergers et les troupeaux furent dans l'alarme:
Les vénérables barbes grises tempêtèrent et s'indignèrent
Que des blancs-becs
Se crussent plus éclairés
Que leurs vieux parents.

De proche en proche on en vint aux bâtons;
Des mots et des jurements aux bosses et aux entailles,
Et plus d'un garçon attrapa sur la tête
De bons coups,
Et quelques-uns, pour leur apprendre à faire les malins,
Furent pendus et brûlés.

Ce jeu se joua dans beaucoup de terres,
Et les Vieille-Lumière avaient des mains telles,
Que, ma foi, les jeunes gagnèrent au large
D'un pied agile,
Jusqu'à ce que les lairds interdissent, par de strictes défenses,
Ces sanglantes algarades.

Or les Jeune-Lumière avaient eu une telle frayeur,
Qu'on les croyait ruinés de fond en comble;

Mais voici que presque sur chaque butte
Vous en trouverez un posté ;
Et plusieurs avouent leur Jeune-Lumière hautement
Et tête levée.

Nul doute que les troupeaux de la Vieille-Lumière ne bêlent,
Leurs pasteurs zélés sont furieux et tout en sueur ;
Moi-même, je les ai vus pleurer
En grinçant des dents, de rage
D'entendre la lune si cruellement calomniée
En paroles et en écrits.

Mais avant peu ils mettront à la raison ces vauriens !
Certains Vieille-Lumière des villes voisines
Ont l'intention de prendre leur vol
Dans des choses qu'ils nomment des ballons,
Et de rester un mois parmi les lunes,
Et de les bien voir.

Ils feront bien attention à elles ;
Et quand la vieille lune les aura quittés,
Le dernier morceau, ils l'emporteront
Dans leur poche,
Et quand les Jeune-Lumière les verront,
Je pense qu'ils se prosterneront !

Ainsi vous voyez que tout ce bruit
N'est rien qu'une « chose en l'air ; »
Mais quoique les gens lourds de la prose crachent du latin,
Dans leurs querelles logiques,
J'espère que nous, bardes, nous sommes plus avisés
Que de nous occuper d'une telle dispute.

ÉPITRE A JOHN RANKINE,

EN LUI ENVOYANT PLUSIEURS POÈMES.

O Rankine, esprit vif, âpre et rude,
Le roi des farceurs et des buveurs !
Il y a bien des âmes dévotes qui pensent
Que vos rêves[1] et vos tours
Vous enverront, ainsi que Cora, faire le plongeon
Droit chez le vieux Nick.

1. Il avait eu un rêve comique qui faisait alors du bruit dans le pays.

Vous tenez tant de bavardages et de propos !
Et dans vos coupables déclamations d'ivrogne,
Vous faites le diable avec les saints
Et vous les soûlez ;
Et alors leurs faiblesses, défauts et imperfections
Se voient en plein.

L'Hypocrisie, de grâce épargnez-la !
Cette sainte robe, oh ! ne la déchirez pas !
Epargnez-la pour l'amour de ceux qui la portent souvent,
Les gens en noir !
Mais votre maudit esprit, lorsqu'il s'en approche,
La leur arrache du dos.

Songez, méchant pécheur, que ce que vous maltraitez,
C'est précisément la robe bleue, insigne et vêtement
Des saints : prenez cela, vous ne leur laissez rien
Qui les distingue
De tout païen irrégénéré
Tel que vous ou moi.

Je vous envoie ici un paquet de vers.
Tout ce dont j'étais convenu, et davantage ;
Ainsi, quand vous aurez une heure de disponible,
Je m'attends
Que, cette chanson[1], vous me l'enverrez avec grand soin,
Et sans négligence.

Quoique, ma foi ! j'aie peu de cœur à chanter !
Ma muse n'est guère en état de déployer son aile !
Je me suis joué moi-même un beau reel
Et j'ai dansé tout mon soûl !
J'aurais mieux fait d'aller servir le roi
A Bunker's Hill.

Un soir dernièrement, étant en train,
J'allai rôder avec mon fusil,
Et j'abattis une perdrix,
Une belle femelle :
Et comme le crépuscule avait commencé,
Je crus que personne ne le saurait.

La pauvre petite bête était légèrement blessée :
J'avais tiré dessus plutôt par plaisanterie,
Ne pensant pas qu'ils me tourmenteraient pour cela ;
Mais, du diable !
Quelqu'un va conter au tribunal du braconnage
Toute l'affaire.

1. Il en avait promis une à l'auteur.

Certaines vieilles mains expérimentées avaient pris note
Que telle perdrix avait été tirée ;
Je fus soupçonné du délit :
Je dédaignai de mentir ;
De sorte que l'on me donna la monnaie de ma pièce,
Et que je payai l'amende.

Mais, par mon fusil, le roi des fusils,
Et par ma poudre et mon plomb,
Et par ma perdrix et par sa queue,
J'en fais vœu et serment,
Le gibier paiera sur la bruyère et dans la vallée
Pour ceci, l'an prochain !

Aussitôt qu'arrivera l'époque de la couvée
Et que les petits poussins commenceront à crier,
Seigneur Dieu ! je me donnerai le plaisir de la chasse
Pour ma guinée d'or :
Quand pour cela je devrais garder les vaches des culottes de peau,
En Virginie.

En vérité, ils avaient grand sujet de blâme !
Il n'y avait de brisé ni pied ni aile,
Mais deux à trois grains de plomb vers le ventre
A peine dans les plumes ;
Et à la fois réclamer un george jaune
Et m'assommer de leur bavardage !

J'en suis encore aussi fou qu'un lièvre,
Ainsi je ne saurais plus rimer ni écrire ;
Mais je puis de nouveau en faire pour deux sous,
Quand l'occasion sera propice.
En attendant je suis, avec respect, monsieur,
Votre très-obéissant.

JEAN GRAIN-D'ORGE,

BALLADE [1].

Il y avait trois rois à l'Est,
Trois grands et puissants rois,
Et ils firent le serment solennel
Que Jean Grain-d'Orge mourrait.

1. Composée en partie sur le plan d'une vieille chanson, connue sous le même nom.

Ils prirent une charrue et l'abattirent avec,
  Mirent des mottes de terre sur sa tête,
Et ils firent le serment solennel
  Que Jean Grain-d'Orge était mort.

Mais le joyeux Printemps vint tiède et doux,
  Et des ondées commencèrent à tomber;
Jean Grain-d'Orge se releva
  Et les surprit tous étrangement.

Les soleils étouffants d'été arrivèrent,
  Et il devint épais et fort;
La tête bien armée de dards pointus,
  Afin que personne ne lui fît du mal.

La grave Automne entrait d'un air doux,
  Quand il devint pâle et blême;
Ses jointures pliées et sa tête affaissée
  Montrèrent qu'il commençait à défaillir.

Sa couleur s'altéra de plus en plus,
  Il se flétrit sous la main de l'âge;
Et alors ses ennemis commencèrent
  A déployer leur rage mortelle.

Ils prirent une arme longue et aiguë,
  Et le coupèrent au genou;
Puis l'attachèrent ferme sur une charrette,
  Comme un coquin de faussaire.

Ils le mirent par terre sur le dos,
  Et le bâtonnèrent cruellement:
Ils le suspendirent en plein vent,
  Et le firent tourner, tourner.

Ils remplirent une sombre fosse
  D'eau jusqu'au bord,
Ils y jetèrent Jean Grain-d'Orge,
  Qu'il y enfonce ou surnage.

Ils le posèrent sur le plancher
  Pour lui faire encore plus de mal,
Et ils continuèrent, comme il donnait encore des signes de vie,
  A le secouer en tout sens.

Ils consumèrent sur une flamme dévorante
  La moelle de ses os;
Mais un meunier le traita plus mal que tous —
  Il l'écrasa entre deux pierres.

Et ils prirent le sang de son cœur même,
  Et le burent à la ronde:

Et plus ils en buvaient,
  Plus leur joie abondait.

Jean Grain-d'Orge était un hardi héros,
  D'un cœur entreprenant;
Car pour peu que vous goûtiez de son sang,
  Il excitera votre courage.

Il fera oublier à un homme son chagrin,
  Il augmentera toute sa joie;
Il fera chanter le cœur de la veuve,
  Quand la larme serait dans son œil.

Portons donc la santé de Jean Grain-d'Orge,
  Chaque homme un verre en main;
Et puisse sa grande postérité
  Ne jamais manquer dans la vieille Ecosse!

FRAGMENT.

Air : Gillierankie.

Quand le brave Guilford était notre pilote
  Et tournait notre gouvernail, mon homme,
Un soir, pendant le thé, commencèrent des raisons
  En Amérique, mon homme :
Alors ils prirent la théière
  Et la lancèrent dans la mer, mon homme;
Et ne firent pas moins, en plein congrès,
  Que de méconnaître notre loi, mon homme.

Alors Montgomery prend par les lacs,
  Je jure qu'il ne fut pas lent, mon homme;
Il fit un détour le long du ruisseau de Lowrie
  Et appela Carleton, mon homme :
Mais néanmoins celui-ci à Québec
  Tomba en Montgomery, mon homme,
L'épée en main, devant sa troupe,
  Parmi tous ses ennemis, mon homme.

Le pauvre Tammy Gage, en cage
  Fut retenu à Boston, mon homme;
Jusqu'à ce que Willie Howe passât la colline
  Pour aller à Philadelphie, mon homme :
Avec l'épée et le fusil il regardait comme un péché
  De tirer de bon sang chrétien, mon homme;

Mais à New-York, avec le couteau et la fourchette
  Il hachait menu les aloyaux, mon homme.

Burgoyne alla de l'avant, comme l'éperon et le fouet,
  Jusqu'à ce que le brave Fraser fût tombé, mon homme;
Puis il perdit son chemin, un jour de brume,
  Dans le bois de Saratoga, mon homme.
Cornwallis se battit aussi long-temps qu'il put,
  Et égratigna les culottes de peau, mon homme;
Mais Clinton, pour préserver son glaive de la rouille,
  Il l'accrocha à la muraille, mon homme.

Alors Montague, et Guilford aussi,
  commencèrent à craindre une chute, mon homme,
Et le vigoureux Sackville, qui soutenait le choc,
  A donner du fil à retordre au chef allemand, mon homme.
Car Paddy[1] Burke, comme un Turc,
  N'avait pas la moindre pitié, mon homme;
Et Charlie Fox jeta son cornet de dés,
  Et desserra sa mâchoire de chaudronnier, mon homme.

Alors Rockingham se mit de la partie
  Jusqu'à ce que la mort le rappelât, mon homme;
Alors l'humble Shelburne tendit sa joue,
  Conformément à la loi de l'Evangile, mon homme;
Les garçons de St-Stephen, avec un horrible vacarme,
  Renversèrent ses mesures, mon homme,
Car North et Fox s'associèrent,
  Et le mirent au pied du mur, mon homme.

Alors trèfles et cœurs furent les cartes de Charlie,
  Il rafla les enjeux, mon homme,
Jusqu'à ce que l'as de carreau, de race indienne,
  Lui fit faire un cruel faux pas, mon homme.
Les Saxons, par de bruyantes proclamations,
  Appelèrent le garçon de Chatham, mon homme,
Et l'Ecosse tira son chalumeau, et entonna :
  « Debout, Willie, bats-les tous, mon homme! »

Derrière le trône alors Grenville est allé,
  Un mot secret ou deux, mon homme;
Tandis que le rusé Dundas soulevait le parti
  Au nord du mur romain, mon homme :
Et l'ombre de Chatham, en accoutrements divins
  (Des bardes inspirés la virent, mon homme),
Les yeux enflammés, criait : « Willie, lève-toi! [homme? »]
  Est-ce que je les aurais craints, tous tant qu'ils sont, mon

1. Surnom des Irlandais. (*N. d. trad.*)

Mais, de la voix et du geste, North, Fox et Cie
  Frappèrent Willie comme une balle, mon homme,
Jusqu'à ce que ceux du midi[1] se levassent et jetassent leurs habits
  Derrière lui sur un rang, mon homme,
Et Calédonie jeta de côté sa flûte,
  Et tira son petit couteau, mon homme,
Et jura très-rudement, à travers fange et sang,
  De le rendre valide en justice, mon homme.

* * * * *

ÉCRIT

DANS L'ERMITAGE DE FRIARS-CARSE,

SUR LE BORD DU NITH.

Toi que le hasard peut conduire ici,
Que tu sois couvert d'une robe brune,
Que tu sois paré d'une étole de soie,
Grave ces conseils dans ton âme : —
  La vie n'est qu'un jour au plus,
Sorti de la nuit, se perdant dans les ténèbres;
N'espère pas du soleil à toute heure,
Ne crains pas que le ciel soit toujours couvert de nuages !
  Quand la Jeunesse et l'Amour, dansant d'un pied agile,
S'avancent sous ton étoile du matin,
Le Plaisir, avec son air de sirène,
Peut tromper le couple étourdi;
Que la Prudence bénisse la coupe de la Jouissance,
Alors bois avec transport, bois jusqu'au fond.
  Quand le soleil de tes jours s'échauffe et monte,
Inondant de rayons le midi de ta vie,
Méprises-tu l'humble vallée?
Voudrais-tu escalader les sommets altiers de la vie?
Retiens ton pied orgueilleux qui s'élance,
Le Mal, tapi en traître, est aux aguets;
Les Dangers hardis, aux ailes d'aigle,
Planent autour de chaque pointe de rocher :
Tandis que la Paix, enjouée, chante
Sa chanson de linot dans les bas-fonds.
  Quand les ombres du Soir se referment
T'invitant à un long repos;

1. Les Anglais. (*N. d. trad.*)

Comme la vie même devient maladie,
Cherche le coin du feu du repos :
Là, rumine tes prudentes pensées
Sur tout ce que tu as vu, et entendu, et fait ;
Et enseigne aux jeunes gens folâtres qui t'entourent
Des maximes de sage et saine expérience !
Dis-leur que le vrai et réel prix de l'homme,
Le grand critérium de sa destinée,
N'est pas : Es-tu haut ou bas ?
La fortune monte-t-elle ou descend-elle ?
Bien des talents ont-ils illustré ta main ?
Ou la Nature avare t'en a-t-elle refusé même un ?
Dis-leur, et imprime-le dans leur esprit,
Comme toi-même tu vas bientôt le reconnaître,
Que la faveur ou le courroux du ciel imposant
Est réservé à la vertu ou au vice.
Dis : Etre juste, et bon, et sage,
Là gît la solide jouissance de soi-même ;
Quant aux voies insensées, égoïstes et sans foi,
Elles mènent au malheur, au mépris et à la bassesse.
Ainsi résigné et tranquille, gagne insensiblement
Le lit du sommeil durable !
Sommeil dont tu ne t'éveilleras jamais,
Nuit où ne poindra jamais l'aurore,
Jusqu'à ce que la vie future, qui ne sera plus telle,
Rende les bons à la lumière et à la joie,
A une lumière et à une joie inconnues auparavant.
Va, étranger ! que le ciel soit ton guide !
Dit l'aumônier des bords du Nith.

ODE

A LA MÉMOIRE DE MISTRESS OSWALD.

Habitant du sombre cachot là-bas,
Bourreau de la création, regarde
Qui apparaît en habits de veuve,
Chargée d'années sans honneur,
Nouant avec inquiétude une bourse qui crève,
Assaillie de mille implacables malédictions !

STROPHE.

Vois la face flétrie de cette vieille —
Ton examen le plus attentif peut-il y découvrir

Rien de la douce et touchante grâce de l'humanité ?
Remarque cet œil, c'est un rhume qui l'inonde,
Le flot de la pitié n'a jamais monté là ;
Vois ces mains, qui jamais ne se sont étendues pour sauver,
Mains qui prenaient — mais qui ne donnaient pas :
Gardienne du coffre de fer de Mammon,
Voici qu'elle part sans qu'on la plaigne ni qu'on la bénisse ;
Elle part, mais non pour le royaume du repos éternel !

ANTISTROPHE.

Pilleur d'armées, lève tes yeux
(Arrêtez un instant, vous, démons qui le torturez) ;
Vois-tu celle dont le pied se dirige vers toi avec répugnance ?
Ce n'est point un ange déchu, précipité des cieux supérieurs :
C'est ta fidèle ancienne compagne,
Condamnée à partager ton ardente destinée ;
Tardive, elle fait route vers l'enfer.

ÉPODE.

Et ne servent-elles plus à rien,
Tes dix mille brillantes guinées de rente ?
En d'autres termes, Mammon peut-il faillir,
Lui, tout-puissant ici ?
O amère moquerie d'une bière pompeuse,
Tandis que la malheureuse partie vitale est chassée en bas !
Le mendiant logé dans un antre, avec une conscience nette,
Expire dans des haillons, inconnu, et va au ciel.

ÉLÉGIE

SUR LE CAPITAINE MATTHEW HENDERSON,

GENTLEMAN QUI TENAIT IMMÉDIATEMENT DU TOUT-PUISSANT

LES LETTRES PATENTES DE SES HONNEURS.

Mais maintenant sa course radieuse est achevée,
Car la course de Matthew fut brillante ;
Son âme était comme le soleil splendide,
Une lumière céleste et sans égale.

O Mort ! tyran cruel et sanguinaire !
Que le grand diable avec une corde
T'entraîne à sa forge noire
Sur des peaux de hérisson.

Et que sur son enclume, comme une morue sèche,
Il aplatisse tes vieux flancs !

Il est parti ! il est parti ! Il nous a été arraché,
Le meilleur garçon qui soit jamais né !
La nature elle-même, Matthew, te pleurera
Dans les bois et les lieux sauvages,
Où, peut-être, la Pitié erre sans secours,
Exilée loin de l'homme.

O vous, montagnes, proches voisines des étoiles,
Qui dressez fièrement vos crêtes de pierre ;
Vous, rochers, demeure des aigles qui voguent dans l'air,
Où l'écho sommeille !
Allons, joignez-vous, ô les plus durs enfants de la Nature,
A mes accents plaintifs !

Pleurez vous tous, chaque bois connus du ramier !
Et vous, massifs de noisetiers et buissons d'églantiers !
Et vous, petits ruisseaux serpentant dans vos vallons
Avec un bruit vacillant,
Ou tout fumants dans vos bonds rapides
De chute en chute !

Pleurez, petites campanules de la pelouse ;
Vous, altières digitales, belles à voir ;
Vous, chèvrefeuilles qui pendez gracieusement
En odorants berceaux ;
Vous, roses sur votre tige épineuse,
Les premières des fleurs !

A l'aube, quand chaque brin d'herbe
Se courbe, un diamant à la tête ;
Le soir, quand les fèves répandent leur parfum
Dans la brise sonore,
Vous, lièvres, qui courez à travers la clairière,
Venez vous joindre à mes lamentations !

Pleurez, vous, petits chanteurs du bois ;
Vous, coq de bruyère, qui en tondez les bourgeons ;
Vous, courlis appelant à travers un nuage :
Vous, pluvier siffleur ;
Et vous, pleurez, couvée gloussante de la perdrix ! —
Il est parti pour toujours.

Pleurez, sombres poules d'eau et sarcelles tachetées ;
Vous, hérons pêcheurs épiant les anguilles ;
Vous, cane et canard, de cercles aériens
Entourant le lac ;

Vous, butors, jusqu'à en étourdir le marais,
Criez pour l'amour de lui !

Pleurez, rales bruyants à la fin du jour,
Dans les champs de gaie luzerne en fleur !
Et, quand vous prenez votre essor annuel
Loin de notre froid rivage,
Dites à ces mondes lointains qui gît dans la terre,
Qui nous regrettons !

Vous, chouettes, du fond de votre bosquet de lierre,
Dans quelque vieil arbre ou quelque horrible tour,
Depuis l'instant où la lune, avec un regard silencieux,
Avance sa corne,
Passez à gémir les heures lugubres de la nuit
Jusqu'au matin vigilant.

O rivières, forêts, montagnes et plaines !
Vous avez entendu souvent mes accords joyeux ;
Mais à présent que me reste-t-il
Que des récits de douleur ?
Oui, de mes yeux des flots de pleurs
Doivent à jamais couler.

Pleure, Printemps, toi le favori de l'année !
Chaque calice de primevère gardera une larme.
Et toi, Eté, tandis que chaque épi de blé
Darde sa lance,
Coupe tes charmantes tresses vertes et fleuries
Pour celui qui est mort !

Toi, Automnne, à la chevelure jaune,
Déchire de chagrin ton pâle manteau !
Toi, Hiver, qui pousses au travers de l'air
Le tourbillon mugissant,
Proclame au loin dans le monde dépouillé
Le mérite de celui que nous avons perdu !

Pleure-le, toi, Soleil, grande source de lumière !
Pleure, impératrice de la nuit silencieuse !
Et vous, brillantes petites étoiles à la lueur clignotante,
Pleurez mon Matthew !
Car, à travers vos sphères, il a pris son vol
Pour ne jamais revenir.

O Henderson ! Digne homme — digne frère !
Es-tu donc parti, parti pour jamais ?
Et as-tu passé cette rivière inconnue,
Terrible limite de la vie ?

Où en trouver un autre tel que toi
Dans le monde entier ?

Allez à vos tombes sculptées, ô grands,
Dans tout le clinquant de vos oripeaux de parade !
Moi je visiterai ton honnête gazon,
Homme de mérite !
Et je pleurerai le sort du meilleur garçon
Qui repose dans la terre !

ÉPITAPHE.

Arrête, passant ! — Mon histoire est courte,
Et je dirai la vérité ;
Je ne ferai aucun récit banal de douleur —
Car Matthew était un grand homme.

Si tu as un mérite peu commun,
Mais que tu sois repoussé à la porte de la fortune,
Jette ici un regard de pitié —
Car Matthew était un homme pauvre.

Si tu es un noble soldat,
Toi qui passes près de ce tombeau,
Ici se réduit en poussière un vaillant cœur —
Car Matthew était un homme brave.

Si sur les hommes, leurs œuvres et leurs voies
Tu peux jeter une lueur peu commune,
Ici gît qui aurait obtenu ton éloge —
Car Matthew était un homme brillant.

Si à l'appel sacré de l'amitié
Tu es prêt à quitter la vie même,
Ta larme sympathique doit tomber —
Car Matthew était un homme bon.

Si tu es franc et sans tache
Comme l'immuable azur,
Celui-ci était un de tes parents —
Car Matthew était un homme franc.

Si tu as de l'esprit, de la gaieté et du feu,
Et que tu n'aies jamais craint le bon vin,
Celui-ci était tes frère, mère et père —
Car Matthew était un joyeux homme.

Si quelque maussade ivrogne de whig
  Osait blâmer le pauvre Matthew,
Que la peine et le chagrin soient son lot !
  Car Matthew était un homme rare.

LAMENTATION DE MARY,

REINE D'ÉCOSSE,

A L'APPROCHE DU PRINTEMPS.

Voici que la nature suspend son manteau vert
  Sur chaque arbre en fleur,
Et étend ses draps de blanches marguerites
  Sur tout le gazon de la pelouse :
Voici que Phébus égaie le cristal des ruisseaux
  Et réjouit les cieux azurés :
Mais rien ne peut réjouir le malheureux harassé
  Qui languit dans une dure prison.

Voici que les alouettes éveillent le joyeux matin,
  S'élevant sur leurs ailes humides de rosée ;
Le merle, abrité contre l'ardeur du midi,
  Fait résonner les échos des bois ;
Le doux mauvis, à force de notes,
  Berce et endort le jour nonchalant :
Ils se réjouissent au sein de l'amour et de la liberté,
  Exempts de soucis et de servitude.

Voici que le lis fleurit près de la colline,
  La primevère au pied du coteau ;
L'aubépine bourgeonne dans le vallon,
  Et le prunier sauvage est d'un blanc de lait :
Le dernier paysan de la belle Ecosse
  Peut errer au milieu de leurs trésors ;
Mais moi, la reine de toute l'Ecosse,
  Je dois languir dans une forte prison.

J'étais la reine de la belle France,
  Où j'étais heureuse ;
Je m'éveillais toute légère le matin,
  Et me couchais aussi gaie le soir :
Et je suis la souveraine de l'Ecosse,
  Où il y a bien des traîtres ;
Pourtant je languis ici dans des liens étrangers,
  Et dans un souci sans fin.

Mais quant à toi, femme fausse,
  Ma sœur et mon ennemie,
L'affreuse Vengeance, pourtant, aiguisera une épée
  Qui te traversera le cœur :
Le sang qui pleure dans le sein de la femme
  Ne te fut jamais connu,
Ni le baume qui coule sur les blessures du malheur,
  De l'œil compatissant de la femme.

Mon fils ! mon fils ! puissent des étoiles plus favorables
  Luire sur ta fortune ;
Et puissent ces plaisirs dorer ton règne,
  Qui ne furent jamais entrevus du mien !
Dieu te garde des ennemis de ta mère,
  Ou tourne leurs cœurs vers toi ;
Et quand tu rencontreras l'ami de ta mère,
  Souviens-toi de lui pour l'amour de moi !

Oh ! bientôt, pour moi, puissent les soleils d'été
  Ne plus illuminer le matin !
Puissent pour moi les vents d'automne
  Ne plus faire ondoyer le blé jaune !
Et dans l'étroite maison de la mort
  Que l'hiver autour de moi se déchaîne,
Et que les prochaines fleurs qui pareront le printemps
  S'épanouissent sur ma tombe paisible !

A ROBERT GRAHAM, ESQ.

DE FINTRA.

Dernièrement estropié d'un bras, et maintenant d'une jambe,
Sur le point de demander un permis pour pouvoir mendier,
Lourd, apathique, tracassé, abattu et accablé
(La Nature est ennemie du repos des estropiés),
Le généreux Graham écoutera-t-il la plainte de son poète
(Cela soulage la pauvre Misère, qu'on prête l'oreille à ses récits),
Et l'entendra-t-il maudire le jour où pour la première fois il vit la [lumière,]
Et doublement maudire le déplorable métier de rimeur?
  C'est toi, Nature, partiale Nature, que j'accuse ;
C'est de ton caprice maternel que je me plains :
Le lion et le taureau ont été l'objet de tes soins;
L'un ébranle les forêts, et l'autre frappe du pied la terre :
Tu donnes à l'ane sa peau, au colimaçon sa coquille :

La guêpe envenimée, victorieuse, garde sa cellule. —
Tes favoris, les rois, défendent, contrôlent, dévorent,
Dans toute l'omnipotence de la règle et du pouvoir.
Les renards et les hommes d'état combinent des tours subtils;
L'homme de la cité et le putois sentent mauvais, et sont en sûreté;
Les crapauds avec leur poison, les docteurs avec leurs drogues,
Le prêtre et le hérisson dans leurs robes, sont à leur aise;
Même la femme sotte a ses ruses de guerre,
Sa langue et ses yeux, lance et dards redoutés.
Mais, hélas! aigre et dure marâtre,
Pour ton pauvre enfant nu et sans défense — le barde,
Etre incapable de recevoir des leçons d'adresse mondaine,
Et à moitié idiot, et encore plus dénué de ressources,
Point de talons pour le porter loin du sombre cachot,
Point de griffes pour creuser, et en éviter l'odieuse vue,
Point de cornes, si ce n'est celles portées par l'hymen infortuné,
Et celles-là, hélas! nullement la corne d'Amalthée;
Point de nerfs olfactifs, comme au chien fidèle de Mammon,
Couvert de la fourrure comfortable de la riche stupidité.
Dans sa sensibilité nue et dans sa fierté souffrante,
Il supporte des deux côtés le poids de la tempête :
Les libraires vampires lui sucent tout le sang du cœur,
Et les critiques scorpions lui lancent leur venin mortel.
Critiques! — c'est avec effroi que je hasarde le nom,
De ces coupe-jarrets, ces bandits des sentiers de la renommée,
Sanglants disséqueurs, pires que dix Monroe!
Il hache pour enseigner, ils déchirent pour dénigrer.
Le cœur tordu, sans motif, pour le plaisir du mal,
Poussé à la folie par l'audace des sots;
Ses lauriers bien gagnés, plus chers que la vie même,
Arrachés par des mécréants, qui n'en doivent jamais porter une [branche;]
Renversé, saignant, torturé dans cette lutte inégale, [son sein,]
Le malheureux poète se débat dans la vie,
Jusqu'à ce qu'aient fui toutes les espérances qui jadis embrasaient
Et qu'aient fui toutes les muses qui, glorieuses, l'inspiraient jadis;
S'affaissant dans la vieillesse crasseuse et sans défense,
Mort même au ressentiment de sa page injuriée,
Il reste inattentif ou insensible à la rage de l'impitoyable critique.
Ainsi, près de quelque haie, le généreux coursier mort,
Repas exquis pour les dogues hargneux et affamés,
N'ayant plus que la peau et les os à force de travail et de faim,
Gît insensible à l'acharnement de tous ces fils de chiennes.
O bêtise! partage des vrais heureux!
Port calme et bien abrité d'éternel repos!
Tes fils ne s'emportent jamais aux furieuses extrémités
Des glaces polaires ou de la zone torride de la fortune.
Si elle emplit et couronne de mousse la coupe d'or.
Ils y boivent avec une modération égoïste et calme :

Convaincus de bien mériter les dons de sa munificence, [faim.]
Ils s'étonnent seulement que « certaines gens » ne meurent pas de
Le grave et sage héron mange ainsi commodément sa grenouille,
Et regarde le canard sauvage comme un misérable et vil chien.
Quand le désappointement rompt le fil de l'espérance,
Et qu'ils vont à tâtons dans les ténèbres de la nuit désastreuse.
Ils le supportent indolemment avec une sourde patience,
Et en concluent simplement que « la fortune n'a soin que des fous. »
Ainsi, soumis au choc de la tempête,
Fort et lourd, se tient au poteau le bœuf stupide. [œuvrés des Muses,]
Ce n'est point ainsi que sont les sectateurs extravagants et dés-
Ce n'est point ainsi que travaillent leurs cerveaux lunatiques;
Jamais ils ne restent dans l'égalité d'âme :
Tour à tour au plus haut des cieux, ou sous la voûte de l'enfer.
Je te redoute, Destin implacable et sévère,
De toute la peur d'un poëte, d'un époux et d'un père!
Déjà un des retranchements de l'espérance est forcé;
Glencairn, cœur vraiment noble, gît dans la poussière;
Envolé, comme le soleil qui s'éclipse quand midi paraît,
Il nous a laissés aveuglés par des torrents de larmes;
Oh! entends mon ardente, reconnaissante, égoïste prière :
Epargne et favorise long-temps Fintra, mon autre appui!
Couronne ses espérances et ses vœux à travers une longue carrière,
Et que son soleil descende éclatant dans des cieux sans nuages!
Puisse le bonheur domestique aplanir sa route privée,
Donner de l'énergie à sa vie, adoucir son dernier soupir,
En entourant de larmes filiales son lit de mort!

LAMENTATION SUR JAMES,

COMTE DE GLENCAIRN.

Un vent sourd soufflait des montagnes,
Par intervalles les rayons du soleil qui se retirait
Eclairaient les bois jaunissants
Qui se balançaient sur le cours sinueux du Lugar :
Sous un roc escarpé, un barde
Chargé d'ans et de peines nombreuses,
Avec de grandes lamentations pleurait son seigneur
Qu'avait emporté une mort toute précoce.

Il s'appuyait contre un vieux chêne,
Dont le tronc se détruisait sous la main des ans :
Ses cheveux étaient blanchis par le temps.

Sa joue pâle était mouillée de larmes ;
Et, à mesure qu'il touchait sa harpe tremblante,
Et qu'il jouait son chant plaintif,
Les vents, qui se lamentaient dans leurs antres,
Portaient les notes à l'écho.

« Vous, oiseaux dispersés, qui chantez d'une voix faible
Les restes du chœur printanier !
Vous, bois, qui répandez à tous les vents
Les honneurs de l'année vieillie !
Dans le court espace de quelques mois, gais et joyeux,
De nouveau vous charmerez l'oreille et l'œil ;
Mais rien dans tout le cours du temps
Ne pourra me rendre la gaieté.

» Je suis un vieil arbre courbé,
Qui a long-temps soutenu le vent et la pluie ;
Mais voici qu'est venu un ouragan cruel,
Et ma dernière attache à la terre est partie :
Aucune de mes feuilles ne saluera le printemps,
Aucun soleil d'été ne fera grandir ma fleur :
Mais je dois tomber devant la tempête,
Et d'autres se planteront à ma place.

» J'ai vu tant d'années fécondes en changements,
Que je suis devenu un étranger sur la terre :
J'erre dans les voies des hommes,
Sans les connaître et sans en être connu :
Ni écouté, ni plaint, ni secouru,
Je porte seul ma charge de soucis ;
Car silencieux, couchés sur leurs lits de poussière,
Gisent tous ceux qui auraient pris part à mes chagrins.

» Et enfin (pour comble de douleur !)
Mon noble maître gît en terre ;
La fleur de nos hardis barons,
L'orgueil de son pays — de son pays l'appui. —
Maintenant je dépéris comme un être usé,
Car toute la vie de ma vie est morte,
Et l'espoir s'est dérobé à ma vue vieillie,
Envolé à jamais sur son aile impétueuse.

» Une dernière fois éveille ta triste voix, ô ma harpe,
Ta voix de douleur et de désespoir sauvage !
Eveille-toi ! fais retentir ton dernier chant —
Puis dors désormais en silence !
Et toi, mon dernier, mon meilleur, mon unique ami,
Qui remplis un tombeau précoce,

Accepte ce tribut du barde
  Que tu as tiré des plus sombres ténèbres de la fortune.

» Dans la basse et stérile vallée de la pauvreté,
  D'épaisses brumes m'enveloppaient de leurs ombres;
J'avais beau lever souvent un œil de désir,
  Aucune lueur de renommée ne se laissait voir :
Tu me trouvas, comme le soleil du matin
  Qui fond les brouillards en air limpide;
Le barde sans ami et son chant rustique
  Devinrent également l'objet de tes soins nourriciers.

» Oh! pourquoi le mérite a-t-il une si courte existence,
  Quand des coquins ont le temps de mûrir et de blanchir?
Faut-il que toi, si noble, si généreux, si grand,
  Tu tombes dans la fleur vigoureuse de la hardie virilité?
Pourquoi ai-je vécu pour voir ce jour?
  Un jour pour moi si plein de douleur!
Oh! si j'avais rencontré le dard mortel
  Qui a renversé mon bienfaiteur!

» Le fiancé peut oublier la fiancée,
  Qui est devenue sa femme la veille;
Le monarque peut oublier la couronne
  Qui a été une heure sur sa tête;
La mère peut oublier l'enfant
  Qui sourit si charmant sur son genou;
Mais je me souviendrai de toi, Glencairn,
  Et de tout ce que tu as fait pour moi! »

VERS

ENVOYÉS A SIR JOHN WHITEFOORD, BARONNET,

AVEC LE POÈME PRÉCÉDENT.

Toi qui révères ton honneur comme ton Dieu,
Qui, sauf le reproche de ton âme, ne crains rien sur terre,
Je t'adresse cette offrande votive,
Le tribut des larmes d'un cœur brisé.
En lui tu estimais l'ami, moi j'aimais le patron;
Son mérite, son honneur, tout le monde en faisait l'éloge.
Nous pleurerons, jusqu'à ce que nous partions aussi, comme il est
Par le lugubre sentier qui mène à ce sombre monde inconnu. [parti,]

TAM O' SHANTER,

CONTE.

De lutins et de spectres ce livre est plein.
GAWIN DOUGLAS.

Lorsque les colporteurs quittent la rue,
Et que les voisins altérés accostent les voisins,
Quand les jours de marché tirent à leur fin,
Et que les gens commencent à se remettre en route;
Tandis que nous sommes à sabler l'ale,
Devenant gris et tout heureux,
Nous ne pensons pas aux longs milles d'Ecosse,
Aux marais, eaux, barrières et pas de haie,
Qui sont entre nous et notre logis
Où se tient notre revêche et maussade dame,
Rapprochant ses sourcils comme la tempête ses nuages,
Choyant sa colère pour la tenir chaude.
Il en reconnut la vérité, l'honnête Tam o' Shanter,
Une nuit qu'il trottait revenant d'Ayr
(La vieille Ayr, que pas une ville ne surpasse
En honnêtes gens et jolies filles).
O Tam! si seulement tu avais été assez sage
Pour suivre l'avis de ta femme, Kate!
Elle t'a bien dit que tu étais un vaurien,
Un diseur de sornettes, un tapageur, un soûlard,
Que de novembre en octobre
Tu n'étais pas sobre un seul jour de marché;
Que pour chaque grain à moudre, avec le meûnier
Tu restais aussi long-temps que tu avais de l'argent;
Que chaque cheval que tu menais ferrer,
Le maréchal et toi, vous vous soûliez terriblement;
Qu'à la maison du Seigneur, même le dimanche,
Tu buvais avec Jean Kirkton jusqu'au lundi.
Elle a prophétisé que, tôt ou tard,
On te trouverait noyé au fond du Doon,
Ou attrapé dans l'ombre par les sorcières
Hantant la vieille église d'Alloway.
Ah! aimables dames, cela me fait pleurer,
De penser combien de doux conseils,
Combien de longs et sages avis
Le mari dédaigne dans la bouche de la femme!
Mais à notre récit : — Un soir de marché
Tam s'était installé merveilleusement bien,
Tout au coin d'un feu flambant clair,

Avec des pots mousseux qui se buvaient divinement.
Et à son coude, le cordonnier Johnny,
Son ancien, fidèle, altéré ami;
Tam l'aimait vraiment comme un frère.
Ils avaient été ivres des semaines de suite!
La soirée avançait à force de chansons et de bavardage,
Et toujours l'ale devenait meilleure :
L'hôtesse et Tam commençaient à être gracieux;
On en était aux faveurs secrètes, douces, précieuses;
Le cordonnier contait ses plus plaisantes histoires;
Le rire de l'hôte faisait soudain chorus :
L'orage en dehors pouvait bruire et hurler —
Tam ne se souciait pas plus de l'orage que d'un sifflet.
Le Souci, enragé de voir un homme si heureux,
Se noyait lui-même dans l'ale!
Comme les abeilles volent à la ruche avec leur précieux fardeau,
Les minutes ailées se suivaient chargées de plaisir :
Les rois peuvent être fortunés, mais Tam était glorieux,
Et victorieux de tous les maux de la vie.
Mais les plaisirs sont comme des pavots épanouis,
Vous saisissez la fleur, ses feuilles se dispersent,
Ou comme les flocons de neige dans la rivière
Blancs un instant — puis fondant à jamais;
Ou comme l'aurore boréale
Qui s'enfuit avant que vous en puissiez marquer la place;
Ou comme l'aimable forme de l'arc-en-ciel
S'évanouissant au milieu de l'orage. —
Nul homme ne peut entraver le temps ni la marée; —
L'heure approche où Tam doit être à cheval :
A cette heure, clef de la voûte noire de la nuit,
A cette heure terrible, il monte sur sa bête;
Et il se met en route par une nuit telle
Que jamais pareille nuit ne vit dehors un pauvre pécheur.
Le vent soufflait comme s'il eût rendu son dernier souffle;
De retentissantes ondées étaient poussées par la bourrasque;
L'ombre avalait les rapides lueurs;
Haut, long et profond mugissait le tonnerre :
Cette nuit, un enfant aurait compris
Que le Diable avait de la besogne en main.
Bien monté sur Meg, sa jument grise,
Une meilleure jambe, il ne s'en était jamais levé,
Tam courut à travers mares et bourbiers,
Méprisant le vent, la pluie et le feu;
Tantôt tenant ferme sa belle toque bleue,
Tantôt fredonnant quelque vieux sonnet écossais;
Tantôt regardant à l'entour avec un soin prudent,
De peur que les esprits ne le happent au dépourvu;
Kirk-Alloway s'approchait

Où les fantômes et les hiboux crient la nuit. —
En ce moment il était en travers du gué
Où le chaland fut étouffé dans la neige;
Et passé les bouleaux et la grosse pierre
Où Charlie ivre se rompit l'os du cou;
Et entre les houx et près du tas de pierres
Où des chasseurs trouvèrent l'enfant égorgé:
Et près de l'épine, au-dessus du puits,
Où la mère de Mungo se pendit.
Devant lui le Doon verse tous ses flots;
La tempête qui redouble mugit au travers des bois;
Les éclairs jaillissent d'un pôle à l'autre;
De plus en plus près les tonnerres roulent;
Lorsqu'étincelant à travers les arbres plaintifs,
Kirk-Alloway sembla en feu:
Des lueurs partaient de chaque trou,
Et résonnaient au loin la gaieté et la danse. —
Hardi inspirateur, Jean Grain-d'Orge,
Quels dangers tu sais nous faire mépriser!
Avec quatre sous, nous ne craignons aucun mal:
Avec de l'usquebaugh, nous affronterions le diable!
La boisson moussait tellement dans la tête de Tammie,
Qu'à jouer franc jeu il n'aurait pas fait plus de cas d'un démon que
Mais Maggie s'arrêta court diantrement étonnée; [d'un liard.]
Enfin, avertie du talon et de la main,
Elle se hasarda à s'avancer vers la lumière,
Et, ma foi! Tam vit un étrange spectacle!
Magiciens et sorcières en danse;
Non des cotillons nouveau-venus de France,
Mais hornpipes, gigues, strathspeys et reels
Mettent la vie et la fougue à leurs talons;
Sur un rebord de fenêtre, à l'orient,
Etait assis le vieux Nick, sous forme de bête,
Un grand chien noir, velu, hideux;
Leur faire de la musique était son emploi;
Il accorda sa cornemuse et la fit crier
Jusqu'à ce que la voûte et les solives en tremblassent. —
Des bières étaient debout autour, comme des armoires ouvertes,
Et montraient les morts dans leurs derniers atours;
Et, par quelque diabolique sortilége,
Chacun dans sa main froide tenait une lumière —
A l'aide de laquelle l'héroïque Tam fut en état
De remarquer sur la sainte table
Les os d'un assassin dans les fers du gibet;
Deux petits enfants non baptisés, longs de deux palmes;
Un voleur nouvellement dépendu
Avec le dernier bâillement qu'avait fait sa bouche:
Cinq tomahawks rouillés de sang,

Cinq cimeterres encroûtés par le meurtre ;
Une jarretière qui a étranglé un nouveau-né,
Un couteau qui a déchiré la gorge d'un père
Que son propre fils a privé de la vie,
Les cheveux gris encore collés au manche ;
Trois langues d'avocats tournées l'envers dehors,
Cousues de mensonges comme un haillon de mendiant,
Et des cœurs de prêtres, pourris, noirs comme fumier,
Gisent puants, ignobles dans chaque coin :
Avec maint autre objet horrible et imposant
Que ce serait un crime même de nommer.
Pendant que Tammie regardait stupéfait et curieux,
La joie et la gaieté redoublaient de fureur :
Le flûteur soufflait de plus en plus fort,
Les danseurs volaient de plus en plus vite ;
Ils tournaient, ils partaient, ils traversaient, ils s'accrochaient,
Si bien que chaque matrone suait et fumait,
Et jetait ses haillons à l'œuvre,
Et vous sautait en chemise !
Or, Tam, ô Tam, si c'eussent été de jeunes filles
Dodues et découplées, et n'ayant pas vingt ans ;
Que leurs chemises, au lieu de crasseuse flanelle,
Eussent été d'un linge de dix-sept cents, blanc comme neige !
Ces miennes culottes, ma seule paire,
Qui jadis furent de pluche, de bon poil bleu,
Je les aurais enlevées de mes fesses
Pour une œillade de ces beaux oisillons.
Mais des vieilles flétries, décrépites et grotesques,
Des sorcières décharnées qui sèvreraient un poulain
Sautant et se ruant sur une vache cornue,
Je m'étonne qu'elles ne t'aient pas fait lever le cœur.
Mais Tam savait fort bien ce qu'il faisait.
Il y avait une grosse belle fille
Enrôlée cette nuit-là dans la bande
(Long-temps après connue sur la rive de Carrick ;
Car elle mit à mort mainte bête
Et fit périr maint beau bateau,
Et renversa beaucoup d'orge et de blé,
Et tint en crainte ce côté du pays) ;
Sa chemise courte, de chanvre de Paisley,
Qu'elle avait portée quand elle était fillette,
Quoique cruellement exiguë en longueur,
C'était sa meilleure, et elle en était fière. —
Ah ! elle savait peu, ta respectable grand'mère,
Que cette chemise, qu'elle achetait pour sa petite Nannie,
Avec deux livres d'Ecosse (c'était toute sa richesse),
Ornerait jamais une danse de sorcières !
Mais ici ma muse doit replier son aile,

Un tel essor est bien au delà de son pouvoir ;
De chanter comment Nannie sautait et s'élançait
(La coquine était souple et vigoureuse),
Et comment Tam se tenait droit comme un ensorcelé,
Et croyait ses yeux devenus meilleurs ;
Satan lui-même regardait attentivement, et frétillait de plaisir,
Et sautillait, et soufflait de toute sa force ;
Jusqu'à ce qu'à voir une cabriole, puis une autre,
Tam finit par perdre toute sa raison,
Et mugit : « Très-bien, chemise courte ! »
Et en un instant tout fut sombre ;
Et à peine eut-il fait partir Maggie,
Que toute la légion infernale s'élança dehors.

Comme des abeilles sortent en bourdonnant avec un empresse-
Quand des bergers pillards assaillent leur ruche ; [ment furibond]
Comme s'élancent les ennemis mortels du lièvre,
Quand, crac ! il part devant leur nez ;
Comme avec ardeur court la foule du marché,
Quand « Au voleur ! » retentit avec force ;
Ainsi Maggie court, et les sorcières la suivent
Avec un cri lugubre et sourd.

Ah, Tam ! ah, Tam ! tu vas avoir ton cadeau de foire !
Elles te rôtiront en enfer comme un hareng !
En vain ta Kate attend ton arrivée !
Kate bientôt sera une femme affligée !
Allons, va le plus vite que tu peux, Meg,
Et gagne la clef de voûte du pont[1] ;
Là tu pourras leur remuer la queue.
Elles n'osent pas traverser une eau courante,
Mais, avant qu'elle pût atteindre la clef de voûte,
Du diable si elle eut une queue à mouvoir !
Car Nannie, loin en avant du reste,
Pressait ferme la noble Maggie
Et se jetait sur Tam avec un dessein furieux ;
Mais elle connaissait peu l'ardeur de Maggie. —
Un élan emporta son maître sain et sauf,
Mais laissa derrière sa propre queue grise :
La commère la tenait par le croupion,
Et laissa à peine un moignon à la pauvre Maggie.

Or, vous tous qui lirez ce récit sincère,
Fils d'homme et de mère, prenez garde :
Toutes les fois que vous serez tentés de boire,
Ou que des chemises courtes vous trotteront dans l'esprit,
Songez-y ! vous pouvez acheter ces plaisirs trop cher —
Rappelez-vous la jument de Tam O'Shanter !

1. C'est un fait bien connu qu'il est interdit aux sorcières et autres esprits malfaisants de poursuivre leur proie au delà du milieu de la première eau courante.

EN VOYANT BOITER PRÈS DE MOI

UN LIÈVRE BLESSÉ

QU'UN HOMME VENAIT DE TIRER.

Homme inhumain ! Malédiction sur ton adresse barbare.
Et puisses-tu perdre ton œil avide de meurtre !
Que jamais la pitié ne te soulage par un soupir,
Et que jamais le plaisir ne réjouisse ton cœur cruel !

Va vivre, malheureux vagabond du bois et du champ,
Le peu de vie amère qui te reste : [doyantes]
Désormais les buissons qui s'épaississent et les plaines ver-
Ne te fourniront plus ni abri, ni nourriture, ni passe-temps.

Cherche, pauvre mutilé, quelque lieu habituel de repos,
Non, plus de repos, mais à présent ton lit de mort,
Les joncs protecteurs sifflant au-dessus de ta tête,
La terre froide pressée de ta poitrine sanglante.

Souvent, lorsque près du Nith sinueux j'attendrai, rêveur,
Le soir calme, ou que je saluerai l'aube joyeuse,
Tu me manqueras, jouant sur la clairière humide de rosée, [sort.
Et je maudirai le scélérat qui t'a visé, et je pleurerai ton malheureux

---

A L'OMBRE DE THOMSON,

EN COURONNANT SON BUSTE DE LAURIERS, A EDNAM,

ROXBURGHSHIRE.

Tant que le jeune Printemps, près du flot de l'Eden,
Déploiera son manteau d'un vert tendre,
Ou décorera la terre d'une façon capricieuse,
Ou animera en passant les harpes éoliennes :

Tant que l'Eté, avec une grâce imposante,
Se retirera vers les frais ombrages de Dryburgh,
Et souvent, enchanté, s'arrêtera pour suivre
Les progrès de l'épi ;

Tant que l'Automne, tendre bienfaiteur,
Dressera près de la Tweed sa vieille tête,

Et verra, d'un esprit satisfait de lui-même,
Chaque créature nourrie de ses bienfaits ;

Tant que l'Hiver furieux se déchaînera
Sur les monts d'où coule le classique Yarrow,
Réveillant le mugissement du torrent bourbeux,
Ou balayant, sauvage, une avalanche de neiges :

Aussi long-temps, doux poète de l'année,
Fleurira cette couronne que tu as bien gagnée ;
Tandis que l'Ecosse, avec une larme de triomphe,
Proclamera que Thomson était son fils.

SUR LE PETIT JOHNNY.

CI-GIT LE PETIT JOHNNY.

Qui que tu sois, ô lecteur, sache
Que la mort a égorgé Johnny !
Et qu'ici son corps gît bien bas —
Quant à une âme, il n'en eut jamais.

SUR LE PÈRE DE L'AUTEUR.

O vous dont la pitié mouille la joue de larmes,
Approchez avec un respect pieux, et écoutez !
Ici gisent les restes chéris de l'époux aimant,
Le tendre père et l'ami généreux,
Le cœur compatissant qui souffrait de la douleur humaine,
Le cœur intrépide qui ne craignait aucun orgueil humain,
L'ami de l'homme, l'ennemi du seul vice ;
« Car même ses faiblesses penchaient du côté de la vertu. »

SUR ROBERT AIKEN, ESQ.

Sache, ô toi, étranger à la renommée
De ce nom si chéri, si honoré
(Car ceux qui l'ont connu n'ont pas besoin qu'on le leur dise),
Que jamais la mort n'a glacé un cœur plus chaud.

POUR GAVIN HAMILTON, ESQ.

Le pauvre pleure — Ici repose Gavin
  Que de misérables hypocrites ont blâmé ;
Mais avec ses pareils, n'importe où il soit,
  Puissé-je être sauvé ou damné !

ÉPITAPHE D'UN BARDE.

S'il est ici un fou s'inspirant de son caprice,
Trop vif pour la pensée, trop bouillant pour la règle,
Trop timide pour demander, trop fier pour se courber,
  Qu'il approche;
Et que sur ce tertre de gazon il se lamente,
  Et verse une larme.

S'il est ici un barde aux chants rustiques
Qui, sans être remarqué, se dérobe dans la foule
Qui, chaque semaine, se presse dans cette enceinte,
  Oh! qu'il ne passe pas!
Mais qu'avec un profond sentiment fraternel
  Il pousse ici un soupir.

S'il est ici un homme dont le jugement net
Peut enseigner aux autres la route à prendre,
Et qui pourtant lui-même suit une folle direction dans la vie,
  Plus fougueux que la vague,
Qu'il s'arrête ici — et qu'à travers ses larmes qui jaillissent,
  Il contemple ce tombeau.

Le pauvre habitant de cette fosse
Etait prompt à apprendre et habile à savoir,
Et sentait vivement l'ardeur de l'amitié
  Et une plus douce flamme;
Mais de folles étourderies l'ont mis à bas
  Et ont taché son nom !

Lecteur, écoute — Soit que ton âme
Plane sur les ailes de l'imagination au delà du pôle,
Soit qu'elle creuse à tâtons ce trou terrestre
  Dans des vues toutes basses;
Sache que l'empire sur soi, prudent, circonspect,
  Est la racine de la sagesse.

SUR LES PÉRÉGRINATIONS

DE FEU LE CAPITAINE GROSE EN ÉCOSSE,

POUR RECUEILLIR LES ANTIQUITÉS DE CE ROYAUME.

Ecoutez, terre de gâteaux, et frères écossais,
De Maidenkirk chez Johnny Groat,
S'il y a un trou à un de vos habits,
Je vous avertis d'y prendre garde :
Vous avez au milieu de vous un gaillard qui prend des notes,
Et, ma foi, il l'imprimera !

Si dans vos limites il vous arrive de tomber
Sur un bel homme gras et trapu,
Court de taille, mais brillant de génie,
C'est lui, remarquez bien —
Et, ma foi ! il a un profond dédain
Pour la craie et la sanguine.

Près d'une vieille masure, hantée des hiboux,
Ou d'une église abandonnée de ses agrès,
Il y a dix à parier contre un que vous le trouverez tapi dans
Quelque endroit lugubre,
Avec les diables, dit-on, Dieu nous garde ! s'associant
Pour quelque œuvre ténébreuse.

Vous tous, fantômes, qui hantez la vieille salle ou chambre ;
Vous, troupes de bohémiennes, qui faites des incantations,
Et vous qui êtes profondément versées dans la noire grammaire
Sorcières et magiciennes, [de l'enfer,]
Vous tremblerez aux conjurations de son marteau,
Carognes nocturnes !

On dit qu'il fut élevé pour être soldat,
Et qu'il aurait mieux aimé périr que de fuir ;
Mais maintenant il a quitté la baïonnette
Et la besace de peau de chien,
Et pris le — métier d'antiquaire,
Comme ils l'appellent, je crois.

Il a une quantité de vieux brimborions,
Des casques en fer rouillé et des jaquettes retentissantes
Qui fourniraient les trois Lothians de clous à souliers
Pour douze bons mois ;
Et des pots à gruau et de vieilles salières
D'avant le déluge.

Il a un charbon du premier feu d'Ève ;
La pelle à feu et le garde-cendre du vieux Tubalcain ;
Ce qui distinguait le genre
De l'âne de Balaam ;
Un balai de la sorcière d'Endor
Bien garni de cuivre.

En outre, il vous façonnera tout de suite
La coupe de la cotte d'Adam ;
Le couteau qui entailla le cou d'Abel ;
Il vous prouvera pleinement
Que c'était un couteau qui se fermait,
Ou un long coutelas à choux.

Mais si vous vouliez le voir en gaieté,
Car il a beaucoup de gaieté et d'enjouement,
Alors faites-le asseoir, et deux ou trois
Bons gaillards avec lui ;
Et toi, Porto, ô Porto ! brille un peu,
Et alors vous le verrez !

Or çà, par la puissance des vers et de la prose !
Tu es un agréable compagnon, ô Grose !
Quiconque penserait mal de toi
Aurait grandement tort ;
Je prendrais le drôle par le nez,
Et lui dirais : Honte à toi.

A MISS CRUIKSHANKS,

TRÈS-JEUNE PERSONNE.

ÉCRIT SUR LA PAGE BLANCHE D'UN LIVRE
QUI LUI ÉTAIT OFFERT PAR L'AUTEUR.

Joli bouton de rose, jeune et gai,
Eclos dans ton mois de mai hâtif,
Puisses-tu, aimable fleur,
Ne jamais te contracter de froid sous la pluie mêlée de neige !
Que jamais le sentier glacé de Borée,
Que jamais l'haleine empoisonnée d'Eurus,
Que jamais les funestes lueurs des étoiles
Ne te souillent d'une flétrissure prématurée !
Jamais, que jamais le reptile voleur
Ne s'ébatte sur ta feuille virginale !

Que le Soleil même ne jette pas un regard trop ardent
Sur ton sein encore rougissant de rosée !
Puisses-tu long-temps, charmant bouton rougeâtre,
Parer richement ta tige natale;
Jusqu'à quelque soir, gravé et calme,
Versant la rosée et respirant le baume;
Tandis que tout alentour le bois résonnera
Et que chaque oiseau chantera ton Requiem;
Toi, au milieu de ces accents funèbres,
Tu répandras autour de toi tes honneurs mourants,
Et tu rendras à ta terre maternelle
La plus aimable forme à laquelle elle ait jamais donné naissance.

EN LISANT DANS UN JOURNAL

LA MORT DE JOHN MAC LEOD, ESQ.,

FRÈRE D'UNE JEUNE PERSONNE,

AMIE PARTICULIÈRE DE L'AUTEUR.

Triste est ton récit, page futile,
Et déplorable ton alarme :
La mort arrache un frère bien aimé
Des bras d'Isabella.

Agréablement parée de la rosée en perles,
La rose du matin peut s'épanouir;
Mais à midi une série de froids coups de vent
Peut jeter ses beautés à terre.

Sur le matin d'Isabella
Le soleil souriait propice;
Mais, long-temps avant midi, des nuages successifs
Trompèrent ses espérances successives.

Le destin rompt souvent les cordes du sein
Que la nature avait le mieux garni :
Ainsi était formé le cœur d'Isabella,
Et ainsi ce cœur fut brisé.

Le terrible Tout-Puissant, seul,
Peut guérir la blessure qu'il a faite;
Peut diriger les yeux pleins jusqu'au bord et usés par la douleur
Vers les scènes au delà du tombeau.

Là les fleurs de la vertu s'épanouiront,
  Et ne craindront plus aucun souffle desséchant ;
Là le mérite sans tache d'Isabella
  Sera heureux enfin.

HUMBLE PÉTITION DE L'EAU DE BRUAR,

AU NOBLE DUC D'ATHOLE.

(Les chutes de Bruar, dans Athole, sont excessivement belles et pittoresques ; mais leur effet est fort affaibli par le manque d'arbres et d'arbustes.)

My lord, je sais que jamais le malheur
  N'assiège en vain votre noble oreille :
Enhardi par là, je vous prie d'entendre
  Votre humble esclave se plaindre
De ce que les rayons brûlants de l'insolent Phœbus,
  Dans tout l'orgueil flamboyant de l'été,
Dessèchent, consument mes torrents écumeux,
  Et boivent mes flots de crystal.

Les truites curieuses, aux sauts légers,
  Qui jouent dans mes eaux,
Si, dans leurs élans aventureux et folâtres,
  Elles s'égarent près du bord ;
Si, chance malheureuse ! elles s'attardent long-temps,
  Je suis tellement tari par la chaleur,
Qu'elles restent entre les pierres blanchissantes
  A se rouler dans les convulsions de la mort.

L'autre jour je pleurais de dépit et de chagrin,
  Quand le poète Burns passa,
D'être vu par un barde,
  Mon lit à moitié sec :
Même en l'état où j'étais, il m'adressa, je crois,
  Des vers louangeurs ;
Mais, si j'eusse été dans ma gloire,
  Il m'eût adoré à genoux.

Ici, écumant contre les rocs cachés,
  Je tords ma course vigoureuse ;
Là mon torrent fume à gros bouillons,
  Mugissant en cascade.
Mettant largement à contribution chaque source et fontaine,
  Comme la nature me les donna,

Je suis, quoique ce soit moi-même qui le dise,
Digne qu'on fasse un mille pour me voir.

Si donc il plaît à mon noble maître
D'exaucer mes vœux les plus grands,
Il ombragera mes bords d'arbres altiers
Et de beaux arbustes touffus.
Alors, doublement ravi, my lord,
Vous errerez sur mes rives,
Et écouterez maint oiseau reconnaissant
Vous faire de mélodieux remerciments.

La brune alouette, au gazouillement capricieux,
Aspirera au ciel;
Le chardonneret, le plus gai des enfants de la musique,
Joindra sa voix charmante au chœur;
Le vigoureux merle, le linot au gosier clair,
Le mauvis doux et moelleux,
Le rouge-gorge pensif, égaieront l'automne,
Cachés dans toutes ses boucles jaunes.

Cela aussi leur assurera un couvert
pour se préserver de la tempête,
Et le lièvre poltron dormira en sécurité,
Couché dans son gîte au milieu de l'herbe :
Ici le berger s'asseoiera
Pour tresser sa couronne de fleurs;
Ou trouvera une retraite sûre où s'abriter
Contre les ondées à la chute rapide.

Et ici, dans un doux et charmant mystère,
Le couple amoureux se rencontrera,
Méprisant les mondes avec toute leur richesse
Comme un soin vide et oiseux :
Les fleurs rivaliseront de charmes
Pour embellir cette heure céleste,
Et les bouleaux étendront leurs bras odoriférants
Pour cacher les tendres embrassements.

Ici peut-être aussi, à l'aube printanière,
Quelque barde rêveur pourra errer,
Et contempler la plaine fumante et humide de rosée,
Et la montagne grise de brume;
Ou, à la lueur de la lune des moissons
Bigarrant les arbres de teintes douces,
Se livrer à son délire, près de mon torrent qui coule dans l'ombre
Enflant sa voix rauque dans la brise.

Permettez aux sapins altiers et aux frênes si frais
De couvrir mes humbles bords,

Et de voir, en se penchant sur l'étang,
L'humide lit de leurs ombrages !
Permettez aux bouleaux odorants, revêtus de chèvrefeuilles,
D'orner mes rocs escarpés ;
Et, pour le nid du petit chanteur,
L'épine au berceau caché.

Et que puisse l'espoir chéri de la vieille Ecosse,
Votre petite troupe d'anges,
S'élever, comme ses pères, pour être l'appui
De sa terre natale honorée !
Et que puisse, aussi loin que voit Albion,
De chaque verre empli par l'amitié,
Le bénédicité être — « Les honnêtes gens d'Athole,
Et d'Athole les jolies filles ! »

EN EFFRAYANT DES OISEAUX D'EAU

A LOCH-TURIT,

ENDROIT SAUVAGE DANS LES MONTAGNES D'OUGHTERTYRE.

Pourquoi, habitants du lac,
Abandonner pour moi votre humide demeure ?
Dites-moi, créatures mes semblables, pourquoi
A mon aspect fuyez-vous ainsi ?
Pourquoi troubler vos joyeuses réunions,
Vos liens de parents, de fils, d'alliés ? —
Les dons de la nature appartiennent à tous :
Restez paisibles dans votre onde tournoyante,
Affairés, à vous nourrir, ou, folâtres, à vous baigner ;
Ou, sous l'abri du rocher,
Supportez le choc de la vague qui s'enfle.
Rougissant, dans ma conscience, pour notre race,
Aisément, trop aisément je m'explique vos craintes :
L'homme, cet orgueilleux usurpateur, votre ennemi,
Voudrait être maître suprême ici-bas ;
Il fait fièrement parade de sa liberté,
Tyran cruel pour tout le reste.
L'aigle, du haut du roc sourcilleux,
Vous désignant en bas pour proie,
N'a aucune pitié dans le sein ;
Une forte nécessité le pousse,
Mais l'homme, à qui seul est donné
Un rayon direct du Ciel compatissant,

Se glorifie de son cœur humain —
Et tue des êtres pour son plaisir.
Dans ces sauvages plaines liquides,
Connues des seuls pâtres vagabonds,
Où erre le ruisseau couvert de mousse
Loin des demeures et des voies humaines ;
Vous comptez sur la nature,
Et coulez paisibles le pauvre temps de votre vie.
Ou si la force supérieure de l'homme
Ose usurper votre droit natal,
Portés sur le sublime éther,
Vous méprisez l'homme avec toute sa puissance ;
Vous cherchez vite, sur vos ailes sonores,
D'autres lacs et d'autres sources ;
Et l'ennemi que vous ne pouvez braver,
Vous dédaignez du moins d'être ses esclaves.

ÉCRIT

AU CRAYON SUR LA CHAMBRE DE LA CHEMINÉE,

DANS LE PARLOIR DE L'AUBERGE DE KENMORE, TAYMOUTH.

Admirant la Nature dans sa grâce la plus sauvage,
Je parcours d'un pied fatigué ces sites du nord ;
Par maint vallon sinueux et mainte montée pénible,
Séjour du coq de bruyère entouré de sa famille et du mouton timide,
Curieux, je poursuis mon lointain voyage,
Jusqu'à ce que le fameux Breadalbane se découvre à ma vue. —
Chaque vallée profonde empêche la rencontre des monts,
Les bois, irrégulièrement éparpillés, revêtent leurs vastes flancs ;
Le lac qui s'étend caché dans le sein des collines
Remplit l'œil d'admiration et de stupeur ;
Le Tay, qui fait de charmants détours, dans son orgueil naissant,
Le palais qui s'élève sur son bord verdoyant ;
Les plaines bordées de bois dans le goût natif de la nature ;
Les éminences qu'elle a laissées tomber dans sa hâte insouciante ;
Les arches enjambant le courant nouveau-né ;
Le village, étincelant aux rayons du midi —

* * * * * * *

De poétiques ardeurs gonflent mon sein,
Quand j'erre seul près de la cellule moussue de l'ermite ;
L'aspect mouvant des bois qui pendent au-dessus ;
Le rugissement incessant des flots fougueux qui tombent —

* * * * * * *

Ici la Poésie pourrait éveiller sa lyre accordée par le ciel,
Et regarder dans la nature avec une ardeur créatrice;
Ici, à demi réconciliée avec les torts du destin,
L'Infortune pourrait égarer librement ses pas allégés;
Et le Désappointement, dans ces lieux solitaires, [mées;]
Trouver un baume qui adoucit ses blessures cuisantes et enveni-
Ici le Chagrin frappé au cœur pourrait élever ses regards vers le
Et le Mérite outragé accorder oubli et pardon à l'homme. [ciel,]

* * * * * * *

ÉCRIT AU CRAYON,

DEBOUT PRÈS DE LA CHUTE DE FYERS,

A COTÉ DE LOCH-NESS.

Entre les montagnes tapissées de bruyères et les bois échevelés.
Le mugissant Fyers verse ses flots couverts de mousse,
Jusqu'à ce qu'il jaillisse en plein sur les amas de rochers,
Où, par une brèche informe, il s'écoule retentissant.
Aussi haut s'élancent dans l'air les torrents qui se brisent,
Aussi profondément les vagues reculant écument en bas.
Rapide, sur le roc descend la nappe blanchissante,
Qui déchire, invisible, l'oreille de l'écho surpris. [cessantes,]
Obscure, derrière les brouillards qui s'élèvent, et les ondées in-
La vieille caverne à la vaste enceinte, ouvre sa sombre gueule.
Toujours la rivière lutte et s'efforce à cette ouverture,
Et toujours en bas l'horrible chaudière bout —

* * * * * * *

SUR LA NAISSANCE D'UN ENFANT POSTHUME,

NÉ DANS DES CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES DE DÉTRESSE DE FAMILLE.

Charmante petite fleur, gage d'un grand amour,
  Et objet de bien des prières,
Quel cœur de pierre n'attendrirais-tu pas,
  Si faible, si charmante et si belle!

Novembre se traîne dans la prairie,
  Tout glacé, sur ta forme aimable;
Et il n'y est plus, hélas! l'arbre protecteur
  Qui t'aurait garanti de la tempête.

Puisse Celui qui fait tomber la pluie,
Et qui donne des ailes au vent déchaîné,
Te protéger de l'ondée qui fouette,
De la neige et de la gelée cuisante!

Puisse Celui qui, ami de la douleur et du besoin,
Guérit les différentes peines de la vie,
Protéger et défendre la plante mère,
Et guérir ses cruelles blessures!

Tout dernièrement elle fleurissait, fortement enracinée,
Belle, au matin de l'été;
Faible à présent, elle se courbe sous l'orage,
Sans abri et délaissée.

Bénie soit ta fleur, aimable bouton
Echappé à la main des méchants!
Et que de toi sorte maint rejeton
Pour orner notre terre!

LE SIFFLET.

BALLADE.

Comme l'histoire authentique en prose du Sifflet est curieuse, je la donnerai ici. — A la suite d'Anne de Danemarck, quand elle vint en Écosse avec notre Jacques VI, vint aussi un gentilhomme danois de taille gigantesque et de grande bravoure, et champion sans pareil de Bacchus. Il avait un petit sifflet d'ébène qu'au commencement des orgies il posait sur la table, et le dernier qui était en état d'y souffler, quand tous les autres en étaient devenus incapables sous l'influence de la bouteille, devait emporter le sifflet comme trophée. Le Danois produisit des lettres attestant ses victoires, sans une seule défaite, dans les cours de Copenhague, Stockholm, Moscou, Varsovie, et dans plusieurs des petites cours de l'Allemagne, et défia les ivrognes de l'Écosse à l'alternative d'essayer sa prouesse, ou sinon de reconnaître leur infériorité. — Après avoir battu bien des Écossais, le Danois en vint aux mains avec sir Robert Lawrie de Maxwelton, qui, après trois jours et trois nuits de lutte opiniâtre, laissa le Scandinave sous la table,

Et entonna sur le sifflet son aigre Requiem.

Sir Walter, fils de sir Robert, perdit dans la suite le sifflet contre Walter Riddel de Glenriddel, son beau-frère. — Le vendredi, 16 octobre 1790, à Friars-Carle, le sifflet fut de nouveau disputé par le sir Robert Lawrie de Maxwelton actuel; Robert Riddel, esq. de Glenriddel, descendant direct et représentant de Walter Riddel, qui avait gagné le sifflet, et dans la famille de qui il était resté; et Alexander Ferguson, esq. de Craigdarroch, qui descendait également du grand sir Robert, lequel dernier gentleman remporta les honneurs difficiles du champ de bataille.

Je chante un sifflet, un sifflet de prix,
Je chante un sifflet, l'orgueil du Nord,

Qui fut apporté à la cour de notre bon roi d'Ecosse,
Et long-temps l'Ecosse entière retentira de ce sifflet.

Voyant le vieux Loda[1] pleurer toujours l'âme de Fingal,
Le dieu de la bouteille le renvoie de sa salle —
« Ce sifflet est votre gage de défi; allez en Ecosse, [plus! »]
Et envoyez-les en enfer à force de boire, ou que je ne vous revoie

Les vieux poètes ont chanté, et les vieilles chroniques disent
Quels champions s'aventurèrent, quels champions tombèrent;
Le fils du grand Loda était toujours triomphant
Et entonnait sur le sifflet son perçant Requiem.

Jusqu'à ce que Robert, seigneur de Cairn et de Scaur,
Sans rival le verre en main, invincible à la guerre,
Plongeât sa pauvre divinité dans une ivresse aussi profonde que
Jamais flot de la Baltique ne fut plus ivre que lui. [la mer.]

Ainsi Robert, victorieux, a gagné ce trophée,
Qui depuis est resté dans sa maison pendant des siècles,
Jusqu'à ce que trois nobles champions, et tous de son sang,
Aient renouvelé encore la lutte joviale.

Trois joyeux compagnons, au cœur sans défaut:
Craigdarroch, si fameux pour l'esprit, le mérite, et la science des
Et le fidèle Glenriddel, si bon juge en vieilles monnaies, [lois;]
Et le vaillant sir Robert, profond connaisseur en vieux vins.

Graigdarroch commença, avec une langue douce comme de l'huile,
Invitant Glenriddel à lui céder la proie;
Sinon il assemblerait les chefs du clan
Et essaierait de nouveau avec du claret, qui serait le vainqueur.

« Par les dieux des anciens! » repartit Glenriddel,
« Avant que je cède un prix si glorieux,
J'évoquerai l'ombre du grand Rorie More[2]
Et je viderai vingt fois sa corne avec lui. »

Sir Robert, qui est un soldat, n'eut pas la prétention de faire un dis-
Mais jamais il n'a tourné le dos à son ennemi — ni à son ami; [cours,]
Et il dit qu'on jetât bas le sifflet qui était le prix du combat,
Et qu'il mourrait jusqu'au genou dans le claret, avant de céder.

Nos héros vont s'asseoir à la table de Glenriddel,
Si connue pour noyer le chagrin et le souci,
Mais pas plus fameuse pour son vin et son accueil, [dame.]
Que pour le sens, l'esprit et le goût d'une aimable et charmante

1. Voir Caric-Thura d'Ossian.
2. Voir le tour de Johnson aux Hébrides.

Un barde fut choisi pour être témoin du combat,
Et conter aux âges futurs les exploits du jour;
Un barde qui détestait toute tristesse et mauvaise humeur,
Et eût souhaité que le Parnasse fût un vignoble.

Le dîner fini, ils attaquent le claret,
Et chaque nouveau bouchon est une nouvelle source de joie;
Déjà si unis par les liens d'une vieille amitié et parenté,
Leurs liens se resserraient à mesure qu'ils les mouillaient.

Le plaisir redoublait d'ardeur à chaque rasade;
Le brillant Phœbus ne vit jamais si joyeuse compagnie.
Et jura qu'il était au désespoir de les quitter. [matin.]
Mais Cynthia lui fit entendre qu'il les retrouverait le lendemain

Six bouteilles chacun, ils avaient bien employé la nuit,
Quand le vaillant sir Robert, pour terminer le combat,
Vida d'une seule rasade une bouteille de vin rouge,
Et jura que c'était ainsi que faisaient leurs ancêtres.

Alors le digne Glenriddel, si prudent et si sage,
Ne voulut plus soutenir cette guerre impie;
Un ancien, revêtu d'autorité, se vautrer dans le vin!
Il laissa cette besogne impure à des gens moins en Dieu.

Le vaillant sir Robert combattit ferme jusqu'au bout;
Mais qui peut lutter contre le destin et des rasades d'une quarte?
Pourtant le destin dit — Un héros doit périr au grand jour;
Le brillant Phœbus se leva donc — et le chevalier tomba par terre.

Alors se leva notre barde, comme un prophète en boisson : —
« Craigdarroch, tu prendras ton essor quand la création s'abîmera!
Mais si tu veux fleurir immortel dans mes rimes,
Allons — encore une bouteille — et tu touches au sublime!

» Ta race, qui a lutté pour la liberté avec Bruce,
Produira toujours des héros et des patriotes :
A toi donc le laurier et à moi la palme;
Tu as conquis le champ de bataille, par ce brillant dieu du jour! »

SECONDE ÉPITRE A DAVIE,

FRÈRE POÈTE,

MISE EN TÊTE DES POÈMES DE DAVID SILLAR,

PUBLIÉS A KILLMARNOCK, EN 1789.

VIEUX VOISIN,

Je suis six fois votre débiteur
Pour votre habile et amicale lettre;
Quoique je doive le dire, je vous soupçonne de flatterie,
Vous parlez si bien;
Pour mon pauvre sot babil rimé,
Un peu moins suffirait.

En bon état soit votre cœur, et en bon état votre violon;
Puisse long-temps votre coude se trémousser et se démener,
Pour vous égayer dans les divers tracas
Des soucis du monde,
Jusqu'à ce que les enfants de vos enfants caressent affectueusement
Vos vieux cheveux gris.

Mais, DAVIE, mon garçon, j'ai peur que vous ne soyez trop léger;
On me dit que vous avez négligé la muse;
Et s'il en est ainsi, vous devriez être battu
Jusqu'à ce que vous vous donniez de la peine;
Des mains telles que les vôtres ne devraient jamais être dispensées
Qu'on ménage qui l'on voudra. [d'agir,]

Pour moi, je suis sur le bord du Parnasse,
Torturant les mots pour les faire rimer;
Tantôt stupide d'amour, tantôt stupide de boisson,
Avec les filles ou les francs-maçons;
Et tantôt, mais toujours trop tard, je trouve
Belles les sages leçons.

Entre tous les fils étourdis de l'homme,
Parlez-moi du corps des Bardes;
Excepté si c'est à quelque projet frivole
De rimes sonores,
Du diable s'ils pensent jamais!
J'en pourrais jurer.

Nulle pensée, nulle vue, nul plan de vie,
Nuls soins pour nous donner joie ou peine:

Mais simplement nous mettons la main à la poche,
Et tant qu'il s'y trouve quelque chose,
Nous allons joyeusement en vrais hurluberlus,
Sans nous inquiéter davantage.

Gloire à la rime! c'est toujours un trésor;
Mon principal, presque mon seul plaisir,
Au logis, aux champs, à l'ouvrage, au repos,
La Muse, pauvre fille,
Quoique ses chants soient rudes et grossiers,
Est rarement paresseuse.

Restez fidèle à la Muse, mon aimable Davie :
Le monde peut vous jouer plus d'un tour;
Mais pour la Muse, elle ne vous quittera jamais,
Si pauvre que vous puissiez être,
Non, quand même vous boiteriez, avec les éparvins,
De porte en porte.

ADIEU A L'AYRSHIRE.

Lieux de peine et lieux de plaisir,
Lieux qui réveillez d'anciennes pensées;
Lieux de peine et lieux de plaisir,
Maintenant un triste et dernier adieu!

Beau Doon, si charmant au crépuscule,
Adieu avant que je parte!
Beau Doon, où, rôdant de bonne heure,
J'ourdis ma première chanson rustique!

Adieu bosquets où l'Amour décevant
Asservit pour la première fois mon cœur,
Où je goûtai les joies les plus douces, —
Joies qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

Amis, toujours si près de mon cœur,
Vous m'avez rendu les moments chers;
Mais, hélas! forcé de me séparer de vous,
Oh! quel coup cruel!

Amis! retenez cette larme au départ,
Quoiqu'elle me soit doublement chère!

Si je pouvais m'en croire digne,
Combien je serais plus heureux.

Lieux de peine et lieux de plaisir,
Lieux qui réveillez d'anciennes pensées,
Lieux de peine et lieux de plaisir,
Maintenant un triste et dernier adieu!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

CHANSONS.

I.

UN BOUTON DE ROSE.

Un bouton de rose, comme je me promenais de bonne heure,
Au pied d'une butte entourée de blé,
Penchait si gentiment sa tige épineuse
  Sous la rosée du matin!

Avant que les ombres de l'aube aient fui deux fois,
Etalé dans toute sa gloire empourprée,
Et inclinant sa tête riche de rosée,
  Il parfume le jeune matin.

Dans le buisson, une petite linotte
Pressait amoureusement son nid caché;
La rosée reposait froide sur sa poitrine
  De si bonne heure ce matin.

Elle verra bientôt sa tendre couvée,
L'orgueil, le plaisir du bois,
Parmi les nouvelles feuilles, vertes et trempées de rosée,
  Eveiller le jeune matin.

Ainsi toi, cher oiseau, jeune et belle Jeany,
Sur la corde tremblante ou l'air vocal,
Tu payeras en doux accents le tendre soin
  Qui garde ton jeune matin.

Ainsi toi, charmant bouton de rose, jeune et gai,
Tu resplendiras plein de beauté au jour,
Et tu réjouiras le rayon du soir de la mère
  Qui veilla sur ton jeune matin.

II.

ADIEU AUX FRÈRES DE LA LOGE DE SAINT JAMES,

TARBOLTON.

Adieu! un chaleureux et tendre adieu,
  Chers frères du nœud mystique!
Vous du petit nombre des favorisés, des illuminés
  Compagnons de mes joies mondaines!
Quoique je doive me hâter vers des terres étrangères,
  Poursuivant la boule glissante de la Fortune,
Le cœur attendri, et l'œil plein de larmes,
  Je penserai toujours à vous, quoique bien loin.

Souvent je me suis réuni à votre bande joyeuse,
  Et nous avons passé la nuit en gais festins;
Souvent, honoré du commandement suprême,
  J'ai présidé les fils de la lumière:
Et à cette clarté hiéroglyphique
  Que les artisans seuls peuvent voir,
La mémoire fidèle écrira dans mon cœur
  Ces scènes heureuses quand je serai bien loin.

Puissent la liberté, l'harmonie et l'amour
  Vous unir pour le grand dessein,
Sous l'œil omniscient d'en haut
  Le glorieux architecte divin,
Afin que vous puissiez garder la ligne infaillible,
  Vous élevant toujours par la loi du plomb,
Jusqu'à ce que l'ordre brillant reluise complétement,
  Telle sera ma prière quand je serai bien loin.

Et vous, adieu! Vous que vos mérites appellent
  Justement à porter ce signe suprême!
Que le ciel bénisse votre honoré et noble nom,
  Cher à la Maçonnerie et à l'Ecosse!
Permettez-moi ici une dernière requête
  Quand vous vous assemblez tous annuellement,
Un coup à la ronde, je le demande avec une larme,
  Pour le barde qui est bien loin.

III.

J'errais, suivant les détours du Nith,
Pour observer les douces fleurs naissantes ;
J'errais, suivant les détours du Nith,
Pour rêver à Philis et la chanter.

CHŒUR.

Fi de vos belles et de vos beautés !
Elles ne pourront jamais se comparer à elle.
Quiconque a rencontré ma Philis
A rencontré la reine des belles.

La marguerite amuse ma tendre fantaisie,
Si innocente, si simple, si sauvage;
O toi, dis-je, emblème de ma Philis,
Car c'est l'enfant de la simplicité.
Fi, etc.

Le bouton de rose, c'est la rougeur de mon enchanteresse,
Sa douce lèvre de baume quand on la presse :
Qu'il est beau, qu'il est pur, le lis;
Mais plus beau et plus pur est son sein.
Fi, etc.

Cette touffe de gaies fleurs dans le bosquet
Ne saurait rivaliser avec ma Philis;
Son haleine est l'haleine du chèvrefeuille,
Ce diamant de rosée, son œil.
Fi, etc.

Sa voix est le chant du matin,
Qui éveille le bois étalant sa verdure
Quand Phœbus regarde par-dessus les montagnes,
La musique, le plaisir et l'amour.
Fi, etc.

Mais la beauté, comme elle est fragile et fugitive,
C'est la fleur d'un beau jour d'été !
Tandis que le mérite dans l'âme de ma Philis
Fleurira sans déclin.
Fi, etc.

IV.

Un tendre baiser, et puis nous nous séparons;
Un adieu, hélas, éternel !

Je te ferai raison avec les larmes d'un cœur déchiré,
Je te donnerai pour gage de violents soupirs et gémissements.
Qui dira que la fortune l'afflige,
Tant qu'elle lui laisse l'étoile de l'espérance?
Moi, aucune lueur riante ne m'éclaire;
Le sombre désespoir m'entoure de ténèbres.

Je ne blâmerai jamais ma partialité,
Rien ne pouvait résister à ma Nancy;
Rien que de la voir, c'était l'aimer;
N'aimer qu'elle, et l'aimer à jamais.
Si nous ne nous étions jamais aimés si tendrement,
Si nous ne nous étions jamais aimés si aveuglément,
Jamais rencontrés — ou jamais séparés,
Nous n'aurions jamais eu le cœur brisé.

Adieu, toi la première et la plus belle!
Adieu, toi la meilleure et la plus chère!
A toi toute joie et tout trésor,
Paix, bonheur, amour et plaisir!
Un tendre baiser, et puis nous nous séparons!
Un adieu, hélas, éternel!
Je te ferai raison avec les larmes d'un cœur déchiré,
Je te donnerai pour gage de violents soupirs et gémissements.

V.

Rendue à la joie, la nature voit
  Sa robe reprendre les couleurs printanières,
Sa chevelure de feuilles flotter au vent,
  Toute fraîche trempée de la rosée du matin.

CHŒUR [1].

Et me faut-il toujours raffoler de Menie [2]
  Et souffrir le dédain qui est dans son œil?
Car il est de jais, de jais noir, et il est comme un épervier,
  Et il ne veut laisser personne tranquille!

En vain pour moi les primevères fleurissent,
  En vain pour moi les violettes poussent;
En vain pour moi dans le vallon ou dans le bois
  Le mauvis et le linot chantent.
    Et me faut-il toujours, etc.

1. Ce chœur fait partie d'une chanson composée à Edimbourg, par un ami particulier de l'auteur. — 2. Abréviation ordinaire de Marianne.

Le laboureur conduit gaiement son attelage,
  Avec joie le semeur attentif va tout doucement;
Mais pour moi la vie est un rêve fatigant,
  Le rêve de quelqu'un qui ne s'éveille jamais.
    Et me faut-il toujours, etc.

La poule d'eau folâtre effleure l'onde,
  Les halbrans crient dans les roseaux,
Le cigne altier nage majestueux,
  Et tout est heureux excepté moi.
    Et me faut-il toujours, etc.

Le gardeur de moutons ferme sa porte à deux battants,
  Et sur les bruyères siffle sa note aiguë,
Il erre d'un pas libre, inégal,
  Je le rencontre sur la colline humide de rosée.
    Et me faut-il toujours, etc.

Et quand l'alouette, entre l'ombre et la lumière,
  Joyeuse s'éveille à côté de la marguerite,
Et s'élève en chantant sur ses ailes frémissantes,
  Spectre épuisé de douleur, je me glisse vers mon logis.
    Et me faut-il toujours, etc.

Viens, Hiver, avec ton hurlement courroucé,
  Et courbe dans ta rage l'arbre dépouillé;
Ton obscurité soulagera mon âme désolée,
  Car alors toute la nature est triste comme moi!

CHOEUR.

Et me faut-il toujours raffoler de Menie,
  Et souffrir le dédain qui est dans son œil?
Car il est de jais, de jais noir, et il est comme un épervier,
  Et il ne veut laisser personne tranquille!

VI.

FRAGMENT.

Quand mon lit serait là-bas dans la lande,
  Sur la bruyère dans mon plaid,
Heureux pourtant, heureux je serais,
  Si j'avais ma chère Peggy de Montgomerie.

Lorsque sur la colline fondraient de violentes tempêtes,
  Et que les nuits d'hiver seraient sombres et pluvieuses,

Je chercherais quelque vallon, et dans mes bras
J'abriterais ma chère Peggy de Montgomerie.

Si j'étais un baron fier et puissant,
Et qu'un cheval et des valets attendissent tout prêts,
Alors toute la joie que cela me donnerait,
Ce serait de la partager avec Peggy de Montgomerie.

* * * * * * *

VII.

Entre les arbres où les abeilles bourdonnantes
Se suspendaient aux boutons et aux fleurs, oh!
La vieille Caledon tira son embouchure,
Et chantait sur sa cornemuse; oh!
C'était pibrock, chanson, strathspey, ou reels,
Elle les gazouillait bien clairement; oh!
Quand survint un hurlement de voix étrangères,
Qui la mit sens dessus dessous, oh!

Leurs chants de chapon et leurs étranges ah! ah!
Ils épouvantent nos oreilles, oh!
La ruche affamée gratta et piqua
Jusqu'à ce que nous fussions endoloris et harassés: Oh!
Mais un fantôme royal qui jadis fut coffré
En prison dix-huit ans au loin, oh!
Tira sur un joueur de violon dans le nord,
Ce qui les mit sens dessus dessous, oh!

* * *

VIII.

OH! QUAND J'AURAI VINGT ET UN ANS, TAM.

CHŒUR.

Oh! quand j'aurai vingt et un ans, Tam,
Eh! eh! mes chers vingt et un ans, Tam!
J'enseignerai à mes parents une chanson bruyante,
Quand j'aurai vingt et un ans, Tam.

Ils me tyrannisent cruellement, et me font plier,
Et me donnent l'air d'un être stupide!

Mais trois petites années auront bientôt fait leur tour,
Et alors j'aurai vingt et un ans, Tam.
Oh! quand j'aurai, etc.

Une pièce de terre, un tas de choses
M'ont été laissés par ma tante, Tam;
Je n'aurai rien à demander à parents ni alliés,
Quand j'aurai vingt et un ans, Tam.
Oh! quand j'aurai, etc.

Ils veulent tous me faire épouser un riche nigaud,
Bien que moi-même j'en aie assez, Tam;
Mais, écoute, mon garçon, voilà ma main,
Je suis à toi à vingt et un ans, Tam.
Oh! quand j'aurai, etc.

IX.

SOMBRE DÉCEMBRE.

Je te salue encore une fois, sombre Décembre!
Je te salue encore une fois avec chagrin et souci;
Triste fut la séparation dont tu me fais souvenir,
Ma séparation d'avec Nancy, oh! pour ne plus la revoir.

La séparation des tendres amants est un plaisir doux et pénible,
L'espoir luit mollement sur l'heure du départ;
Mais l'affreuse émotion d'un adieu pour toujours,
Est une angoisse sans mélange et une franche agonie.

Furieuse comme l'hiver qui ravage à présent la forêt,
Jusqu'à ce que la dernière feuille de l'été se soit envolée,
Telle est la tempête qui a ébranlé mon sein
Depuis que ma dernière espérance et ma dernière consolation [m'ont quitté.]
Toujours quand je te saluerai, sombre Décembre,
Toujours je te saluerai avec chagrin et souci,
Car triste fut la séparation dont tu me fais souvenir,
Ma séparation d'avec Nancy, oh! pour ne plus la revoir!

X.

Anna, tes charmes enflamment mon sein,
Et consument mon cœur de soucis:
Mais, ah! combien il est inutile d'admirer

Quand le sort défend d'espérer !
Pourtant en ta présence, aimable belle !
L'espoir peut être pardonné ;
Car certes il serait impie de désespérer
Etant si fort en vue du ciel.

XI.

LE LABOUREUR.

Comme j'errais un matin au printemps,
J'entendis un jeune laboureur chanter d'une voix douce ;
Et comme il chantait, il disait ces mots : [mai. —]
Il n'y a pas de vie comme celle du laboureur dans le doux mois de

L'alouette, au matin, se lèvera de son nid
Et montera dans l'air, la rosée sur sa poitrine,
Et avec le joyeux laboureur elle sifflera et chantera,
Et, à la nuit, elle s'en retournera à son nid.

XII.

VA DONC POUR UNE FILLE AVEC UNE DOT.

Fi des alarmes ensorcelantes de la beauté,
La maigre petite beauté que vous serrez dans vos bras :
Oh ! donnez-moi la fille qui a des arpents de charmes,
Oh ! donnez-moi la fille qui a des fermes bien montées.

CHOEUR.

Va donc pour une fille avec une dot, va pour une fille avec une dot ;
Oui, pour une fille avec une dot ; à moi les jolies guinées jaunes.

Votre beauté est une fleur qui s'épanouit le matin,
Et se fane d'autant plus vite, que plus vite elle croît ;
Mais, qu'ils sont ravissants, les charmes des belles collines vertes !
Chaque printemps elles sont de nouveau parées de belles brebis
Va donc, etc. [blanches.]

Et, même quand cette beauté a rendu votre âme heureuse,
Ce que la beauté a de plus brillant peut rassasier, une fois possédé ;
Mais les chers mignons jaunes à l'empreinte de Georget,
Plus long-temps vous les avez — plus ils sont caressés.
Va donc, etc.

XIII.

Là-bas derrière ces montagnes où coule le Lugar[1]
Parmi les bruyères et les mousses touffues, oh!
Le soleil d'hiver a clos le jour,
Et je vais aller trouver Nannie, oh!

Le vent d'ouest siffle avec force;
La nuit est sombre et pluvieuse, oh!
Mais je prendrai mon plaid, et je m'échapperai,
Et franchirai les collines pour aller trouver Nannie, oh!

Ma Nannie est charmante, gracieuse et jeune;
Sans ruses artificieuses pour vous séduire, oh!
Malheur à la langue flatteuse
Qui tromperait ma Nannie, oh!

Son visage est beau, son cœur est vrai,
Elle est aussi innocente que jolie, oh!
La paquerette qui s'ouvre, humide de rosée,
N'est pas plus pure que Nannie, oh!

Ma classe est celle d'un paysan,
Et il y a peu de gens qui me connaissent, oh!
Mais que m'importe combien peu ils sont,
Je suis toujours bien venu de Nannie, oh!

Mon salaire d'un sou fait toute ma richesse,
Et il faut que je le gère avec économie, oh!
Mais les biens du monde ne m'inquiètent jamais,
Mes pensées sont toutes pour ma Nannie, oh!

Notre vieux maître se réjouit de voir
Ses moutons et ses vaches profiter à souhait, oh!
Mais je suis aussi joyeux, moi qui mène sa charrue,
Et qui n'ai d'autre souci que Nannie, oh!

Vienne le bien, vienne le mal, peu m'importe,
Je prendrai ce que le ciel m'enverra, oh!
Je n'ai pas d'autre soin dans la vie,
Que de vivre et d'aimer ma Nannie, oh!

1. Originairement, Stinchar.

XIV.

Voici l'heure, le bateau arrive ;
  Tu pars, bien-aimée de mon cœur !
Séparé de toi, puis-je vivre?
  Mais le sort l'a voulu, et nous devons nous séparer.
Je viendrai voir souvent ces vagues qui s'enflent,
  Souvent je hélerai l'île lointaine là-bas :
« C'est ici que je reçus son dernier adieu;
  Là j'aperçus pour la dernière fois sa voile évanouie. »

Le long du rivage solitaire,
  Tandis que l'oiseau de mer au vol rapide crie autour de moi,
A travers l'onde qui roule et se brise en rugissant,
  Je tournerai vers l'ouest mon œil plein de désirs :
Que tu es heureux, ô bois de l'Inde, dirai-je,
  Où maintenant peut aller ma Nancy !
Tandis qu'elle aime à s'égarer parmi tes fleurs,
  Oh ! dis, rêve-t-elle à moi?

XV.

LE BOIS DE CRAIGIE-BURN.

Près de toi, chérie, près de toi, chérie,
  Oh ! être couché près de toi !
Oh ! doucement, profondément il peut bien dormir,
  Celui qui est au lit près de toi.

Le soir s'abaisse plein de charme sur le bois de Craigie-Burn,
  Et le matin s'y éveille joyeux :
Mais l'orgueil du printemps dans le bois de Craigie-Burn
  Ne saurait m'apporter que du chagrin.
    Près de toi, etc.

Je vois s'épanouir les feuilles et les fleurs,
  J'entends chanter les sauvages oiseaux,
Mais ils n'ont aucun attrait pour moi,
  Dont les soucis torturent le cœur.
    Près de toi, etc.

Je ne puis parler, je ne dois pas parler.
  Je ne l'ose pas de peur de vous irriter :

Mais mon secret amour brisera mon cœur,
Si je le cache plus long-temps.
Près de toi, etc.

Je te vois gracieuse, droite et grande,
Je te vois charmante et belle;
Mais, oh! quels seront mes tourments,
Si tu refuses ton Johnie!
Près de toi, etc.

Te voir dans les bras d'un autre,
Etre amoureux et languir,
Ce serait ma mort, on le verra,
Mon cœur éclaterait de douleur.
Près de toi, etc.

Mais Jeanie, dis que tu veux être à moi,
Dis que tu n'aimes personne plus que moi;
Et tous mes jours de vie à venir
Je t'adorerai plein de reconnaissance.
Près de toi, etc.

XVI.

JOYEUSE ELLE ÉTAIT.

Joyeuse, joyeuse et enjouée elle était,
Joyeuse elle était partout :
Joyeuse sur les bords de l'Ern,
Mais plus joyeuse dans le vallon de Glenturit.

Près d'Auchtertyre croît le chêne,
Sur les bords de l'Yarrow, le bouleau;
Mais Phémie était une plus belle fille
Que n'en ont jamais vu les rives de l'Yarrow.
Joyeuse, etc.

Son regard était comme une fleur de mai,
Son sourire était comme un matin d'été;
Elle sautillait sur les bords de l'Ern
Aussi légère qu'un oiseau sur une épine.
Joyeuse, etc.

Son beau visage était aussi paisible
Que celui d'un agneau dans un pâturage;

Le soleil du soir ne fut jamais si doux
  Que l'était le clignement de l'œil de Phémie.
    Joyeuse, etc.

J'ai parcouru toutes les montagnes des hautes-terres,
  Et j'ai été dans les basses-terres :
Mais Phémie était la plus joyeuse fille
  Qui ait jamais foulé la verdure couverte de rosée.
    Joyeuse, etc.

XVII.

J'ai été joyeux là-bas sur cette colline,
  Comme les agneaux que j'avais devant moi :
Toutes mes pensées insouciantes et libres
  Comme la brise qui passait sur moi :
A présent ni passe-temps ni jeu,
  Ni gaieté ni chanson ne peuvent plus me plaire ;
Leslie est si belle et si froide,
  Que le souci et la douleur s'emparent de moi.

Lourde, lourde est la tâche
  De déclarer un amour sans espoir :
Tremblant, je ne sais que la regarder,
  Soupirant, muet, désespéré !
Si elle ne veut pas calmer les tourments
  Qui gonflent mon sein,
Sous une touffe de gazon vert
  Bientôt sera ma demeure.

XVIII.

LES BOULEAUX D'ABERFELDY.

Jolie fille, voulez-vous aller, voulez-vous aller, voulez-vous aller,
Jolie fille, voulez-vous aller aux bouleaux d'Aberfeldy ?

Voici que l'été commence à s'éveiller sur les collines en fleur,
Et que le ruisseau de cristal brille ;
Venez, allons passer les jours de soleil
  Sous les bouleaux d'Aberfeldy.
    Jolie fille, etc.

Tandis que les noisettes pendent au-dessus de leurs têtes,
Les petits oiseaux chantent joyeusement,
Ou passent rapidement d'une aile folâtre
Dans les bouleaux d'Aberfeldy.
Jolie fille, etc.

Les collines montent comme de hautes murailles,
Le torrent écumeux tombe avec un sourd rugissement,
Ombragé de bois odorants et touffus,
Les bouleaux d'Aberfeldy.
Jolie fille, etc.

Les pâles rochers sont couronnés de fleurs,
Le ruisseau verse son onde blanchissante sur les cataractes,
Et, se relevant, mouille d'une pluie brumeuse
Les bouleaux d'Aberfeldy.
Jolie fille, etc.

XIX.

LA BELLE PETITE.

Ma belle petite, ma bonne petite,
Mon aimable petite, si tu étais à moi,
Je te porterais dans mon sein,
De peur de perdre mon bijou.

D'un œil plein de désirs et de langueur
Je regarde ton joli visage;
Et mon cœur est engourdi de douleur
A l'idée que ma belle petite ne serait pas à moi.

Esprit, grâce, amour et beauté
Brillent dans une seule constellation;
T'adorer est mon devoir,
Déesse de mon âme!
Ma belle petite, etc.

XX.

LE VIEILLARD.

Tout récemment, revêtus de joyeuse verdure,
Les bois égayaient le jour;

Sous de douces ondées les fleurs riantes
Se paraient d'un double éclat :
Mais à présent nos joies se sont envolées
Devant le souffle de l'hiver !
Pourtant le nouveau mois de mai, dans ses riches atours,
Les ramènera toutes.

Mais sur ma tête blanche aucun dégel bienfaisant
Ne fondra les neiges de l'âge.
Mon vieux tronc, sans toit ni abri,
S'affaisse sous la fureur de l'hiver de la vie.
Oh! la vieillesse a de rudes journées,
Et des nuits d'insomnie pénible !
Age d'or de la première jeunesse,
Pourquoi ne reviens-tu pas ?

XXI.

Près de la rivière d'Allan il m'arriva d'errer.
Lorsque Phœbus s'enfonçait derrière Benledi [1],
Les vents chuchotaient à travers le bois,
Le blé jaune ondoyait mollement ;
J'écoutais une chanson d'amour,
Et songeais aux nombreux plaisirs du jeune âge,
Et toujours les échos du bois sauvage répétaient —
Oh! je t'aime tendrement, Annie.

Oh! heureux soit le berceau de chèvrefeuille,
Qu'aucun lutin nocturne ne l'effraie ;
Et que jamais le chagrin ne souille l'heure,
Le lieu ni l'instant où je rencontrai ma chérie !
Sa tête sur mon sein palpitant,
Elle dit, en s'affaissant : « Je suis à toi pour jamais ! »
Tandis que maint baiser scellait
Le vœu sacré de ne jamais nous séparer.

La rive couverte de primevères est le séjour favori du printemps,
L'été aime à suivre les troupeaux.
Combien gai, durant ses jours qui raccourcissent,
Est l'automne sous ses vêtements jaunes !
Mais peuvent-ils attendrir le cœur brûlant,
Ou enchaîner l'âme dans une volupté muette,
Ou darder le ravissement au travers de chaque nerf,
Comme de la rencontrer, elle le trésor de notre sein ?

1. Montagne occidentale de Strath-Allan, haute de 3009 pieds.

XXII.

IMITATION D'UNE VIEILLE CHANSON JACOBITE.

Près des murs du château, là-bas, à la fin du jour,
J'entendis un homme chanter, quoique sa tête fût grise;
Et, comme il chantait, ses larmes tombaient rapides —
Il n'y aura jamais de paix jusqu'à ce que Jamie rentre chez lui.

L'Eglise est en ruines, l'Etat est en proie aux discordes,
Aux fourberies, oppressions et guerres meurtrières;
Nous n'osons pas le dire, mais nous savons qui est à blâmer —
Il n'y aura jamais de paix jusqu'à ce que Jamie rentre chez lui.

Mes sept beaux enfants pour Jamie ont tiré l'épée,
Et maintenant je pleure autour de leurs lits verts dans le cimetière:
Cela a brisé le tendre cœur de ma fidèle vieille dame —
Il n'y aura jamais de paix jusqu'à ce que Jamie rentre chez lui.

Maintenant la vie est un fardeau qui me courbe à terre,
Depuis que j'ai perdu mes fils, et qu'il a perdu sa couronne;
Mais jusqu'à mon dernier moment mes paroles seront les mêmes —
Il n'y aura jamais de paix jusqu'à ce que Jamie rentre chez lui.

XXIII.

PEUX-TU ME QUITTER AINSI, MA KATY?

CHOEUR.

Peux-tu me quitter ainsi, ma Katy?
Peux-tu me quitter ainsi, ma Katy?
Tu sais bien que mon cœur souffre,
Et peux-tu me quitter ainsi, par pitié?

Est-ce là le tendre sentiment que tu m'avais juré,
Partir si cruellement, ma Katy?
Est-ce là la récompense de ton berger fidèle —
Un cœur souffrant, brisé, ma Katy?
Peux-tu, etc.

Adieu, et puissent jamais de tels chagrins ne déchirer
Ton cœur volage, ma Katy?
Tu peux en trouver qui t'aimeront tendrement,
Mais non d'un amour comme le mien, ma Katy.
Peux-tu, etc.

XXIV.

CHŒUR.

Appelle les brebis sur les hauteurs,
Appelle-les où croît la bruyère,
Apppelle-les où roule le ruisseau,
Ma belle chérie.

Ecoute la chanson du soir du mauvis
Qui résonne dans les bois de Clouden ;
Allons donc faire parquer les moutons.
Ma belle chérie.
Appelle, etc.

Nous descendrons le long de Clouden,
A travers les noisetiers aux branches étendues,
Sur les vagues qui glissent charmantes
Aux rayons si clairs de la lune.
Appelle, etc.

Là-bas les tours silencieuses de Clouden,
Où à minuit, au clair de lune,
Sur les fleurs courbées par la rosée,
Les fées dansent si gaiement.
Appelle, etc.

Tu ne craindras ni spectre ni lutin ;
Tu es si chère à l'amour et au ciel
Que rien de mauvais ne saurait t'approcher,
Ma belle chérie.
Appelle, etc.

Aimable et jolie comme tu l'es,
Tu as vraiment dérobé mon cœur ;
Je puis mourir — mais non te quitter,
Ma belle chérie.
Appelle, etc.

XXV.

CLARINDA.

Clarinda, maîtresse de mon âme,
Le temps a parcouru sa carrière !
Le malheureux sous le terrible pôle
Ainsi contemple son dernier soleil.

Dans quelle sombre caverne de nuit glacée
  S'enfuira le pauvre Sylvandre,
Privé de toi, sa vie et sa lumière,
  Le soleil de toute sa joie?

Nous nous séparons — mais par ces gouttes précieuses
  Qui remplissent tes yeux charmants!
Nulle autre lumière ne guidera mes pas,
  Jusqu'à ce que tes rayons brillants reparaissent.

Elle, le beau soleil de tout son sexe,
  A fait le bonheur de mon jour glorieux :
Et la faible lueur d'une planète
  Pourrait fixer mon hommage!

XXVI.

Viens, laisse-moi te prendre sur mon sein
  Et jurer que nous ne nous séparerons jamais;
Et je mépriserai comme la plus vile poussière
  Les richesses et grandeurs de ce monde :
Et entends-je ma Jeanie avouer
  Qu'elle éprouve de semblables transports;
Si la vie m'est si chère, c'est seulement
  Afin de pouvoir vivre pour l'aimer.

Ainsi dans mes bras, avec tous tes charmes,
  Je serre mes innombrables trésors;
Je ne demanderai pour ma part du ciel
  Que le plaisir d'un tel moment;
Et par tes yeux d'un si beau bleu,
  Je jure que je suis à toi pour jamais!
Et sur tes lèvres je scelle mon serment,
  Et jamais je ne le romprai.

XXVII.

Content de peu, et joyeux de plus,
Chaque fois que je me rencontre avec le chagrin et le souci,
Je leur donne une taloche, quand ils passent d'un pied traînant,
Avec une tasse de bonne ale et une vieille chanson écossaise.

Parfois je coudoie une pensée tourmentante :
Mais l'homme est un soldat, et la vie est un combat;

Ma gaieté et ma bonne humeur sont de l'argent dans ma poche, [cher.]
Et ma liberté est ma seigneurie, à laquelle nul monarque n'ose tou-

Quand une année d'ennuis serait ma destinée,
Une nuit de bonne camaraderie raccommode tout :
Lorsqu'il est enfin au bienheureux terme de son voyage,
Qui diable pense jamais à la route qu'il a faite ?

Que la chance aveugle bronche et trébuche en chemin, [rogne :]
Que ce soit vers moi, que ce soit loin de moi, laissez faire la ca-
Vienne le repos, ou vienne le travail; vienne le plaisir ou la peine,
Mon plus gros mot est — « Bienvenu, encore une fois bienvenu ! »

XXVIII.

Berger abusé, le plaisir
Que peut te donner la beauté volage
N'est qu'un trésor enchanté,
Tes espérances seront bientôt trompées.

Les vagues sur l'Océan,
Les brises follement vagabondes,
Le mouvement incertain des nuages,
Ne sont que des types de la femme.

Oh ! n'es-tu pas honteux
De raffoler d'un trait !
Si tu veux qu'on t'appelle homme,
Méprise la sotte créature.

Va trouver un brave garçon;
Pose devant toi de bon claret :
Tiens ferme jusqu'à ce que tu sois ivre,
Et alors au lit glorieusement !

XXIX.

LES VOLONTAIRES DE DUMFRIES.

Avril 1795.

La Gaule hautaine nous menace d'une invasion?
Eh bien, que les chenapans y prennent garde, monsieur,
Il y a des murailles de bois sur nos mers.

Et des volontaires sur le rivage, monsieur.
Le Nith courra vers Corsincon,
Le Criffel s'abîmera dans Solway,
Avant que nous permettions à un ennemi étranger
De se rassembler sur le sol breton !
Avant que, etc.

Oh ! ne soyons pas, comme des chiens hargneux,
Divisés et en querelle;
Jusqu'à ce que tout d'un coup entre un franc chenapan,
Qui nous mette d'accord avec un bâton.
Que la Bretagne soit toujours fidèle à la Bretagne,
Soyons unis entre nous;
Car ce n'est jamais que par des mains bretonnes
Que les torts des Bretons doivent être redressés.
Car ce n'est, etc.

Dans la chaudière de l'Eglise ou de l'Etat,
Il peut se faire qu'une pièce manque;
Mais du diable si un coquin de chaudronnier étranger
Y fera entrer un clou.
Le sang de nos pères a payé cette chaudière;
Et qui oserait la gâter,
Par le ciel, le chien sacrilége
Servira de combustible pour la faire bouillir.
Par le ciel, etc.

Le misérable qui reconnaîtrait un tyran,
Et le misérable, son digne frère,
Qui voudrait mettre la populace au-dessus du trône,
Puissent-ils être damnés ensemble !
Qui ne chantera pas « Dieu sauve le roi [1], »
Sera pendu aussi haut que le clocher;
Mais tout en chantant « Dieu sauve le roi, »
Nous n'oublierons jamais le peuple.
Mais tout en chantant, etc.

XXX.

DUNCAN GRAY.

Duncan Gray vint ici faire sa cour,
Ah ! ah ! quelle cour !
Le joyeux soir de Noël que nous étions gris
Ah ! ah ! quelle cour !

1 *God save the king.*

Maggie leva bien haut la tête,
Regarda de travers et très-fièrement,
Et força le pauvre Duncan de se tenir à distance.
Ah! ah! quelle cour!

Duncan supplia, et Duncan pria.
Ah! ah, etc.
Meg fut aussi sourde qu'Ailsa Craig,
Ah! ah! etc.
Duncan soupira en dehors et en dedans,
Pleura à se troubler et à se perdre la vue,
Parla de sauter dans une chute d'eau;
Ah! ah! etc.

Le temps et la chance ne sont qu'une marée,
Ah! ah! etc.
L'amour dédaigné est dur à supporter,
Ah! ah! etc.
Irai-je, comme un sot, dit-il,
Mourir pour une pécore hautaine?
Elle peut aller — en France pour moi!
Ah! ah! etc.

Comment cela se fait, que les docteurs le disent,
Ah! ah! etc.
Meg devint malade — à mesure qu'il devint bien portant,
Ah! ah! etc.
Quelque chose la blesse au cœur,
Pour se soulager elle pousse un soupir,
Et, Dieu! ses yeux, ils disaient tant de choses!
Ah! ah, etc.

Duncan était un garçon compatissant;
Ah, ah! etc.
L'état de Maggie était piteux,
Ah! ah! etc.
Duncan ne pouvait pas la tuer,
La pitié grandissant étouffa sa rancune;
Maintenant ils sont contents et joyeux tous les deux.
Ah! ah! quelle cour!

XXXI.

CHŒUR.

La plus belle des filles des bords du Devon,
Du Devon limpide, du Devon sinueux,

Veux-tu ne plus froncer le sourcil,
Et sourire comme tu avais coutume de faire ?

Tu sais fort bien que je t'aime tendrement :
As-tu pu prêter l'oreille à la malignité !
Oh ! l'amour ne s'est-il pas écrié : « Arrête,
Ne traite point ainsi un fidèle amant ? »
La plus belle fille, etc.

Allons donc, la plus belle des belles,
Rends-moi ma part de ces sourires habituels ;
Et par ta beauté je jure
Que mon cœur ne connaîtra pas d'autre amour que le tien.
La plus belle fille, etc.

XXXII.

CHANT DE GUERRE.

Scène — un champ de bataille, temps du jour — le soir ; les blessés et les mourants de l'armée victorieuse sont supposés entonner ensemble le CHANT suivant :

Adieu, beau jour, terre verte, et vous, cieux,
Qu'égaie en ce moment le large soleil qui se couche ;
Adieu, amours et amitiés, ô vous chers et tendres nœuds,
Notre carrière est parcourue !

Toi, hideux roi des terreurs, sombre ennemi de la vie,
Va effrayer le lâche et l'esclave ;
Va leur apprendre à trembler, tyran cruel ! mais sache
Que tu n'as pas de terreurs pour le brave.

Tu frappes le lourd paysan, il s'enfonce dans l'obscurité,
Et ne sauve pas même un nom du naufrage ;
Tu frappes le jeune héros — but glorieux !
Il tombe, dans toute la splendeur de sa réputation !

Au champ du fier honneur — notre épée dans nos mains,
Pour sauver notre roi et notre pays —
Tandis que la victoire éclaire la chute des derniers grains de sable
Oh ! qui ne voudrait mourir avec les braves ! [de la vie,]

XXXIII.

Adieu, onde qui coule en serpentant
  Autour de la demeure d'Eliza !
O Mémoire ! épargne-moi ces cruelles angoisses
  Dans mon cœur qui se gonfle :
Condamné à traîner ma chaîne sans espoir,
  Et pourtant à languir en secret,
A sentir un feu dans chaque veine,
  Sans oser découvrir ma torture.

Des amants le plus misérable, invisible, inconnu
  Je voudrais bien cacher mes chagrins :
Le soupir qui éclate, le gémissement involontaire
  Trahissent l'amant malheureux.
Je sais que tu me condamnes au désespoir,
  Et que tu ne veux ni ne peux me soulager;
Mais, Eliza, écoute ma seule prière,
  Par pitié pardonne-moi !

J'ai entendu la musique de ta voix,
  Sans savoir qu'elle me rendait esclave;
J'ai vu tes yeux, sans rien craindre,
  Jusqu'à ce que des craintes ne fussent plus capables de me [sauver :]
L'imprudent matelot ainsi éperdu,
  Voyant le torrent qui roule,
Au milieu des horreurs qui l'entourent s'abîme enfin
  Dans la ruine qui l'accable.

XXXIV.

ADIEU DE MAC-PHERSON.

Adieu, sombres et forts cachots,
  Destinée du misérable !
Le temps de Mac-Pherson ne sera pas long
  Sur la potence que voilà.

CHŒUR.

Si étourdiment, si folâtrement,
  Si intrépidement il alla;
Il joua un reel et le danse
  Sous la potence.

Oh! qu'est-ce que la mort? Un dernier souffle—
Sur plus d'une plaine sanglante
Je l'ai affrontée; et dans ce lieu
Je la méprise encore!
Si étourdiment, etc.

Détachez-moi les mains,
Et apportez-moi mon épée;
Et il n'y a pas un homme dans toute l'Ecosse
Que je ne brave au premier mot.
Si étourdiment, etc.

J'ai vécu une vie de trouble et de querelles;
Je meurs par trahison :
Le cœur me brûle de devoir partir,
Et de n'être pas vengé.
Si étourdiment, etc.

Maintenant, adieu lumière, brillant soleil,
Et tout ce qui est sous le ciel!
Puisse la honte des lâches entacher le nom
Du misérable qui n'ose pas mourir!
Si étourdiment, etc.

XXXV.

LAMENTATION D'UNE MÈRE SUR LA MORT DE SON FILS.

Le Destin donna l'ordre, la flèche vola,
Et perça le cœur de mon enfant chéri;
Et avec lui se sont envolées toutes les joies
Que la vie pouvait m'offrir.
Sous de cruelles mains l'arbrisseau tombe,
Et gît déshonoré dans la poussière :
Ainsi tomba l'orgueil de toutes mes espérances,
L'ombrage futur de ma vieillesse.

La linotte dans le buisson
Pleure ses petits qu'on lui a ravis;
Ainsi moi, songeant à mon enfant chéri que j'ai perdu,
Je me lamente tous les jours de ma vie.
O Mort, j'ai souvent craint ton coup fatal,
Maintenant, je lui tends avec ardeur mon sein nu;
Ares la bonté de m'étendre par terre,
Que je repose avec celui que j'aime!

XXXVI.

SIFFLEZ SUR LE RESTE.

Premièrement quand Maggy faisait mon souci,
Je trouvais que le ciel était dans ses yeux;
Maintenant nous sommes mariés—n'en demandez pas davantage—
Sifflez sur le reste.
Meg était modeste, Meg était douce,
La belle Meg était l'enfant de la nature —
Plus fins que moi y sont trompés; —
Sifflez sur le reste.

Comment nous vivons, ma Meg et moi,
Comment nous nous aimons et comment nous nous accordons,
Je ne m'inquiète pas combien peu de gens le voient: —
Sifflez sur le reste.
Qui je voudrais voir la pâture des vers
Servie dans son suaire,
Je pourrais l'écrire — mais Meg le verrait —
Sifflez sur le reste.

XXXVII.

AFTON.

Coule doucement, bel Afton, entre tes vertes rives.
Coule doucement, je te chanterai une chanson à ta louange;
Ma Mary est endormie près de ton eau murmurante,
Coule doucement, bel Afton, ne trouble pas son rêve.

O toi, pigeon ramier dont l'écho résonne à travers le vallon,
Vous, merles farouches qui sifflez cachés là-bas dans les épines.
Et toi, vanneau à la crête verte, cesse ton cri,
Je vous somme de ne pas troubler ma belle endormie.

Qu'elles sont hautes, bel Afton, les montagnes qui t'avoisinent,
Sillonnées au loin de clairs ruisseaux à la course sinueuse;
Là j'erre chaque jour quand midi monte au ciel,
Et j'ai sous les yeux mes troupeaux et la chère cabane de ma Mary.

Quel charme dans tes bords et dans les vertes vallées d'en bas,
Où sauvages dans les bois fleurissent les primevères!

Là souvent, lorsque le doux soir pleure sur la prairie,
Le bouleau embaumé ombrage ma Mary et moi.

Ton îlot de cristal, Afton, avec quelle grâce il coule
Et serpente près de la chaumière où demeure ma Mary!
Comme tes eaux se jouent en baignant ses pieds de neige, [limpide!]
Tandis que cueillant des fleurs odorantes, elle remonte ton courant

Coule doucement, bel Afton, entre tes vertes rives,
Coule doucement, belle rivière, le sujet de mes chants;
Ma Mary est endormie près de ton eau murmurante,
Coule doucement, gracieux Afton, ne trouble pas son rêve.

XXXVIII.

Délaissée, mon amour, privée de toute consolation,
Loin, loin de toi, j'erre ici,
Loin, loin de toi, sort rigoureux,
Dont surtout je murmure, mon amour.

CHOEUR.

Oh! si seulement, mon amour, tu étais auprès de moi,
Seulement auprès, auprès, auprès de moi;
Avec quelle bonté tu m'égaierais,
Et mêlerais tes soupirs aux miens, mon amour!

Autour de moi se rembrunit un ciel d'hiver,
Qui détruit chaque bouton d'espérance et de joie;
Et je n'ai ni abri, ni refuge, ni asile,
Si ce n'est dans tes bras, mon amour.
Oh! si seulement, etc.

Rôle cruel de l'amitié changée et refroidie
D'empoisonner le dard impitoyable de la fortune —
Ne brisons pas ton cœur fidèle,
Et ne disons pas que ce sort est le mien, mon amour.
Oh! si seulement, etc.

Mais, quoique les instants volent avec une vitesse attristante,
Oh! laisse-moi croire que nous nous reverrons;
Ce seul rayon de douce consolation
Peut briller sur ta Chloris, mon amour.
Oh! si seulement, etc.

XXXIX.

ELIZA.

Loin de toi, Eliza, je dois partir,
  Et loin de ma rive natale;
Les destins cruels jettent entre nous
  Le rugissement d'un océan sans bornes :
Mais les océans sans bornes, qui rugissent au loin,
  Entre mon amour et moi
Ne pourront jamais, jamais séparer
  Mon cœur et mon âme de toi.

Adieu, adieu, chère Eliza,
  Fille que j'adore!
Une voix prophétique me dit à l'oreille
  Que nous nous séparons pour ne plus nous revoir!
Mais le dernier battement qui quittera mon cœur,
  Quand la Mort se tiendra victorieuse auprès,
Ce battement, Eliza, t'appartient;
  A toi, ce dernier soupir!

XL.

ÇA DONC, HOTESSE, ADDITIONNE LE COMPTE.

Le jour est parti et la nuit est sombre,
Mais nous ne nous égarerons pas faute de lumière;
Car l'ale et l'eau-de-vie sont les étoiles et la lune,
Et le vin rouge comme du sang est le soleil levant.

CHŒUR.

Ça donc, hôtese, additionne le compte, le compte, le compte,
Ça donc, hôtesse, additionne le compte, et apporte un broc de plus.

La richesse et le repos sont le lot des messieurs,
Et les gens du commun doivent lutter et faire comme ils peuvent;
Mais ici nous sommes tous égaux,
Car tout homme qui est ivre est un lord.
  Ça donc, hôtesse, etc.

Mon broc est une sainte piscine
Qui guérit les blessures du souci et du chagrin,
Et le plaisir est une truite folâtre :
Si vous buvez tout, vous le trouverez au fond.
  Ça donc, hôtesse, etc.

XLI.

MA BELLE MARY.

Va me chercher une pinte de vin
  Et verse-la dans une tasse d'argent,
Que je puisse boire avant de partir
  A la santé de ma belle fillette.
Le bateau se balance à la jetée de Leith,
  Le vent souffle à grand bruit du bac,
Le vaisseau est à l'ancre près de Berwick-Law,
  Et je dois quitter ma belle Mary.

Les trompettes sonnent, les bannières volent,
  Les lances étincelantes s'alignent toutes prêtes ;
Les cris de guerre s'entendent au loin,
  La mêlée s'engage épaisse et sanglante ;
Mais ce ne sont pas les rugissements de la mer ou du rivage
  Qui me feraient désirer de rester plus long-temps ;
Ni les cris de guerre qu'on entend au loin, —
  C'est de te quitter, ma belle Mary.

XLII.

LES JONCS VERDISSENT.

FRAGMENT.

CHŒUR.

Les joncs verdissent, oh !
  Les joncs verdissent, oh !
Les plus douces heures que j'aie jamais passées
  L'ont été parmi les filles, oh !

Il n'y a que souci de tous côtés,
  Dans chaque heure qui passe, oh !
Que signifie la vie de l'homme,
  N'était les filles, oh !
    Les joncs, etc.

Les gens du monde peuvent pourchasser la richesse,
  Et la richesse peut toujours les fuir, oh !

Et, quoique à la fin ils l'attrapent,
Leurs cœurs ne peuvent jamais en jouir, oh !
Les joncs, etc.

Mais donnez-moi une heure propice, le soir,
Mes bras autour de ma chérie, oh !
Et les soins du monde, et les gens du monde
Peuvent aller sens dessus dessous, oh !
Les joncs, etc.

Pour vous, gens prudents qui ricanez de ceci,
Vous n'êtes que des ânes privés de sens, oh !
L'homme le plus sage que le monde ait jamais vu
Aimait passionnément les filles, oh !
Les joncs, etc.

La vieille Nature regarde les chères belles
Comme son plus noble ouvrage, oh !
Elle essaya sur l'homme sa main novice,
Et puis elle fit les filles, oh !
Les joncs, etc.

XLIII.

Si j'avais un antre sur quelque rive lointaine et sauvage,
Où les vents hurlent au rugissement des vagues qui se brisent,
Je voudrais y pleurer mes malheurs,
Y chercher le repos que j'ai perdu,
Jusqu'à ce que mes yeux se fermassent de chagrin
Pour ne plus se réveiller.

La plus fausse des femmes, peux-tu déclarer
Tous tes serments passionnés — aussi légers que l'air ?
Vole vers ton nouvel amant,
Ris de ton parjure,
Puis cherche dans ton sein
Quelle paix existe !

XLIV.

COUREUR DE WILLIE.

Et par ici, et par là, coureur de Willie,
Las maintenant de courir, reste au logis.

Viens sur mon sein, mon seul bien-aimé,
Dis-moi que tu me ramènes mon Willie toujours le même.

Les vents froids d'hiver soufflaient bruyants à notre séparation,
Ce n'était pas l'ouragan qui me faisait monter des larmes aux [yeux;]
Bienvenu maintenant est l'été, et bienvenu mon Willie,
L'été de la nature, et mon Willie de moi.

Rentrez, farouches tempêtes, sommeiller dans vos antres;
Combien vos hurlements terribles alarment une amante!
Brises, éveillez-vous; vagues, roulez doucement,
Et ramenez mon cher garçon dans mes bras.

Mais, oh! s'il est sans foi, et qu'il ne se soucie plus de sa Nannie,
Coule toujours entre nous, mer rugissante;
Puissé-je n'en rien voir, puissé-je n'en rien croire,
Mais penser, en mourant, que mon Willie est à moi!

XLV.

LES BORDS DE LA CREE.

Voici le vallon, et voici le bosquet
Tout au-dessous des bouleaux touffus;
La cloche du village a dit l'heure :
Oh! qui peut retenir ma charmante belle?

Ce n'est pas Maria qui m'appelle à voix basse;
Ce n'est que le souffle embaumé de la brise
Qui se mêle à la cadence expirante de quelque oiseau,
Pour saluer l'étoile humide du soir.

C'est la voix de Maria que j'entends!
Ainsi l'alouette des bois appelle
Sa fidèle petite compagne à la pâture :
C'est à la fois musique — et amour.

Et est-ce bien toi? et es-tu sincère?
Oh! sois bienvenue de l'Amour et de moi,
Et allons renouveler tous nos serments
Le long des bords fleuris de la Cree.

XLVI.

Voici une bouteille et un brave ami,
  Qu'as-tu à désirer de plus, mon homme?
Qui sait, avant que sa vie soit terminée,
  Quelle peut être sa part de souci, mon homme?
  Saisis donc les instants au vol,
  Et uses-en comme tu dois, mon homme:
Crois-moi, le bonheur est un peu prude,
  Et ne vient pas toujours quand on l'appelle, mon homme.

XLVII.

CHŒUR.

A la santé de celle que j'aime tendrement!
A la santé de celle que j'aime tendrement!
Tu es charmante comme le sourire de deux amants qui se rencon-
Et suave comme leur larme au départ — Jessy! [trent,

Quoique tu ne doives jamais être à moi,
  Quoique toute espérance me soit interdite,
T'aimer sans espérance est plus doux
  Que toutes les autres choses de ce monde — Jessy!
    A la santé, etc.

Je me lamente aux gais rayons du jour,
  Quand, sans espoir, je pense à tes charmes;
Mais bienvenu est le rêve du doux sommeil,
  Car alors je suis serré dans tes bras — Jessy!
    A la santé, etc.

Je devine à ce cher sourire d'ange,
  Je devine à cet œil qu'anime l'amour;
Mais pourquoi solliciter un tendre aveu
  Contre le dur et cruel décret de la fortune — Jessy!
    A la santé, etc.

XLVIII.

CHANT PATRIOTIQUE — INACHEVÉ.

A la santé de ceux qui sont absents,
A la santé de ceux qui sont absents;
Et ceux qui ne veulent pas souhaiter bonne chance à notre cause,
Que jamais bonne chance ne soit leur lot!
Il est bon d'être gai et sage,
Il est bon d'être honnête et franc,
Il est bon de défendre la cause de la Calédonie,
Et de s'en tenir au buffle et au bleu [1].

A la santé de ceux qui sont absents,
A la santé de ceux qui sont absents,
A la santé de Charlie [2], le chef du clan,
Quoique sa bande soit petite.
Puisse la liberté remporter la victoire!
Puisse la prudence la garantir de mal!
Puissent les tyrans et la tyrannie combattre dans le brouillard,
Et, s'égarant, aller au diable!

A la santé de ceux qui sont absents,
A la santé de ceux qui sont absents,
A la santé de Tammie [3], cet enfant du Nord
Qui vous a l'oreille de la loi!
Voici la liberté pour celui qui veut lire,
Voici la liberté pour celui qui veut écrire;
Personne n'a jamais craint que la vérité fût entendue,
Si ce n'est ceux que la vérité accuserait.

A la santé de ceux qui sont absents,
A la santé de ceux qui sont absents;
Voici le chef de clan Mac-Leod, un chef qui vaut de l'or,
Quoique élevé au milieu des montagnes de neige!

* * * *

XLIX.

FRAGMENT.

Ses boucles flottantes, aile de corbeau,
Descendent sur son cou et sur son sein;

1. Couleurs des whigs. — 2. Fox. — 3. Thomas, depuis lord Erskine.

Qu'il est doux de presser cette poitrine
Et d'enlacer ce cou!

Ses lèvres sont des roses humides de rosée,
Oh! quel régal que sa jolie bouche!
Ses joues sont d'une couleur plus céleste,
D'un incarnat encore plus divin!

L.

SUR LES MERS ET BIEN LOIN.

Comment mon pauvre cœur peut-il être gai,
Quand mon cher marin est absent?
Comment puis-je supporter l'idée
Qu'il est sur les mers à la rencontre de l'ennemi?
J'ai beau errer, j'ai beau courir,
Toujours mon cœur est avec mon amour;
Rêves de nuit et pensées de jour
Sont avec celui qui est bien loin.

CHOEUR.

Sur les mers et bien loin,
Sur les mers orageuses et bien loin;
Rêves de nuit et pensées de jour
Sont toujours avec celui qui est bien loin.

Quand l'été, à midi, je languis,
Tandis que les troupeaux fatigués sont haletants autour de moi,
Peut-être par ce soleil dévorant
Mon marin fait tonner son fusil:
Balles, épargnez ma seule joie!
Balles, épargnez mon garçon chéri!
Destin, fais de moi ce que tu veux,
Mais épargne celui qui est bien loin.
Sur les mers, etc.

A minuit, par un ciel sans étoiles,
Quand l'hiver règne en maître absolu,
Tandis que les tempêtes ravagent la forêt,
Et que le tonnerre déchire l'air qui hurle,
Attentive au rugissement redoublé
Qui s'enfle sur les rochers du rivage,
Tout ce que je puis — c'est de pleurer et de prier
Pour le bonheur de celui qui est bien loin.
Sur les mers, etc.

Paix, étends ton rameau d'olivier,
Et ordonne à la Guerre farouche de cesser son ravage;
A l'homme, de venir au-devant de l'homme son frère,
Et de le saluer en frère, affectueusement :
Alors puisse le ciel de brises prospères
Remplir les voiles bienvenues de mon marin,
Et conduire dans mes bras celui qu'elles ont en garde,
Mon cher garçon, qui est bien loin !
Sur les mers, etc.

LI.

IMITÉ D'UNE VIEILLE CHANSON ANGLAISE.

Combien cruels sont les parents
Qui prisent seulement les richesses,
Et à un sot opulent
Sacrifient une pauvre femme !
Alors la malheureuse fille
N'a que le choix entre deux maux :
Pour éviter la haine d'un père despote,
Devenir épouse misérable !

Poursuivie par le faucon vorace,
Ainsi vole la colombe tremblante;
Pour éviter la mort qui la menace,
Quelque temps elle a recours à ses ailes,
Jusqu'à ce que, désespérant d'échapper,
Sans abri ni retraite,
Elle se livre à l'impitoyable fauconnier,
Et s'abat à ses pieds.

LII.

Combien longue et triste est la nuit
Quand je suis loin de mon bien-aimé !
Je reste sans dormir du soir jusqu'au matin,
Toute fatiguée que je suis.

CHŒUR.

Car, hélas! ses nuits solitaires sont longues,
Hélas! et ses rêves sont affreux,
Hélas! et son cœur de veuve est bien malade
A celle dont le bien-aimé est absent.

Quand je pense aux jours si gais
  Que j'ai passés avec toi, mon bien-aimé,
Et maintenant aux mers qui rugissent entre nous,
  Comment ne serais-je pas triste ?
    Car, hélas ! etc.

Que vous marchez lentement, Heures pesantes ;
  Combien les jours de chagrin sont lugubres !
Ce n'était pas ainsi que vous passiez
  Quand j'étais avec mon bien-aimé.
    Car, hélas ! etc.

LIII.

— Mon mari, mon mari, cessez votre vacarme.
  Plus de fureur inutile, monsieur ;
Quoique je sois votre femme légitime,
  Je ne suis point votre esclave, monsieur.

— Un des deux doit pourtant obéir,
  Nancy, Nancy ;
Est-ce l'homme ou la femme, dis.
  Mon épouse Nancy !

— Si le mot du seigneur est toujours
  Servitude et obéissance,
J'abandonnerai mon souverain seigneur,
  Et alors adieu l'allégeance.

— Je serai triste de cette perte,
  Nancy, Nancy !
Pourtant je tâcherai de me tirer d'affaire,
  Mon épouse Nancy.

— Il faut donc que mon pauvre cœur se brise,
  Je touche à ma dernière heure ;
Quand vous m'aurez mise en terre,
  Songez, songez comment vous le supporterez.

— J'espère et mets ma confiance dans le ciel,
  Nancy, Nancy ;
De le supporter il me donnera la force,
  Mon épouse Nancy.

— Eh bien, monsieur, parmi les morts silencieux
  J'essaierai encore de vous épouvanter ;
A minuit autour de votre lit
  D'horribles spectres viendront vous visiter.

— J'en épouserai une autre comme ma chère
Nancy, Nancy;
Alors tout l'enfer s'enfuira de peur,
Mon épouse Nancy.

LIV.

JE CONFESSE QUE TU ES SI BELLE...

Je confesse que tu es si belle
Que j'aurais été dans l'amour jusqu'au cou,
Si je n'avais pas vu que la plus légère prière
Que puissent faire les lèvres savait émouvoir ton cœur.

Je te confesse charmante, mais je vois
Que tu es si prodigue de tes charmes
Que tes faveurs sont le vent stupide
Qui baise chaque chose qu'il rencontre.

Vois ce jeune bouton de rose riche de rosée,
Si pudique au milieu de ses épines natales;
Comme il perd vite son parfum et sa couleur,
Une fois cueilli et porté comme un hochet commun.

Un pareil sort t'attend avant peu,
Quoique tu puisses gaiement fleurir quelque temps;
Mais bientôt tu seras jetée de côté
Comme une herbe commune et vile.

LV.

Je rêvais que j'étais couché dans un lieu où des fleurs poussaient
Gaiement dans un rayon de soleil.
Ecoutant chanter les oiseaux en liberté,
Près d'une chute d'eau limpide.
Tout à coup le soleil devint sombre et menaçant,
Des tourbillons de vent ébranlèrent les bois;
Les arbres se battaient avec leurs vieux bras
Au-dessus de la vague enflée et trouble.

Tel fut le matin trompeur de ma vie,
Tels les plaisirs que je goûtai;
Mais, long-temps avant midi, de bruyantes tempêtes déchaînées

Détruisirent tout mon bonheur dans sa fleur.
Quoique la fortune volage m'ait trompé,
Qu'elle m'ait promis le bien et n'ait tenu que le mal,
Qu'elle m'ait enlevé mainte joie et mainte espérance,
Je porte un cœur qui me soutiendra.

LVI.

LA FILLE AUX YEUX BLEUS.

J'ai pris hier une route malencontreuse,
Une route dont je me repentirai cruellement, j'ai peur;
J'ai puisé ma mort dans deux jolis yeux,
Deux charmants yeux d'un beau bleu.
Ce n'étaient pas ses brillantes boucles d'or,
Ses lèvres pareilles à des roses trempées de rosée,
Son sein gonflé et d'un blanc de lis; —
C'étaient ses yeux d'un si beau bleu.

Elle parlait, elle souriait, elle séduisit mon cœur,
Elle charma mon âme, je ne sais comment;
Et pourtant l'atteinte, la blessure mortelle,
Vint de ses yeux d'un si beau bleu.
Mais, faute de parler on manque souvent son coup,
Peut-être écoutera-t-elle mon vœu:
Si elle refuse, j'imputerai ma mort
A ses deux yeux d'un si beau bleu.

LVII.

PERSONNE.

J'ai une femme à moi,
Je ne partagerai avec personne;
Je ne me laisserai pas faire cocu,
Je ne ferai cocu personne.

J'ai deux sous à dépenser,
De cela — je ne remercie personne;
Je n'ai rien à prêter,
Je n'emprunterai de personne.

Je ne suis de personne le seigneur,
Je ne serai l'esclave de personne ;
J'ai une bonne et large épée,
Je ne me laisserai battre par personne.

Je serai joyeux et libre,
Je ne m'attristerai pour personne ;
Si personne ne se soucie de moi,
Je ne me soucierai de personne.

LVIII.

Je repasserai toujours par la ville là-bas,
Et par le jardin vert, encore;
Je repasserai toujours par la ville là-bas
Et verrai ma belle Jeanne encore.

Personne ne saura, personne ne devinera
Ce qui me ramène par cette route encore,
Excepté elle, ma toute belle et fidèle amie,
Et nous nous rejoindrons à la dérobée encore.

Elle rôdera près du chêne
Quand approchera l'heure du rendez-vous encore,
Et lorsque je verrai sa charmante forme,
Oh! ma foi! elle me sera doublement chère encore.

LIX.

Je te baiserai encore, encore,
Et je te rebaiserai encore,
Oui, je te baiserai encore, encore,
Ma belle Peggy Alison!

Tous les soucis et toutes les craintes, quand tu es près de moi,
Je les défie à jamais, oh!
De jeunes rois, sur leur trône d'hier,
Ne sont pas si heureux que moi, oh!
Je te baiserai, etc.

Quand tu es dans mes bras, avec tous tes charmes,
Je serre mes innombrables trésors, oh!

Je ne demande pour ma part du ciel
  Que le plaisir d'un tel moment, oh !
    Je te baiserai, etc.

Et par tes yeux, d'un si beau bleu,
  Je jure que je suis à toi pour jamais, oh ! —
Et sur tes lèvres je scelle mon serment,
  Et jamais je ne le romprai, oh !
    Je te baiserai, etc.

LX.

LA JEUNE PAYSANNE.

En été, quand le foin était fauché,
  Et que le blé ondoyait vert dans chaque champ,
Quand la luzerne fleurissait blanche sur la prairie,
  Et que les roses s'épanouissaient dans chaque buisson,
L'enjouée Bessy, dans l'endroit où on trait les vaches,
  Dit : Je me marierai, arrive que pourra ;
Là-dessus une femme ridée par l'âge prit la parole,
  Un bon avertissement ne fait pas de mal.

C'est vous qui en avez, des amoureux,
  Et, ma fille, vous êtes bien jeune, vous savez ;
Mais attendez un peu, et choisissez adroitement
  Une riche cuisine, un riche parloir :
Il y a Johnie de Buskie-Glen,
  Pleine est sa grange, pleine est son étable ;
Retenez cela de moi, ma belle poule,
  C'est l'abondance qui entretient le feu de l'amant.

Johnie du val de Buskie ?
  Je ne m'en soucie pas tant que d'une mouche ;
Il aime si fort ses récoltes et ses vaches,
  Qu'il n'a pas d'amour disponible pour moi :
Mais Robie me fait gaiement les yeux doux,
  Et je sais bien qu'il m'aime tendrement ;
Une œillade de lui, je ne la donnerais pas
  Pour Buskie-Glen et tout son avoir.

O fille étourdie, la vie est un combat !
  Si uni que soit le chemin, la lutte est rude ;
Mais toujours la main pleine est celle qui se bat le mieux,
  Le souci de la faim est un cruel souci :
Mais les uns veulent dépenser, et les autres économiser,

Et les gens volontaires doivent avoir leur volonté ;
Selon que vous brasserez, ma belle fillette,
Faites attention qu'il vous faudra boire l'ale.

Oh ! l'argent m'achètera des sillons de terre,
Et l'argent m'achètera des moutons et des vaches ;
Mais le cœur sensible du charmant amour,
L'or et l'argent ne sauraient l'acheter :
Nous pouvons être pauvres — Robie et moi,
Léger est le fardeau que l'amour impose ;
Le contentement et l'amour amènent la paix et la joie,
Qu'ont de plus les reines sur leur trône ?

LXI.

APRÈS TOUT, APRÈS TOUT.

Est-ce à l'honnête pauvreté
A pencher la tête ; etc.?
Le lâche esclave, nous le laissons de côté,
Nous osons être pauvres après tout.
Après tout, après tout,
Malgré nos travaux obscurs, etc.,
Le rang n'est que l'empreinte de la guinée,
L'homme en est l'or après tout.

Qu'importe que notre chère à dîner soit grossière,
Que nous portions de la bure grise, etc.?
Donnez aux sots leur soie, et aux vauriens leur vin,
Un homme est un homme après tout ;
Après tout, après tout,
Malgré l'éclat de leur clinquant, etc.,
L'honnête homme, si pauvre qu'il soit,
Est le roi des hommes après tout.

Vous voyez ce jeune gaillard, traité de lord,
Qui se prélasse, et regarde fixement, etc.;
Quoique des centaines de gens se prosternent devant sa parole,
Ce n'est qu'un sot après tout :
Après tout, après tout,
Malgré son ruban, son étoile, etc.,
L'homme d'un esprit indépendant
Voit tout cela et rit de tout.

Un roi peut faire un chevalier à ceinturon,
Un marquis, un duc, etc.;

Mais un honnête homme dépasse son pouvoir,
  En bonne foi, il n'y saurait parvenir!
Après tout, après tout,
  Malgré leurs dignités, etc.,
La force du bon sens et la fierté du mérite
  Sont des rangs plus hauts que tout.

Prions donc qu'il advienne.
  Comme il adviendra après tout,
Que le bon sens et le mérite, par toute la terre,
  Aient le dessus, etc.!
Après tout, après tout,
  Il est encore à venir après tout,
Que l'homme pour l'homme, dans le monde,
  Soit un frère après tout!

LXII.

IMITÉ D'UNE VIEILLE CHANSON ANGLAISE.

C'était au charmant mois de mai,
Quand toutes les fleurs étaient fraîches et gaies,
Qu'un matin, au point du jour,
  La jeune et charmante Chloé

S'éveilla d'un sommeil paisible,
Mit son manteau et ses bas,
Et sur le pré fleuri elle va,
  La jeune et charmante Chloé.

CHŒUR.

  Elle était adorable à l'aurore,
    La jeune Chloé, la charmante Chloé,
  Sautant parmi les perles de la plaine,
    La jeune, la charmante Chloé.

Vous auriez vu le peuple ailé
Perché tout autour sur chaque arbre,
D'une voix pleine de suave mélodie,
  Saluer la charmante Chloé;

Jusqu'à ce qu'égayant de ses couleurs le ciel oriental
Le glorieux soleil commençât à se lever,
Surpassé par les yeux brillants
  De la jeune et charmante Chloé.
    Elle était adorable, etc.

LXIII.

C'était la nuit du premier d'août,
  Quand les sillons de blé sont beaux,
A la clarté sereine de la lune,
  Que j'allai trouver Annie :
Le temps s'enfuit sans être remarqué,
  Jusqu'à ce qu'entre tard et de bonne heure,
Sans se faire beaucoup prier, elle convint
  De me voir au milieu de l'orge.

Le ciel était bleu, le vent était calme,
  La lune brillait claire ;
Je l'assis de très-bonne volonté,
  Dans les sillons d'orge.
Je savais que son cœur était à moi ;
  Je l'aimais bien sincèrement,
Je lui donnai baiser sur baiser
  Dans les sillons d'orge.

Je la serrai dans mes bras passionnés,
  Son cœur battait étrangement ;
Bénie soit cette heureuse place
  Dans les sillons d'orge !
Mais par la lune et les étoiles si brillantes
  Qui brillaient si claires à cette heure,
Elle bénira toujours cette heureuse nuit
  Dans les sillons d'orge !

J'ai été gai avec de chers camarades,
  Je me suis diverti à boire ;
J'ai été joyeux en amassant de l'argent ;
  J'ai été heureux en pensant :
Mais tous les plaisirs que j'ai jamais eus,
  Quand on les triplerait largement,
Cette heureuse nuit les valait tous,
  Dans les sillons d'orge.

CHŒUR.

Oh ! les sillons de blé, et les sillons d'orge,
  Et les sillons de blé sont beaux :
Je n'oublierai jamais cette heureuse nuit
  Dans les sillons avec Annie.

LXIV.

Jockey a pris le baiser du départ,
  Par delà les montagnes il est allé,
Et avec lui est tout mon bonheur,
  Il ne me reste que des chagrins.

Epargnez mon amour, vents qui soufflez,
  Neige bourbeuse et pluie battante!
Epargnez mon amour, duvets floconneux
  Chassés sur la plaine glacée!

Quand les ombres du soir s'étendent
  Sur le bel œil joyeux du jour,
Puisse-t-il dormir profondément et tranquillement,
  Puisse son réveil être doux et gai!

Il pensera à celle qu'il aime,
  Il répétera tendrement son nom;
Car si loin qu'il soit errant,
  Le cœur de Jockey est toujours au pays.

LXV.

JOHN ANDERSON.

John Anderson, mon bon ami, John,
  Lorsque nous fîmes connaissance
Vos cheveux étaient pareils au corbeau,
  Votre beau front était uni;
Mais maintenant votre front est chauve, John,
  Vos cheveux sont pareils à la neige:
Mais béni soit votre crâne glacé,
  John Anderson, mon bon ami!

John Anderson, mon bon ami, John,
  Nous avons gravi la colline ensemble;
Et que de jours joyeux, John,
  Nous avons eus l'un avec l'autre!
Maintenant il faut la descendre en chancelant, John;
  Mais nous irons la main dans la main,
Et nous dormirons ensemble au pied,
  John Anderson, mon bon ami.

LXVI.

CHŒUR.

Fille aux cheveux de lin,
Jolie fille, innocente fille,
Veux-tu garder les troupeaux avec moi,
Veux-tu être ma chérie, oh !

Voici que la nature revêt le pré de fleurs,
Et tout est jeune et charmant comme toi ;
Oh ! veux-tu partager ses joies avec moi,
Et dire que tu seras ma chérie, oh !
Fille aux, etc.

Et quand l'ondée bienvenue d'été
Aura ranimé chaque petite fleur languissante,
Nous irons sous l'odorant berceau de chèvrefeuille,
A l'heure étouffante de midi, ma chérie, oh !
Fille aux, etc.

Quand Cynthia éclairera d'un rayon d'argent
Le tondeur fatigué qui retourne chez lui,
Nous nous égarerons dans les champs jaunes qui ondoient
Et parlerons d'amour, ma chérie, oh !
Fille aux, etc.

Et quand le vent d'hiver de ses hurlements
A minuit troublera le repos de ma chère fille,
Serré contre ton sein fidèle
Je t'encouragerai, ma chérie, oh !
Fille aux, etc.

LXVII.

BALLADE ÉCOSSAISE.

En mai dernier un beau galant descendit la longue vallée,
Et m'assourdit cruellement de son amour :
Je dis qu'il n'y avait rien que je détestasse autant que les hommes,
Le diable l'emporte de m'avoir cru, de m'avoir cru,
Le diable l'emporte de m'avoir cru !

Il parla de dards dans mes beaux yeux noirs,
Et jura qu'il mourait d'amour pour moi ;
Je dis qu'il pouvait mourir tant qu'il voudrait pour Jeanne,
Dieu me pardonne d'avoir menti, d'avoir menti,
Dieu me pardonne d'avoir menti !

Une ferme bien montée, dont lui-même était le laird,
Et le mariage sur-le-champ, étaient ses propositions ;
Je ne laissai pas voir que je le savais, ou m'en souciais,
Mais je pensais que je pouvais avoir des offres pires, des offres
Mais je pensais que je pouvais avoir des offres pires. [pires,]

Mais, que croyez-vous ! au bout de quinze jours, ou moins,
Le diable lui donna l'envie d'aller près d'elle,
Il monta par Gateslack chez ma cousine Bessy !
Jugez si, cette pécore, je pus la souffrir, la souffrir,
Jugez si, cette pécore, je pus la souffrir !

Mais, toute la semaine suivante étant dévorée de soucis,
J'allai à la foire de Dalgarnock,
Et ne voilà-t-il pas que mon beau volage était là !
J'ouvris de grands yeux comme si j'avais vu un sorcier, un sor-
J'ouvris de grands yeux comme si j'avais vu un sorcier. [cier,]

Mais par-dessus mon épaule gauche je lui lançai une œillade,
De peur que les voisins ne pussent dire que j'étais effrontée ;
Mon galant cabriola comme s'il était pris de boisson,
Et jura que j'étais sa bien-aimée, sa bien-aimée,
Et jura que j'étais sa bien-aimée.

Je demandai des nouvelles de ma cousine, d'un ton doux et affec-
Si elle avait recouvré l'ouïe, [tueux,]
Et comment ses souliers neufs allaient à ses vieux pieds contre-
Mais, ô ciel ! comme il se mit à jurer, à jurer, [faits—]
Mais, ô ciel ! comme il se mit à jurer !

Il me conjura, pour l'amour de Dieu, de vouloir bien être sa femme,
Sans quoi le chagrin le tuerait :
Si bien que, pour conserver la vie au pauvre hère,
Je pense que je dois l'épouser demain, demain,
Je pense que je dois l'épouser demain.

LXVIII.

Que jamais femme ne se plaigne
D'inconstance en amour ;
Que jamais femme ne se plaigne,
L'homme volage est sujet à courir :

Parcourez des yeux toute la nature,
La puissante loi de la nature, c'est le changement;
Mesdames, ne serait-ce point étrange,
L'homme alors deviendrait un monstre?

Regardez les vents, et regardez les cieux,
Le flux de l'Océan et son reflux;
Le soleil et la lune ne se couchent que pour se lever,
Les saisons se succèdent tour à tour.

Pourquoi donc demander que l'homme si faible
S'oppose au plan de la grande Nature?
Nous serons constants tant que nous pourrons—
Vous ne pouvez pas faire mieux, vous le savez.

LXIX.

SUR LA MALADIE DE CHLORIS.

CHŒUR.

Longue, longue est la nuit,
Triste arrive le lendemain,
Tandis que la joie de mon âme
Est sur son lit de douleur.

Puis-je cesser de m'inquiéter?
Puis-je cesser de languir,
Quand ma chère belle
Est sur sa couche d'angoisse?
Longue, etc.

Tout espoir s'est enfui,
Toute crainte est terreur;
Je redoute même le sommeil,
Tout rêve est horreur.
Longue, etc.

Ecoutez-moi, puissances divines!
Oh! par pitié écoutez-moi!
Prenez-moi tout le reste,
Mais, ma Chloris, conservez-la moi!
Longue, etc.

LXX.

LE JEUNE MONTAGNARD ERRANT[1].

Les vents glacés soufflent avec violence,
La neige couvre les montagnes,
L'hiver aussi de moi s'empare,
Depuis que mon jeune montagnard errant
Porte ses pas au loin de pays en pays.
N'importe où il aille, n'importe où il s'égare,
Puisse le ciel être son gardien,
Et le ramener en sûreté à la jolie Strathspey
Et au beau château de Gordon!

Les arbres qui maintenant gémissent dépouillés,
Seront bientôt couverts de feuilles;
Les petits oiseaux qui soupirent épuisés
Chanteront tous joyeusement,
Et toutes les fleurs pousseront.
Ainsi je me réjouirai tout le jour,
Quand, près de son puissant gardien,
Mon jeune montagnard sera de retour à la jolie Strathspey
Et au beau château de Gordon.

LXXI.

Louis, qu'est-ce que je me soucie de toi,
Ou de Geordie sur son Océan?
Vous n'êtes que des banqueroutiers et des va-nu-pieds pour moi,
Je règne dans le cœur de Jeannie.

Qu'elle couronne mon amour qui est sa loi,
Que dans son sein elle m'élève un trône:
Rois et nations, retirez-vous;
Mendiants effrontés, je vous renie.

LXXII.

Regardez tout ce faste de la mode dispendieuse,
Autour de la fiancée opulente et titrée,

1. Le prince Charles-Édouard.

Mais comparé à la passion réelle,
Pauvre est tout cet orgueil princier.
Que sont ces somptueux trésors ?
Que sont ces plaisirs bruyants ?
La vive et éblouissante splendeur de la vanité et de l'art.
L'éclat du joyau poli
Peut attirer le regard surpris,
Et les brillantes grandeurs de la cour
Peuvent charmer l'imagination,
Mais jamais, jamais elles ne sauraient arriver jusqu'au cœur.

Mais si vous aviez vu ma chère Chloris
Dans sa simple parure ;
Charmante comme la jolie fleur entr'ouverte là-bas,
Qui se referme à l'aspect du jour !
Oh ! alors donnant l'alarme au cœur,
Et charmant tout sans résistance,
Dans les liens délicieux de l'amour elle enchaîne l'âme soumise !
L'Ambition renoncerait
A la couronne impériale du monde :
Même l'Avarice renierait
Sa divinité adorée,
Et sentirait dans chaque veine courir les transports de l'amour.

LXXIII.

Songeant à la mer rugissante
Qui me sépare de mon amour :
Fatiguant le ciel de ma prière fervente
Pour son bonheur, n'importe où il soit.

Tour à tour ballottée de la crainte à l'espoir,
Cédant tard à la loi de la nature,
A voix basse des Esprits, entourant mon oreille,
Me parlent de celui qui est au loin.

Vous que le chagrin n'a jamais blessés,
Vous qui n'avez jamais versé une larme,
Exempts de soucis, environnés de joie,
Le jour pompeux vous est cher.

Aimable Nuit, favorise-moi ;
Doux Sommeil, tire le rideau ;
Esprits bienveillants, revenez vers moi,
Parlez-moi de celui qui est au loin.

LXXIV.

CHLORIS.

Ma Chloris, vois comme les bois sont verts,
  Comme les lits de primevères sont beaux ;
Les brises embaumées éveillent les fleurs,
  Et font flotter tes boucles de lin.

L'alouette évite le palais splendide
  Et chante sur la chaumière,
Car la Nature a un sourire aussi doux, je crois,
  Pour les bergers que pour les rois.

Que les ménestrels fassent résonner la corde habile
  Dans la salle illuminée des seigneurs,
Le berger touche son simple roseau,
  Joyeux, dans le bois de bouleaux.

La fête princière peut regarder
  Notre danse rustique avec dédain,
Mais leurs cœurs sont-ils aussi légers que les nôtres
  Sous l'épine blanche comme le lait ?

Le berger, dans le vallon fleuri,
  Fera l'amour dans sa langue de berger :
Le courtisan dit de plus belles choses,
  Mais son cœur est-il aussi vrai ?

J'ai cueilli dans le bois ces fleurs sauvages, pour parer
  Ton sein sans tache !
Les joyaux des courtisans peuvent attester de l'amour —
  Mais ce n'est pas un amour comme le mien.

LXXV.

Mon père était un fermier
Sur les limites de Carrick, oh !
Et il m'éleva soigneusement
Dans des idées de bienseance et d'ordre, oh !
Il me recommanda d'agir en homme,
Quand je n'aurais jamais un liard, oh !
Car, sans un cœur honnête et mâle,
Nul homme n'est digne d'être regardé, oh !

Alors je me déterminai à prendre
Ma course dans le monde, oh !
Quoiqu'être riche ne fût pas mon désir,
Etre grand avait des charmes, oh !
Mes talents n'étaient pas des pires ;
Mon éducation non plus, oh !
J'étais du moins résolu à essayer
D'améliorer ma position, oh !

De mainte manière, mais sans succès,
Je courtisai la faveur de la fortune, oh !
Toujours quelque cause invisible vint à la traverse
Frustrer chaque effort, oh !
Tantôt j'étais écrasé par des ennemis,
Tantôt abandonné par des amis, oh !
Et, quand j'étais au comble de l'espoir,
C'est toujours alors que j'étais le plus déçu, oh !

Alors, cruellement harassé, et las enfin
Des déceptions de la fortune, oh !
Je laissai là mes plans, comme de vains rêves,
Et j'arrivai à cette conclusion, oh !
Que le passé était mauvais, et l'avenir caché,
Son bien et son mal inconnus, oh !
Mais que l'heure présente était en mon pouvoir,
Et qu'ainsi j'en jouirais, oh !

Je n'avais ni aide, ni espoir, ni perspective,
Ni personne pour m'épauler, oh !
Il fallait donc peiner, et suer, et griller,
Et travailler pour subsister, oh !
A labourer et semer, à moissonner et faucher,
Mon père m'avait élevé de bonne heure, oh !
Car un homme accoutumé au travail, disait-il,
Pouvait lutter avec la fortune, oh !

Ainsi tout obscur, inconnu et pauvre,
Je suis condamné à errer dans la vie, oh !
Jusqu'à ce que je repose mes os fatigués
Dans le sommeil éternel, oh !
Sans but ni souci que d'éviter tout ce qui pourrait
Me causer peine ou chagrin, oh !
Je vis aujourd'hui du mieux que je peux,
Sans m'occuper de demain, oh !

Mais, toujours gai, je suis aussi bien
Qu'un monarque dans un palais, oh !
Quoique l'inimitié de la Fortune me pourchasse toujours
Avec sa malignité habituelle, oh !

Je gagne, il est vrai, le pain de la journée;
Mais jamais je ne puis aller au delà, oh!
Mais, comme le pain de la journée est tout ce dont j'ai besoin
Je ne m'occupe pas beaucoup d'elle, oh!

Quand parfois mon travail
Me procure un peu d'argent, oh!
Quelque infortune inattendue
M'arrive généralement, oh!
Fatalité, méprise, ou négligence,
Ou folle bonté, oh!
Mais, arrive que voudra, je l'ai toujours juré,
Je ne serai jamais mélancolique, oh!

Vous tous qui poursuivez la fortune et le pouvoir
Avec une ardeur infatigable, oh!
Plus vous cherchez le bonheur ici,
Plus vous le perdez de vue, oh!
Eussiez-vous la richesse dont se vante le Potose,
Ou des nations pour vous adorer, oh!
Je préférerai toujours à vous
Un joyeux paysan au cœur honnête, oh!

LXXVI.

TAM GLEN.

Mon cœur se brise, chère petite sœur,
Venez me donner un conseil;
Les fâcher tous, c'est dommage;
Mais que ferai-je de Tam Glen?

Je songe qu'avec un si beau garçon
Dans la pauvreté je me tirerais d'affaire,
Que me fait de nager dans la richesse,
Si je ne dois pas épouser Tam Glen?

Il y a Lowrie le laird de Drumeller :
« Bonjour à vous, bête brute! » Il entre :
Il vante et fait sonner son argent;
Mais quand dansera-t-il comme Tam Glen?

Maman me corne sans cesse aux oreilles
De bien prendre garde aux jeunes gens;
Ils me flattent, dit-elle, pour me tromper,
Mais qui peut penser cela de Tam Glen?

Papa dit que, si je le laisse là,
  Il me donnera mille bons marcs;
Mais, s'il est décidé que je ne dois pas l'avoir,
  Oh! qui pourrais-je acheter qui soit pareil à Tam Glen?

Hier, au jeu de la Saint-Valentin,
  Mon cœur me bondit jusqu'aux lèvres;
Car trois fois j'en tirai un sans manquer,
  Et trois fois il y avait écrit : Tam Glen.

A la dernière veille de la Toussaint[1], j'étais à guetter
  Ma manche de chemise mouillée, comme vous savez;
Sa ressemblance monta dans la maison,
  Et c'étaient juste les culottes grises de Tam Glen!

Venez me conseiller, chère petite sœur, ne tardez pas;
  Je vous donnerai ma belle poule noire
Si vous m'engagez à épouser
  Le garçon que j'aime tendrement, Tam Glen.

LXXVII.

POUR L'AMOUR DE QUELQU'UN.

Mon cœur souffre, je n'ose le dire,
  Mon cœur souffre à cause de quelqu'un;
Je pourrais veiller une nuit d'hiver
  Pour l'amour de quelqu'un.
    Oui-da! pour quelqu'un,
    Oh! oui, pour quelqu'un,
Je pourrais faire le tour du monde
Pour l'amour de quelqu'un.

Vous, puissances, qui souriez à l'amour vertueux,
  Oh! souriez avec bonté à quelqu'un!
Préservez-le de tout danger,
  Et renvoyez-moi sain et sauf ce quelqu'un!
    Oui-da! pour quelqu'un,
    Oh! oui, pour quelqu'un,
Je ferais — que ne ferais-je pas
Pour l'amour de quelqu'un!

1. Voir la pièce qui porte ce titre.

LXXVIII.

La première demi-stance de cette chanson est ancienne, le reste est de moi. BURNS.

Mon cœur est dans les Hautes-Terres, mon cœur n'est point ici :
Mon cœur est dans les Hautes-Terres à chasser le daim :
Chassant le daim sauvage et suivant la biche,
Mon cœur est dans les Hautes-Terres, n'importe où j'aille.
Adieu les Hautes-Terres, adieu le nord,
Terre natale de la valeur, patrie du mérite,
N'importe où j'erre, n'importe où je rôde,
J'aime pour toujours les collines des Hautes-Terres.

Adieu les hautes montagnes couvertes de neige;
Adieu les plaines et les vallées verdoyantes au bas;
Adieu les forêts et les bois sauvagement suspendus;
Adieu les torrents et les flots versés à grand bruit.
Mon cœur est dans les Hautes-Terres, mon cœur n'est point ici;
Mon cœur est dans les Hautes-Terres à chasser le daim :
Chassant le daim sauvage et suivant la biche,
Mon cœur est dans les Hautes-Terres, n'importe où j'aille.

LXXIX.

PEGGY.

La figure de ma Peggy, la tournure de ma Peggy
Réchaufferaient la vieillesse glacée d'un ermite;
Le mérite de ma Peggy, l'esprit de ma Peggy
Charmeraient le premier des mortels.
J'aime l'air angélique de ma Peggy,
Sa figure d'une beauté si vraiment céleste,
Sa grâce naïve si dénuée d'art;
Mais j'adore le cœur de ma Peggy.

La blancheur du lis, les couleurs de la rose,
Le feu brillant d'un œil,
Qui ne reconnaît leur pouvoir magique,
Mais qui ne sait qu'ils se ternissent tous!
La tendre émotion, la larme compatissante,
Le dessein généreux, noblement cher,
Le doux regard qui désarme la fureur,
Ce sont là des charmes immortels.

LXXX.

Aucune noble dame, si belle qu'elle soit,
Ne sera jamais le souci de ma muse;
Tous leurs titres ne sont qu'un vain apparat.
Donnez-moi ma fillette des Hautes-Terres, oh!

CHOEUR.

Dans le vallon touffu, oh!
Au-dessus de la plaine si remplie de joncs, oh!
Je m'assieds de bien bon cœur,
Pour chanter ma fillette des Hautes-Terres, oh!

Oh! si ces collines et ces vallées là-bas étaient à moi,
A moi ce palais et ces beaux jardins!
Le monde alors connaîtrait l'amour
Que je porte à ma fillette des Hautes-Terres, oh!
Dans le vallon, etc.

Mais la Fortune frivole me maltraite,
Et je dois traverser la mer furieuse;
Mais tant que couleront mes flots de pourpre,
J'aimerai ma fillette des Hautes-Terres, oh!
Dans le vallon, etc.

Quoique je traverse des climats étrangers,
Je sais que son cœur ne changera jamais,
Car son sein brûle du feu de l'honneur,
Ma fidèle fillette des Hautes-Terres, oh!
Dans le vallon, etc.

Pour elle j'affronterai le rugissement de la vague,
Pour elle j'affronterai la rive lointaine,
Afin que la richesse de l'Inde puisse jeter du lustre
Autour de ma fillette des Hautes-Terres, oh!
Dans le vallon, etc.

Elle a mon cœur, elle a ma main,
Par les liens sacrés de la vérité et de l'honneur!
Jusqu'à ce que le coup de la mort m'abatte,
Je suis à toi, ma fillette des Hautes-Terres, oh!

Adieu le vallon si touffu, oh!
Adieu la plaine si remplie de joncs, oh!
Il faut maintenant aller dans d'autres lieux,
Chanter ma fillette des Hautes-Terres, oh!

LXXXI.

Je ne suis point un homme d'église pour railler et écrire,
Un homme d'Etat ni un soldat pour intriguer et combattre,
Ni un rusé homme d'affaires combinant un piége,
Car une bouteille au gros ventre fait tout mon souci.

Je n'envie pas le pair, je lui donne son salut;
Je ne dédaigne pas le paysan, si bas qu'il soit;
Mais une réunion de bons garçons, comme ceux qui sont ici,
Et une bouteille comme celle-ci, font ma gloire et mon souci.

Ici le squire passe sur son frère — le cheval;
Là cent pour cent, l'homme de la Cité, avec sa bourse;
Mais voyez-vous la Couronne, comme elle flotte dans l'air!
Là une bouteille au gros ventre calme toujours mon souci.

La femme de mon cœur, hélas! elle est morte;
J'ai couru à l'église pour avoir de douces consolations;
J'ai trouvé que le vieux Salomon avait eu raison de dire
Que la bouteille au gros ventre est un remède à tout souci.

On me persuada une fois de faire une pacotille;
Une lettre m'informa que tout avait péri;—
Mais précisément le vieil hôte poussif montait en se dandinant,
Avec une glorieuse bouteille qui mit fin à mon souci.

« Les soucis de la vie sont des consolations[1], » — maxime posée
Par le barde, comment l'appelez-vous? qui portait la robe noire;
Et ma foi je suis d'accord avec le vieux fat a un cheveu près,
Car une bouteille au gros ventre est un ciel de soucis.

STANCE AJOUTÉE DANS UNE LOGE MAÇONNIQUE.

Versez donc rasade et par-dessus les bords,
Et préparez-vous à jeter les honneurs maçonniques;
Puisse chaque vrai frère du compas et de l'équerre
Avoir une bouteille au gros ventre lorsqu'il est excédé de soucis!

LXXXII.

Maintenant collines et coteaux sont habillés de vert.
Et çà et là poussent les jolies primevères;

1. Nuits d'Young.

Près du ruisseau de Girvan, hanté des fées,
  Les oiselets volent d'une aile folâtre.
Sur les collines de Cassillis quand le soir tombera,
  Fuyons donc avec ma Mary;
Et là saisissons au passage chacun de ses regards d'amour,
  La jolie œillade de Mary !

Celui qui se targue des richesses du monde
  Est souvent possesseur de bien des soucis;
Mais, Mary, elle est tout à moi,
  Ah ! la fortune ne peut me donner davantage !
Parcourons donc les collines de Cassillis
  Avec elle, la fille qui m'est chère;
Et saisissons au passage chacun de ses regards d'amour,
  La jolie œillade de Mary !

LXXXIII.

MA NANNIE EST PARTIE.

Voici que la Nature joyeuse se pare de son vert manteau
Et écoute les agneaux qui bêlent sur les collines, [bois vert;]
Tandis que les oiseaux la saluent de leur gazouillement dans chaque
Mais pour moi tout cela est sans charme — ma Nannie est partie.

Le perce-neige et la primevère ornent nos bois,
Et les violettes se baignent dans l'humidité du matin;
Elles font mal à mon triste cœur, de fleurir si charmantes,
Elles me rappellent Nannie — ma Nannie qui est partie.

Alouette qui t'élances de la rosée de la prairie
Pour avertir le berger des grises lueurs de l'aube,
Et toi, mélodieux mauvis, qui salues le tomber de la nuit,
Cessez par pitié — ma Nannie est partie.

Viens, Automne, si pensive, vêtue de jaune et de gris,
Et calme-moi avec les nouvelles de la nature en décadence.
Le sombre et lugubre hiver, la neige qui fond avec violence
Seuls peuvent me plaire — maintenant que Nannie est partie.

LXXXIV.

CHARMANT DAVIE.

Voici Mai au teint de rose, qui vient avec des fleurs
Parer ses bois joyeux étalant leur verdure ;
Et voici que viennent les heures si heureuses
Où je me promène avec mon Davie.

CHOEUR.

Venez me joindre à la butte de la Sorcière,
Charmant Davie, charmant Davie ;
Là je passerai la journée avec vous,
Mon cher et charmant Davie.

Les eaux limpides tombent autour de nous,
Les gais oiseaux sont tous amoureux,
Les brises embaumées soufflent autour de nous,
Pendant que je me promène avec mon Davie.
Venez, etc.

Quand le matin empourpré fera partir le lièvre
En quête de son repas matinal,
Alors j'irai, à travers la rosée,
Au-devant de mon fidèle Davie.
Venez, etc.

Quand le jour, expirant à l'ouest,
Tire le rideau sur le sommeil de la nature,
Je vole dans les bras de celui que j'aime le mieux,
Et c'est mon cher Davie.
Venez, etc.

LXXXV.

A M. CUNNINGHAM.

Voici que le printemps a habillé les bois de vert
Et a jonché le pré de fleurs ;
On voit le blé, aux sillons ondoyants,
Se réjouir sous les ondées fécondantes ;
Tandis que chaque chose dans la nature s'unit

Pour déposer ses chagrins,
Oh! pourquoi vais-je seul ainsi
Du pas fatigué de la douleur?

La truite là-bas, dans le ruisseau qui serpente,
Glisse, rapide flèche d'argent,
Et, en sûreté sous l'épine touffue,
Défie l'art du pêcheur :
Ma vie était jadis cet insouciant ruisseau,
J'étais cette truite folâtre;
Mais l'amour, de son impitoyable rayon,
A brûlé et tari ma source.

Le lot paisible de la petite fleurette
Qui croît sur le rocher là-bas,
Et qui, sauf le vol du linot, je le sais,
Ne connaît pas de rude attouchement,
Etait le mien, jusqu'à ce que l'amour eût passé sur moi
Et m'eût flétri dans ma fleur;
Et maintenant, sous son souffle desséchant,
Il consume ma jeunesse et ma joie.

L'alouette éveillée s'élance en gazouillant,
Et monte au ciel matinal,
Secouant, joyeuse, ses ailes couvertes de rosée
Sous l'œil vermeil du matin;
Je faisais aussi peu d'attention au pouvoir de la douleur,
Jusqu'à ce que le piége fleuri
De l'amour ensorcelant, dans une heure malencontreuse,
M'eût fait l'esclave du souci.

Oh! si mon lot eût été les neiges du Groenland,
Ou la zone brûlante de l'Afrique,
L'homme et la nature ligués contre moi,
Du moins je n'aurais jamais connu Peggy!
Quelle langue peut dire les douleurs du malheureux
Dont la sentence est « N'espère plus, »
Dans le sein duquel le désespoir
Est l'Esprit le plus bienveillant qui y habite?

LXXXVI.

COMPOSÉ EN AOUT.

Voici que les vents d'ouest et les fusils meurtriers
Amènent l'agréable temps de l'automne :

Le coq part, sur ses ailes frémissantes,
De la bruyère en fleur;
Voici que le grain ondoyant au loin sur la plaine
Réjouit le fermier fatigué:
Et la lune luit brillante, quand je rôde la nuit
Pour rêver à mon enchanteresse.

La perdrix aime les plaines fertiles,
Le pluvier aime les montagnes,
La bécasse hante les vallons solitaires,
Le héron, au vol hardi, les fontaines:
Le ramier rôde dans les bois élevés,
Evitant les sentiers de l'homme;
Le noisetier cache la grive,
L'épine s'étend sur le linot.

Ainsi chaque espèce trouve son plaisir,
La féroce et la tendre;
Les uns se réunissent en société, et se liguent ensemble;
D'autres vont solitaires:
Arrière, arrière, l'empire cruel,
La domination tyrannique de l'homme;
La joie du chasseur, le cri meurtrier,
L'aile éperdue et sanglante!

Mais, chère Peggy, le soir est clair,
Les hirondelles qui effleurent la terre volent en foule;
Le ciel est bleu, les champs sont en vue,
Perdant leur couleur verte et jaunissant:
Viens, égarons nos pas joyeux
Et contemplons les charmes de la nature;
Le blé frémissant, l'épine chargée de fruits,
Et chaque créature heureuse.

Nous marcherons lentement, et causerons doucement,
Jusqu'à ce que la lune silencieuse brille clairement;
J'entourerai ta taille, et, la pressant avec passion,
Je te jurerai que je t'aime bien tendrement:
Ni les ondées du printemps aux boutons de fleurs,
Ni l'automne au fermier,
Ne peuvent être aussi chères que tu me l'es,
Ma belle, ma charmante enchanteresse.

LXXXVII.

Oh! il était beau, cet églantier couvert de roses
Qui fleurissait si loin de la demeure de l'homme;

Et Elle aussi, elle était belle, et, Dieu! combien chère!
Le soir, l'ombrage de l'églantier garantissait du soleil.

Ces boutons de rose là-bas, dans la rosée du matin,
Comme ils sont purs entre les feuilles si vertes!
Mais plus purs étaient les vœux de l'amant
Dont hier fut témoin leur ombrage.

Au fond de son berceau hérissé de piquants,
Cette rose rouge, qu'elle est charmante et belle!
Mais l'amour est une fleur bien plus charmante
Dans le sentier épineux de la vie.

Que le désert non frayé, et le ruisseau qui serpente,
Avec Chloris dans mes bras, soient à moi,
Et je n'envierai ni ne mépriserai le monde;
J'abjure également ses joies et ses chagrins.

LXXXVIII.

FRAGMENT, DANS LE RECUEIL DES CHANTS ÉCOSSAIS DE WITHERSPOON.

Oh! si mon amour était cette rose rouge
Qui croît sur le mur du château,
Et si j'étais, moi, une goutte de rosée
Pour tomber dans son beau sein!

Oh! heureux au delà de toute expression,
J'y savourerais la beauté toute la nuit,
Plongé dans le repos sur ses plis doux comme la soie,
Jusqu'à ce que je fusse chassé par la lumière de Phébus.

[1] Oh! si mon amour était ce beau lilas
Ouvrant ses fleurs violettes au printemps;
Et moi, un oiseau pour m'y abriter
Quand ma petite aile serait fatiguée:

Comme je pleurerais, quand il serait ravagé
Par la farouche automne et le rude hiver!
Mais je chanterais, d'une aile folâtre,
Quand le jeune mai renouvellerait sa fleur.

1. Ces stances furent ajoutées par Burns.

LXXXIX.

LE BEAU GARÇON QUI EST AU LOIN.

Oh ! comment puis-je être gaie et joyeuse,
Ou comment puis-je aller, vive et brave,
Quand le beau garçon que j'aime le mieux
Est par delà les montagnes et au loin ?

Ce n'est pas le vent glacé de l'hiver,
Ce n'est pas la neige ni l'averse qui fouette;
Mais toujours la larme me vient à l'œil
En pensant à celui qui est au loin.

Mon père m'a mise à la porte,
Mes amis m'ont tous reniée;
Mais j'ai quelqu'un qui prendra mon parti,
Le beau garçon qui est au loin.

Il m'a donné une paire de gants,
Et il m'a donné deux rubans de soie;
Et je les porterai pour l'amour de lui,
Le beau garçon qui est au loin.

Le pénible hiver passera bientôt,
Et le printemps habillera le bois de bouleaux;
Et mon cher petit enfant sera né :
Et il reviendra au logis, celui qui est au loin.

XC.

MEG DU MOULIN.

Oh ! savez-vous ce que Meg du moulin a pris ?
Savez-vous ce que Meg du moulin a pris ?
Elle a pris un sot avec un gros tas d'argent,
Et a brisé le cœur du meunier qui moût l'orge.

Le meunier était bien découplé, le meunier était frais;
Un cœur de lord et un teint de lady;
Le laird était un nain maigre et rageur;
Elle a laissé le bon garçon et a pris le brutal

Le meunier lui offrait un cœur loyal et aimant;
Le laird lui proposa des choses plus attrayantes,
Un cheval au pas allongé, avec une bride à chaine brillante,
Un fouet au côté et une jolie selle de femme.

Oh! malédiction sur l'argent, il est si influent!
Et malédiction sur l'amour qui se prend à une ferme!
Le mot dot ne sort pas de la bouche d'un véritable amant;
Mais donnez-moi mon amour, et je me moque du reste!

XCI.

O ma belle, dors-tu encore
Ou es-tu éveillée? Je voudrais le savoir.
Car l'amour me tient pieds et poings liés,
Et je voudrais bien entrer, mon cœur.

CHOEUR.

Oh! fais-moi entrer cette seule nuit,
Cette seule, seule, seule nuit;
Par pitié, cette seule nuit,
Oh! lève-toi et fais-moi entrer, mon cœur.

Tu entends la pluie et le vent d'hiver,
Nulle étoile ne clignote à travers le grésil qui fouette;
Prends pitié de mes pieds fatigués,
Et garantis-moi de la pluie, mon cœur.
Oh! fais-moi entrer, etc.

La tempête cruelle qui souffle autour de moi
Hurle inaperçue, tombe inaperçue;
La froideur est cause
De toute ma douleur et ma peine, mon cœur.
Oh! fais-moi entrer, etc.

XCII.

RÉPONSE DE LA FEMME.

Oh! ne me parlez pas du vent et de la pluie,
Ne me reprochez pas mes froids dédains!

Retournez par le chemin que vous avez pris,
Je ne vous ferai pas entrer, mon cœur.

CHOEUR.

Je vous le dis maintenant, cette seule nuit,
Cette seule, seule, seule nuit;
Et, une fois pour toutes, cette seule nuit,
Je ne vous ferai pas entrer, mon cœur.

La plus rude tempête aux plus sombres heures,
Qui fond sur le voyageur égaré,
N'est rien auprès de ce qu'endure la malheureuse
Qui s'est fiée à l'homme sans foi, mon cœur.
Je vous le dis, etc.

La plus jolie fleur qui ornait la prairie
Est maintenant foulée aux pieds comme l'herbe la plus vile :
Que la fille simple profite de la leçon;
Ce sort peut être le sien, mon cœur.
Je vous le dis, etc.

L'oiseau qui charmait les jours de l'été
Est maintenant la proie du cruel oiseleur;
Que la femme confiante, insensée, dise
Combien de fois sa destinée a été semblable, mon cœur.
Je vous le dis, etc.

XCIII.

BESS ET SON ROUET.

Oh! vive mon rouet,
Oh! vivent ma quenouille et ma bobine;
De la tête aux pieds il m'habille bravement,
Et m'enveloppe doux et chaud le soir!
Je vais m'asseoir, et chanter, et filer,
Pendant que descend le soleil d'été,
Satisfait d'avoir la joie du cœur, du lait et de la farine. —
Oh! vive mon rouet.

De chaque côté les ruisseaux trottent,
Et se rencontrent au bas de ma chaumière;
Le bouleau odorant et la blanche aubépine
Unissent leurs bras par-dessus l'étang,

Et pour abriter le nid de l'oiseau,
Et pour que les petits poissons reposent au frais :
Le soleil luit doucement dans l'abri
Où, joyeuse, je tourne mon rouet.

Sur les chênes altiers le ramier gémit,
Et l'écho apprend la plaintive histoire ;
Les linots dans les noisetiers de la colline
Se plaisent à imiter les autres chants :
Le râle au milieu de la luzerne,
La perdrix qui part dans le champ,
L'hirondelle aux détours rapides qui vole autour de ma cabane,
M'amusent quand je suis à mon rouet.

Avec peu à vendre, et moins à acheter,
Au-dessus du besoin, au-dessous de l'envie,
Oh ! qui voudrait quitter cet humble état
Pour tout le faste de tous les grands ?
Au milieu de leurs éblouissants et frivoles colifichets,
Au milieu de leurs joies pénibles et bruyantes,
Peuvent-ils goûter la paix et le plaisir
De Bessy à son rouet ?

XCIV.

O Logan, que ton flot était charmant
Le jour où je fus fiancée à mon Willie !
Et les années depuis ont coulé sur nous,
Comme toi, Logan, vers le soleil d'été.
Mais tes bords fleuris ressemblent
A l'hiver boueux, sombre et lugubre,
Maintenant que mon cher garçon doit affronter ses ennemis
Loin, loin de moi et des coteaux de Logan.

De nouveau le joyeux mois de mai
A égayé nos collines et nos vallées ;
Les oiseaux se réjouissent dans le feuillage,
Les abeilles bourdonnent autour des fleurs embaumées ;
Le Matin enjoué lève son œil rose,
Et les pleurs du Soir sont des pleurs de joie :
Mon âme voit tout sans plaisir
Tandis que Willie est loin des coteaux de Logan.

Dans ce buisson d'aubépine blanche comme le lait,
Au milieu de ses petits se tient la grive :

Son compagnon fidèle partagera sa peine,
Ou par des chansons trompera ses ennuis :
Mais moi, ici avec mes chers nourrissons,
Sans compagnon qui m'assiste, sans compagnon qui m'égaie,
Je passe des nuits de veuvage et des jours d'affliction
Tandis que Willie est loin des coteaux de Logan.

Oh ! malédiction sur vous, hommes d'État
Qui excitez les frères à des haines mortelles !
Vous qui faites gémir maint tendre cœur,
Que cela retombe sur vos têtes !
Comment vos cœurs de roche peuvent-ils jouir
Des pleurs de la veuve, du cri de l'orphelin ?
Mais puisse bientôt la paix ramener d'heureux jours
Et Willie à son logis sur les coteaux de Logan !

XCV.

LE BOUQUET.

Oh ! l'amour se hasardera où il n'ose guère être vu,
Oh ! l'amour se hasardera où la sagesse a été autrefois ;
Mais je vais aller rôder le long de cette rivière, sous le bois si vert,
Et cela pour faire un bouquet à ma chère May.

Je cueillerai la primevère, le premier-né de l'année,
Et je cueillerai l'œillet, emblème de ma chérie,
Car elle est l'œillet des femmes, et fleurit sans rivale,
Et cela pour faire un bouquet à ma chère May.

Je cueillerai le bouton de rose, quand Phœbus commence à poindre,
Car c'est comme un baiser embaumé sur sa jolie bouche fraîche;
L'hyacinthe, au bleu inaltérable, est pour la constance,
Et cela pour faire un bouquet à ma chère May.

Le lis est pur et le lis est beau,
Et dans son sein charmant je poserai le lis ;
La marguerite est pour la simplicité et l'air naturel,
Et cela pour faire un bouquet à ma chère May.

Je cueillerai l'aubépine aux cheveux gris-d'argent,
Là où, comme un vieillard, elle se tient au point du jour ;
Mais le nid du petit chanteur dans le buisson, je ne l'emporterai [pas;]
Et cela pour faire un bouquet à ma chère May.

Je cueillerai le chèvrefeuille quand l'étoile du soir approchera,
Et les diamants de la rosée seront ses yeux si clairs ;
Les violettes pour la modestie dont elle est si bien ornée ;
Et cela pour faire un bouquet à ma chère May.

J'attacherai le bouquet tout autour avec le lien de soie de l'amour,
Et je le placerai dans son sein, et je jurerai par tout ce qui est là-haut
Que jusqu'à ma dernière goutte de vie le lien ne se défera jamais,
Et ce sera un bouquet pour ma chère May.

XCVI.

MARY MORISON.

O Mary, sois à ta fenêtre,
C'est l'heure souhaitée, l'heure convenue !
Laisse-moi voir ces sourires et ces regards
Qui rendent pauvre le trésor de l'avare :
Avec quelle joie j'endurerais la poussière,
Esclave fatigué, de soleil en soleil,
Si je pouvais m'assurer cette riche récompense,
La charmante Mary Morison !

Hier, lorsqu'au son de la corde tremblante
La danse traversait la salle illuminée,
Ma pensée prit son vol vers toi,
J'étais assis mais je n'entendais ni ne voyais ;
Quoique celle-ci fût jolie, et que celle-là fût belle,
Et celle là-bas la coqueluche de toute la ville,
Je soupirai, et dis au milieu d'elles toutes :
« Vous n'êtes pas Mary Morison. »

O Mary, peux-tu détruire la paix de celui
Qui serait heureux de mourir pour toi ?
Ou peux-tu briser le cœur de celui
Dont la seule faute est de t'aimer?
Si tu ne veux pas donner amour pour amour,
Au moins montre moi de la pitié !
Une dure pensée ne peut être
La pensée de Mary Morison.

XCVII.

O mai, ton matin ne fut jamais si doux
  Que cette sombre nuit de décembre :
Car étincelant était le vin rosé,
  Et retirée était la chambre ;
Et chère était celle que je n'ose nommer,
  Mais dont je me souviendrai toujours.
    Et chère, etc.

Et à la santé de ceux qui, comme nous,
  Savent faire circuler la bouteille ;
Et à la santé de ceux qui nous veulent du bien,
  Puisse tout ce qui est bon veiller sur eux !
Et à la santé de ceux que nous n'osons pas nommer,
  Les plus chers d'entre tous.
    Et à la santé, etc.

XCVIII.

MA DOT EST LE JOYAU.

O mon amour a grande idée de ma beauté,
  Et mon amour a grande idée de mes parents ;
Mais mon amour n'a guère idée que je sais fort bien
  Que ma dot est le joyau qui a des charmes pour lui.
Ce n'est que pour la pomme qu'il cultivera l'arbre,
  Ce n'est que pour le miel qu'il soignera l'abeille ;
Mon galant est si fort amoureux de l'argent,
  Qu'il ne peut pas avoir de l'amour de reste pour moi.

Vos offres d'amour sont des arrhes,
  Ma dot est le marché que vous voudriez conclure ;
Mais, si vous êtes fin, je suis rusée.
  Il faudra donc que vous cherchiez fortune ailleurs.
Vous êtes semblable à la futaie de ce bois pourri,
  Vous êtes semblable à l'écorce de cet arbre pourri,
Vous me glisserez dans les doigts comme un fil sans nœud.
  Et vous perdrez votre crédit avec bien d'autres que moi.

XCIX.

LORD GREGORY.

O sombre, sombre est cette heure de la nuit.
Et bruyant est le rugissement de la tempête;
Une malheureuse errante frappe à ta tour,
Lord Gregory, ouvre ta porte.

Une exilée du château de son père,
Et cela par amour pour toi;
Au moins montre-moi quelque pitié,
Si ce ne peut être de l'amour.

Lord Gregory, ne te souvient-il plus du bois
Au bord du bel Irwine,
Où je fis le premier aveu de cet amour virginal
Que long-temps, long-temps j'avais nié?

Que de fois tu promis et juras
Que tu serais à moi pour toujours!
Et mon tendre cœur, lui-même si vrai,
Il ne se méfia jamais du tien.

Dur est ton cœur, lord Gregory,
Et de pierre est ton sein :
O toi, dard du ciel qui étincèles à mon côté,
Oh! veux-tu me donner le repos.

Et vous, tonnerres, qui vous rassemblez de là-haut,
Voyez votre victime docile!
Mais épargnez mon perfide amant, et pardonnez-lui
Ses torts envers le ciel et moi!

C.

Oh! mon amour est comme la rose rouge, rouge,
Qui est nouvellement éclose en juin.
Oh! mon amour est comme la mélodie
Qui est harmonieusement chantée en parties.

Autant tu es jolie, ma toute belle,
Autant je suis amoureux;

Et je continuerai de t'aimer, ma chère,
  Jusqu'à ce que les mers soient à sec.

Jusqu'à ce que les mers soient à sec, ma chère,
  Et que les rochers fondent au soleil :
Je continuerai de t'aimer, ma chère.
  Tant que coulera le sable de la vie.

Et adieu, mon seul amour !
  Et adieu pour quelque temps !
Et je reviendrai, mon amour,
  Quand je serais à dix mille lieues.

CI.

Oh ! j'ai une fois aimé une jolie fille,
  Oui, et je l'aime toujours,
Et tant que l'honneur échauffera mon sein
  J'aimerai ma jolie Nell.
    Tra la la, etc.

J'ai vu d'aussi jolies filles,
  Et plusieurs tout aussi belles :
Mais pour la mine modeste et gracieuse,
  Je n'ai jamais vu sa pareille.

Une jolie fille, je le confesse,
  Est agréable à l'œil,
Mais sans certaines qualités meilleures
  Elle n'est rien pour moi.

Mais les regards de Nelly sont enjoués et doux,
  Et, ce qui vaut mieux que tout,
Sa réputation est parfaite
  Et sans la moindre tache.

Sa mise est toujours si propre et si élégante,
  A la fois décente et distinguée :
Et puis il y a quelque chose dans sa démarche
  Qui fait que tout lui va bien.

Une toilette brillante et un air distingué
  Peuvent légèrement toucher le cœur,
Mais c'est l'innocence et la modestie
  Qui polissent le dard.

C'est là ce qui me plaît dans Nelly,
  C'est là ce qui enchante mon âme;
Car elle règne dans mon sein
  Absolument et sans contrôle.
    Tra la la, etc.

CII.

DUO.

LUI.

O Philly, heureux soit ce jour
Où, rôdant dans les tas de foin,
Mon jeune cœur me fut dérobé,
  Et par tes charmes, ma Philly !

ELLE.

O Willy, toujours je bénis le bois
Où je te fis l'aveu de mon premier amour
Tandis que tu promettais aux puissances d'en haut
  D'être mon cher Willy.

LUI.

Comme les chantres de l'année nouvelle
Sont chaque jour plus doux à entendre,
Ainsi chaque jour plus chère pour moi
  Et plus charmante est ma Philly.

ELLE.

Comme sur l'églantier la rose naissante
Embaume toujours plus suave et s'épanouit plus belle,
Ainsi dans mon tendre sein croît
  L'amour que je porte à mon Willy.

LUI.

Le soleil plus doux et le ciel plus bleu
Qui couronnent de joie les soins de ma moisson,
Ne furent jamais si bien venus de mes yeux
  Que l'est la vue de ma Philly.

ELLE.

L'aile folâtre de la petite hirondelle,
Quoique amenant le printemps fleuri,
Ne m'apporte jamais d'aussi bonnes nouvelles
  Que la rencontre de mon Willy.

LUI.

L'abeille qui, aux heures de soleil,
Boit le nectar dans la fleur entr'ouverte,
Est peu de chose comparée à ma volupté
Sur les lèvres de ma Philly.

ELLE.

Le chèvrefeuille sous l'humide rosée,
Quand les ombres du soir s'assemblent en silence,
N'est pas si parfumé ni si doux
Que l'est un baiser de Willy.

LUI.

Que la roue de la fortune coure au hasard,
Et que les sots perdent, et que les fripons gagnent;
Mes pensées se résument toutes en une,
Et c'est ma chère Philly.

ELLE.

Que sont toutes les joies que l'or peut donner!
Je ne me soucie pas plus de la richesse que d'une mouche,
Celui que j'aime est celui qu'il me faut,
Et c'est mon cher Willy.

CIII.

O froide pauvreté et amour inquiet,
Vous détruisez ma paix à vous deux;
Pourtant je pourrais tout pardonner à la pauvreté,
Si ce n'était pour ma Jeanie.
Oh! pourquoi le sort a-t-il tant de plaisir
A dénouer les liens les plus chers de la vie?
Ou pourquoi une fleur aussi charmante que l'amour
Dépend-elle de l'éclat de la fortune?

Quand je pense à la richesse de ce monde,
A son orgueil, et tout ce qui s'ensuit:
Honte, honte à l'homme stupide et lâche,
D'en être l'esclave!
Oh! pourquoi, etc.

Son œil d'un si beau bleu révèle
De quel retour elle paye ma passion;
Mais prudence est son refrain perpétuel,
Elle parle rang et fashion
Oh! pourquoi, etc.

Oh! qui peut penser à la prudence,
  Ayant une telle fille près de soi!
Oh! qui peut penser à la prudence
  Étant amoureux comme je le suis!
    Oh! pourquoi, etc.

Heureux le sort de l'humble paysan!
  Il fait la cour à sa simple bien-aimée;
Ces sots lutins, la richesse et le rang,
  Ne peuvent jamais les effrayer.
Oh! pourquoi le sort a-t-il tant de plaisir
  A dénouer les liens les plus chers de la vie?
Ou pourquoi une fleur aussi charmante que l'amour
  Dépend-elle de l'éclat de la fortune?

CIV.

Oh! le souffle desséchant de la fortune en courroux
  A jeté à bas ma feuille, oh!
Oh! le souffle desséchant de la fortune en courroux
  A jeté à bas ma feuille, oh!

Ma tige était belle, mon bouton était vert,
  Ma fleur s'épanouissait charmante, oh!
La rosée tombait fraîche, le soleil se levait doux,
  Et faisait croître mes branches, oh!

Mais les aquilons orageux de la mauvaise fortune
  Ont jeté à bas toutes mes fleurs, oh!
Mais les aquilons orageux de la mauvaise fortune
  Ont jeté à bas toutes mes fleurs, oh!

CV.

LA BELLE LESLEY.

Oh! avez-vous vu la belle Lesley
  Quand elle a passé la frontière?
Elle est allée, comme Alexandre,
  Etendre ses conquêtes plus loin.

La voir, c'est l'aimer,
  Et n'aimer qu'elle pour jamais.
Car la Nature l'a faite ce qu'elle est,
  Et n'a jamais fait sa pareille !

Tu es une reine, belle Lesley,
  Tu vois tes sujets devant toi,
Tu es divine, belle Lesley,
  Les cœurs des hommes t'adorent.

Le Diable ne pourrait te nuire
  Ou à rien de ce qui t'appartiendrait ;
Il regarderait ta jolie figure,
  Et dirait : « Je ne puis pas te faire de mal. »

Les puissances d'en haut te garderont,
  L'infortune ne te persécutera jamais ;
Tu es comme elles si aimable,
Qu'elle ne laisseront jamais le mal approcher de toi.

Reviens, belle Lesley,
  Reviens en Calédonie !
Que nous puissions nous vanter d'avoir une fille
  Qui n'a pas sa pareille en beauté.

CVI.

AVEZ-VOUS VU MA PHELY?

Quasi dicat Phillis.

Oh ! avez-vous vu ma chérie, ma Phely ?
Oh ! avez-vous vu ma chérie, ma Phely ?
Elle est descendue dans le bois, elle est avec un nouvel amant,
  Elle ne viendra pas trouver son Willy.

Que dit-elle, ma très-chère, ma Phely ?
Que dit-elle, ma très-chère, ma Phely ?
Elle te fait savoir qu'elle t'a oublié,
  Et qu'elle te renie à jamais pour son Willy.

Oh ! que ne t'ai-je jamais vue, ma Phely !
Oh ! que ne t'ai-je jamais vue, ma Phely !
Aussi légère que le vent, et aussi fausse que tu es belle,
  Tu as brisé le cœur de ton Willy.

CVII.

A L'ALOUETTE DES BOIS.

Oh! reste, alouette des bois au doux gazouillement, reste,
Et ne me quitte pas pour la branche tremblante,
Un malheureux amant sollicite ta chanson,
  Ta plainte amoureuse et calmante.

Encore, encore ce tendre passage,
Que je puisse apprendre ton art attendrissant;
Car sûrement je toucherais le cœur de celle
  Qui me tue de son dédain.

Dis-moi, ta petite compagne a-t-elle été cruelle
Et t'a-t-elle entendu comme le vent insouciant?
Oh! l'union seule de l'amour et du chagrin
  Pourrait éveiller de tels accents de douleur.

Tu parles de soucis sans fin,
De muette affliction et de sombre désespoir;
Par pitié, cher oiseau, cesse,
  Ou mon pauvre cœur va se briser!

CVIII.

CHOEUR.

  Oh! ce n'est pas ma chère fillette,
    Toute belle que soit celle-ci;
  Oh! je connais bien ma chère fillette,
    Le tendre amour est dans son œil.

Je vois une tournure, je vois une figure
Qu'on peut bien mettre parmi les plus belles;
Mais elles manquent, pour moi, de cette grâce enchanteresse,
  Du tendre amour qui est dans son œil.
    Oh! ce n'est pas, etc.

Elle est belle, fraîche, droite et grande,
Et a eu long-temps mon cœur en servage;

Et toujours il me charme jusqu'au fond de l'âme,
Le tendre amour qui est dans son œil.
Oh ! ce n'est pas. etc.

Ma Jeanne est une friponne si habile
A lancer une œillade sans être vue ;
Mais prompts comme la lumière sont les yeux des amants,
Quand le tendre amour est dans son œil.
Oh ! ce n'est pas, etc.

Il peut échapper aux damoiseaux de la cour,
Il peut échapper aux savants clercs ;
Mais l'amant aux aguets le voit bien,
Le tendre amour qui est dans son œil.
Oh ! ce n'est pas, etc.

CIX.

CHŒUR.

O Tibbie, j'ai vu le jour
Où vous n'auriez pas été si prude ;
C'est parce que je n'ai rien que vous me dédaignez ;
Mais, ma foi, peu m'importe !

Hier je vous ai rencontrée sur la lande, [de poussière ;]
Vous n'avez pas parlé, mais vous avez passé comme un tourbillon
Vous me regardez du haut en bas parce que je suis pauvre ;
Mais du diable si je m'en soucie.
O Tibbie, etc.

Je ne doute pas, la belle, que vous ne pensiez,
Parce que vous avez la réputation d'être riche,
Que vous pouvez me plaire en un clin d'œil,
Dès que vous voudrez l'essayer.
O Tibbie, etc.

Mais que mal arrive à celui qui est assez vil,
Quand sa poche serait sans un sou,
Pour suivre une insolente drôlesse
A l'air si fier et si hautain.
O Tibbie, etc.

Un garçon serait le plus beau du monde,
S'il manque de sale métal jaune,

Vous jetterez la tête d'un autre côté.
Et lui répondrez fort sèchement.
O Tibbie, etc.

Mais, s'il a la réputation d'être riche,
Vous vous attacherez à lui comme une ronce,
Quand même pour le sens ou le savoir
Il ne serait guère supérieur à une vache.
O Tibbie, etc.

Mais, Tibbie, la belle, écoutez-moi bien :
C'est l'argent de votre papa qui vous fait si charmante;
Du diable si personne demanderait votre prix
Si vous étiez aussi pauvre que moi.
O Tibbie, etc.

Il demeure une fille dans le parc, là-bas;
Je ne la donnerais pas dans sa chemise
Pour toi avec tous tes milliers de marcs :
Ne prenez pas un air si hautain.
O Tibbie, etc.

CX.

Oh! savez-vous qui est dans cette ville
Où donne le soleil couchant?
La plus belle dame est dans cette ville
Que dore le soleil couchant.

Maintenant peut-être dans ce gai bois vert
Elle se promène sous cet arbre touffu :
Que vous êtes heureuses, fleurs épanouies autour d'elle,
Vous attirez un regard de ses yeux!

Que vous êtes heureux, oiseaux qui chantez autour d'elle
La bienvenue de l'année fleurissante;
Et doublement bienvenu soit le printemps,
La saison chère à ma Lucy!

Le soleil luit joyeux sur la ville là-bas
Et sur les belles collines d'Ayr;
Mais ma joie est dans la ville, là-bas,
Et mon plus cher bonheur, c'est la belle Lucy.

Sans mon amour, tous les charmes
Du Paradis ne me donneraient point de joie;
Mais mettez ma Lucy dans mes bras,
Et bienvenu est le ciel lugubre de la Laponie.

Mon antre serait un bosquet d'amant,
  Quoique l'hiver en courroux déchirât l'air,
Et elle une charmante petite fleur
  Que j'y soignerais et abriterais.

Oh! qu'elle est ravissante dans la ville là-bas,
  Sur laquelle est descendu le soleil qui s'abaisse!
Une plus jolie qu'elle dans la ville là-bas,
  Jamais ses rayons qui se couchent n'en ont éclairé.

Si le sort en courroux m'a juré inimitié,
  Et que je sois condamné à endurer la souffrance,
Je quitterai ici-bas tout avec insouciance,
  Mais épargne-moi, épargne-moi, chère Lucy.

Car, tant que de la vie le sang précieux sera chaud,
  Jamais une seule de mes pensées ne s'écartera d'elle;
Et elle — comme sa personne est la plus belle,
  De même son cœur est le plus tendre et le plus vrai!

CXI.

Oh! si j'étais sur le mont Parnasse,
Ou que j'eusse tout mon soûl d'Hélicon,
Afin d'acquérir un talent poétique
  Pour chanter combien tendrement je t'aime!
Mais le Nith doit être la source de ma muse,
Ma muse doit être ta belle personne;
Sur Corsincon j'ouvrirai de grands yeux, et j'épellerai,
  Et j'écrirai combien tendrement je t'aime!

Viens donc, douce muse, inspirer mon chant!
De tout le long jour d'été
Je n'ai pu chanter, je n'ai pu dire
  Combien tendrement je t'aime.
Je te vois danser sur la verdure,
Ta taille si mince, tes membres si élégants,
Tes regards séduisants, tes yeux fripons —
  Par le ciel et la terre, je t'aime!

Le jour, la nuit, au champ, au logis,
Ta pensée enflamme mon sein;
Et toujours je rêve et chante ton nom;
  Je ne vis que pour t'aimer.

Quand je serais condamné à errer
Par delà les mers, par delà le soleil;
Jusqu'à ce que mon dernier grain de sable fût écoulé,
Jusqu'alors — oui, jusqu'alors je t'aimerais.

CXII.

Oh! qui est-elle, celle qui m'aime,
Et a mon cœur en garde?
Oh! charmante elle est, celle qui m'aime,
Comme les rosées de l'été versant
Des larmes où se baignent les boutons de rose.

CHŒUR.

Oh! c'est la fillette de mon cœur,
Ma fillette toujours plus chère;
Oh! c'est la reine des femmes,
Elle n'a jamais eu sa pareille.

Si tu rencontres une fillette
Ravissante de grâce et de beauté,
Au point que même la fillette de ton choix
Qui depuis peu t'échauffe tant le cœur
N'eut jamais un pouvoir si charmant;
Oh! c'est, etc.

Si tu l'avais entendue parler,
Et captiver ton attention,
Au point que tout autre qui parle
Serait dédaigné de toi,
Et que tu serais tout ravi;
Oh! c'est, etc.

Si tu as rencontré cette belle;
Quand tu t'es séparé d'elle,
Si toute autre belle
A été délaissée par toi,
Et que tu aies le cœur brisé, —
Oh! c'est, etc.

CXIII.

LE CHIEN DE PAPA QUE J'AI LÀ!

Oh! qui m'achètera mes braies d'enfant?
Qui fera attention à moi quand je crierai?
Qui me baisera quand je serai couché?
Le chien de papa que j'ai là! —

Qui avouera qu'il a fait la faute?
Qui m'achètera ma drèche fermentée?
Qui m'apprendra à la nommer?
Le chien de papa que j'ai là! —

Quand je monterai sur la chaise basse,
Qui s'asseoira là à côté de moi?
Donnez-moi Rob, je n'en demande pas d'autre;
Le chien de papa que j'ai là! —

Qui causera avec moi quand je serai seul?
Qui me rendra tout joyeux?
Qui me baisera et me rebaisera?
Le chien de papa que j'ai là! —

CXIV.

Oh! sifflez, et je viendrai à vous, mon garçon;
Oh! sifflez, et je viendrai à vous, mon garçon;
Quand père et mère et tous en devraient enrager,
Oh! sifflez, et je viendrai à vous, mon garçon.

Mais faites bien attention quand vous venez me faire la cour,
Et ne venez que si la porte de derrière est entr'ouverte;
Alors montez par-dessus la barrière, et que personne ne vous voie,
Et venez comme si vous ne veniez pas pour moi.
Et venez, etc.
Oh! sifflez, etc.

A l'église ou au marché toutes les fois que vous me rencontrerez,
Passez comme si vous ne vous souciiez pas plus de moi que d'une mouche;
Mais lancez-moi une œillade de votre bel œil noir.
Cependant regardez comme si vous ne me regardiez pas.
Cependant regardez, etc.
Oh! sifflez, etc.

Jurez et protestez toujours que vous ne vous souciez pas de moi,
Et parfois vous pouvez déprécier un peu ma beauté;
Mais ne faites pas la cour à une autre, quand ce serait par plai-
De peur qu'elle ne me dérobe votre affection. [santerie,]
De peur, etc.
Oh! sifflez, etc.

CXV.

Oh! Willie brassa un picotin de drèche,
Et Rob et Allan vinrent le voir;
Trois cœurs plus gais, cette longue nuit,
Ne se trouvaient pas dans la chrétienté.

CHŒUR.

Nous ne sommes point ivres, nous ne sommes point ivres,
Simplement une petite goutte dans l'œil;
Le coq peut chanter, le jour peut paraître,
Toujours nous dégusterons le jus de l'orge.

Nous sommes ici trois joyeux garçons,
Trois joyeux garçons nous sommes, je pense,
Et nous avons été joyeux bien des nuits,
Et nous espérons l'être beaucoup d'autres.
Nous ne sommes point ivres, etc.

C'est la lune, je reconnais sa corne,
Qui luit si haut dans le ciel:
Elle ne jette tant d'éclat que pour nous attirer au logis;
Mais, par ma foi! elle attendra un peu.
Nous ne sommes point ivres, etc.

Le premier qui se lèvera pour partir
Est un gueux de poltron, de cocu!
Celui qui tombera le dernier de sa chaise
Est le roi entre nous trois!
Nous ne sommes point ivres, etc.

CXVI.

J'AIME MA JEANNE.

Entre tous les points d'où le vent souffle,
  Je préfère beaucoup l'ouest;
Car là demeure la jolie fille,
  La fille que j'aime le mieux :
Là croissent des bois sauvages, et roulent des rivières,
  Et plus d'une montagne est entre nous;
Mais jour et nuit le vol de ma pensée
  Me ramène auprès de ma Jeanne.

Je la vois dans les fleurs couvertes de rosée,
  Je la vois belle et suave;
Je l'entends dans les oiseaux mélodieux,
  Je l'entends charmer l'air :
Il n'est pas une jolie fleur qui pousse
  Près d'une source, dans un bois ou un pré;
Il n'est pas un bel oiseau qui chante
  Qui ne me rappelle ma Jeanne.

CXVII.

Oh! ouvre la porte, montre quelque pitié,
  Oh! ouvre-moi la porte, oh!
Quoique tu aies été fausse, je serai toujours vrai,
  Oh! ouvre-moi la porte, oh!

Froid est le vent sur une joue pâle,
  Mais plus froid ton amour pour moi, oh!
La gelée qui glace la vie dans mon cœur,
  N'est rien pres des douleurs que tu me causes, oh!

La lune blême se couche derrière la vague blanche,
  Et le temps disparaît pour moi, oh!
Faux amis, fausse amante, adieu! car désormais
  Je ne tourmenterai plus eux ni toi, oh!

Elle a ouvert la porte, elle l'a ouverte toute grande;
  Elle voit son pâle cadavre sur la plaine, oh!
Mon tendre amour! s'écrie-t-elle, et elle tombe à côté de lui
  Pour ne plus se relever, oh!

CXVIII.

A UNE DAME.

Oh ! si tu étais en butte au froid ouragan,
  Sur la prairie là-bas, sur la prairie là-bas,
Opposant mon plaid à son courroux,
  Je t'abriterais, je t'abriterais:
Ou si les cruelles tempêtes de l'infortune
  Soufflaient autour de toi, soufflaient autour de toi,
Mon sein serait ton asile,
  Et pour toi seule, et pour toi seule.

Ou si j'étais dans le lieu le plus sauvage,
  Le plus sombre et le plus nu, le plus sombre et le plus nu,
Ce désert serait un paradis
  Si tu y étais, si tu y étais;
Ou si j'étais monarque de ce globe,
  Régnant avec toi, régnant avec toi,
Le plus brillant joyau de ma couronne
  Ce serait ma reine, ce serait ma reine.

CXIX.

Sur les bords du Cessnock vit une fille;
  Si je pouvais décrire sa tournure et sa mine,
Sa gracieuse figure de prospérité
  Et la vivacité de ses yeux étincelants :

Elle est plus fraîche que l'aube matinale
  Quand Phébus qui se lève commence à paraître,
Quand les gouttes de rosée brillent sur la plaine;
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Sa taille est comme celle du jeune frêne
  Qui croît entre les coteaux de primevères,
Et dresse sa tête au-dessus de tous les buissons ;
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Elle est sans tache comme l'épine fleurissante
  Aux fleurs si blanches et aux feuilles si vertes,
Lorsqu'elle est le plus pure dans la rosée du matin ;
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Elle ressemble à l'agneau folâtre
  Qui, lorsque mai en fleurs décore la scène,
Joue autour de sa mère qui bêle;
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Ses cheveux sont comme la brume onduleuse
  Qui le soir ombrage le flanc de la montagne,
Quand sont passées les pluies qui raniment la fleur;
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Son front est comme l'arc pluvieux
  Quand les rayons brillants du soleil interviennent,
Et dorent le sommet du mont lointain;
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Sa voix est comme la grive qui le soir
  Chante invisible sur les bords du Cessnock,
Tandis que sa compagne est sur le nid dans le buisson:
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Ses lèvres sont comme les cerises mûres
  Que les murailles exposées au soleil garantissent de Borée,
Elles tentent le goût et charment la vue;
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Ses dents sont comme un troupeau de moutons
  Aux toisons fraîchement lavées,
Qui montent lentement la hauteur escarpée;
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Son haleine est comme la brise odorante
  Qui agite doucement la fève en fleurs,
Quand Phébus s'abaisse derrière les mers;
  Et elle a deux yeux perçants et étincelants.

Mais ce n'est pas son air, sa tournure, son visage,
  Quoique égalant la fabuleuse reine de la beauté,
C'est l'âme qui brille dans chaque grâce,
  Et surtout dans son œil étincelant!

CXX.

FRAGMENT.

Une nuit que j'errais,
  Quand le blé commence à percer,
Je m'assis pour réfléchir,

Sur une vieille racine d'arbre :
Le vieil Ayr coulait devant moi
Et courait vers les mers;
Un ramier roucoulait au-dessus de moi,
Eveillant l'écho des collines.
. . . . . .

CXXI.

Par-dessus le Forth je regarde le nord,
Mais qu'est-ce que le nord et ses hautes-terres pour moi?
Ni le sud ni l'est ne soulagent mon cœur, [vage.]
Ni la terre étrangère et lointaine, ni la mer au roulement sau-

Mais je regarde l'ouest, quand je vais reposer,
Afin que mes rêves et mon sommeil soient heureux;
Car loin dans l'ouest vit celui que j'aime le mieux,
Le garçon qui est cher à mon petit enfant et à moi.

CXXII.

Puissances célestes dont la protection
Veille toujours sur la beauté vertueuse,
Tandis que j'erre en de lointains climats
Prenez soin de ma Mary :
Que sa forme si belle et si parfaite,
Belle et parfaite comme la vôtre,
Que son esprit de même essence
Attirent votre plus bénigne influence!

Rendez les vents que vous amenez autour d'elle
Doux et paisibles comme son sein;
Soufflant dans la brise qui l'évente,
Versez à son cœur le calme et le repos :
Anges gardiens, oh! protégez-la
Tandis que je parcours des terres lointaines;
Pendant que le sort m'exile en des royaumes inconnus,
Faites que j'habite toujours dans son cœur !

CXXIII.

Les vents furieux autour d'elle soufflant,
Les feuilles jaunes jonchant les bois,
Près d'une rivière au rauque rugissement,
Isabella errait se lamentant.
« Adieu, heures qui naguère mesuriez
Des jours lumineux de joie et de plaisir;
Salut, sombre nuit de chagrin,
Nuit lugubre qui ne connaît pas de lendemain!

» Revenant avec trop d'amour vers le passé,
Réfléchissant à l'avenir sans espoir,
La froide affliction glace le sang de ma vie,
Le cruel désespoir s'empare de mon esprit.
O vie, source de tout bonheur,
Fardeau le plus pénible pour la misère,
Oh! avec quelle joie je t'abandonnerais
Et te rendrais au noir oubli! »

CXXIV.

ELLE DIT QU'ELLE M'AIME LE MIEUX.

Ses boucles étaient si blondes,
  Ses sourcils d'une teinte plus foncée
Voûtés de façon séduisante
  Sur deux yeux riants d'un beau bleu!
Son sourire si fin
  Aurait fait oublier à un malheureux sa peine;
Quel plaisir, quel trésor
  De s'insinuer dans ces lèvres de rose!
Tel était le beau visage de ma Chloris
  La première fois que je vis son beau visage;
Mais le plus grand charme de ma Chloris,
  C'est qu'elle dit qu'elle m'aime le mieux.

Ses mouvements sont de l'harmonie:
  Son bas de jambe est un espion
Trahissant de belles proportions,
  Et qui ferait oublier le ciel à un saint.
Si excitantes, si charmantes

Sont ses formes parfaites et sa mine gracieuse!
Chaque trait — la vieille Nature
Déclara qu'elle ne pouvait pas faire mieux :
A elle les chaînes volontaires de l'amour,
De par la loi souveraine de la beauté victorieuse;
Mais le plus grand charme de ma Chloris,
C'est qu'elle dit qu'elle m'aime le mieux.

Que d'autres aiment la ville
Et le fastueux étalage au soleil de midi;
Donnez-moi la vallée solitaire,
Le soir humide de rosée, et la lune qui se lève
Claire et brillante, et versant
Entre les branches sa lumière argentée,
Tandis que la laissant tomber et la reprenant
La grive amoureuse achève sa chanson :
Là, très-chère Chloris, veux-tu errer
Près du ruisseau qui serpente et du bois touffu,
Et entendre mes serments de franchise et d'amour,
Et dire que tu m'aimes le mieux?

CXXV.

BANNOCKBURN.

HARANGUE DE ROBERT BRUCE A SON ARMÉE.

Ecossais, qui avez saigné sous Wallace,
Ecossais, que Bruce a souvent conduits,
Soyez les bienvenus à votre lit sanglant
Ou à la victoire glorieuse.

Voici le jour et voici l'heure,
Voyez le front de la bataille se rembrunir;
Voyez approcher les forces de l'orgueilleux Edouard—
Edouard! les chaînes et l'esclavage!

Qui sera un infâme traître?
Qui peut remplir sa tombe d'un lâche?
Qui assez bas pour être esclave?
Traître! lâche! tourne et fuis!

Qui pour le roi et la loi de l'Ecosse
Veut tirer avec vigueur l'épée de la liberté,
Vivre homme libre, ou périr homme libre?
Calédonien, allons, avec moi!

Par les maux et les peines de l'oppression!
Par vos fils aux chaînes de l'esclave !
Nous tarirons nos plus précieuses veines,
Mais ils seront — ils seront libres !

Jetons à bas ces fiers usurpateurs !
Un tyran tombe dans chaque ennemi !
La liberté est dans chaque coup !
En avant ! vaincre ou mourir !

CXXVI.

MA FEMME EST UNE CHARMANTE PETITE CRÉATURE.

C'est une charmante petite créature,
C'est une belle petite créature,
C'est une jolie petite créature,
Que ma chère petite femme.

Je n'en ai jamais vu de mieux,
Je n'en ai jamais aimé mieux,
Et contre mon cœur je la porterai,
De peur de perdre mon joyau.

C'est une charmante petite créature,
C'est une belle petite créature,
C'est une jolie petite créature,
Que ma chère petite femme.

Nous partageons les tracas du monde,
Ses luttes et ses soucis ;
Avec elle je les supporterai joyeusement
Et croirai mon lot divin.

CXXVII.

Elle est belle et fausse, celle qui cause ma douleur ;
Je l'aimai beaucoup et long-temps :
Elle a brisé son serment, elle a brisé mon cœur,
Et je peux même aller me pendre.
Un sot vint avec quantité d'argent,
Et j'ai perdu ma très-chère ;

Mais une femme appartient à tout le monde,
Laissons donc aller la belle fille.

Qui que vous soyez qui aimez une femme,
Ne soyez jamais aveuglé sur ceci !
Quelque volage qu'elle se montre, ce n'est pas merveille;
Les femmes sont ainsi par nature :
O femme adorable ! femme si belle !
La forme d'un ange t'est tombée en partage ;
C'eût été trop de t'avoir donné plus,
Je veux dire l'âme d'un ange.

CXXVIII.

LE BON VIEUX TEMPS.

Est-ce que notre ancienne liaison s'oublierait,
Et ne nous reviendrait plus à l'esprit?
Est-ce que notre ancienne liaison s'oublierait,
Et aussi les jours du bon vieux temps?

CHŒUR.

Pour le bon vieux temps, mon cher,
Pour le bon vieux temps
Nous boirons encore un coup de bonne amitié,
Pour le bon vieux temps.

Nous avons tous deux couru sur les coteaux
Et cueilli les belles marguerites;
Mais nous avons plus d'une fois traîné nos pieds fatigués,
Depuis le bon vieux temps.
Pour le bon vieux temps, etc.

Nous avons tous deux pataugé dans le ruisseau,
Depuis le lever du soleil jusqu'au dîner;
Mais les vastes mers ont rugi entre nous,
Depuis le bon vieux temps.
Pour le bon vieux temps, etc.

Et voici ma main, mon fidèle ami,
Et donne-moi la tienne,
Et nous boirons un coup de tout cœur
Pour le bon vieux temps.
Pour le bon vieux temps, etc.

Et à coup sûr vous tiendrez votre pinte,
  Et à coup sûr je tiendrai la mienne,
Et nous boirons un coup de bonne amitié
  Pour le bon vieux temps.
    Pour le bon vieux temps, etc.

CXXIX.

SALUT MATINAL DE L'AMANT A SA MAITRESSE.

Dors-tu ou veilles-tu, belle créature?
  Voici le Matin rosé qui ouvre l'œil,
Comptant chaque bouton que la Nature
  Arrose de larmes de joie :
  Voici que dans les bois touffus,
  Et près des flots qui fument,
Les tenanciers de la sauvage Nature errent en joie et en liberté;
  Le linot dans son bocage
  Chante sur la fleur qui embaume,
  L'alouette monte au ciel
  Avec de gaies chansons,
Tandis que le soleil et toi vous vous levez pour le bonheur du jour.

Phébus, dorant le front du matin,
  Chasse les ombres ténébreuses
Et égaie et pare la nature;
  Telle est pour moi ma charmante fille.
  En l'absence de ma belle,
  La sombre nuit du souci
De ses ténèbres sans étoiles couvre mon ciel attristé;
  Mais lorsque dans l'éclat de sa beauté
  Elle rencontre ma vue ravie,
  Lorsqu'au travers de mon cœur
  Passent ses rayons glorieux,
C'est alors que je m'éveille à la vie, à la lumière et à la joie.

CXXX.

RESTEZ, MON ENCHANTERESSE.

Restez, mon enchanteresse, pouvez-vous me quitter?
Cruelle, cruelle de me tromper!

Vous savez bien toute la peine que vous me faites ;
Cruelle enchanteresse, pouvez-vous partir?
Cruelle enchanteresse, pouvez-vous partir?

Par mon amour si mal récompensé,
Par votre foi tendrement jurée,
Par les tortures de l'amour dédaigné,
Oh! non, ne me quittez pas ainsi!
Oh! non, ne me quittez pas ainsi!

CXXXI.

LE CHATEAU DE GORDON.

Les rivières qui coulent dans les plaines orientales,
Toujours libres des chaînes de l'hiver,
Brillant ici sur des sables d'or,
Là souillées de taches impures
Par les bandes empourprées de la tyrannie ;
Elles, et leurs vagues resplendissantes,
Je les laisse aux tyrans et à leurs esclaves :
Donnez-moi la rivière qui baigne agréablement
Les rives près du château de Gordon.

Les forêts aromatiques, toujours gaies,
Abritant des rayons brûlants
Les pauvres infortunés vendus pour travailler,
Ou les pas de l'impitoyable colon
Tout entier au meurtre, au sang et au butin ;
Les bois qui ondoient toujours verdoyants,
Je les laisse au tyran et à l'esclave :
Donnez-moi ceux qui bravent fièrement
Les tempêtes près du château de Gordon.

Indépendante ici et sans contrôle,
La Nature règne et règle tout ;
Dans cette humeur pensive et tempérée
Que préfère l'âme sensible,
Elle plante la forêt, verse le flot :
Mon pauvre jour de vie, je le passerai à rêver follement ;
Et la nuit, je trouverai l'abri d'un antre,
Là où coulent des eaux et ondoient des bois sauvages,
Près du beau château de Gordon.

CXXXII.

Le Soir tombe avec charme sur Craigie-Burn,
Et le Matin s'y éveille joyeux;
Mais tout l'orgueil du Printemps de retour
Ne peut m'apporter que chagrin.

Je vois les fleurs et les arbres qui se déploient,
J'entends les oiseaux qui chantent en liberté;
Mais quelle chose peut plaire à un homme excédé,
Et dont le sein est rongé de soucis?

Oh! je voudrais tant vous confier mes peines,
Mais j'ai trop peur de votre courroux;
Pourtant ce secret amour brisera mon cœur,
Si je le cache plus long-temps.

Si tu me refuses ta pitié,
Si tu dois en aimer un autre:
Quand ces feuilles vertes tomberont de l'arbre,
Elles se sécheront autour de mon tombeau.

CXXXIII.

LES COTEAUX DE BALLOCHMYLE.

Les bois de Catrine devenaient jaunes,
Les fleurs se fanaient sur la prairie de Catrine,
Pas une alouette ne chantait sur la verte colline,
Mais la nature prenait un air malade.
Dans les bocages flétris Maria chantait,
Elle-même alors dans la fleur de la beauté,
Et toujours les échos du bois répétaient:
Adieu les coteaux de Ballochmyle.

Couchées dans vos lits d'hiver, ô fleurs,
Vous renaîtrez fraîches et belles;
Et vous, oiseaux muets dans les bocages qui se dépouillent,
Votre voix retrouvera son charme.
Mais ici, hélas! pour moi désormais
L'oiseau sera sans charme, et la fleur sans sourire.
Adieu les belles rives d'Ayr,
Adieu, adieu, charmant Ballochmyle!

CXXXIV.

Le jour revient, — mon sein brûle, —
Ce jour bienheureux où nous nous rencontrâmes tous deux;
Quoique l'hiver farouche déchaînât la tempête
Jamais soleil d'été ne fut à moitié si doux.
Plus que tout le faste qui charge la mer,
Et traverse la ligne brûlante;
Plus que les robes des rois, les couronnes et les globes,
Le ciel me donna plus, il te donna à moi.

Tant que le jour et la nuit pourront offrir une jouissance,
Ou la nature donner quelque plaisir;
Tant que les joies d'en haut pourront toucher mon âme,
Pour toi, et pour toi seule, je vivrai!
Quand ce hideux ennemi de la vie d'ici-bas
Viendra entre nous pour nous séparer,
La main de fer qui brisera notre lien,
Brisera mon bonheur — brisera mon cœur.

CXXXV.

Dans une réunion de ses confrères de l'accise à Dumfries, Burns, à qui on demandait une chanson, remit au président ces vers impromptu écrits sur le dos d'une lettre.

Le Diable vint flâner par la ville,
Et fit sauter le pas à l'employé de l'accise;
Et chaque femme mariée s'écria : « Vieux Mahoun [1], [l'homme.]
Nous souhaitons que vous vous trouviez bien de votre prise,

» Nous ferons notre drèche, et nous brasserons notre boisson,
Nous danserons, et chanterons, et nous réjouirons, l'homme;
Et mille remercîments au grand diable noir
Qui a fait sauter le pas à l'employé de l'accise.

» Il y a des reels à trois et des reels à quatre,
Il y a des hornpipes et des strathspeys, l'homme;
Mais le meilleur de tous les pas importés dans notre pays,
C'est celui que le diable fit sauter à l'employé de l'accise.
Nous ferons, » etc.

1. Mahomet.

CXXXVI.

Les ombres de la nuit s'amassent rapidement.
L'ouragan farouche et inconstant rugit avec force,
Le sombre nuage est chargé de pluie,
Je le vois poussé sur la plaine.
Le chasseur maintenant a quitté la bruyère,
Les oiseaux dispersés se rejoignent rassurés,
Tandis que j'erre ici, accablé de soucis,
Le long des solitaires rives de l'Ayr.

L'Automne pleure son blé mûrissant,
Arraché par les ravages de l'Hiver précoce;
A travers son paisible ciel d'azur,
Elle voit voler la tempête courroucée:
Mon sang se glace à l'entendre sévir,
Je pense à la vague orageuse,
Où je dois affronter maint danger,
Loin des belles rives de l'Ayr.

Ce n'est pas le rugissement du flot qui s'enfle,
Ce n'est pas ce rivage fatal, mortel;
Quoique la mort s'y montre sous toutes les formes,
Les malheureux n'ont plus rien à craindre:
Mais ce sont les liens qui m'entourent le cœur,
C'est ce cœur percé de tant de blessures.
Elles saignent de nouveau; et ces liens, je les arrache
En quittant les belles rives de l'Ayr.

Adieu les montagnes et les vallons de la vieille Coïla,
Ses landes de bruyère et ses vallées sinueuses;
Les lieux où erre l'imagination affligée,
Poursuivant dans le passé des amours malheureux!
Adieu, mes amis! adieu, mes ennemis!
Ma paix avec ceux-ci, mon amour avec ceux-là—
Les larmes qui m'échappent trahissent mon cœur.
Adieu les belles rives de l'Ayr.

CXXXVII.

CHANSON DE CHASSE.

La bruyère fleurissait, les prés étaient fauchés,
Nos garçons partirent pour la chasse un jour à l'aurore,

A travers landes et marais, à travers mainte vallée ;
Enfin ils découvrirent une belle poule de bruyère.

Je vous conseille de prendre garde à la chasse, jeunes gens,
Je vous conseille de prendre garde à la chasse, jeunes gens ;
Tirez les uns au vol, et les autres au départ,
Mais approchez tout doucement d'une belle poule de bruyère.

Balayant légèrement la rosée des fleurs brunes de la bruyère,
Ses couleurs la trahirent sur les mousses du champ ;
L'éclat de son plumage effaçait celui du printemps,
Et comme elle folâtrait gaiement de l'aile !
Je vous conseille, etc.

Le vieux Phébus lui-même, qui regardait par-dessus la montagne,
De dépit contre son plumage, essaya de quoi il était capable ;
Il pointa ses rayons sur la hauteur où elle se chauffait—
Ses rayons furent éclipsés, et ne servirent qu'à indiquer où elle [était.]
Je vous conseille, etc.

Ils chassèrent dans la vallée, ils chassèrent sur la montagne,
Nos plus habiles garçons avec toute leur habileté ;
Mais toujours lorsqu'elle était le mieux en vue,
Brrr ! la voilà partie, faisant un mille d'une traite.
Je vous conseille, etc.

* * * *

CXXXVIII.

LA BRUME INDOLENTE.

La brume indolente pend du sommet de la montagne,
Cachant la course du ruisseau qui serpente dans l'ombre ;
Combien ces sites si animés naguère, paraissent languissants,
Lorsque l'automne cède à l'hiver la pâle année !
Les forêts sont sans feuilles, les prés sont bruns,
Et toute la gaie coquetterie de l'été est enfuie :
Laissez-moi errer à part, laissez-moi songer à part,
Avec quelle vitesse le temps vole, avec quelle âpreté le sort pour- [suit ;]
Combien j'ai vécu, mais combien j'ai vécu en vain ;
Quel étroit espace de vie il peut me rester ;
Quels aspects le vieux temps a altérés dans sa marche ;
Quels liens le sort cruel a rompus dans mon sein.
Que de folies, si ce n'est pis, jusqu'à ce qu'on soit au sommet !

Et en bas, que de faiblesse, que de ténèbres, que de souffrances !
Cette vie avec tout ce qu'elle peut donner ne vaut pas la peine de [vivre ;]
Si l'homme pauvre vit, certainement, c'est pour quelque chose au [delà.]

CXXXIX.

L'AIMABLE FILLE D'INVERNESS.

L'aimable fille d'Inverness,
  Elle ne peut goûter ni joie ni plaisir ;
Car soir et matin elle crie, hélas !
  Et toujours la larme salée aveugle ses yeux :
Lande de Drumossie, jour de Drumossie,
  Ce fut un jour de deuil pour moi ;
Car j'y perdis mon père chéri,
  Mon père chéri et trois frères.

La terre sanglante est leur linceul,
  Leurs tombes se couvrent de verdure ;
Et près d'eux gît le plus cher garçon
  Qui ait jamais réjoui l'œil d'une femme !
Malheur à toi, cruel lord,
  Je te tiens pour un homme sanguinaire,
Car tu as fait souffrir plus d'un cœur
  Qui n'a jamais fait de mal ni aux tiens, ni à toi.

CXL.

LA JOLIE BELL.

Le riant printemps vient la mine réjouie,
  Et le maussade hiver s'envole d'un air sombre :
Maintenant les chutes d'eau sont claires comme le cristal,
  Et les cieux éclairés du soleil sont d'un beau bleu ;
Le matin se lève frais sur les montagnes,
  Le soir dore l'Océan qui s'enfle ;
Tous les êtres sont heureux du retour du soleil,
  Et moi, mon bonheur est dans ma jolie Bell.

Le printemps fleuri amène l'ardent été,
  Et la jaune automne suit de près,
Puis à son tour vient le sombre hiver,
  Jusqu'à ce que le riant printemps reparaisse.
Dans cette danse des saisons, dans ce progrès de la vie,
  Le vieux Temps et la Nature racontent leurs changements;
Mais sans jamais courir, sans jamais changer,
  Moi j'adore ma jolie Bell.

CXLI.

LES BORDS DU NITH.

La Tamise coule fièrement à la mer,
  La Tamise qui baigne de royales cités;
Mais le Nith coule avec plus d'attraits pour moi,
  Le Nith où Cummins eut jadis haute puissance :
Quand verrai-je cette terre honorée,
  Ce fleuve sinueux que j'aime si tendrement!
La main ennemie de la fortune contraire
  Doit-elle pour toujours, toujours me retenir ici?

Qu'elles sont charmantes, ô Nith! tes vallées fertiles,
  Où fleurissent gaiement les aubépines touffues!
Avec quelle grâce serpentent tes vallons en pente,
  Où les agneaux folâtrent dans les genêts!
Quoique maintenant ma destinée soit d'errer
  Loin de tes belles rives et collines,
Puissent mes dernières heures s'y consumer,
  Avec mes amis d'autrefois!

CXLII.

FRAGMENT.

L'hiver est passé, et l'été arrive enfin,
  Et les petits oiseaux chantent sur chaque arbre;
Maintenant tout est joyeux, et moi je suis très-triste,
Depuis que mon tendre amour est parti loin de moi.

La rose sur l'églantier, près des eaux qui courent limpides,
Peut avoir des charmes pour le linot ou l'abeille;
Leurs petits amours sont heureux, et leurs petits cœurs en repos;
Mais mon tendre amour est parti loin de moi.

CXLIII.

Que les pays étrangers citent leurs odorants bosquets de myrtes,
Où les étés resplendissants ajoutent au parfum;
J'aime bien mieux ce solitaire vallon de verte fougère,
Et son ruisseau qui se cache sous les longs genêts jaunes.

J'aime bien mieux ces humbles berceaux de genêts,
Où la campanule et la paquerette se tapissent invisibles;
Car là, sautillant légèrement parmi les fleurs sauvages,
Et écoutant le linot, souvent erre ma Jeanne.

Si riche que soit la brise dans leurs vallées égayées du soleil,
Et si froids que soient les vents de la Calédonie sur la vague;
Leurs bois embaumés qui entourent l'orgueilleux palais,
Que sont-ils? le séjour du tyran et de l'esclave!

Les forêts aromatiques de l'esclave, et les sources où l'or bouil-
Le brave Calédonien les regarde avec dédain; [lonne,]
Il erre aussi libre que les vents de ses montagnes,
Sauf les chaînes volontaires de l'amour, les chaînes de sa Jeanne.

CXLIV.

LA BELLE JEANNE.

Il y avait une fille, et elle était belle,
On la voyait à l'église et au marché!
Quand toutes les belles filles étaient réunies,
La plus belle fille, c'était la belle Jeanne.

Et toujours elle faisait l'ouvrage de sa maman,
Et toujours elle chantait joyeusement:
L'oiseau le plus gai du buisson
N'eut jamais le cœur si léger qu'elle.

Mais les éperviers déroberont les tendres joies
  Qui réjouissent le nid de la petite linotte;
Et la gelée brûlera les plus jolies fleurs,
  Et l'amour troublera le plus profond repos.

Le jeune Robie était le plus beau des garçons,
  La fleur et l'orgueil de toute la vallée,
Et il avait des bœufs, et des moutons, et des vaches,
  Et de chevaux bondissants, neuf ou dix.

Il alla avec Jeanie à la foire,
  Il dansa avec Jeanie dans la plaine;
Et long-temps avant que l'innocente Jeanie le sût,
  Elle avait perdu son cœur, elle avait perdu son repos.

Comme au sein de l'onde
  La lune habite, quand tombe la rosée du soir,
Ainsi tremblant et pur était le tendre amour
  Dans le cœur de la belle Jeanne.

Et maintenant elle fait l'ouvrage de sa maman,
Et toujours elle soupire d'inquiétude et de peine;
Pourtant elle ne sait quel peut être son mal,
  Ni ce qui pourrait la rétablir.

Mais le cœur de Jeanie, est-ce qu'il ne bondit pas légèrement,
  Et la joie ne brilla-t-elle pas dans son œil,
Quand Robie lui parla d'amour,
  Un soir sur le pré couvert de lis?

Le soleil baissait au couchant,
  Les oiseaux chantaient délicieusement dans chaque taillis;
Il pressa avec transport ses lèvres sur les siennes,
  Et tout bas lui conta ainsi son amour:

O belle Jeanie, je t'aime tendrement;
  Oh! crois-tu avoir du goût pour moi?
Ou veux-tu quitter la chamière de ta mère,
  Et apprendre à avoir soin des fermes avec moi?

Tu ne travailleras ni à la grange ni à l'étable,
  Ni à rien qui te donne de la peine;
Mais tu iras dans les bruyères en fleur,
  Et tu examineras avec moi le blé ondoyant.

Or que pouvait faire la naïve Jeanie?
  Elle n'avait pas envie de lui dire non:
A la fin elle donna en rougissant un doux consentement,
  Et dès lors l'amour fut toujours entre eux deux.

CXLV.

CALÉDONIE.

Il y eut jadis un jour, mais le vieux Temps alors était jeune,
Où la brave Calédonie, le chef de sa race,
Naquit de quelqu'une de vos divinités du Nord
(Qui ne sait que la brave Calédonie est de sang divin?);
De la Tweed aux Orcades était son domaine,
Pour chasser, ou mener paître, ou faire ce qu'elle voudrait :
Ses célestes parents fixèrent là son royaume,
Et lui en garantirent la bonté sur leurs têtes divines.

Un agneau en paix, mais un lion en guerre,
L'héroïne devint l'orgueil de sa famille;
Son grand-père, le vieil Odin, jura triomphant—
« Quiconque te provoquera, se repentira de la rencontre ! »
Elle s'amusait parfois à labourer ou à faire paître
Ses beaux troupeaux près de ses blés verts et bruissants ;
Mais les bois surtout étaient son endroit favori;
Son amusement chéri, les limiers et le cor.

Elle régna long-temps tranquille, jusqu'à ce que se dirigeât de ce côté
Une volée d'aigles hardis venus des grèves de l'Adriatique;
Plusieurs fois se succédant pendant longues années,
Ils obscurcirent l'air, et pillèrent la terre :
Leurs griffes semaient le meurtre, et leur cri la terreur,
Ils envahirent tout un monde et le dévastèrent en outre;
Elle se retira dans ses montagnes et fit voler ses flèches,
Les audacieux envahisseurs s'enfuirent ou moururent.

Ces féroces harpies prirent leur vol loin du nord,
Fléau des mers, effroi du rivage;
Le sanglier de la Scandinavie en sortit
Pour s'ébattre dans le carnage et se vautrer dans le sang :
Sur les pays et les royaumes leur fureur prévalut,
Nulle ruse ne pouvait les apaiser, nulle arme les repousser;
Mais ils assaillirent en vain la brave Calédonie,
Comme Largs peut bien l'attester, et Loncartie le dire.

Le caméléon sauvage troubla son repos
De tumultes, de troubles, de rébellions et de querelles;
Poussée à bout, à la fin elle se leva,
Et le dépouilla à la fois de ses espérances et de sa vie :
Le lion anglais, terreur de la France,
Mainte fois rôdant, ensanglanta le flot argenté de la Tweed;

Mais, instruit par la lance brillante de la Calédonie,
Il apprit à trembler dans son propre bois natal.

Ainsi hardie, indépendante, invaincue et libre,
Sa course brillante de gloire continuera toujours :
Car la brave Calédonie doit être immortelle ;
Je le prouverai d'après Euclide, aussi clair que le soleil :
Nous choisirons pour figure un triangle à angles droits,
Le Hasard est la perpendiculaire, et le vieux Temps est la base ;
Mais la brave Calédonie est l'hypothénuse.
Ergo donc, elle leur fera face, et le leur fera toujours.

CXLVI.

LE VIEUX ROB MORRIS.

Il y a le vieux Rob Morris qui habite dans le vallon là-bas,
C'est le roi des bons garçons et l'élite des vieillards ;
Il a de l'or dans ses coffres, il a des bœufs et des vaches,
Et une jolie fille, sa chérie et la mienne.

Elle est fraîche comme le plus beau matin de mai,
Elle est suave comme le soir parmi les foins nouveaux ;
Aussi gaie et aussi ingénue que l'agneau sur la prairie,
Et chère à mon cœur comme la lumière à mon œil.

Mais, hélas ! c'est une héritière, le vieux Robin est un laird,
Et mon papa n'a rien qu'une chaumière et une cour ;
Un prétendant tel que moi ne peut pas espérer de réussir,
Je dois cacher les blessures qui seront bientôt ma mort.

Le jour m'arrive, mais ne m'apporte aucune joie ;
La nuit m'arrive, mais mon repos est parti :
J'erre tout seul comme, la nuit, une ombre troublée,
Et je soupire comme si mon cœur allait éclater dans mon sein.

Oh ! si seulement elle eût été d'un rang plus humble,
J'aurais pu alors espérer qu'elle m'aurait souri !
Oh ! comme mon bonheur alors eût été impossible à décrire,
De même que maintenant nulle parole ne peut exprimer mon égare-[ment !]

CXLVII.

GALLA-WATER.

Il y a de beaux, beaux garçons sur les bords de l'Yarrow
Qui serpente à travers la bruyère en fleurs:
Mais les bords de l'Yarrow ni les bois d'Ettric,
Ne peuvent rivaliser avec les garçons de Galla-Water.

Mais il y en a un, un qu'en secret
J'aime mieux qu'eux tous;
Et je serai à lui, et il sera à moi,
Le beau garçon de Galla-Water.

Quoique son papa ne soit pas un laird,
Et que je n'aie pas une grosse dot,
Riches d'amour tendre et sincère,
Nous garderons nos troupeaux près de Galla-Water.

Ce ne fut jamais la richesse, ce ne fut jamais la richesse
Qui acheta contentement, paix, ou plaisir;
Les liens et le bonheur d'un amour mutuel,
Oh! c'est là le premier trésor du monde.

CXLVIII.

La moitié de la première stance de cette chanson est vieille, le reste est de moi. BURNS.

Il y a un jeune garçon dans cette ville, ce serait grand'pitié
Qu'il partît loin de nos filles;
Car il est beau, et bien fait aussi,
Et ses cheveux bouclent naturellement.

Son habit est de la couleur de sa toque si bleue:
Son gilet est blanc comme la neige nouvellement tombée:
Ses bas sont noirs, et ses souliers comme la prune sauvage;
Et ses claires boucles d'argent, elles nous éblouissent tous.
Son habit est de la couleur, etc.

Car la beauté et la fortune ont fait leur cour à ce garçon,
De beaux traits, une bonne dot, bien monté et bien mis;
Mais c'est surtout l'argent qui le fait aller jusqu'à elle,
Le denny est le joyau qui embellit tout.

Il y a Meg, avec sa ferme, qui voudrait bien l'avoir,
Et Susy, dont le papa était laird du château;
Il y a Nancy à la grosse dot qui captive le plus son goût,
—Mais c'est sa chère personne que le garçon aime mieux que tout.

CXLIX.

FRAGMENT.

Il y avait un garçon qui était né à Kyle [1],
Mais dans quel jour ou dans quelle année,
Je pense que cela ne vaut guère la peine
D'être si minutieux avec Robin.

Robin était un coureur,
Coureur bon vivant, coureur bon vivant;
Robin était un coureur,
Coureur bon vivant était Robin.

L'avant-dernière année de notre monarque
Etait commencée depuis vingt-cinq jours,
Ce fut alors qu'un coup de vent de janvier
Envoya sa première étrenne à Robin.

La commère lui regarde dans le creux de la main;
Qui vivra verra, dit-elle,
Ce gros garçon ne sera pas un sot,
Je pense que nous l'appellerons Robin.

Il aura de grandes et de petites infortunes,
Mais toujours un cœur au-dessus d'elles;
Il fera honneur à nous tous,
Nous serons tous fiers de Robin.

Mais sûr comme trois fois trois font neuf,
Je vois à chacune des marques et des lignes,
Que le gaillard aura un goût très-prononcé pour notre sexe,
Aussi, vive Robin!

En bonne foi, dit-elle, je me doute, monsieur,
Que vous mettrez la discorde parmi les filles;
Mais vous pouvez avoir vingt défauts pires.
Ainsi bonheur à toi, Robin!

1. District de l'Ayrshire.

Robin était un coureur,
Coureur bon vivant, coureur bon vivant;
Robin était un coureur,
Coureur bon vivant était Robin.

CL.

LAMENTATION DE STRATHALLAN.

Nuit épaisse, couvre ma demeure !
Tempêtes hurlantes, sévissez contre moi !
Torrents troubles, gonflés par l'hiver,
Entourez toujours mon antre solitaire !

Les ruisseaux de cristal qui coulent lentement,
Les lieux où s'agite la vile espèce humaine,
Les brises d'occident qui soufflent doucement,
Ne conviennent pas à mon âme en désordre.

Engagés dans la cause du bon droit,
Pour redresser des torts iniques,
Nous avons soutenu vigoureusemeit la guerre de l'honneur,
Mais les cieux nous ont refusé le succès.

La roue de la ruine a passé sur nous,
Pas une espérance qui ose rester;
Le vaste monde est tout entier devant nous—
Mais un monde sans un ami !

CLI.

Je suis à toi, ma beauté fidèle;
A toi, mon aimable Nancy,
Chaque pulsation de mes veines,
Chaque pensée vagabonde.

Sur ton sein pose mon cœur
Pour y battre et languir :
Quoique le désespoir l'ait blessé jusqu'au fond,
Cela guérirait sa souffrance.

Eloigne ces lèvres de rose,
Riches d'un trésor balsamique :

Détourne ces yeux amoureux,
  Pour que je ne meure pas de plaisir.

Qu'est-ce que la vie privée d'amour?
  Une nuit sans matin :
L'amour est le soleil d'été sans nuages,
  Ornant la gaie Nature.

CLII.

Quand le destin cruel nous ordonnerait de nous séparer
  Aussi loin que le pôle de la ligne,
Sa chère image autour de mon cœur
  S'enlacerait tendrement.

Quand des monts sourcilleux et des déserts hurlants,
  Et des mers mugissantes seraient entre nous;
Cependant, plus que mon âme immortelle,
  J'aimerais toujours ma Jeanne.

CLIII.

Tu m'as quittée pour toujours, Jamie, tu m'as quittée pour toujours,
Tu m'as quittée pour toujours, Jamie, tu m'as quittée pour toujours,
Après que tu avais juré que la mort seule nous séparerait!
Maintenant tu as délaissé ton amie pour toujours — je ne dois
  Je ne te verrai plus jamais! [plus jamais te voir, Jamie,]

Tu m'as abandonnée, Jamie, tu m'as abandonnée,
Tu m'as abandonnée, Jamie, tu m'as abandonnée;
Tu peux aimer une autre maîtresse, tandis que mon cœur se brise!
Bientôt je fermerai mes yeux fatigués — pour ne plus m'éveiller,
  Pour ne plus m'éveiller! [Jamie,]

CLIV.

FRAGMENT.

A toi, Nith chéri, à tes riantes plaines
  Où naguère j'errais insouciant,

Quoique harcelé de soucis, et tombé dans la peine,
  A toi j'apporte un cœur immuable.

Je t'aime, Nith, j'aime tes bords et tes coteaux,
  Quoique la mémoire m'y arrache l'âme;
Car c'est là qu'il errait, celui qui brisa mon cœur :
  Et pourtant à ce cœur, ah! combien toujours cher!

CLV.

JESSIE.

Il avait le cœur franc, le triste berger de l'Yarrow,
  Et belles sont les filles des rives de l'Ayr;
Mais sur les bords charmants de la rivière sinueuse de Nith,
  Sont des amants aussi fidèles, et des filles aussi belles :
Pour égaler la jeune Jessie cherchez dans toute l'Ecosse,
  Pour égaler la jeune Jessie vous chercherez en vain;
Grâce, beauté, élégance enchaînent son amant,
  Et la modestie virginale rive les fers.

Oh! fraîche est la rose à l'aube humide et gaie,
  Et suave est le lis au tomber du soir;
Mais en la belle présence de la jeune et aimable Jessie,
  Le lis est inaperçu, la rose n'est point remarquée.
L'amour est dans son sourire, rusé sorcier;
  Trônant dans ses yeux, il dicte la loi :
Et toujours à ses charmes elle seule est étrangère!
  Son modeste maintien est le premier de tous.

CLVI.

LA FILLE DE BALLOCHMYLE.

C'était le soir — les champs étaient verts sous la rosée,
  Ses perles pendaient à chaque brin d'herbe;
Le zéphyr folâtrait autour de la fève,
  Et emportait ses parfums odorants;
Dans chaque vallon chantait le mauvis
  Et toute la nature semblait écouter,

Excepté où retentissaient les échos du bois vert
Dans les coteaux de Ballochmyle.

D'un pas insouciant j'allais en avant,
Le cœur réjoui de la joie de la nature,
Lorsque, rêvant dans une clairière isolée,
J'aperçus une belle jeune fille;
Son regard était comme l'œil du matin,
Son air comme le sourire printanier de la nature,
La Perfection murmurait en passant :
Regarde la fille de Ballochmyle!

Belle est la matinée au mois fleuri de mai,
Et suave est la nuit dans la douce automne,
Quand on parcourt le gai jardin,
Ou qu'on erre dans la solitude sauvage :
Mais la femme, enfant chéri de la Nature!
C'est là qu'elle accumule tous ses charmes;
Et pourtant tout ce qu'elle a fait en ce genre est surpassé
Par la jolie fille de Ballochmyle.

Oh! si elle eût été une simple villageoise,
Et moi l'heureux berger,
Quand je n'aurais eu que le plus humble abri
Qu'on ait jamais élevé dans les plaines de l'Ecosse;
Battu du vent et de la pluie des hivers,
Avec joie, avec transport j'aurais travaillé,
Et la nuit serré sur mon sein
La jolie fille de Ballochmyle.

L'orgueil alors pourrait gravir le glissant précipice
Où la renommée et les honneurs se dressent éclatants;
Et la soif de l'or pourrait affronter la mer,
Ou chercher sous terre la mine indienne;
Donnez-moi la cabane au-dessous du pin
Pour garder les troupeaux ou labourer le sol,
Et chaque jour avoir des joies divines
Avec la jolie fille de Ballochmyle.

CLVII.

Ce ne fut pas son bel œil bleu qui fit ma ruine;
Toute jolie qu'elle est, ce ne fut pas là ce qui me perdit;
Ce fut ce cher sourire quand personne ne nous observait,
Ce fut ce doux, cet ensorcelant coup d'œil de bienveillance.

Je crains fort qu'il ne me soit interdit d'espérer,
Je crains fort d'être condamné au désespoir;
Mais quand la fortune cruelle nous destinerait à vivre séparés,
Elle sera reine à jamais dans mon sein.

Mary, je suis à toi avec une passion des plus sincères,
Et tu m'as promis un amour des plus tendres!
Et tu es un ange qui ne peut jamais changer,
Le soleil s'arrêterait plutôt dans sa marche.

CLVIII.

BELLE ELIZA.

Retourne-toi, belle Eliza;
  Un regard affectueux avant de nous séparer,
Aie pitié de ton amant au désespoir!
  Peux-tu briser son cœur fidèle?
Retourne-toi, belle Eliza.
  Si ton cœur refuse d'aimer,
De grâce, cache cette cruelle sentence
  Sous l'affectueux déguisement de l'amitié.

Chère fille, t'ai-je offensée?
  L'offense est de t'aimer;
Peux-tu détruire à jamais le repos de celui
  Qui pour le tien mourrait joyeux?
Tant que la vie battra dans mon sein,
  Tu seras mêlée à chaque pulsation;
Retourne-toi, aimable fille,
  Favorise-moi d'un doux sourire.

Ni l'abeille sur la fleur,
  Dans tout l'éclat de midi;
Ni la petite fée folâtre
  Sous les rayons de la lune d'été;
Ni le poète dans le moment
  Où l'imagination s'allume dans son œil,
Ne connaissent le plaisir, ne sentent le ravissement
  Que ta présence me donne.

CLIX.

DEBOUT LE MATIN DE BONNE HEURE.

Le chœur de celle-ci est vieux, les deux stances sont de moi
BURNS.

Être debout le matin n'est pas de mon goût,
Debout le matin de bonne heure;
Quand tous les monts sont couverts de neige,
Pour sûr, c'est l'hiver tout de bon.

Le vent souffle froid de l'est à l'ouest,
La neige fouette cruellement;
J'entends l'ouragan mugir d'une voix si perçante,
Pour sûr, c'est l'hiver tout de bon.

Les oiseaux se tiennent frissonnants dans l'épine,
Tout le jour ils vivent bien maigrement;
Et longue est la nuit du soir au matin,
Pour sûr, c'est l'hiver tout de bon.
Debout le matin, etc.

CLX.

Triste est mon cœur, et la larme est dans mon œil:
Depuis long-temps, long-temps, la joie m'est étrangère:
Délaissée, sans amis, je porte mon fardeau,
Et la douce voix de la pitié ne retentit jamais à mon oreille.

Amour, tu as des plaisirs, et j'ai aimé profondément;
Amour, tu as des chagrins, et je l'ai éprouvé cruellement:
Mais ce cœur brisé qui maintenant saigne dans mon sein,
Je puis le sentir à ses battements, sera bientôt en repos.

Oh! si j'étais où j'ai été heureuse,
Là-bas près de cette onde et de ce beau château vert!
Car c'est là qu'il est errant et rêvant à moi,
Celui qui sécherait bientôt la larme dans l'œil de sa Phillis.

CLXI.

Qui est à la porte de mon bosquet ?
  Eh ! quel autre que Findlay !
Eh bien, passez votre chemin, vous ne devez pas être ici !
  Si fait, je le dois, dit Findlay.
D'où vient que vous êtes comme un voleur ?
  Oh ! venez voir, dit Findlay.
Avant le matin vous ferez quelque mauvais coup.
  Vraiment oui ! dit Findlay.

Si je me lève et vous laisse entrer ;
  Laissez-moi entrer, dit Findlay.
Vous me tiendrez éveillée avec votre tapage.
  Vraiment oui ! dit Findlay.
Dans mon bosquet si vous restez ;
  Laissez-moi rester, dit Findlay.
Je crains que vous n'y demeuriez jusqu'au point du jour.
  Vraiment oui ! dit Findlay.

Si vous restez ici cette nuit ;
  Je resterai, dit Findlay.
J'ai peur que vous n'en appreniez le chemin.
  Vraiment oui ! dit Findlay.
Ce qui pourra se passer dans ce bosquet—
  Laissez-le se passer, dit Findlay.
Vous devez le cacher jusqu'à votre dernière heure ;
  Vraiment oui ! dit Findlay.

CLXII.

QUE PEUT FAIRE UNE JEUNE FILLE D'UN VIEILLARD ?

Que peut faire une jeune fille, que doit faire une jeune fille,
  Que peut faire une jeune fille d'un vieillard ?
Maudits soient les écus qui tentèrent maman,
  De vendre sa pauvre Jenny pour de l'argent et des terres !
    Maudits soient les écus, etc.

Il est toujours à se plaindre du matin au soir,
  Il tousse et il se traîne tout le long du jour :
Il est stupide et engourdi, son sang est gelé.
  Oh ! affreuse est la nuit avec un vieillard cassé !

Il marmotte et il soupire, il s'impatiente et il se fâche,
Je ne peux jamais le contenter, quoi que je fasse;
Il est maussade, et jaloux de tous les jeunes garçons.
Oh! malédiction sur le jour où je rencontrai un vieillard!

Ma vieille tante Katie me prend en pitié,
Je ferai mes efforts pour suivre son plan;
Je le contrarierai, et le tourmenterai, jusqu'à ce qu'il crève de cha-
Et alors son vieux cuivre m'achètera une poêle neuve. [grin,]

CLXIII.

FRAGMENT.

Quand j'arrivai pour la première fois à Stewart Kyle,
Mon humeur n'était pas très-constante;
Partout où j'allais, à pied ou à cheval,
J'avais toujours une maîtresse :

Mais quand je passai par la ville de Mauchline,
Ne redoutant personne,
J'eus le cœur pris avant d'y songer,
Et par une dame de Mauchline.
. . . . . .

CLXIV.

LA PELOUSE.

Quand sur la montagne l'étoile orientale
Annonce qu'il est temps de rassembler les troupeaux, ma belle,
Et que les bœufs, du champ sillonné,
Reviennent énervés et harassés, oh!
Le long du ruisseau, où les bouleaux odorants
Sont tout brillants de rosée, ma belle,
J'irais à ta rencontre sur la pelouse,
Ma tendre chérie, oh!

Dans le plus sombre vallon, à l'heure de minuit,
Je passerais sans avoir peur, oh!

Si ce vallon me conduisait à toi,
  Ma tendre chérie, oh!
La nuit aurait beau être des plus mauvaises,
  Et moi des plus fatigués, oh!
J'irais à ta rencontre sur la pelouse.
  Ma tendre chérie, oh!

Le chasseur aime le soleil du matin,
  Pour éveiller le daim de la montagne, ma belle;
A midi le pêcheur cherche le vallon,
  Pour suivre le cours du ruisseau, ma belle:
Donnez-moi l'heure de l'ombre grise.
  Cela rend mon cœur si joyeux, oh!
D'aller à ta rencontre sur la pelouse,
  Ma tendre chérie, oh!

CLXV.

Quand l'ouragan mortel de la guerre farouche eut cessé de souffler,
  Et que revint la douce paix,
Que maint cher petit enfant fut sans père,
  Et mainte veuve en deuil,
Je quittai les lignes et le champ couvert de tentes,
  Où long-temps j'avais logé,
Mon humble havresac pour toute richesse,
  Pauvre et honnête soldat.

Dans mon sein était un cœur loyal et léger,
  Ma main était pure de pillage,
Et, retournant dans ma belle Écosse,
  J'allais gaiement en avant.
Je songeais aux collines de Coïl,
  Je songeais à ma Nancy,
Je songeais au séduisant sourire
  Qui captiva ma jeune fantaisie.

Enfin j'atteignis le beau vallon
  Qui vit les jeux de mes premiers ans;
Je passai le moulin et l'épine, lieu de rendez-vous
  Où je fis souvent la cour à Nancy:
Qui aperçus-je, si ce n'est cette chère fille
  Près de la demeure de sa mère!
Et je me détournai pour cacher le flot
  Qui s'enflait dans mes yeux.

D'une voix altérée je dis : Charmante fille,
  Charmante comme les fleurs de cette aubépine,
Oh ! heureux, heureux celui
  Qui est le plus cher à ton cœur !
Ma bourse est légère, j'ai loin à aller,
  Et je voudrais bien loger chez toi ;
J'ai servi long-temps mon roi et mon pays,
  Prends pitié d'un soldat.

Alors elle me regarda attentivement,
  Et elle était encore plus adorable ;
Et elle me dit : J'ai aimé jadis un soldat,
  Je ne l'oublierai jamais ;
Vous partagerez en liberté
  Notre humble cabane et notre maigre chère ;
Ce noble signe, la chère cocarde,
  Vous êtes le bienvenu pour l'amour d'elle.

Elle regarda — elle rougit comme une rose —
  Et puis, pâle comme un lis,
Elle tomba dans mes bras, et s'écria :
  Es-tu mon cher Willie ?
Par celui qui fit le soleil et le ciel,
  Et qui estime le véritable amour,
Je suis Willie, et puissent toujours ainsi
  Les amants sincères être récompensés !

Les guerres sont finies, et je suis de retour,
  Et je retrouve ton cœur toujours sincère ;
Quoique pauvres d'argent, nous sommes riches d'amour,
  Et nous ne nous séparerons plus.
Elle dit : Mon grand-père m'a laissé de l'or,
  Une ferme abondamment remplie ;
Et viens, mon fidèle soldat,
  Tu y seras le bienvenu !

Pour l'or, le négociant sillonne la mer,
  Le fermier laboure la terre ;
Mais la gloire est le butin du soldat ;
  La richesse du soldat, c'est l'honneur ;
Ne méprisez jamais le brave et pauvre soldat,
  Ne le comptez pas pour un étranger,
Rappelez-vous qu'il est l'appui de son pays
  Au jour et à l'heure du danger.

CLXVI.

LA BELLE JENNY.

Où sont les joies que j'ai rencontrées au lever de l'aurore
  Dansant à la voix matinale de l'alouette?
Où est la paix qui présidait à mes excursions
  Le soir dans les bois sauvages?

Je ne vais plus descendant le cours tortueux de la rivière,
  Et regardant les fleurs odorantes et si belles;
Je ne suis plus les pas légers du plaisir,
  Mais ceux du chagrin et du souci aux tristes soupirs.

Est-ce que l'été a abandonné nos vallées,
  Et que le hideux et sombre hiver approche?
Non, non, les abeilles bourdonnant autour des gaies roses
  Proclament que l'année est dans toute sa gloire.

Je voudrais bien cacher ce que je crains de découvrir,
  Mais depuis long-temps, long-temps, je le sais trop bien :
La seule cause de ce désastre dans mon sein,
  C'est Jenny, la belle Jenny.

Le temps ne peut me venir en aide, mes peines sont immortelles,
  Et l'espoir n'ose m'offrir une consolation;
Eh bien donc, amoureux et épris de ma torture,
  Je chercherai de la jouissance dans mon malheur.

CLXVII.

Là où, bravant les tempêtes de l'hiver courroucé,
  S'élèvent les Ochels altiers,
Loin dans leur ombre les charmes de ma Peggy
  Ont pour la première fois ravi mes yeux surpris,
Comme un homme qui, près de quelque fleuve sauvage,
  Voit une pierre précieuse solitaire,
Étonné, en observe à deux fois les feux
  Dont l'art a aiguisé l'éclat.

Bénie soit l'ombre sauvage, écartée,
  Et bénis soient le jour et l'heure

Où je contemplai pour la première fois les charmes de Peggy,
Où pour la première fois je sentis leur pouvoir !
La mort tyrannique de sa main hideuse
Peut arrêter mon souffle au vol ;
Mais arracher Peggy de mon âme
Doit être une mort plus violente.

CLXVIII.

LE GALANT TISSERAND.

Là où le Cart roule en courant vers la mer,
Entre mainte fleur et maint arbre touffu,
Vit un garçon, le garçon de mon cœur,
C'est un galant tisserand.

Oh ! des amoureux, j'en avais huit ou neuf,
Ils me donnaient des bagues et de beaux rubans ;
Et j'eus peur de perdre mon cœur,
Et je le donnai au tisserand.

Papa m'a signé une promesse de dot
Pour donner au garçon qui possède la terre ;
Mais à mon cœur j'ajouterai ma main,
Et donnerai le tout au tisserand.

Tant que les oiseaux se plairont dans les bocages touffus,
Tant que les abeilles aimeront les fleurs qui s'ouvrent,
Tant que le blé verdira sous les ondées du printemps,
J'aimerai mon galant tisserand.

CLXIX.

PHILIS LA BELLE.

Lorsque les alouettes de leur petite aile
Agitaient l'air pur,
Pour respirer le printemps embaumé
J'allai dehors ;
L'œil d'or du gai soleil

Regardait par-dessus les hautes montagnes :
Tel ton matin, m'écriai-je,
Philis la belle.

Dans la chanson insouciante de chaque oiseau,
Je fis gaiement ma partie
Tandis que parmi ces fleurs sauvages
Le hasard me conduisait là-bas ;
Suavès au lever du jour,
Les boutons de rose courbaient leurs branches chargées de rosée :
Telle ta fraîcheur, dis-je,
Philis la belle.

Dans une allée à l'ombre,
Des tourterelles roucoulaient ;
J'aperçus le cruel épervier
Pris dans un piége :
Ainsi puisse la Fortune t'être propice,
Et réserver une pareille destinée
A celui qui voudrait te nuire,
Philis la belle !

CLXX.

FRAGMENT.

Pourquoi, pourquoi dire à ton amant
Qu'il ne doit jamais être heureux ?
Pourquoi, pourquoi le détromper,
Et donner un démenti à toutes ses espérances ?

Oh ! pourquoi, lorsque l'imagination est dans l'extase du sommeil,
Et que Chloris, Chloris en est le seul objet,
Pourquoi, pourquoi vouloir, cruelle,
Eveiller ton amant de son rêve ?

CLXXI.

UNE FEMME COMME CELLE DE WILLIE.

Willie Wastle demeurait près de la Tweed ;
L endroit, on l'appelait Linkumdoddie :

Willie était un bon tisserand,
Qui pouvait voler un peloton de fil comme n'importe qui ;
Il avait une femme qui était acariâtre et jaune,
Et dont la mère était Tinkler Madgie.

Une femme comme celle de Madgie,
Je n'en donnerais pas un bouton.

Elle a un œil, elle n'en a qu'un,
Le chat en a deux de la même couleur ;
Cinq dents couleur de rouille, outre un chicot,
Un claquet de langue à assourdir un meunier,
Une longue barbe autour de la bouche,
Son nez et son menton se menacent.
Une femme comme, etc.

Elle a les cuisses creuses, elle a les jambes arquées ;
Elle en a une qui cloche plus courte d'une largeur de main ;
Elle est tordue à droite, elle est tordue à gauche,
Pour faire équilibre de chaque côté ;
Elle a une bosse sur la poitrine,
La pareille de celle qui est sur son épaule.
Une femme comme, etc.

Le vieux chat est assis au coin du feu,
Et avec le dedans de sa patte il se nettoie la figure ;
Mais la femme de Willie n'est pas si propre,
Elle se nettoie le museau avec un bas sans pied ;
Ses gros poings sont comme des paniers à ordures,
Sa face salirait l'eau du Logan.

Une femme comme celle de Willie,
Je n'en donnerais pas un bouton.

CLXXII.

A MARY.

Voulez-vous aller aux Indes, ma Mary,
Et quitter la rive de la vieille Ecosse ?
Voulez-vous aller aux Indes, ma Mary,
A travers le rugissement de l'Atlantique ?

Oh ! suaves croissent le limon et l'orange,
Et le fruit de l'ananas ;
Mais tous les charmes des Indes
Ne sauraient égaler les tiens.

J'ai juré par les cieux à ma Mary,
  J'ai juré par les cieux d'être sincère;
Et ainsi puissent les cieux m'oublier,
  Quand j'oublierai mon serment !

Oh ! engagez-moi votre foi, ma Mary,
  Et engagez-moi votre main blanche comme un lis;
Oh ! engagez-moi votre foi, ma Mary,
  Avant que je quitte la grève de l'Écosse.

Nous nous sommes donné notre parole, ma Mary,
  D'être unis par une affection mutuelle;
Et maudite soit la cause de notre séparation,
  Maudits soient l'heure et le moment !

CLXXIII.

Veux-tu être ma chérie?
Quand le chagrin torturera ton tendre cœur,
Veux-tu me laisser un peu t'égayer?
Par le trésor de mon âme,
C'est là l'amour que je te porte !
Je fais vœu et serment que toi seule
A jamais seras ma chérie;
Toi seule, j'en fais vœu et serment,
Seras à jamais ma chérie.

Chère belle, dis que tu m'aimes;
Ou, si tu ne veux pas être à moi,
Ne dis pas que tu me refuseras :
Si cela ne doit pas, si cela ne peut pas être,
Que tu veuilles de moi pour amant;
Laisse-moi, chère belle, mourir promptement
Dans la confiance que tu m'aimes;
Chère belle, laisse-moi mourir promptement
Dans la confiance que tu m'aimes.

CLXXIV.

LA MONTAGNARDE MARY.

O vous, collines, coteaux et ruisseaux, qui entourez
  Le château de Montgomery,

Verts soient vos bois, et belles vos fleurs !
  Que vos eaux ne soient jamais fangeuses !
Que là l'été commence à déployer ses robes,
  Et qu'il s'y attarde le plus long-temps !
Car là j'ai reçu le dernier adieu
  De ma charmante montagnarde Mary.

Avec quel charme fleurissait le gai bouton vert,
  Qu'elle était riche, la fleur de l'aubépine,
Lorsque sous leur ombrage odorant,
  Je la serrai contre mon sein !
Les heures d'or, aux ailes d'ange,
  Volaient sur moi et ma chérie ;
Car chère à moi, comme la lumière et la vie,
  Etait ma charmante montagnarde Mary.

Après maint serment, et étroit embrassement,
  Notre séparation fut bien tendre,
Et, promettant de nous revoir souvent,
  Nous nous arrachâmes l'un de l'autre ;
Mais ô gelée précoce de la cruelle mort,
  Qui a brûlé ma fleur si vite !
Maintenant vert est le gazon, et froide est la terre
  Qui enveloppe ma montagnarde Mary !

Oh ! pâles, pâles sont maintenant ces lèvres de rose
  Que j'ai souvent baisées si passionnément !
Et fermé pour toujours est le regard étincelant
  Qui s'arrêtait si bienveillant sur moi !
Et maintenant tombe en poussière silencieuse
  Ce cœur qui m'aimait si tendrement !
Mais toujours au fond de mon sein
  Vivra ma montagnarde Mary !

CLXXV.

LES BORDS DU DOON.

O collines et coteaux du beau Doon,
  Comment pouvez-vous fleurir si frais et si charmants !
Comment pouvez-vous chanter, petits oiseaux,
  Quand moi je suis si épuisée, si pleine de soucis !
Tu briseras mon cœur, oiseau gazouillant
  Qui folâtres dans l'épine fleurie :

Tu me rappelles des joies parties,
  Parties pour ne jamais revenir.

Souvent j'ai erré près du beau Doon,
  Pour voir la rose et le chèvrefeuille s'entrelacer;
Et chaque oiseau chantait son amour,
  Et moi aussi je chantais tendrement le mien :
Le cœur léger, je cueillis une rose
  Si jolie sur son arbre épineux;
Et mon perfide amant me vola ma rose,
  Mais, hélas! il me laissa l'épine.

CLXXVI.

PRENEZ GARDE A LA JOLIE ANNE.

Illustres galants, je vous donne un bon conseil,
  Prenez garde à la jolie Anne;
Sa figure avenante est si pleine de grâce,
  Qu'elle vous attrapera le cœur.
Son œil si brillant est comme les étoiles dans la nuit,
  Sa peau est comme le cygne;
Sa taille élégante est si mince dans son corsage,
  Qu'aisément elle tiendrait dans vos deux mains.

La jeunesse, la grâce et l'amour marchent à sa suite,
  Et le plaisir mène l'avant-garde;
Dans tous leurs charmes, et sous leurs armes victorieuses,
  Ils accompagnent la jolie Anne.
Les liens du captif peuvent enchaîner les mains,
  Mais l'amour asservit l'homme;
Beaux galants, je vous avertis tous,
  Prenez garde à la jolie Anne.

CLXXVII.

Hier j'avais une pinte de vin,
  Un endroit où personne ne me voyait;
Hier reposaient sur mon sein
  Les boucles dorées d'Anna.

Le Juif affamé dans le désert,
  Se régalant de la manne,
N'était rien auprès de moi savourant le miel
  Sur les lèvres d'Anna.

O monarques, prenez l'orient et l'occident,
  De l'Indus à Savannah !
Et laissez-moi étreindre dans mes bras
  Le corps flexible d'Anna.
Alors je dédaignerai les charmes impériaux,
  Impératrice ou sultane,
Lorsque, donnant et recevant à la fois,
  Je mourrai d'ivresse dans les bras d'Anna.

Fuis, dieu pimpant du jour !
  Fuis, pâle Diane !
Vous toutes, étoiles, allez cacher vos rayons étincelants,
  Quand je vais au rendez-vous de mon Anna.
Viens, ô nuit; dans ton plumage de corbeau,
Le soleil, la lune et les étoiles tous éloignés ;
Et apporte une plume d'ange pour écrire
  Mes transports avec mon Anna.

CLXXVIII.

Ces monts sauvages et moussus si hauts et si vastes,
Qui nourrissent dans leur sein la jeunesse de la Clyde,
Où les coqs mènent leur couvée se repaître dans la bruyère,
Et où le berger garde son troupeau en soufflant dans son anche ;
    Où les coqs, etc.

Ni la riche vallée de Gowrey, ni les rives du Forth, exposées au soleil,
N'ont pour moi les charmes de ces landes sauvages et moussues ;
Car là, près d'un clair ruisseau, solitaire, écarté,
Réside une douce fille, ma pensée et mon rêve.

Je reviendrai toujours sur ces monts sauvages,
Où chaque ruisseau se fraie, écumeux, son vert et étroit passage :
Car là, avec ma chère belle, j'erre tout le jour, [mour.]
Tandis que sur nous, inaperçues, volent les rapides heures de l'a-

Elle n'est pas la plus belle, quoiqu'elle soit belle ;
Elle n'a pas eu en partage une éducation bien raffinée ;
Sa parenté est humble autant qu'elle peut l'être ;
Mais j'aime la chère fille parce qu'elle m'aime.

Quel homme ne doit céder à la beauté
Dans son armure d'œillades, et de rougeurs, et de soupirs !
Et quand l'esprit et l'élégance ont poli ses dards,
Ils éblouissent nos yeux, en volant à nos cœurs !

Mais la bienveillance, la douce bienveillance dans l'œil étincelant
A un éclat qui pour moi surpasse le diamant ; [de tendresse.]
Et le cœur palpitant d'amour, quand elle me serre dans ses bras,
Oh ! voilà les charmes irrésistibles de ma chère belle !

CLXXIX.

LE JEUNE JOCKEY.

Le jeune Jockey était le plus joyeux garçon
De toute notre ville et au delà ;
Il sifflait gaiement à la charrue,
Il dansait légèrement dans la salle !
Il vantait mes yeux d'un si beau bleu,
Il vantait ma taille si souple et si mince,
Et toujours mon cœur venait sur mes lèvres,
Quand personne ne nous entendait ni ne nous voyait.

Mon Jockey travaille dans la plaine,
Par le vent et la pluie, par la gelée et la neige ;
Et je regarde avec bien de la joie le pâturage,
Quand les bœufs de Jockey s'en reviennent.
Et de nouveau reparaît la nuit,
Et il me prend tout entière dans ses bras,
Et de nouveau il jure qu'il sera à moi
Aussi long-temps qu'il respirera.

CLXXX.

LA JEUNE PEGGY.

La jeune Peggy est la fleur de nos jolies filles :
Elle rougit comme, le matin,
L'aube couleur de rose, ornant de ses perles
Le gazon qui pousse :

Ses yeux dépassent en éclat les lueurs rayonnantes
  Qui dorent l'ondée passagère,
Qui étincellent sur les ruisseaux de cristal,
  Et réjouissent chaque fleur rafraîchie.

Ses lèvres sont plus brillantes que les cerises,
  Elles ont reçu une teinte plus riche;
Elles charment notre vue émerveillée
  Et donnent la tentation d'y poser les nôtres :
Son sourire est comme le soir paisible
  Quand les couples ailés font l'amour,
Et que les petits agneaux, folâtres et sauvages,
  S'ébattent en bandes joueuses.

Si la Fortune était l'ennemie de l'aimable Peggy,
  Tant de charme l'adoucirait,
Comme le Printemps fleuri éclaircit le front
  Du maussade et farouche Hiver.
L'œil de la médisance ne sait où viser
  Pour déprécier ses moyens de plaire;
Et l'envie furieuse en vain grince
  Ses dents empoisonnées qui voudraient mordre.

O vous, puissances de l'Honneur, de l'Amour et de la Vérité,
  Préservez-la de tout mal;
Inspirez à cette jeune fille hautement favorisée
  Ce que veulent d'elle les destinées;
Entretenez la douce flamme conjugale
  Mutuelle dans chaque sein,
Et dotez le cher nom paternel
  De plus d'une récolte filiale.

CLXXXI.

A MISS GRAHAM DE FINTRAY,

EN LUI FAISANT CADEAU DE CHANSONS.

De ce livre où vit l'immortelle muse de l'Ecosse
  Dans des vers mélodieux mariés à de sacrés accords,
Accepte le don; si celui qui l'offre est humble,
  Riche est le tribut de son âme reconnaissante.

Et que jamais aucun sentiment violent et discord
  Ne jette le désordre dans les cordes de ton cœur;

Mais que la paix mette ton âme bien née au diapason du repos,
Ou que l'amour en extase éveille son chant de séraphin,

Ou la pitié ses notes, tout inondée de larmes,
Comme la pauvreté modeste révélant ses malheurs,
Tandis que la vertu éclairée répand du charme sur tout le chant,
Et que la piété issue du ciel donne sa sanction.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

POÉSIES POSTHUMES

EXTRAITES DE LA CORRESPONDANCE DE L'AUTEUR.

A MARY DANS LE CIEL.

Etoile retardataire, au rayon affaibli,
  Qui aimes à saluer l'aube matinale,
De nouveau tu annonces le jour
  Où ma Mary fut arrachée de mon âme.

O Mary! chère ombre disparue!
  Où est ta place de bienheureux repos?
Vois-tu ton amant étendu sur la terre?
  Entends-tu les soupirs qui déchirent sa poitrine?

Puis-je oublier cette heure sacrée?
  Puis-je oublier le bois sanctifié
Où nous nous rencontrâmes près de l'Ayr sinueux,
  Pour vivre une journée d'amour périssable?

L'éternité n'effacera pas
  Ces chers souvenirs des transports passés,
Ton image à notre dernier embrassement;
  Ah! nous ne pensions guère que c'était le dernier!

L'Ayr murmurant baisait les cailloux de sa rive,
  Ombragé de bois sauvages, à l'épaisse verdure;
Le bouleau odorant et la pâle aubépine
  S'entrelaçaient amoureusement autour de cette scène ravissante.

Les fleurs poussaient lascives pour être foulées,
  Les oiseaux chantaient l'amour sur chaque branche,
Jusqu'à ce que trop tôt le couchant en feu
  Proclamât la fuite du jour ailé.

Toujours ces souvenirs veillent dans ma pensée,
  Qui les couve tendrement avec un soin avare;
Le temps ne fait que rendre leur impression plus profonde,
  Comme les ruisseaux creusent plus profondément leur lit.

Ma Mary, chère ombre disparue!
Où est ta place de bienheureux repos?
Vois-tu ton amant étendu sur la terre?
Entends-tu les soupirs qui déchirent sa poitrine?

VERS

SUR UNE ENTREVUE AVEC LORD DAER.

Sachez-le, vous tous que cela concerne,
Moi, Robin le rimeur, autrement dit Burns,
Le vingt-trois d'octobre,
Jour à jamais mémorable,
Je me suis élevé à cette hauteur,
J'ai dîné avec un lord.

J'ai été à des orgies d'écrivains;
Bien plus, je me suis diantrement soûlé avec les prêtres de Dieu,
Sauf votre respect;
Je me suis même joint à l'honorable chorus,
Quand de puissants squires du banc de justice
Etanchaient leur soif d'hydre.

Mais avec un lord — en avant, ma jambe,
Un lord — un pair — un fils de comte,
Encore plus haut, ma toque;
Et un tel lord — long de deux aunes d'Ecosse,
Toute la pairie, il vous la regarde de haut en bas,
Comme moi je regarde mon sonnet.

Mais que n'ai-je la puissance magique de Hogarth,
Pour montrer le regard timoré de sir Bardy,
Et quels yeux il ouvrit et comme il balbutia,
Quand levant le nez comme s'il était conduit avec une gourmette [de bois,
Et avançant lourdement sur ses jambes de laboureur,
Il fit gémir le plancher du parloir.

* * * * * * * *

Je me retirai à l'écart dans un coin,
Et jetai à la dérobée un regard sur Sa Seigneurie,
Comme sur quelque mauvais présage;
Excepté du bon sens et de la gaieté sociable,
Et (ce qui me surprit) de la modestie,
Je ne remarquai rien d'extraordinaire.

Je cherchais les signes caractéristiques des grands,
Le noble orgueil, la fierté seigneuriale,
L'arrogance hautaine;
De l'orgueil, ah bien oui! il n'en avait pas plus,
Ni d'impertinence, ni de fierte (autant que je pus voir),
Qu'un honnête laboureur.

J'apprendrai donc de Sa Seigneurie,
Dorénavant à aborder indifféremment
Un rang aussi bien qu'un autre;
Nul honnête et digne homme ne doit craindre
D'aborder le noble et jeune Daer,
Car il ne fait qu'aborder un frère.

A UNE JEUNE PERSONNE

DEMEURANT SUR LES BORDS DE LA PETITE RIVIÈRE DE DEVON, DANS LE CLACKMANNANSHIRE,

MAIS QUI AVAIT PASSÉ SES PREMIÈRES ANNÉES DANS L'AYRSHIRE.

Qu'ils sont agréables, les bords sinueux du clair Devon
Avec ses buissons verts et touffus et ses belles fleurs épanouies!
Mais la plus jolie fleur des bords du Devon
Etait jadis un charmant bouton des rives de l'Ayr.

Que le soleil soit tempéré sur cette charmante fleur rougissante,
Lorsqu'elle se baigne dans la rosée du gai matin au teint de rose!
Et que tombe doucement sur elle la molle ondée printanière
Qui se glisse dans l'ombre du soir pour ranimer chaque feuille!

Oh! épargnez cette chère fleur, brises d'orient,
Quand sur votre aile frileuse et glacée vous annoncez l'aurore!
Et tiens-toi éloigné, reptile qui usurpes
La verdure et l'éclat du jardin et de la plaine!

Que Bourbon se glorifie de ses gais lis dorés,
Et que l'Angleterre triomphante arbore sa rose orgueilleuse:
Une fleur plus belle que toutes deux orne les vertes vallées
Où le Devon, le charmant Devon coule en serpentant.

SUR LA MORT D'UN PETIT CHIEN

NOMMÉ ÉCHO.

Dans le bois et le désert, ô peuple gazouillant,
  Déplore ta perte douloureuse;
Maintenant le pouvoir de tes chants est à moitié détruit,
  Le doux Echo n'est plus.

Et vous, voix aigres et criardes d'alentour,
  Glapissez vos joies discordantes;
Maintenant la moitié du bruit de vos sons inharmonieux
  Dort silencieux avec Echo.

A LA MÉMOIRE DE FERGUSSON.

CI-GIT ROBERT FERGUSSON, POÈTE,

NÉ LE 5 SEPTEMBRE 1751 — MORT LE 16 OCTOBRE 1774.

Ici ni marbre sculpté, ni chant pompeux,
  « Ni urne historiée, ni buste animé; »
Cette simple pierre dirige les pas de la pâle Ecosse,
  Qui vient épancher ses chagrins sur la tombe de son poète.

LAMENTATION DU CHEVALIER.

Les petits oiseaux se réjouissent du retour des feuilles vertes,
  Le ruisseau murmurant serpente limpide à travers la vallée,
Les aubépines fleurissent dans la rosée du matin,
  Et les primevères éparses çà et là ornent le pré vert.

Mais quelle chose peut faire plaisir ou peut paraître belle,
Quand les heures languissantes sont comptées par le souci?
  Pas de fleur poussant gaiement, pas d'oiseau chantant mélodieu-
Qui puissent soulager le triste cœur du lugubre désespoir. [sement

L'action que j'ai tentée pouvait-elle mériter leur courroux ?
Replacer un roi et un père sur son trône !
Il a droit à ces montagnes, et il a droit à ces vallées, [trouver un.]
Où les bêtes sauvages trouvent un abri, mais où je n'en puis

Mais ce ne sont pas mes souffrances, tout misérable et sans ressour-
[ces que je suis ;]
Mes braves et vaillants amis, c'est votre ruine que je pleure :
Vous avez si loyalement agi dans la chaude et sanglante épreuve,
Hélas ! ne puis-je mieux vous payer de retour ?

ÉPITRE A R. GRAHAM, ESQ.

Quand la Nature enfanta son grand chef-d'œuvre,
Et composa son dernier, son meilleur ouvrage, l'âme humaine;
L'œil fixé sur tout ce plan compliqué,
Elle forma de diverses parties l'homme si divers.
Elle produit d'abord la foule des hommes utiles,
Le grossier et pénible labeur et le mérite sans éclat;
Puis les paysans, les fermiers, ces vrais fils de la terre,
Et tous les enfants du commerce prennent naissance :
Chaque prudent bourgeois reçoit une chaude existence,
Et toute la race des artisans aux nombreux tabliers.
Quelques autres espèces plus rares manquent encore,
Le plomb et le liége sont nécessaires au filet :
Le caput mortuum des désirs grossiers
Fait des matériaux pour les simples chevaliers et squires·
Le phosphore martial apprend à couler,
Elle pétrit la lourde pâte philosophique,
Puis trace sur la masse inflexible de graves dessins,
Lois, physique, politique et profonde théologie ;
Enfin, elle sublime l'aurore des pôles,
Eléments étincelants de l'âme des femmes.
Le système coordonné se présentait bien,
La Nature, charmée, le déclara très-bon;
Mais, avant de cesser son travail de créateur,
Moitié plaisanterie, elle essaya encore un curieux travail
Certaine matière écumeuse, ignée, de feu follet,
Telle que le plus léger souffle d'air pût la disperser;
Avec une joie maligne et une gaieté secrète
(La Nature peut avoir ses lubies aussi bien que nous,
Peut-être voulait-elle montrer son talent à la Hogarth),
Elle forme la chose et la baptise — un poète.
Créature qui, bien que souvent la proie du souci et du chagrin,

Heureuse aujourd'hui, ne songe pas à demain;
Un être formé pour amuser ses amis plus graves,
Admiré et loué — et là finit l'hommage :
Un mortel entièrement inhabile aux luttes de la Fortune.
Mais souvent le jouet de tous les maux de la vie;
Brûlant d'essuyer chaque larme, d'apaiser chaque soupir,
Mais rarement obtenant la moindre attention pour les siens.
Pourtant l'honnête Nature n'est pas tout à fait un Turc,
Elle commença par rire, puis elle s'attendrit sur son pauvre ouvrage.
Ayant pitié de voir sans appui cette plante grimpante de l'humanité,
Elle avisa à lui trouver un arbre en plein vent;
Et, pour soutenir son débile état de chèvrefeuille,
Elle l'attacha au généreux vraiment grand,
Seul titre que j'invoque
Pour étreindre avec force la main secourable du bienfaisant Graham.
Aie pitié de la misérable troupe des muses mélodieuses,
Faibles et timides soldats de la mer orageuse de la vie!
Leurs cœurs ne sont pas d'une matière égoïste, dure, absorbante,
Qui ne donne jamais — quoique humblement elle prenne assez;
Le peu que la destinée leur accorde, ils le partagent aussitôt,
A l'opposé du bienfait sensé, proverbial, et difficilement obtenu de
Le monde serait heureux si le bonheur dépendait d'eux. [la sagesse.]
Ah! faut-il « que le cœur aimant manque jamais d'ami! »
Que la prudence énumère chacun de ses vigoureux fils,
Qui du même pied entrèrent dans la vie et dans la sagesse,
Qui raisonnent leurs sentiments et règlent leur bienfaisance
(L'instinct est une brute, et le sentiment un fou!),
Qui mettent le pauvre « je ferai » aux ordres de « je devrais » —
Nous reconnaissons qu'ils sont prudents, mais qui trouve qu'ils
O gens sages, retirez-vous! vous blessez l'œil sociable, [soient bons?]
Image de Dieu grossièrement gravée sur de bas aloi!
Mais venez, vous qui connaissez ce plaisir divin,
Cet attribut spécial du ciel — donner!
Dont les bras aimants voudraient étreindre la race humaine :
Viens, toi qui donnes avec toute la grâce d'un homme de cour,
Ami de ma vie, vrai patron de mes vers,
Appui de mes plus chères espérances d'avenir!
Pourquoi mon âme à demi rougissante, à demi effrayée,
Recule-t-elle, honteuse de demander ton assistance amicale?
Je connais mon indigence, je connais ta main libérale,
C'est sur ton ordre obligeant que j'implore ton amitié;
Mais il en est qui courtisent les neuf mélodieuses —
Ciel! mon nom aurait-il ce stigmate!
Dont les vers coulent avec une mâle et sublime fierté,
Quoique les plus vils reptiles dans leur prose de mendiants.
Vois comme leur esprit hautain et indépendant
Vole sur l'aile méprisante du mépris outragé!
Ne cherche pas à en trouver les preuves dans leur vie privée;

Quelle pitié que les meilleurs mots ne soient que du vent!
Ainsi le chant aigu de l'alouette monte aux portes du ciel,
Mais sa chanson finit en rampant sur la terre.
De tous les cris bruyants du besoin affamé,
Ils importunent la bienveillance avec un front éhonté;
Obligez-les, prenez sous votre patronage leur clinquant rimé,
Ils vous persécuteront tout le reste de vos jours!
Avant que ma pauvre âme se plonge dans une telle damnation,
Que ma main calleuse reprenne la charrue :
Rapiéçons une fois encore ma veste toute bigarrée;
J'ai déjà vécu avec trente-six sous par semaine.
Quoique, grâce au ciel, je brave même cette dernière extrémité,
J'espère, cependant, que l'objet de ma requête est à ta nomination;
Que, placée par toi sur la hauteur désirée,
Où l'homme et la nature s'offriront plus beaux à sa vue,
Ma muse pourra ajuster son aile pour quelque essor plus sublime.

FRAGMENT.

DÉDIÉ AU TRÈS-HON. C.-J. FOX.

Je chante comment la sagesse et la folie se joignent, s'allient et s'u-
Comment la vertu et le vice mêlent leur noir et leur blanc, [nissent,]
Comment le génie, cet illustre père de la fiction,
Confond règle et loi, réconcilie la contradiction :
Si ces mortels, les critiques, s'agitent,
Je ne m'en inquiète pas, moi : — que les critiques sifflent!
Mais prenons un patron dont le nom et dont la gloire
Puissent tout d'un coup illustrer et honorer mon histoire.
Toi, le premier de nos orateurs, le premier de nos beaux-esprits,
Dont pourtant les qualités naturelles ou acquises semblent simple-
Avec un savoir si vaste et un jugement si fort, [ment d'heureux coups
Nul homme, n'en eût-il que la moitié, n'a guère été de travers;
Avec des passions si puissantes et des goûts si ardents,
Nul homme, n'en eût-il que la moitié, n'a jamais été tout à fait
Un chétif et pauvre bâtard des Muses [droit;]
Te fait cinquante excuses de disposer de ton nom.
Bon Dieu! qu'est-ce que l'homme? Car tout simple qu'il paraît,
Essayez seulement de le suivre dans ses plis et replis;
Avec ses abîmes et ses bas-fonds, son bien et son mal,
En tout c'est un problème à embarrasser le diable.
Sir Pope est fortement travaillé d'une seule passion dominante,
Qui, comme la baguette ambulante des Hébreux, dévore ses voisines.
L'humanité est sa lanterne magique. Voulez-vous le voir, votre ami?

Tirez la corde, la passion dominante le montrera sous cet aspect.
Quel dommage, en érigeant un si beau système,
Qu'une petite circonstance, une vérité leur ait échappé;
Car, en dépit de ses belles assertions théoriques,
L'humanité est une science qui défie les définitions.
Certaines gens classent toutes nos qualités par espèce,
Et croient décrire fidèlement la nature humaine;
Avez-vous trouvé ceci, ou cela, ils flairent quelque autre chose,
Comme un seul ivrogne vous fera trouver ses camarades.
Mais tel est le defaut, ou la profondeur du plan,
Dans la confection de cette merveilleuse créature appelée Homme,
Qu'il n'est pas deux vertus, quelle que soit leur affinité,
Ni même deux nuances de la même vertu,
Quoique aussi pareilles que le fut jamais un jumeau à son frère,
Dont la possession de l'une implique que vous ayez l'autre.

AU DOCTEUR BLACKLOCK.

Ellisland, 21 octobre 1789.

Ma foi! votre lettre m'a rendu tout joyeux!
Et êtes-vous bien portant, et gai?
J'ai toujours su où vos petites excursions
Vous mèneraient :
Que Dieu vous envoie toujours aussi bien que je vous désire,
Et alors vous vous en tirerez.

Que le mauvais larron emporte le Héron[1] au midi,
Et que jamais boisson ne soit près de sa soif!
Il me dit verbalement
Qu'il prendrait ma lettre;
Je comptai sur le drôle en bonne foi,
Et n'attendis pas mieux.

Mais peut-être le brave maître Héron
Avait alors quelque agréable belle,
A qui consacrer ses soins théologiques
Et ses saintes études;
Et las de prodiguer son savoir aux âmes,
Il essayait sur le corps.

Mais qu'en pensez-vous, mon fidèle confrère?
Je suis devenu un jaugeur — La paix soit ici!

1. Héron, auteur d'une Histoire d'Écosse, publiée en 1800.

Gueuses du Parnasse, j'en ai peur, j'en ai peur,
Vous allez maintenant me dédaigner !
Et alors mes cinquante guinées par an
Ne m'avanceront guère.

O vous, joyeuses et charmantes douzelles,
Qui près des ondes sinueuses de Castalie
Sautez, chantez, et baignez vos jolis membres,
Vous savez, vous savez
Que la forte nécessité est absolue
Parmi les fils des hommes.

J'ai une femme et deux petits garçons,
Il faut qu'ils aient leur soupe de gruau et de quoi se vêtir.
Vous savez vous-même que j'ai le cœur très-fier—
Je ne veux pas me vanter,
Mais je couperai des balais — je tresserai des branches de saule,
Avant qu'ils connaissent le besoin.

Seigneur, assiste-moi dans ce monde de souci !
J'en suis bien dégoûté du soir au matin !
Non pas que je n'aie une part plus riche
Que beaucoup d'autres ;
Mais pourquoi un homme vivrait-il mieux,
Si tous les hommes sont frères ?

Allons, ferme Résolution, prends les devants,
Toi qui es dans l'homme ce que la tige mâle est dans le chanvre !
Et souvenons-nous que jamais cœur timide n'a réussi
Auprès des belles :
Celui qui fait tout ce qu'il peut,
Fera quelquefois davantage.

Mais, pour terminer mes sottes rimes
(Je suis à court de vers, et à court de temps) ;
Procurer un heureux coin du feu
A ses enfants et à sa femme,
C'est là le sentiment vraiment pathétique et sublime
De la vie humaine.

Mes compliments à votre sœur Beckie,
Et ajoutez-en autant à la brave Lucky ;
Je sais qu'elle est la plus charmante poulette
Qui ait jamais foulé la terre !
Et avec reconnaissance, mon bon vieux coq,
Je suis à vous pour toujours.

ROBERT BURNS.

PROLOGUE

RÉCITÉ SUR LE THÉATRE DE DUMFRIES

LE JOUR DE L'AN.

Je n'apporte ni chant ni danse de cette grande cité
Qui veut régenter notre goût — c'est bien dommage :
Quoique, soit dit en passant, pourquoi courir au dehors?
Le bon sens et le goût sont ici dans leur pays natal :
Mais je ne viens pas faire un panégyrique,
Je viens vous souhaiter à tous une bonne année!
Le vieux Temps me députe ici devant vous,
Non pour prêcher, mais pour conter sa simple histoire :
Le sage et grave vieillard toussa et me chargea de vous dire
Que vous êtes plus âgés d'une année en ce jour important.
Si vous êtes plus sages aussi — il m'insinua de m'en informer;
Mais il serait malhonnête, vous sentez, d'en faire la question.
Et avec un coup d'œil qui voulait être malin, [« Pensez! »]
Il me recommanda d'insister auprès de vous sur ce seul mot —
Vous, jeunes gens pleins de feu, tout enflés d'espoir et d'ardeur,
Qui croyez emporter le monde d'assaut par la force de votre mérite,
Le radoteur a beaucoup à vous dire
Dans sa manière fine, sèche, sententieuse, proverbiale!
Il vous invite à songer au milieu de votre babil étourdi,
Que le premier coup est toujours la moitié de la bataille;
Que, quoique plusieurs cherchent à l'attraper par le pan de son [habit,]
C'est par le toupet qu'il faut l'empoigner;
Que, soit que vous agissiez, souffriez, ou vous absteniez,
Vous pouvez faire des miracles en persévérant.
Vous les dernières, mais non pas dans son affection, fidèles [beautés,]
Formes angéliques, objet des soins particuliers du ciel,
Pour vous la vieille tête chauve adoucit son front ridé,
Et vous prie humblement de vous rappeler l'important MAINTENANT!
Elle vous demande la permission de combler votre félicité,
Et vous offre du bonheur à donner et à recevoir.
Pour nos efforts sincères, quoique faibles peut-être,
Avec une orgueilleuse gratitude nous reconnaissons toute votre [indulgence;]
Et, quelque mal que puissent l'exprimer nos langues,
Croyez que nos cœurs brûlants la sentent véritablement.

ÉLÉGIE SUR MISS BURNET

DE MONBODDO.

Jamais la vie ne se réjouit d'un aussi riche butin
Que lorsque l'aimable Burnet descendit de sa céleste patrie,
Ni la mort envieuse ne fut aussi triomphante de son coup
Que lorsqu'elle terrassa cette fille accomplie.

Charmante Burnet, puis-je oublier ton âme et ton beau corps,
Le plus brillant joyau monté dans le plus riche métal?
C'est en toi que le ciel se manifestait plus clairement,
Car la Divinité se fait mieux connaître par son plus noble ouvrage.

En vain vous étalez tout l'orgueil de l'été, bocages;
  Ruisseaux de cristal aux bords fleuris,
Chantres des bois qui chantez vos frivoles amours,
  Vous cessez de charmer — Eliza n'est plus!

Landes de bruyères entrecoupées de roseaux marécageux,
  Courants d'eau moussus, garnis de glaïeuls et de joncs;
Rocs escarpés suspendus sur de sombres vallons,
  Je vole vers vous, vous êtes en harmonie avec mon âme.

Des princes dont l'orgueil oppresseur fit tout le mérite,
  Quoi! des chants mercenaires salueront leur départ pompeux!
Et toi, ravissante perfection! tu abandonnes notre terre,
  Et pas une muse ne poussera d'honnêtes gémissements!

Nous t'avons vue briller dans l'orgueil de la jeunesse et de la beauté,
  Et dans la splendeur de la vertu, qui rayonne au delà des sphères;
Mais, comme le soleil éclipsé au matin,
  Tu nous a laissés dans les ténèbres et aveuglés de pleurs.

Ce cœur de père, qui ne vivait que pour toi;
  Ce cœur, comme il s'est affaissé en proie au chagrin et au souci!
Ainsi l'odorant chèvrefeuille ornait là-bas ce vieil arbre;
  Ainsi, arraché de son tronc, il le laisse froid et nu.

LES DROITS DE LA FEMME,

DISCOURS DE CIRCONSTANCE

PRONONCÉ PAR MISS FONTENELLE

LE JOUR DE SON BÉNÉFICE.

Tandis que l'œil de l'Europe est fixé sur d'importantes choses,
Sur le sort des empires et la chute des rois;
Tandis que les charlatans politiques sont chacun à produire leur [plan,]
Et que même les enfants bégayent les Droits de l'Homme :
Au milieu de toute cette bruyante confusion, permettez-moi de dire [seulement]
Que les Droits de la Femme méritent quelque attention.
D'abord, dans cette union entremêlée des sexes,
Un Droit sacré de la Femme, c'est la protection.
La tendre fleur qui lève haut sa tête,
Sans appui, doit tomber sous l'ouragan du destin,
S'affaisser sur la terre, perdre sa forme aimable,
Si votre abri ne la préserve de la tempête qui menace.
Notre second Droit — mais l'avertissement ici est inutile,
C'est la mode de ne point violer ce droit;
Tout homme de sens l'a tellement devant les yeux,
Qu'il mourrait plutôt que de le blesser — c'est le décorum. —
Il fut un temps, à la vérité, à une époque bien moins civilisée,
Où l'homme rude et grossier avait de mauvaises allures,
Faisait le fanfaron, jurait, s'enivrait, se ruait dans la débauche,
Et même attentait au repos d'une dame! —
Maintenant, grâce à notre étoile, ces temps gothiques sont passés;
Maintenant les hommes bien élevés — et vous êtes tous bien élevés,
Pensent fort justement et nous y gagnons beaucoup)
Qu'une telle conduite n'annonce ni cœur, ni esprit, ni manières.
Quant au troisième Droit, notre dernier, notre meilleur, notre plus [cher,]
Ce droit qui tient de plus près au cœur vaniteux des femmes,
Et que même les Droits des Monarques prosternés à terre
Doivent reconnaître humblement — c'est la chère, chère admiration!
C'est dans cette seule sphère bienheureuse que nous tournons et [vivons.]
Là nous goûtons cette vie de la vie — l'immortel amour. —
Sourires, œillades, soupirs, larmes, caprices, coquetteries, mines,
Quel sauvage assez dur pour affronter une telle armée —
Quand l'imposante Beauté réunit tous ses charmes,
Quel homme assez audacieux pour lever l'étendard de la révolte?
Mais laissons là les rois, et les constitutions,
Et les sanglants armements, et les révolutions!
Que Majesté commande votre première attention,
Ah! ça ira! la MAJESTÉ DE LA FEMME.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MISS FONTENELLE A SON BÉNÉFICE,

LE 4 DÉCEMBRE 1795,

SUR LE THÉATRE DE DUMFRIES.

Toujours fort désireuse d'obtenir votre faveur partiale,
Et non moins désireuse, à coup sûr, ce soir que jamais,
Un Prologue, un Epilogue, ou quelque autre chose,
Compléterait mon affiche, me dis-je, faute de mieux;
J'allai donc trouver un Poète perché près des cieux,
Lui contai que je venais rassasier mes regards curieux,
Lui dis qu'on n'avait jamais rien imprimé de pareil à ses ouvrages,
Et enfin lui insinuai adroitement ma demande de Prologue.
« Madame, permettez-moi de vous le dire, repartit l'homme aux [rimes,]
Je connais votre tendance — on ne rit pas de notre temps;
Pouvez-vous — mais, miss, j'avoue que j'ai mes craintes, —
Pouvez-vous faire des pauses — éclater en larmes sentimentales;
Avec de gros soupirs et des phrases solennellement arrondies,
Réveiller de son sommeil indolent le cruel Repentir;
Peindre la Vengeance, lorsqu'elle prend son horrible poste,
Brandissant en l'air le glaive de la Désolation,
Evoquant les tempêtes qui doivent la porter sur une terre coupable?»
Je n'en pouvais plus — regardant mon homme de côté,
« Pensez-vous, lui dis-je, que cette figure est faite pour pleurer?
Je rirai, ceci est positif — et, qui plus est, le monde le saura;
Et là-dessus, votre servante! sombre maître Poète! »

VISION.

Comme je me tenais près de cette tour en ruines [1]
Où le violier embaume l'air humide de rosée,
Où le hibou gémit caché dans le lierre,
Et conte à la lune ses ennuis;

Les vents étaient tombés, l'air était calme,
Les étoiles filaient dans le ciel;
Le renard hurlait sur la montagne,
Et les échos lointains des vallons répondaient.

1. Les ruines de l'église de Lincluden près de Dumfries.

Le ruisseau, suivant son sentier brun,
  Se précipitait près des murs ruinés,
Se hâtant de rejoindre le rapide Nith
  Dont le lointain rugissement s'enfle et tombe.

Le nord froid et bleu faisait jaillir
  Ses lueurs avec un bruit sifflant et affreux :
A travers le ciel elles partent et fuient,
  Pareilles aux faveurs de la fortune, perdues aussitôt que gagnées.

Par hasard et sans y songer je tournai les yeux,
  Et à la clarté de la lune je tressaillis de voir
S'élever un grand fantôme à l'air sévère,
  Vêtu comme ont coutume de l'être les ménestrels.

J'aurais été une statue de pierre
  Que son air hardi m'aurait intimidé;
Et sur sa toque était gravé visiblement
  Le mot sacré de — Liberté.

Et de sa harpe il tombait des accords tels
  Que les morts endormis auraient pu s'éveiller pour les entendre;
Mais, hélas ! c'était un récit de douleur,
  Si jamais il en fut, pour une oreille bretonne !

Il chantait avec joie ce premier jour,
  Il déplorait avec des larmes les derniers temps de sa vie;
Mais ce qu'il disait n'était pas une plaisanterie, —
  Je ne me hasarderai pas à le répéter dans mes vers.

A CHLORIS.

VERS ÉCRITS SUR UN EXEMPLAIRE DE SES POÉSIES QU'IL LUI OFFRAIT.

C'est un gage d'amitié, ma jeune et belle amie;
  Ne refusez pas ce don,
Et ne prêtez pas une oreille indocile
  A la muse qui moralise.

Puisque, dans toute ta jeunesse et tous tes charmes,
  Tu dois dire adieu au monde
(A un monde constamment armé contre la paix).
  Pour joindre un petit nombre d'amis;

Puisque, assombrissant le gai matin de ta vie,
La tempête est venue froide et nébuleuse
(Et jamais l'infortune de son vent d'est
N'a brûlé une plus belle fleur);

Puisque les gaies scènes de la vie ne doivent plus te charmer,
Il te reste beaucoup encore;
Tu as encore en réserve une plus noble richesse —
Les consolations de l'âme!

A toi la chaleureuse satisfaction de soi-même,
Le sentiment de son honneur;
Et le don le plus précieux de tous ici-bas,
A toi la cordiale et sincère amitié;

Les plaisirs raffinés du sens et du goût,
D'errer avec chaque muse:
Et doublement heureux serait le poète,
S'il pouvait ajouter à ces plaisirs.

PIÈCES

EXTRAITES DE LA CORRESPONDANCE.

A M. WILLIAM TYTLER,

EN LUI OFFRANT LE PORTRAIT DU BARDE.

Édimbourg, 1787.

Vénérable défenseur de la belle Stuart [1],
De Stuart, nom jadis respecté, —
Nom que c'était le signe d'un cœur fidèle d'aimer,
Mais qui maintenant est dédaigné et négligé —

Quoiqu'une espèce d'humidité s'amasse sur mon œil,
Que personne ne me juge déloyal :
Un malheureux errant sans amis a bien droit à un soupir ;
Encore plus, si ce malheureux est de sang royal.

Mes pères ont révéré ce nom sur un trône,
Mes pères sont morts pour sa cause;
Mes pères mépriseraient leur fils dégénéré,
S'il accueillait ce nom avec des railleries.

Je ne m'en unis pas moins de tout cœur aux prières pour le roi [George,]
La reine, et le reste de la gentry;
Qu'ils soient sages, qu'ils soient fous, cela ne me fait rien,
Leur titre est reconnu par mon pays.

Mais pourquoi faire tant d'embarras de l'époque
Qui nous donna la tige Hanovrienne?
Si leur arrivée a été heureuse pour nous,
A coup sûr elle ne l'a pas été moins pour eux.

Mais, trêve, loyauté! nous sommes sur un terrain dangereux.
Qui sait jusqu'à quel point les modes peuvent changer?
La doctrine qui aujourd'hui est saine loyauté
Demain peut nous valoir la corde.

1. Marie Stuart, dont il avait fait une apologie.

Je vous envoie une bagatelle, la tête d'un barde,
Une bagatelle bien peu digne de votre attention;
Mais acceptez-la, cher monsieur, comme une marque de considéra-
Aussi sincère que la prière mourante d'un saint. [tion]

Voici que le soir frileux de la vie étend son ombre sur votre œil,
Et annonce la longue et lugubre nuit;
Mais, vous : comme l'étoile qui dore le ciel qu'elle traverse,
Votre course est brillante jusqu'au dernier instant.

A UNE PERSONNE QUI LUI AVAIT ENVOYÉ UN JOURNAL

ET OFFRAIT DE LUI EN CONTINUER L'ENVOI GRATIS.

Cher monsieur, j'ai lu votre feuille d'un bout à l'autre,
Et vraiment pour moi elle était pleine de nouvelles!
Comment avez-vous deviné, monsieur, ce dont j'avais le plus be-
Tous ces jours-ci j'étais en peine, et brûlais [soin?]
De savoir quel méchant tour nous préparait la France,
Ou ce que faisaient les Hollandais bourbeux;
Si à ce vieux fouailleur d'empereur Joseph
Vénus n'avait point encore emporté le nez;
Ou comment va la querelle
Entre les Russes et les Turcs,
Ou si le Suédois, avant de s'arrêter,
Voudra faire le Charles Douze;
Si personne parle du Danemarck;
Ou qui a jeté le grapin sur la Pologne;
Comme quoi pendaient les épées de ces coupe-jarrets de Prussiens,
Comme quoi chantait l'Italie châtrée;
Si les Espagnols, les Portugais ou les Suisses
Disaient ou prenaient rien de travers;
Ou comment notre joyeuse jeunesse chez elle,
A la cour de la Grande-Bretagne, gouvernait les plaisirs;
Comment le royal George, le Seigneur veille sur lui!
Dirigeait la majorité de St-Stephen;
Si le rusé Will Chatham était en vie,
Ou si le frivole Charles avait mis la main à la pâte;
Comment papa Burke fricassait son plaidoyer,
Si le cou démangeait à Warren Hastings;
Comment les tributs, les impôts et les droits étaient levés,
Ou si les c—s nus étaient encore taxés;
Les nouvelles des princes, ducs et comtes,

Entremetteurs, escrocs, maquerelles et filles d'Opéra;
Si ce libertin écervelé de Geordie de Galles
Etait toujours au c–l des filles,
Ou s'il était devenu tant soit peu plus sage,
Et non un vrai étalon de campagne. —
Tout ceci et bien plus, je ne l'avais pas appris,
Et, sans vous, j'aurais désespéré de le savoir.
C'est donc avec reconnaissance que je vous renvoie votre journal,
Et que je prie Dieu qu'il vous arrive tout le bonheur possible!

Ellisland, lundi matin, 1790.

SUR LA POÉSIE PASTORALE.

Salut, Poésie, nymphe réservée!
A ta poursuite que de gens ont dévié
Du sens commun, ou sont tombés énervés
Parmi des tas de paroles oiseuses!
Et Dieu sait combien souvent tes amants sont morts de faim
Au milieu de tes faveurs!

Dis-moi, chère fille, pourquoi parmi ta suite,
Tandis que résonne le son perçant de la trompette héroïque,
Et que le socque et le cothurne courent
A la mort ou au mariage,
A peine un seul a essayé le chant des bergers
Sans manquer son coup?

Jack Milton réussit dans le genre d'Homère;
Will Shakspeare tient la plume d'Eschyle;
Le petit bossu de Pope s'approprie
La renommée d'Horace;
Dans ton doux chant, Barbauld, survit
La flamme même de Sapho.

Mais, toi, Théocrite, qui t'égale?
Ce ne sont point des ballades de pâtre, que les églogues de Virgile,
Le squire Pope ne fait que recouvrir ses haillons pailletés
De pièces païennes:
Je passe des centaines de malheureux sans nom,
Qui singent leurs supérieurs.

Dans ce beau siècle d'esprit et de savoir,
Personne sur le sifflet du berger
Ne saura-t-il jouer avec le charme de son ton naïf

Et de sa grâce champêtre,
Et, digne rival, partager avec la Grèce renommée
La première place?

Si! il en est un; un enfant de l'Écosse —
Il en est un; avance, honnête Allan!
Il ne faut pas se cacher derrière le mur
Quand on est si habile;
Les dents du Temps peuvent ronger Tantallan[1];
Mais, toi, tu es immortel!

Tu peins la vieille nature aux neuf Sœurs,
Dans tes doux vers calédoniens;
Pas un ruisseau doré ne serpente sous des myrtes
Où Philomèle,
Tandis que les brises nocturnes caressent les vignes,
Redit ses douleurs!

C'est dans des vallons de paquerettes que coule ton ruisseau,
Où de jolies filles blanchissent leur linge;
Ou qu'il court près des bois de noisetiers, et des coteaux
Gris d'aubépines,
Où les merles accompagnent les chants du berger
Au tomber du jour.

Tes amours champêtres sont la nature même;
Nul débordement de galimatias ampoulé,
Nulle idée confuse, mais la douce magie
De ce sorcier d'amour,
Ce charme qui peut dompter le plus fort,
Attendrir le plus dur.

SUR LA BATAILLE DE SHERIFF-MUIR,

ENTRE LE DUC D'ARGYLL ET LE COMTE DE MAR.

I.

« Oh! êtes-vous venu ici pour éviter le combat,
Ou garder les troupeaux avec moi?
Ou étiez-vous à Sherra-Muir,
Et avez-vous vu la bataille? »
J'ai vu la bataille rude et acharnée,

1 Vieux château-fort sur la côte d'East-Lothian.

Et le sang jaillir et fumer par bien des ouvertures;
Mon cœur, d'effroi, poussait soupir sur soupir
D'entendre les coups et de voir les nuées
De clans, sortis des bois en tartans,
Qui disputaient trois royaumes.

II.

Les habits rouges, avec leurs noires cocardes,
Ne furent pas lents à aller au-devant d'eux;
Ils se ruèrent et frappèrent, et le sang ruisselait,
Et plus d'un homme tombait.
Le grand Argyll menait les siens,
Je suis sûr qu'ils étincelaient sur un espace de vingt milles :
Ils coupaient et hachaient, tandis que les sabres s'entre-choquaient,
Et ils tranchèrent, et taillèrent, et mirent en pièces,
Jusqu'à ce que les ennemis mourussent.

III.

Mais, si vous aviez vu les jupes courtes
Et les culottes de tartan bigarré,
Lorsqu'ils affrontèrent nos Whigs
Et les vrais bleus du Covenant;
S'étendant sur de fortes et longues lignes,
Quand, les baïonnettes enfonçaient le bouclier,
Et que des milliers d'hommes couraient à la charge,
Avec une fureur de montagnard ils tirèrent du fourreau
Leurs glaives de mort, jusqu'à ce que, hors d'haleine,
Ils prissent la fuite comme des pigeons effrayés.

IV.

« Oh! comment diable, Tom, cela peut-il être vrai?
La chasse partait du nord;
Je les ai vus moi-même repousser
Les cavaliers jusqu'au Forth;
Et à Dunblane, sous mes propres yeux,
Ceux-ci ont enfilé le pont de toutes leurs jambes,
Et ils se sont enfuis tout droit à Stirling;
Mais, chance maudite! les portes étaient fermées;
Et plus d'un pauvre habit rouge poursuivi
Etait presque évanoui de peur. »

V.

Ma sœur Kate venait par le chemin
Avec du gruau au-devant de moi;
Elle a juré qu'elle avait vu des rebelles courir

De Perth à Dundee.
Le général de leur aile gauche n'avait aucun talent,
Les gens d'Angus n'avaient aucune envie
Ce jour-là de répandre le sang de leurs voisins;
Par crainte que les ennemis ne leur fissent perdre
Leurs écuelles de soupe, ils s'effrayèrent des coups,
Et s'en retournèrent au plus vite chez eux.

VI.

Ils ont perdu de vaillants officiers
Dans les clans des Hautes-Terres;
Je crains que my lord Panmure ne soit tué,
Ou dans les mains de ses ennemis :
Or, si vous vouliez chanter ce double combat,
Où les uns tombèrent pour la mauvaise, et les autres pour la bonne [cause,]
Et où beaucoup dirent bonsoir au monde;
Dites comment, pêle-mêle, au glas des mousquets,
Les Tories tombèrent, et les Whigs en enfer
S'enfuirent par bandes épouvantées.

LA NOUVELLE ANNÉE.

A MISTRESS DUNLOP.

En ce jour, le Temps remonte sa chaîne déroulée
Pour qu'elle aille encore douze mois;
Je vois cette vieille tête chauve,
Avec ses yeux ardents et son teint jaune,
Ajuster son inusable machine
Pour faire tourner l'uniforme et ennuyeuse routine.
L'amoureux absent, l'héritier mineur,
L'assiègent en vain de leur prière;
Sourd comme mon ami, il se voit presser,
Et ne raccourcit pas l'heure d'un seul instant.
Voulez-vous (le major[1] est avec sa meute,
Les heureux tenanciers ont leur part de ses courses;
Les soins de la belle Rachel[2] sont aujourd'hui pour Coïla,

1. Le major, depuis Andrew Dunlope, second fils de mistress Dunlope. — 2. Miss Rachel, qui faisait un tableau d'après le poème de Burns qui a pour titre : la Vision.

Et la vermeille Keith[1] est occupée de Gray) ;
Voulez-vous emprunter une minute aux soins du ménage —
— Ce bonnet de votre petit-fils se fera demain —
Et vous mettre à moraliser avec moi ?
C'est un jour propice pour être sage.
D'abord qu'est-ce qu'hier a annoncé ?
« Encore une année enfuie pour jamais ! »
Et que nous suggère avec force ce jour-ci ?
« Nous ne pouvons compter que sur le moment qui passe ! »
Compter — à quoi bon ? Que faisons-nous ici ?
Ou pourquoi nous occuper de l'année qui passe ?
Le Temps, amusé avec de doctes proverbes,
Ajoutera-t-il une minute à notre existence ?
Quelques jours peuvent — quelques années doivent —
Nous coucher dans la poussière silencieuse.
Est-il donc sage de gâter notre bonheur ?
Oui — tous ces raisonnements sont faux !
La voix de la Nature crie hautement,
Ainsi que plus d'un message descendu des cieux,
Que quelque chose en nous ne meurt pas ;
Que sur cet état frêle, incertain,
Pèsent des choses d'un poids éternel ;
Que la vie future, dans le monde inconnu,
Ne doit prendre sa teinte que de celle-ci ;
Soit brillante comme la gloire céleste,
Soit sombre comme la triste nuit de la misère. —
Or donc, ma respectable, ma meilleure amie,
Puisque tout dépend de cette pauvre existence,
Employons l'important *maintenant*,
Et vivons comme ceux qui ne meurent jamais. —
Bien que, couronnée de jours et d'honneurs,
Vous contempliez ce cercle filial qui vous entoure
(Spectacle à repousser les chagrins de la vie,
Spectacle à bouleverser la pâle Envie),
D'autres soins peuvent réclamer votre principale attention ;
Vous-même, vous attendez votre brillante récompense.

1. Miss Keith, la plus jeune des filles, qui lisait les poésies de Gray.

IMPROMPTU

SUR WILLIAM SMELLIE,

AUTEUR DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE NATURELLE,

ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES

Et de la Société royale d'Édimbourg.

Le malin Willie Smellie vint à Crochallan [1]
Avec le même vieux chapeau à cornes, le même surtout gris;
Sa barbe hérissée étant alors dans toute sa force;
C'était quatre nuits et jours pleins contre une nuit de barbe;
Ses horribles cheveux non peignés, à l'air effaré, couvraient de leur [chaume]
Une tête sans rivale comme profondeur et clarté de pensées;
Et, quoique son esprit caustique fût mordant et brutal,
Son cœur était chaud, bienveillant et bon.

INSCRIPTION POÉTIQUE

POUR UN AUTEL A L'INDÉPENDANCE,

A KERROUGHTRY, RÉSIDENCE DE M. HÉRON.

ÉCRITE DANS L'ÉTÉ DE 1795.

Toi, dont l'esprit est indépendant,
L'âme résolue, l'âme résignée;
Qui, préparé à braver tout orgueilleux courroux du Pouvoir,
Ne veux ni être, ni avoir un esclave;
Qui ne révères que la vertu,
Qui ne crains que le reproche de ta conscience,
Avance près de cet autel, et adore ici.

1. Club dont Burns était membre.

SONNET

SUR LA MORT DE ROBERT RIDDEL, ESQ. DE GLENRIDDEL.

AVRIL 1794.

Assez, chantres du bois — assez !
Ne versez pas sur mon âme votre symphonie qui la blesse :
Et toi, Printemps à l'œil jeune, si gai dans ta robe verte,
Plus que toi me plairait le plus sauvage rugissement du hideux Hiver.

Fleurs, comment pouvez-vous me charmer avec toutes vos couleurs ?
Vous vous épanouissez sur la terre qui recouvre mon ami !
Comment puis-je être attentif à ces accents mélodieux ?
Ces accents se déroulent autour de la tombe précoce où gît Riddel !

Oui, versez, chantres des bois, versez des notes de douleur,
Et calmez les Vertus qui pleurent sur sa bière.
L'Homme de Mérite qui n'a pas laissé son pareil
Est dans son « étroite maison, » à jamais plongé dans les ténèbres.

O toi, Printemps, d'autres te salueront encore avec joie;
Moi, tu ne me ramèneras que la mémoire de ma perte.

MONODIE

SUR UNE DAME CONNUE POUR SES CAPRICES.

Qu'il est froid, ce sein que jadis la folie enflammait !
Qu'elle est pâle, cette joue où le rouge luisait naguère !
Qu'elle est silencieuse, cette langue qui souvent fatigua les échos!
Qu'elle est sourde, cette oreille qui écoutait tant la flatterie !

Si le chagrin et l'angoisse attendent la fin de ceux
Qui sont enlevés à l'amitié et à la plus tendre affection,
Que ton sort, Eliza, est doublement rigoureux !
Tu meurs sans être pleurée, comme tu as vécu sans être aimée.

Amours, grâces et vertus, je ne vous invoque pas;
Si retenus, si graves, si réservés, vous ne versez pas une larme :
Mais venez, vous tous, vrais enfants de la Folie,
Choisissons des fleurs pour la froide bière d'Eliza.

Nous chercherons dans le jardin chaque fleur insipide,
Nous ramasserons dans la forêt chaque herbe inutile, [tique,]
Mais surtout nous ferons pleuvoir l'ortie, emblème si caractéris-
Car jamais personne ne l'approcha sans se repentir de sa témérité.

Nous sculpterons le marbre, nous cadencerons le chant :
Ici la Vanité raclera sa lyre idiote;
Là l'âpre Indignation fondra sur sa proie,
Que le Mépris dédaigneux tiendra quitte de sa colère.

SON ÉPITAPHE.

Ci gît, maintenant en proie à une insultante négligence,
Ce qui fut jadis un papillon se jouant dans un rayon de la vie :
Le manque seul de sagesse la priva de considération,
Le manque seul de bonté la priva d'estime.

L'INVENTAIRE

EN RÉPONSE A UN MANDAT DE L'INSPECTEUR DES TAXES,

Qui ordonnait à chaque fermier d'envoyer une liste de ses chevaux, valets, voitures, etc., et de déclarer s'il était marié ou célibataire, et combien il avait d'enfants.

Monsieur, comme votre mandat l'a requis,
Je vous envoie ici une liste fidèle
De mes chevaux, valets, charrettes et harnachements,
Que je suis prêt à attester sous serment.
Premièrement donc, pour bêtes de somme,
J'ai quatre animaux aussi pleins de courage et d'ardeur
Qu'aucun de ceux qui ont jamais traîné une charrue.
Mon premier à gauche est un bon vieux ci-devant,
Et il a été toute sa vie agile et fougueux.
Mon dernier à gauche est un jeune cheval qui va bien;
Il m'a souvent porté de Killie [1] chez moi,
Et mainte fois aussi de votre vieux bourg,
Dans le temps où monter à cheval n'était point un crime :

1. Kilmarnock.

Mon dernier à droite est une aussi digne bête
Qu'aucune qui ait jamais été harnachée de cuir vert ou de corde.
Le quatrième est un ardent Donald des Hautes-Terres,
Un vrai fou, un damné vaurien de Kilburnie!
De plus un poulain, le roi des poulains
Qui ont jamais couru devant leur queue :
S'il vit assez pour être un cheval,
Il me vaudra au moins quinze guinées.—
Des voitures, je n'en ai guère,
Trois charrettes, dont deux sont presque neuves;
Une vieille brouette, plutôt pour mémoire,
Un pied et les deux bras sont brisés;
J'ai fait un poker de l'essieu,
Et ma vieille mère a brûlé la roue.
En fait d'hommes, j'ai trois malicieux garçons,
Trois francs démons pour l'extravagance et le bruit.
L'un est laboureur, l'autre batteur en grange,
Le petit Davoc donne le fourrage au gros bétail.
Je les dirige, comme je le dois, avec sagesse,
Et souvent je les harasse complétement;
Et toujours les dimanches exactement, le soir,
Je les interroge sévèrement,
Si bien, ma foi! que le petit Davoc est devenu si habile,
Quoiqu'à peine plus haut que ma jambe,
Qu'il vous mettra en pièces la Vocation efficace
Aussi vite que pas un dans la maison.
Je n'ai pas de domestiques femelles
(Le Seigneur me garde toujours de toute tentation!),
Je n'ai pas de femme, et c'est mon bonheur,
Et vous n'avez pas mis de taxe sur les demoiselles;
Et puis, si les gens d'église ne m'empoignent pas,
Je sais que les diables n'oseront pas me toucher.
En fait d'enfants, je suis plus que content,
Le ciel m'en a envoyé un de plus qu'il ne m'en fallait.
Ma charmante et riante Bess, qui m'a coûté cher,
Elle regarde son papa en face;
Elle a assez de tout ce que vous aimez, sauf la grâce;
Mais quant à elle, ma chère belle petite dame,
J'ai déjà assez payé pour elle,
Et si vous la taxez, elle ou sa mère,
Par Dieu! vous les emporterez toutes deux.
Et maintenant souvenez-vous, monsieur Aiken,
Que je ne prends plus aucune espèce de licence;
A dater d'aujourd'hui, je le déclare,
Je ne monterai plus ni cheval ni fille;
Je pataugerai toute ma vie dans la boue et la crotte,
Plutôt que de payer une selle si cher;
Je ferai tout mon voyage à pied,

J'ai de vigoureux porteurs, Dieu merci!
L'église et vous, vous pouvez prendre cela pour vous,
Cela ne mettra que peu de chose dans votre pot;
Ne me mettez donc pas dans votre livre,
Et n'attendez pas mes dix shillings blancs.
J'ai écrit cette liste de ma propre main,
Le jour et la date indiqués ci-dessous;
Sachez-le donc, vous tous que cela concerne,
Subscripsi huic

ROBERT BURNS.

Mossgiel, 22 février 1786.

IMPROMPTU

SUR LE JOUR DE NAISSANCE DE MISTRESS RIDDEL.

4 NOVEMBRE 1793.

Le vieil Hiver, à la barbe gelée,
Adressa un jour cette prière à Jupiter :—
« Qu'ai-je fait, plus que tout le reste de l'année,
Pour être condamné à cet odieux et cruel sort?
Mes tristes soleils ne connaissent aucun plaisir;
L'horrible char de la Nuit se traîne lent et lugubre,
Nulle joie ne couronne mes sombres mois,
Que celle du spleen anglais, celle de se pendre ou noyer.

» Or donc, Jupiter, sois une fois extrêmement aimable,
Pour compenser tout ce mal;
Donne-moi, et je n'ai plus rien à dire,
Donne-moi le jour de naissance de Maria!
Ce don brillant m'enrichira tellement,
Que le Printemps, l'Eté et l'Automne ne pourront rivaliser avec [moi. »]
« C'est fait, » dit Jupiter; ainsi finit mon histoire,
Et l'Hiver une fois se réjouit dans sa gloire.

A MISS JESSY LEWARS,

DUMFRIES,

AVEC UN PRÉSENT DE LIVRES.

A toi ces volumes, belle Jessy,
Et avec eux la prière du poète:—

Que le destin puisse dans sa plus belle page,
Avec tous les plus favorables et les meilleurs présages
De bonheur futur, inscrire ton nom;
Avec un mérite inné, et une réputation sans tache,
Et une vigilante circonspection toujours en garde [l'homme;]
Contre le mal — mais surtout contre les embûches perfides de
Que toutes les joies innocentes que nous trouvons sur terre
Et tous les trésors de l'âme—
Soient ta sauvegarde et ta récompense;
C'est la prière de ton fidèle ami, le Barde.

SONNET

ÉCRIT LE 25 JANVIER 1793, JOUR DE NAISSANCE DE L'AUTEUR,

En entendant chanter une grive dans une promenade du matin.

Chante, chère grive, sur la branche sans feuilles;
Chante, cher oiseau, j'écoute ta chanson.
Vois, le vieil Hiver, au milieu de son lugubre règne,
A tes accents joyeux éclaircit son front ridé.

Ainsi dans le terrible empire de la Pauvreté solitaire,
L'humble Contentement garde un cœur léger et sans souci,
Accueille les moments rapides, leur dit de partir,
Et ne demande pas s'ils apportent espoir ou crainte.

Je te remercie, Auteur de ce jour qui s'éveille!
Toi dont le brillant soleil dore le ciel oriental.
En me refusant la richesse, tu m'as donné des joies plus pures,
Ce que l'opulence ne saurait ni donner ni enlever!

Viens pourtant, enfant de la pauvreté et du chagrin;
Le peu que le ciel m'a donné, je le partagerai avec toi.

IMPROMPTU A M. SYME,

EN REFUSANT DE DINER AVEC LUI.

17 DÉCEMBRE 1795.

Ne parle plus de tes convives, qu'ils soient titrés ou non,
Ni de ta cuisine, la première du pays;
Celui qui résiste à l'attrait de ta conversation et de ton esprit,
Saura résister à toute autre tentation.

A M. SYME

EN LUI OFFRANT DOUZE BOUTEILLES DE PORTER.

Oh! si la drèche avait la force de ton intelligence,
Ou le houblon le montant de ton esprit,
Ce serait une boisson pour les premiers d'entre les humains,
Un présent digne d'être offert à Syme même.

Taverne de Jérusalem, Dumfries.

A M. MITCHELL,

COLLECTEUR DE L'ACCISE,

DUMFRIES, 1796.

Ami éprouvé et loyal du poète,
Qui, privé de toi, devrait mendier ou voler;
Hélas! hélas! le grand diable
Et toutes ses sorcières
Sont après moi, et grand train! ils dansent et valsent
Dans mes pauvres poches!

Je voudrais bien vous insinuer modestement
Que j'ai cruellement besoin d'une guinée;
Si vous me l'envoyiez par cette fille,
Ce serait aimable;
Et tant que le sang vital fera battre mon cœur,
J'en garderais la mémoire.

Et que puisse la vieille année s'en aller en se plaignant
De voir arriver dans l'avenue la nouvelle surchargée, gémissant
Sous le poids d'une double abondance
Pour toi et les tiens:
La paix et les consolations domestiques couronnant
Tes sages desseins!

POST-SCRIPTUM.

Vous avez su ces jours-ci comme j'ai été étrillé,
Et presque happé par la cruelle mort,
L'affreuse drôlesse! elle m'a pris par le gilet,
Et m'a rudement secoué;
Mais par bonheur j'ai enfilé une petite porte,
Et tourné un coin.

Mais par cette santé, dont j'ai retrouvé une portion,
Et par cette vie qui m'est encore promise,
Je prendrai soin de moi-même
Avec plus d'attention :
Adieu donc la folie, cuir et poil
Pour une bonne fois!

A UNE PERSONNE QU'IL AVAIT OFFENSÉE.

L'ami que loin des voies de la sagesse
Les fumées du vin entraînent furieux
(La folie lunatique n'égare pas davantage),
Qui ne plaint ce malheureux ami?

Ce rôle insensé, frénétique, fut le mien!
Ah! pourquoi survivre à de pareilles scènes!
A des scènes si odieuses à mon cœur!
Ton rôle à toi, c'est de plaindre et de pardonner.

SUR LA VIE.

AU COLONEL DE PEYSTER, DUMFRIES, 1796.

Mon honoré colonel, je suis profondément touché
De l'intérêt que vous prenez à la santé du poète :
Ah! maintenant j'ai peu de cœur à gravir
Le Parnasse escarpé,
Entouré comme je le suis de bols, de pilules,
Et de verres de potions.

Oh! quel joyeux monde ce serait,
Si la peine, le souci et la maladie l'épargnaient;
Et que la fortune favorisât la vertu et le mérite
En toute justice
(Et toujours en abondance roast-beef et claret;
Alors, qui mourrait de faim?).

Dame Vie, quoique la fiction puisse l'attifer
Et l'orner de pierres fausses et de friperies,
Oh! combien inconstante, faible et instable
Je l'ai toujours trouvée!
Toujours flottant, comme les branches du saule,
Entre le bien et le mal.

Puis, cette maudite carmagnole de vieux Satan
Est à l'affût, comme un chat près d'un rat,
Pour agripper notre âme pécheresse
Avec une rage perfide;
Et, courez sus! vous ne lui mettrez jamais de sel sur la queue—
Il part comme le feu.

Ah Nick! ah Nick! cela n'est pas loyal,
De nous montrer d'abord toutes sortes de tentations,
Des vins si brillants et de si jolies filles
Pour nous étourdir;
Puis de filer, sans être vu, le piége d'araignée
De la maudite trame de l'enfer.

L'homme, pauvre mouche, bourdonne souvent autour;
Et chaque fois que le hasard l'amène près de toi,
Ton damné vieux coude te démange de joie
Et de plaisir infernal;
Déjà aux yeux de ton imagination,
C'est une proie assurée!

Bientôt, c-l par-dessus tête, il y entre,
Et le voilà comme une tête de mouton au croc;
Ton rire grimaçant jouit de ses tortures
Et de la lutte meurtrière,
Lorsque, ballotté au vent, il pend
Comme un gland de gibet.

Mais, de peur que vous ne me trouviez incivil
De vous assommer de ce verbiage traînant;
Abjurant toute mauvaise intention,
Je quitte la plume :
Que le Seigneur nous préserve du diable!
Amen! amen!

———

LE MAL DE DENTS.

ÉCRIT QUAND L'AUTEUR EN SOUFFRAIT CRUELLEMENT.

Maudit soit ton aiguillon envenimé
Qui perce mes gencives endolories,
Et fait un bruit aigu dans mes oreilles
Avec une fureur acharnée;
Me déchirant les nerfs d'amères souffrances,
Comme des instruments de torture!

Quand la fièvre nous brûle, ou que le frisson nous glace,
Que les rhumatismes nous mordent, ou que la colique nous étreint,
La sympathie de nos voisins peut nous soulager
Avec un soupir compatissant;
Mais toi — toi, le plus infernal de tous les maux,
On se moque des gémissements que tu nous arraches!

La salive découle sur ma barbe!
Je lance du pied les petits escabeaux sur les grands,
Lorsque autour du feu les filles joueuses rient aux éclats
De me voir bondir;
Tandis que, comme un fou furieux, je souhaite que le séran
Soit à leur derrière.

Entre tous les nombreux chagrins de l'humanité,
Mauvaises moissons, marchés de dupes, sellettes de pénitence[1],
Ou dignes amis dont on fouille la cendre,
Spectacle triste à voir!
Entre les tours des coquins et les tourments des sots,
Tu emportes la palme.

N'importe où soit le lieu que les prêtres appellent l'enfer,
D'où le malheur hurle sur tous les tons,
Et où tous les châtiments, rangés par ordre, comptent leur nombre
En files terribles,
C'est toi, mal de dents, qui primes certainement
Entre eux tous.

O toi, être hideux et malfaisant,
Qui fais crier les notes de la Discorde,
Jusqu'à ce que le stupide genre humain souvent danse un reel
Dans le sang jusqu'à la cheville; —
Donne à tous les ennemis du bonheur de l'Ecosse
Un mal de dents d'une année!

1. Sorte de pilori où l'on faisait asseoir dans l'église ceux qui avaient manqué à la chasteté.

VERS

ÉCRITS DANS L'ENVELOPPE D'UNE LETTRE

ADRESSÉE AU CAPITAINE GROSE.

Savez-vous aucunes nouvelles du capitaine Grose ?
Igo et ago,
S'il est parmi ses amis ou ses ennemis ?
Iram, coram, dago.

Est-il au sud, est-il au nord,
Igo et ago,
Ou noyé dans le Forth ?
Iram, coram, dago.

A-t-il été tué par les gens des Hautes-Terres !
Igo et ago,
Et mangé comme un haggis de mouton ?
Iram, coram, dago.

Est-il allé dans le sein d'Abraham,
Igo et ago,
Ou tient-il Sara par le ventre ?
Iram, coram, dago.

N'importe où il soit, que le Seigneur soit près de lui !
Igo et ago,
Quant au diable, il n'ose pas le provoquer !
Iram, coram, dago.

Mais veuillez transmettre la lettre ci-incluse,
Igo et ago,
Cela obligera votre humble débiteur,
Iram, coram, dago.

Et puissiez-vous avoir de vieilles pierres en provision,
Igo et ago,
Les pierres qui portaient Adam !
Iram, coram, dago,

Et puissiez-vous avoir en votre heureuse possession,
Igo et ago,
Les monnaies du couronnement de Satan !
Iram, coram, dago.

A ROBERT GRAHAM, ESQ. DE FINTRAY.

Je n'invoque aucune déesse pour qu'elle inspire mes chants,
Une muse fabuleuse peut convenir à un barde qui feint;
Ami de ma vie! mon ardent esprit brûle,
Et paye tout le tribut de mon cœur,
Pour les bienfaits rendus, pour une bonté toujours nouvelle,
Dons d'autant plus chers que vous êtes le donneur.

Astre du jour, et toi, autre flambeau plus pâle,
Et vous tous, étincelantes étoiles de la nuit!
Si rien peut effacer ce bienfaiteur de mon âme,
Si jamais je fais honte à la bonté de ce bienfaiteur,
Alors ne roulez pour moi dans vos sphères voyageuses
Que pour compter les années d'un infâme!

ÉPITAPHE D'UN AMI.

Ci-gît en repos un aussi honnête homme
Qu'aucun de ceux que Dieu a gratifiés de son image!
Ami de l'homme, ami de la vérité,
Ami de la vieillesse et guide du jeune âge;
Peu de cœurs brûlèrent comme le sien pour la vertu,
Peu de têtes continrent autant de savoir :
S'il y a un autre monde, il vit dans la béatitude;
S'il n'y en a pas, il a tiré le meilleur parti possible de celui-ci.

UN BÉNÉDICITÉ.

O toi, qui pourvois avec bienveillance
  Aux besoins de chaque créature!
Nous te bénissons, Dieu de la vaste nature,
  Pour tout ce que ta bonté nous a donné;
Et, s'il te plaît, céleste Guide,
  Ne nous envoie jamais pis;
Mais, soit que tu consentes, soit que tu refuses,
  Seigneur, accorde-nous d'être satisfaits! —
                Amen.

SUR LA SENSIBILITÉ.

A MA CHÈRE ET TRÈS-HONORÉE AMIE MISTRESS DUNLOP, DE DUNLOP.

Les charmes de la sensibilité,
O mon amie, tu peux bien les dire;
Mais l'infortune armée d'horreurs,
Tu l'as connue aussi trop bien!

Vois le lis, la plus belle des fleurs,
S'épanouissant aux rayons du soleil;
Que l'ouragan balaye la vallée,
Tu le verras étendu sur la terre.

Entend l'alouette des bois charmer la forêt,
Redisant ses petites joies :
Malheureux oiseau! la proie la plus sûre
Pour chaque pirate des cieux.

Acheté cher, le trésor caché
Peut donner de plus vives sensations;
Les cordes qui chantent le plus doux plaisir
Soupirent les plus graves accents de la douleur!

L'HOSPITALITÉ DES HAUTES-TERRES.

Quand je passerai le fleuve sombre de la Mort,
Instant qui arrivera certainement,
Dans le ciel même je ne demande
Qu'un accueil de montagnard.

ÉPITRE A WILLIAM CREECH,

ÉCRITE A SELKIRK.

La vieille poule enfumée [1] est cruellement affligée;
Sa huppe, jadis bien lisse, s'affaisse;

1. Edimbourg.

Son beau nid touffu ne saurait lui donner
Aucune joie;
Son favori, l'oiseau qu'elle aime le mieux,
Willie, est parti.

Oh! Willie était un garçon d'esprit,
Et il avait un grand mépris des choses;
Il tenait toujours la vieille enfumée propre,
Bien mise et brave :
Mais à présent ils l'habilleront comme une horreur,
Willie est parti!

Le plus roide d'eux tous, il le faisait plier;
Le plus hardi d'eux tous, il le faisait trembler;
Ils n'osaient pas plus qu'il ne permettait,
Cela faisait loi :
Nous avons perdu un gaillard qui valait de l'or,
Willie est parti!

Maintenant les étourdis, les écervelés, les buses et les sots
Des colléges et des pensions
Peuvent se répandre, comme en été les excréments de grenouilles,
Dans la plaine ou le bois;
Celui qui pouvait les réduire en poudre,
Willie, est parti!

Les membres de la Chambre du Commerce
Peuvent déplorer leur perte avec des cris plaintifs;
Il était un dictionnaire et une grammaire
Pour eux tous;
J'ai peur qu'à présent ils ne fassent bien des fautes,
Willie est parti!

Nous ne voyons plus à son lever sa porte
Inondée de philosophes et de poètes,
Et de critiques aux dents aiguës, par vingtaines,
En file sanglante!
L'adjudant de toute la bande,
Willie, est parti!

Maintenant la face latine du digne Gregory,
La grâce modeste de Tytler et de Greenfield,
Mackenzie, Stewart, une paire d'hommes
Telle que Rome n'en vit jamais;
Il leur faut tous se réunir dans quelque autre endroit,
Willie est parti!

Pauvre Burns — même la boisson d'Ecosse ne peut l'égayer,
Il piaule comme un poulet effaré,
Séparé de sa mère et de la couvée,

Par frayeur d'un corbeau.
Le chagrin lui a porté au cœur un coup violent,
Willie est parti !

A présent chaque bavard à la bouche aigre et grimaçante,
Et les gens de Calvin, sont en état de le terrasser,
Et ces chenapans de suffisants critiques
Peuvent le plumer ;
Celui qui pouvait très-bien soutenir leur choc,
Willie, est parti !

J'ai suivi les détours de l'imposante Tweed,
J'ai vu des lieux dignes de l'Eden sur la Jed de cristal,
Et les bords de l'Ettrick rugissant furieux
Quand les tempêtes soufflent ;
Mais toute joie et tout plaisir s'est envolé :
Willie est parti [

Puissé-je être le sujet des discours habituels de la calomnie,
Un texte d'infamie pour le prédicateur,
Et enfin étalé dehors à blanchir
Dans la neige d'hiver,
Quand je t'oublierai, Willie Creech,
Si loin que tu sois parti !

Puisse la fortune méchante ne jamais le maltraiter,
Puissent les hommes méchants ne jamais le tromper,
Jusqu'à ce qu'il puisse gratter, joyeux, une tête aussi vieille
Que celle de Mathusalem !
Alors, que vers la bienheureuse nouvelle Jérusalem
Il prenne un rapide essor !

LIBERTÉ,

FRAGMENT.

Vers toi, Calédonie, au milieu de tes sauvages bruyères,
Vers toi, célèbre pour tes exploits belliqueux et tes chants sacrés,
Vers toi je me tourne avec des yeux inondés de larmes.
Où s'est envolé cet esprit de Liberté ?
Enseveli avec tes grands morts !
Sous le gazon sanctifié où gît Wallace !
Ne l'entends pas, Wallace, dans ton lit de mort !
Vents babillards, passez en silence,
Ne troublez pas le sommeil de ce héros,

Et ne faites point respirer en secret le poltron.
Est-ce là cette puissance qui, dans la guerre de la Liberté,
Avait coutume de déchaîner les fureurs de la bataille?
Vois cet œil qui lançait une haine immortelle,
Rabaissant les airs orgueilleux du despote;
Ce bras qui, portant les foudres du destin,
Bravait la plus intrépide audace de l'usurpation!
L'un, plongé dans les ténèbres, comme l'étoile qui s'éteint;
Et l'autre, le bras paralysé de l'âge infirme et chancelant.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE ROBERT RUISSEAUX [1].

Maintenant Robin repose dans son dernier gîte,
Il ne marmottera plus de vers et ne chantera plus;
La froide pauvreté, de son grand œil affamé,
Ne l'effraiera plus;
Et la peur inquiète, et le souci au cœur rongé
Ne l'approcheront plus.

A dire vrai, il ne s'en est guère inquiété,
Sauf le moment où ils l'ont écrasé:
Car, aussitôt que le hasard ou la destinée les avait fait taire,
Pour si peu de temps que ce fût,
Il vous les fustigeait à coups de rimes ou de chants,
Et s'en faisait un amusement.

Quoiqu'il fût fait aux travaux de la campagne,
Et qu'il fût réputé robuste et dur à la fatigue,
Ce ne fut jamais le but de Robin
D'être un tel homme;
Mais qu'on lui dît qu'il était savant et lettré,
Il s'éveillait alors!

A LA MAITRESSE DE WAUCHOPE HOUSE.

(MISTRESS SCOTT, DE WAUCHOPE.)

CHÈRE DAME,

Je m'en souviens bien, il y a long-temps,
Quand j'étais imberbe, jeune et timide,

1. Burns veut dire ruisseaux.

Et que je commençais à battre en grange
Ou à mener la charrue,
Et quoique cruellement fatigué,
Cependant très-fier d'apprendre ;
Quand pour la première fois dans le blé jaune
Je comptais pour un homme,
Et qu'avec les autres, chaque joyeux matin,
Je pouvais choisir mon silton et ma fille,
Toujours coupant, et écartant
L'autre rang mis en tas,
Et mille joyeux propos
Aidant à passer la journée;

Même alors mon désir (je m'en rappelle la violence),
Un désir qui jusqu'à ma dernière heure
Fera fortement battre mon cœur —
Etait de pouvoir pour ma pauvre vieille Ecosse
Faire quelque plan ou livre utile,
Ou du moins chanter une chanson.
Loin du chardon hérissé de la bardane, qui s'étendait
Dans l'orge barbu,
Je détournais le sarcloir
Et épargnais son cher symbole;
Ni nation ni condition
Ne pouvait exciter mon envie;
Toujours Écossais, mais toujours griffonnant,
Je ne connaissais pas de plus belle louange.

Mais toujours les éléments du chant,
Dans un mélange confus et informe, bons et mauvais,
Flottaient épars dans mon cerveau;
Jusqu'à cette moisson dont j'ai parlé,
Où mon associée dans la bande joyeuse
Anima l'accord qui se formait.
Je la vois encore, l'attrayante coquine,
Son sourire ensorcelant, ses yeux malins
Qui faisaient tinter les fibres de mon cœur !
Moi, enflammé, inspiré
Au feu de chaque œillade,
Mais rougissant et m'intimidant,
Je craignais toujours de parler.

A la santé du beau sexe, dit chaque bon garçon,
Et des danses joyeuses dans les jours d'hiver,
Et nous pour en avoir notre part !
L'assaisonnement de la joie, le baume de la douleur,
La vie de l'âme, le ciel ici-bas,
Telle est la femme enivrante.
O vous, pisse-froid moroses qui en haïssez le nom,

Songez à votre mère;
L'honnête femme, elle peut regarder comme une honte
Que vous lui soyez alliés;
Vous êtes d'étranges hommes, vous n'êtes pas des hommes,
Vous qui dédaignez les chères belles;
Chaque honnête gaillard jure
De vous faire honte, de vous renier.

Quant à vous qui n'êtes pas née pour la grange et l'étable,
Et qui faites rendre de doux accords à la lyre écossaise,
Merci de vos vers.
Le plaid bigarré que vous me destinez obligeamment
Serait porté par moi avec reconnaissance;
Il me rendrait agréable aux Muses.
Je serais plus fier de mon manteau
Pendant sagement sur ma croupe,
Que d'aucune hermine ruisselante
Ou orgueilleuse pourpre impériale.
Adieu donc; qu'une longue santé
Et l'abondance soient votre lot:
Puissent les pertes et les traverses
Ne jamais frapper à votre porte!

Mars 1787.

A JOHN LAPRAIK.

13 septembre 1785.

Bonne chance et bon succès à vous, Johnny,
Bonne santé, mains robustes et beau temps;
Quand vous avez expédié proprement
Votre morceau de pain,
Puissiez-vous ne jamais manquer d'un pot d'eau-de-vie
Pour vous dégager la tête!

Puisse Borée ne jamais bouleverser vos sillons
Ni renverser vos tas de gerbes de dessus leurs jambes,
Envoyant le tout par-dessus les bruyères et les crevasses des ma-
Comme les débris d'un naufrage; [rais,]
Mais puisse le plus haut grain qui s'agite
Venir dans le sac!

Je m'en occupe aussi et j'y travaille;
Mais de rudes et violentes ondées l'ont mouillé,
J'ai donc pris mon vieux trognon de plume
A grand'peine,

Et j'ai pris mon couteau, et je l'ai aiguisé
Comme un homme de lettres.

Voilà deux mois que je suis votre débiteur
Pour votre belle lettre sans signature et sans date,
Me reprochant mes acerbes et mauvaises dispositions
Envers les hommes saints,
Tandis que du diable si vous êtes meilleur d'un iota,
Et si vous n'êtes pas plus profane.

Mais que les gens d'église sonnent leurs cloches,
Chantons notre noble personne:
Nous ne crierons à aucune fille des monts païens
De nous assister et de nous inspirer ;
Mais les cabaretières et les alambics de whiskey,
Voilà nos muses.

Je ne renonce pas, monsieur, à votre amitié;
Et si vous y voyez quelque objection,
Alors, la main dans la main, quelque jour nous la nouerons,
Et prendrons un témoin;
Et lorsque nous l'aurons humectée d'usquebaugh,
Elle ne se rompra pas.

Mais si bête et gourmettes de bois se reposent
Jusqu'à ce que les vaches soient parties sans le berger,
Et que tout le grain soit dans la cour,
Et bien couvert de chaume,
J'ai l'intention de passer avec vous au coin du feu
Un soir d'hiver.

Alors l'eau de-vie inspiratrice de la muse
Nous rendra tous deux si gais et si spirituels,
Que vous oublierez que vous êtes vieux et infirme,
Et serez aussi enjoué
Que si vous aviez neuf ans de moins que trente,
Vos doux vingt et un ans.

Mais les tas de gerbes sont culbutés par le vent,
Et voici le soleil qui paraît au couchant;
Il faut que je coure avec les autres,
Et que je quitte mon anche:
Je signe donc en toute hâte,
Votre dévoué, Rob le bon vivant.

AU RÉVÉREND JOHN MAC-MATH

EN LUI ENVOYANT LA « PRIÈRE DE SAINT WILLIE »

QU'IL AVAIT DEMANDÉE.

17 septembre 1785.

Tandis que les tondeurs se baissent derrière le tas de gerbes
Pour éviter la rude et violente ondée,
Ou courent en désordre dans les champs
Pour passer le temps,
Pour vous je consacre cette heure
A d'oiseuses rimes.

Ma muse, fatiguée d'avoir fait maint sonnet
Sur la robe, le rabat et le sage bonnet noir,
Maintenant que la chose est faite, a grand'peur
Qu'ils ne la blâment,
Et ne lancent sur elle leurs foudres saintes
Et leur anathème.

J'avoue que c'était téméraire et assez intrépide
A moi, simple barde campagnard,
De m'attaquer à une bande si vigoureuse
Qui, si elle me connaissait,
Pouvait aisément, et d'un seul mot,
Lâcher l'enfer sur moi.

Mais j'enrage de leurs grimaces, [grâce,]
De leurs soupirs, de leur hypocrisie, de leurs faces si fières de la
De leurs prières de trois lieues, et de leurs grâces d'une demie,
De leur conscience élastique
Eux que la gloutonnerie, l'esprit vindicatif et l'orgueil déshonorent
Plus que leur sottise.

Voici Gawn[1], qu'ils ont appelé pis que brute;
Il a plus d'honneur dans son sein
Que bien des vingtaines de gens valant le prêtre
Qui l'a injurié de la sorte.
Un barde ne peut-il pas suivre dans ses plaisanteries
L'exemple qu'ils ont donné?

Voyez-le, l'ami du malheureux dans le besoin,
Le vrai gentleman de parole et de fait :

1. Gavin Hamilton, esq.

Sa réputation et son honneur saigneront-ils sous les coups
D'indignes garnements,
Et pas une muse ne lévera-t-elle la tête
Pour intimider ces bavards?

O Pope, si j'avais les traits de ta satire
Pour traiter ces gredins comme ils le méritent,
Je fendrais leurs cœurs creux et pourris,
Et je raconterais tout haut
Leurs jongleries et leurs tours de passe-passe
Pour duper la foule.

Dieu sait que je ne suis pas ce que je devrais être,
Et que je ne suis même pas ce que je pourrais être;
Mais j'aimerais mieux vingt fois
Etre un franc athée,
Que de me cacher sous les bannières de l'Evangile,
Comme derrière un écran.

Un honnête homme peut aimer à boire,
Un honnête homme peut aimer les filles;
Mais la basse vengeance et la malignité perfide,
Il les dédaignera toujours,
Ainsi que de proclamer son zèle pour les lois de l'Evangile,
Comme certaines gens à nous connus.

Ils ont la religion à la bouche,
Ils parlent de miséricorde, de grâce et de vérité;
Pourquoi? — pour donner carrière à leur malignité
Contre quelque pauvre homme,
Et le poursuivre à outrance, sans justice ni pitié,
Jusqu'à sa ruine complète.

Salut, Religion! vierge divine!
Pardonne à une muse aussi humble que la mienne,
D'oser dans ces vers rudes et imparfaits
Te nommer ainsi;
Stigmatiser tes faux amis
Ne peut te décrier.

Quoique entaché et sali de mainte souillure,
Et bien indigne de ton cortége,
D'une voix tremblante je joins mes chants
A la voix de ceux
Qui osent intrépidement soutenir ta cause
En dépit des ennemis;

En dépit des foules, en dépit des gens ameutés,
En dépit des menées souterraines,

En dépit des coups de bandits portés dans l'ombre
A la vertu et au mérite
Par des gredins vêtus de robes saintes,
Mais doués d'une âme infernale.

O Ayr, mon cher pays natal!
Dans le ressort de ton église
Se trouve une troupe candide, libérale,
De précepteurs du peuple,
Renommés comme hommes, comme chrétiens aussi,
Et comme mâles prédicateurs.

Monsieur, vous êtes nommé dans ce cercle;
Monsieur, vous êtes célèbre dans ce cercle;
Et plusieurs qui blâment votre doctrine
(Ce qui vous fait honneur),
Ceux-là même, monsieur, estiment votre cœur
Et vos manières séduisantes.

Pardonnez la liberté que j'ai prise,
Et si j'ai été impertinent,
N'en faites pas un crime, cher monsieur, à un homme
Dont le cœur ne vous a jamais lésé,
Mais qui a toujours pris le plus vif intérêt
A tout ce qui vous concernait.

A GAVIN HAMILTON, ESQ.

MAUCHLINE

EN LUI RECOMMANDANT UN JEUNE GARÇON.

Mosgaville, 3 mai 1786.

I.

Je regarde, monsieur, comme un devoir impérieux
De vous avertir que maître Tootie,
Autrement dit, laird Mac-Gaun,
Etait sur le point de prendre à son service le garçon
Dont vous avez parlé l'autre jour,
Et l'aurait fait sur-le-champ,
N'était qu'il a appris les tours de l'enfant,
Dont, ma foi, je le soupçonne fort.
Comme d'avoir gratté les marques de la vieille vache

Et d'avoir dit là-dessus des mensonges :
J'aimerais donc autant
Qu'il servît votre révérence,
S'il se fait que vous ne soyez pas
Pourvu autrement.

II.

Ce n'est pas pour dire, mais il est assez délié,
Et dans une maison grossière et brutale
Le garçon pourrait apprendre à jurer;
Mais aussi avec vous il recevra de si bons enseignements,
Et aura de si beaux exemples de rectitude,
Que je n'ai aucune crainte.
Vous lui apprendrez toutes sortes d'arguties,
Et le menacerez bien de l'enfer :
Et le forcerez d'aller à l'église—
Toutes les fois que vous vous y rendrez vous-même.
Si donc vous devez être absent
De chez vous vendredi prochain,
Alors veuillez laisser, monsieur,
Vos ordres à votre dame.

III.

J'ai donné ma parole d'honneur,
Que chez John de Paisley, ce soir,
Je rejoindrais ce ver de terre;
Pour essayer de mettre les deux parties d'accord,
Et nommer les arrhes et le salaire
En mode et forme légaux :
Je sais bien qu'il est capable de jouer un tour,
Quand des innocents le laissent faire;
Et que le Diable, si tant est qu'il existe,
Est, ma foi, sûr de le happer.
Quant aux phrases et aux compliments,
Vous savez que votre lauréat les dédaigne :
Mais vous aurez toujours votre part dans la prière
Du reconnaissant MÉNESTREL BURNS.

A M. MAC-ADAM

DE CRAIGEN-GILLAN.

Monsieur, c'est près d'une roquille que j'ai reçu votre billet,
Vraiment il m'a rendu orgueilleux :

« Voyez qui fait attention au barde! »
Ai-je, en sautant, crié bien haut.

« Maintenant que diable me font les railleries
De ce million d'idiots stupides,
Je lèverai le nez au-dessus d'eux tous—
Je suis loué par Craigen-Gillan ! »

C'était noble, monsieur; c'était digne de vous
D'accorder votre haute protection :
Le sourire d'un grand, vous le savez fort bien,
A toujours une heureuse influence.

Quoique, par les os de celui [1] qui dans un tonneau
Tint tête à Sandy [2] le Macédonien!
Sur mes deux jambes dans la boue et la crotte
Je sois toujours debout et indépendant.—

Et quand ces jambes ne seront plus les bienvenues
A me mener au bon chou vert tout chaud,
Le bord d'un fossé dans la prairie, une ciboule,
Et un pain d'orge me réconforteront.

Que le ciel vous laisse long-temps baiser l'haleine
De mainte fleur d'été,
Et faire le bonheur de vos deux jolies filles!
On me dit que ce sont deux adorables commères!

Et que Dieu bénisse le jeune laird de Dunaskin,
La fleur de notre gentry!
Et puisse-t-il porter une barbe de vieillard,
Et être l'honneur de son pays!

AU CAPITAINE RIDDEL

DE GLENRIDDEL.

IMPROMPTU EN LUI RENVOYANT UN JOURNAL.

Ellisland, lundi soir.

Vos nouvelles et votre revue, monsieur, je les ai lues et relues,
Sans guère admirer ni blâmer. [monsieur,]
Les papiers sont stériles en nouvelles de l'intérieur ou de l'étranger,
Pas un meurtre ou un rapt dignes d'être cités.

1. Diogène — 2. Alexandre.

Nos amis, les faiseurs de Revues, ces écorneurs et tailleurs,
Sont juges du mortier et de la pierre, monsieur;
Mais du bon ou du mauvais de l'ensemble de l'édifice,
Je déclare hardiment qu'ils ne le sont point, monsieur.

Ma plume d'oie est trop grossière pour raconter toutes les bontés
Que vous avez eues pour votre serviteur, le poète;
Plût à Dieu que j'en eusse une pareille à un rayon du soleil,
Alors tout le monde le saurait, monsieur!

A JOHN MAXWELL DE TERRAUGHTY,

LE JOUR ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

Santé au chef vétéran des Maxwell!
Une santé toujours épargnée des soucis et du chagrin!
Inspiré, je tourne la feuille sibyllique du Destin,
Le matin de ce jour natal;
Je vois que ta vie est une étoffe à l'épreuve,
A peine à moitié usée.—

Aujourd'hui tu arrives à soixante et onze,
Et je puis dire que le ciel généreux
(La seconde vue, vous le savez, est donnée
A tout poète)
T'accordera encore un bail
De sept fois sept.

Si des vauriens envieux voient avec chagrin
Tes jours prolongés en cette bienheureuse matinée,
Puisse la herse aux longues dents de la Désolation,
A neuf milles par heure
Les racler, comme Sodome et Gomorrhe,
Dans un tourbillon de soufre. —

Mais pour tes amis, et ils sont nombreux,
D'honnêtes gens et de jolies filles,
Puisse la fortune affectueuse, bienveillante et propice,
Dans les joies de l'intimité,
De matinées riantes et de gaies soirées
Vous combler, eux et toi!

Adieu, vieux gaillard! que le Seigneur soit près de vous,
Et alors le Diable n'osera pas vous molester;

Que toujours vos amis vous aiment, et vos ennemis vous craignent !
Pour moi, honte à moi
Si je ne vous porte pas dans mon cœur,
Tant qu'on m'appellera BURNS.

A CLARINDA,

EN LUI FAISANT CADEAU DE DEUX VERRES A BOIRE.

Belle impératrice de l'âme du poète,
Et reine des femmes poètes;
Clarinda, acceptez ce petit présent,
Cette humble paire de verres,—

Et remplissez-les jusqu'en haut de liqueur généreuse,
Aussi généreuse que votre âme,
Et faites raison à mon toast généreux—
« A toute l'espèce humaine! »

« A ceux qui nous aiment! » — seconde santé;
Mais non à ceux que nous aimons;
De peur que nous n'aimions qui ne nous aime pas!—
Une troisième — « A toi et à moi, mon amour! »

Puissions-nous long-temps vivre! puissions-nous long-temps aimer!]
Et puissions-nous être heureux long-temps!
Et puissions-nous ne jamais manquer d'un verre
Tout plein d'ale généreuse!

LES VOYELLES[1],

CONTE.

C'était où le bouleau et la courroie retentissante travaillent sans relâche,]
Le bruyant domicile de l'orgueil pédantesque;
Où l'ignorance répand ses vapeurs ténébreuses,
Et où la cruauté dirige les coups accumulés;
Un jour sir Abécé le Grand,
Enflé de toute sa puissance de pédagogue,
Prend la résolution de monter à son imposant tribunal,

1. Critique de la prononciation anglaise.

Et de faire subir un examen aux voyelles tremblantes.
D'abord entra A, grave, ample et solennelle personne,
Mais, hélas! déformée, laide à voir!
Sa tête tordue regardait en arrière chemin faisant,
Et encore tout brûlant du fouet, il grogna E!
A contre-cœur, E vint tout doucement; d'un cours piteux
Des larmes entre-choquées coulaient sur son honnête face!
Ce nom, ce nom bien porté, et tout à lui,
Pâle, il le décline devant le trône du tyran!
Le pédant étrangle net le son romain
Que toutes ses diphthongues métis ne peuvent former;
Et puis au malheureux hâve et sans nom,
Il assigne le titre de celui qui suit immédiatement.
Le dôme gothique tapissé de toiles d'araignée retentit, Aï!
Dans son humeur vindicative, I dédaigna de répondre;
Le pédant brandit son cruel bâton,
Et renversa à terre la voyelle gémissante!
Dans une déplorable appréhension entra O,
Le plaintif ménestrel du malheur désespéré;
L'inquisiteur d'Espagne le plus expert
Aurait pu apprendre là de nouveaux mystères de son art :
Il était si hideux, si déformé, que U, entrant plein d'horreur,
Eut peine à reconnaître le plus cher de ses amis et frères.
Comme U tremblant se tenait l'œil fixe et hagard,
Le pédant l'empoigna ferme de la main gauche,
Il trempa sa droite dans les larmes de l'enfant sans soutien,
Le baptisa Eu, et d'un coup de pied l'envoya loin de ses yeux.

ESQUISSE.

Un petit homme bien droit, pétulant, aigre, leste,
Et faisant sans cesse les délices de sa précieuse personne;
Qui aime son ombre agile dans les rues
Mieux que la plus belle femme qu'il rencontre;
Homme de condition aussi, il a fait son tour,
Appris, vive la bagatelle, et vive l'amour!
Ainsi les singes qu'on fait voyager perfectionnent leurs grimaces,
Améliorent leurs contorsions, et même soupirent d'amour pour les [dames.]
Beaucoup de savoir spécieux, mais mal compris;
Le placage souvent brille plus que le bois massif :
Son bon sens massif — vous devez le compter par pouces,
Mais mesurez son astuce sur la vieille aune écossaise;
Sa vanité, démon actif et tatillon,
Faisant toujours de la besogne que doit corriger sa ruse égoïste.

PROLOGUE ÉCOSSAIS

POUR LA REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE M. SUTHERLAND, DUMFRIES.

A quoi bon ce tapage au sujet de la ville de Londres,
Du sort de telle pièce nouvelle ou nouvelle chanson?
Pourquoi recherche-t-on autant les choses étrangères?
Est-ce que la sottise s'améliore comme le whiskey, par l'importa-
N'est-il aucun poète, brûlant d'ardeur pour la renommée, [tion?]
Qui essayera de nous donner des chansons et des pièces du crû?
Il n'a pas besoin de chercher à grand'peine la comédie au dehors,
Sot et fripon sont plantes de tous les sols;
Il n'a pas besoin, non plus, de courir jusqu'à Rome et en Grèce
Pour amasser les matériaux d'un ouvrage sérieux :
Il y a dans l'histoire de la Calédonie assez de sujets
Qui montreraient la muse tragique dans toute sa gloire. —
N'y aura-t-il aucun barde hardi qui se lèvera pour dire
Comment combattit l'illustre Wallace, comment il tomba malheu-
Où se sont envolées les muses qui pouvaient produire [reusement?]
Un drame digne du nom de Bruce;
Comment ici, ici même, le premier il tira l'épée
Contre la puissante Angleterre et son coupable maître;
Et après maint sanglant et immortel exploit
Il arracha son cher pays de la gueule de la ruine?
Oh! une scène de Shakspeare ou d'Otway,
Pour peindre l'aimable, l'infortunée reine d'Ecosse!
Inutile, la toute-puissance des charmes féminins
Contre les armes de la fougueuse, impitoyable, furieuse Rébellion.
Elle tomba, mais tomba avec un courage vraiment romain,
Pour assouvir la vengeance d'une femme rivale :
Une femme — quoique la phrase puisse paraître incivile —
Aussi habile et aussi cruelle que le diable!
Un Douglas vit dans la page immortelle de Home,
Mais les Douglas furent des héros dans tous les siècles :
Et quoique vos pères, prodigues de leur vie,
Aient suivi un Douglas à la lutte guerrière,
Peut-être si les boules vont droit, et que le droit l'emporte,
Vous pouvez encore marcher sous la conduite d'un Douglas.
Comme vous avez généreusement fait, si tout le pays
Voulait prendre par la main les serviteurs des muses,
Non-seulement les entendre, mais les protéger, les assister,
Et quand on peut le faire justement, les louer;
Et peut-être lorsqu'ils ne soutiendront pas l'épreuve,

Fermer bien fort les yeux et dire qu'ils ont fait de leur mieux!
Si tout le pays faisait cela, alors je garantis
Que vous auriez bientôt des poètes nationaux en Ecosse,
Qui forceraient la renommée à sonner de sa trompette jusqu'à la faire
Et lutteraient avec le temps, et l'étendraient sur son dos! [éclater,]
Quant à nous et à notre théâtre, si quelqu'un demande
« Quelles sont ces gens qui font ici tout ce fracas? »
Ma meilleure jambe la première, j'avancerai le front :
« Nous avons l'honneur de vous appartenir! »
Nous sommes vos propres enfants, guidez-nous comme vous vou-
Mais comme de bonnes mères, menacez avant de frapper. — [drez,]
Et j'espère que vous nous trouverez toujours reconnaissants
De tout le patronage et de la grande bienveillance
Que nous avons obtenus de tous les rangs, classes et professions :
Dieu nous soit en aide! nous sommes pauvres — vous n'aurez
[que des remercîments,]

IMPROMPTU

SUR SA NOMINATION DE JAUGEUR.

En visitant les barils des vieilles femmes,
Oh! — hélas! quel jour!
Ce sale levain va souiller mes lauriers;
Mais — que veulez-vous?
Ces êtres attendrissants qu'on appelle enfants et femmes
Attendriraient des cœurs de pierre!

LE DOYEN DE LA FACULTÉ,

BALLADE NOUVELLE.

I.

Terrible était la haine que dans la vieille Harlaw
L'Ecossais portait à l'Ecossais,
Et terrible la discorde que vit Langside
Au sujet de la belle et infortunée Marie;
Mais jamais il n'y eut rencontre si chaude d'Ecossais à Ecossais,
Et jamais on ne vit plus de fureur, monsieur,

Qu'entre Hal [1] et Bob [2] pour cette fameuse aubaine—
Qui serait doyen de la Faculté, monsieur.

II.

Ce Hal pour le génie, l'esprit et le savoir,
Etait compté parmi les premiers;
Mais le pieux Bob, outre une provision de science,
Se rappelait le dixième commandement.—
Pourtant le simple Bob obtint la victoire
Et réalisa le désir de son cœur;
Ce qui montre que le ciel peut faire bouillir le pot,
Quoique le diable p—e dans le feu.—

III.

Le squire Hal en outre avait, dans cette circonstance,
Des prétentions passablement effrontées,
Car des talents, pour mériter une place,
Sont des titres impertinents;
Aussi, messieurs de la Faculté,
Tout à fait dégoûtés de la grossièreté du mérite,
Choisirent un homme qui devrait tout, voyez-vous,
A leur grâce et bonté gratuites.

IV.

Comme jadis sur Phasga fut éclaircie la vue
D'un fils de circoncision,
Ainsi puisse l'être, sur cette hauteur de Phasga,
La myopie mentale de Bob :
Bien plus, que la bouche de Bobby puisse encore être ouverte
Jusqu'à ce que vous rendiez hommage à son éloquence,
Et juriez qu'il a rencontré l'ange
Qui rencontra l'âne de Balaam.

V.

Dans votre impénitence hérétique puissiez-vous vivre et mourir,
O vous, hérétiques trente-huit!
Mais acceptez, ô vous, sublime majorité,
Mes félicitations cordiales.
Entre vos Honneurs et certain roi,
Dans le choix de vos serviteurs ce rapport est frappant—
Plus ils présentent d'incapacité,
Et plus ils sont à votre gré.

1. L'honorable Henry Erskine. — 2. Robert Dundas, esq. Arniston.

IMPROMPTU

SUR LE LORD AVOCAT [1].

Il serrait ses pamphlets dans sa main,
Il faisait des citations et des allusions,
Lorsqu'au milieu d'une déclamation
Il perdit son argument;
Il le chercha à tâtons et la bouche ouverte,
Il reconnut que l'argument était parti, mon homme;
Mais ce qui lui manquait en sens commun,
Il y suppléa par la loi, mon homme.

M. ERSKINE.

Harry resta un peu à se recueillir,
Puis il étendit le bras, mon homme;
Sa Seigneurie était assise, le regard piteux,
Et contemplait l'orage qui s'amassait, mon homme :
Il l'assaillit, comme la grêle chassée par le vent,
Ou les torrents sur une cascade, mon homme;
Les juges si sensés levèrent les yeux,
A demi-éveillés à ce bruit, mon homme.

A JOHN RANKINE.

Un jour que la Mort, cette odieuse vieille,
Emportait dans l'autre monde
Une troupe confuse et bigarrée,
Et maint gars tout taché de crimes;
Des robes noires de tout nom,
Et des voleurs de tout rang et condition,
Depuis celui qui porte l'étoile et la jarretière,
Jusqu'à celui qui danse en l'air sous une potence;
Honteuse elle-même de voir ces misérables,
Elle marmotte, en regardant les gredins :
« Par Dieu! on ne me verra pas derrière eux,
Et je ne les présenterai pas dans l'assemblée des esprits

1. Procureur-général d'Ecosse. (*N. d. trad.*)

Sans, au moins, un honnête homme,
Pour relever cette maudite infernale bande. »
Elle jeta un coup d'œil sur Adamhill.
« Seigneur Dieu ! » dit-elle, « j'ai mon affaire;
Voici précisément l'homme qu'il me faut, ma foi ! »
Et vite elle ôta la respiration à Rankine.

SUR CE QU'ON DISAIT QUE LE RÉVÉREND DOCTEUR B— AVAIT DE LA FAUSSETÉ JUSQUE DANS LES REGARDS.

Qu'il y ait de la fausseté dans ses regards,
Je dois et veux le nier :
Ils disent que son maître est un coquin—
Et certes ils ne mentent pas.

SUR UN MAITRE D'ÉCOLE DE LA PAROISSE DE CLEISH FIFESHIRE.

Ci-gisent les os de Willie Michie;
O Satan ! quand vous le prendrez,
Confiez-lui l'éducation de vos enfants,
Car il en fera d'habiles démons !

AU GÉNÉRAL DUMOURIER.

I.

Vous êtes bien venu des despotes, Dumourier;
Vous êtes bien venu des despotes, Dumourier;
Comment va Dampierre ?
Oui, et Bournonville aussi ?
Pourquoi ne sont-ils pas venus avec vous, Dumourier ?

II.

Je combattrai la France avec vous, Dumourier;
Je combattrai la France avec vous, Dumourier;
Je combattrai la France avec vous,
Je courrai la même chance que vous;
Sur mon âme, je danserai une danse avec vous, Dumourier.

III.

Allons donc combattre çà et là, Dumourier;
Allons donc combattre çà et là, Dumourier;
Allons donc combattre çà et là,
Jusqu'à ce que la dernière étincelle de liberté disparaisse;
Alors nous serons damnés, sans aucun doute, Dumourier.

ÉLÉGIE

SUR L'ANNÉE 1788.

Je ne pleure pas des lords ou des rois,
Qu'ils meurent même — c'est pour cela qu'ils sont nés !
Mais, ô prodigieux sujet de réflexion!
Une année, messieurs, a fait naufrage!
O Quatre-vingt-huit, dans ton petit espace,
Quels terribles événements ont trouvé place!
De quelles jouissances tu nous as privés!
Dans quel gâchis tu nous as laissés!

L'empire espagnol a perdu sa tête,
Et mon vieux Bawtie sans doute est mort;
La lutte est rude entre Pitt et Fox,
Et entre les deux petits coqs de notre ménagère;
L'un est un coq de combat, un diable acharné,
Mais avec les poules extrêmement civil :
L'autre est tant soit peu rude lorsqu'il coche,
Mais jamais meilleure patte n'a gratté un fumier.

O vous, ministres, allons, montez en chaire,
Et criez jusqu'à ce que vous soyez rauques et enroués,
Car Quatre-vingt-huit a été bienveillant pour vous,
Et vous a donné le vivre et le couvert :
Même bien des écus et bien des picotins,
Vous le savez vous-même, pour peu de chose! —

Jolies filles, essuyez vos yeux,
Car plusieurs d'entre vous ont perdu un ami.
En quatre-vingt-huit, vous savez, fut pris
Ce que vous n'aurez plus jamais à donner encore.

Remarquez le gros bétail même et les moutons,
Comme ils se traînent languissants et accablés;
Il n'y a pas jusqu'à la terre qui ne pleure,
Car ses larmes ont mis à sec les puits d'Edimbourg.

O Quatre-vingt-neuf, tu n'es qu'un enfant,
Et tu n'es pas trop âgé, j'espère, pour apprendre!
Garçon imberbe, je t'en prie, fais attention
Que te voilà maintenant dans le fauteuil de ton père,
Non pas un régent avec des menottes, muselé et à moitié enchaîné,
Mais, comme lui, maître et libre de tes actions.
Songe à suivre un plan
Qui ne soit pas pire que le sien, l'honnête homme!
Et qui lui soit aussi supérieur que tu pourras.

1er janvier 1789.

VERS

ÉCRITS SOUS LE PORTRAIT DU POÈTE FERGUSSON,

19 MARS 1787.

Malédiction sur l'ingrat qui peut goûter un plaisir,
Et pourtant laisser mourir de faim celui à qui il le doit!
O toi, mon frère aîné en infortune,
Et de beaucoup mon aîné en poésie,
Je pleure de pitié sur ta malheureuse destinée!
Pourquoi le monde est-il sans pitié pour le barde,
Qui pourtant est si avide de ses plaisirs!

LES JOYEUX MENDIANTS,

CANTATE.

Quand les feuilles grisonnantes jonchent la cour,
Ou, voltigeant comme la chauve-souris,
Obscurcissent le souffle du froid Borée;
Quand la grêle fouette avec une violence cruelle,

Et que les gelées naissantes commencent à pincer
Encore vêtues de blanc;
Un soir, à la brune, une bande joyeuse
De gens errants et vagabonds
Tinrent leur fête chez Poosie Nancy
Pour boire le superflu de leurs nippes :
A trinquer et à rire
Ils s'amusaient et ils chantaient;
A force de sauter et de se donner des coups de poing,
Ils faisaient vibrer l'assiette aux rôties.

Le premier près du feu, en vieux haillons rouges,
Un d'eux était assis, bien garni de besaces pleines de provisions,
Et son havresac en ordre;
Sa catin couchée sur son bras,
Echauffée par l'usquebaugh et des couvertures —
Elle regardait en clignotant son soldat;
Et toujours il répondait aux baisers de la rude mendiante
Par un gros baiser,
Tandis qu'elle levait sa bouche goulue
Juste comme une écuelle à aumône.
Chaque baiser claquait toujours
Juste comme le fouet d'un charretier,
Puis, chancelant et faisant le rodomont,
Il hurla cette chanson.

AIR.

Je suis un fils de Mars, j'ai été à bien des guerres,
Et je montre mes blessures et cicatrices partout où j'arrive;
Celle-ci, je l'ai eue pour une fille, et cette autre dans une tranchée,
En allant recevoir les Français au son du tambour.
Lal de daudle, etc.

Je fis mon apprentissage où mon général rendit le dernier soupir,
Quand le dé sanglant fut jeté sur les hauteurs d'Abram [1];
J'ai quitté le service quand la vaillante partie eut été jouée,
Et le Moro [2] abattu au son du tambour.
Lal de daudle, etc.

Enfin j'étais avec Curtis, au milieu des batteries flottantes [3];
Et, pour preuve, j'y laissai un bras et une jambe;
Mais, si mon pays avait besoin de moi, et qu'Elliot [4] me commandât,

1. Champ de bataille en face de Québec, où le général Wolfe mourut vainqueur, en 1759. — 2. Citadelle de la Havane, capitale de l'île de Cuba, prise par les Anglais en 1762. — 3. Au siége de Gibraltar, en 1782. — 4. Créé lord Heathfield pour sa défense de Gibraltar pendant un siége de trois années.

Je marquerais le pas, de mes moignons, au son du tambour.
Lal de daudle, etc.

Et maintenant, quoique je doive mendier avec un bras et une jambe
Et bien des haillons pendant sur mes fesses, [de bois,]
Je suis aussi heureux avec ma besace, ma bouteille et ma catin,
Que lorsqu'en écarlate je suivais un tambour.
Lal de daudle, etc.

Quoique je doive en cheveux blancs soutenir les chocs de l'hiver,
N'ayant pour logis souvent que les bois et les rochers, [teille,]
Quand je vends mon second sac et que j'en suis à ma seconde bou-
Je pourrais affronter un escadron de l'enfer au son du tambour.
Lal de daudle, etc.

RÉCITATIF.

Il cessa, et les poutres tremblèrent
Au-dessus du chœur rugissant,
Tandis que les rats épouvantés regardaient en arrière
Et gagnaient le fin-fond de leurs trous;

Un divin joueur de violon, de son coin,
Cria bis!
Mais la belliqueuse poulette se leva,
Et apaisa le bruyant tumulte.

AIR.

Je fus jadis pucelle, quoique je ne puisse dire quand,
Et toujours je me plais avec les jeunes gens bien faits.
Mon père faisait partie d'un régiment de dragons,
Il n'est pas étonnant que je sois éprise d'un soldat.
Chantez, lal de lal, etc.

Le premier de mes amants était un franc tapageur;
Battre le tambour retentissant était son métier;
Son jarret était si ferme et sa joue si rubiconde,
Que j'étais ravie de mon soldat.
Chantez, lal de lal, etc.

Mais le digne vieux aumônier lui joua un mauvais tour,
Et j'abandonnai l'épée pour l'amour de l'Eglise;
Il aventura l'âme et je risquai le corps:
Ce fut alors que je devins infidèle à mon soldat.
Chantez, lal de lal, etc.

Je me dégoûtai bientôt de mon sot sanctifié,
Je pris pour moi le régiment en masse;

Depuis l'esponton doré jusqu'au fifre, j'étais prête;
Tout ce que je demandais, c'était qu'on fût soldat.
Chantez, lal de lal, etc.

Mais la paix m'a réduite à mendier de désespoir,
Jusqu'à ce que j'aie rencontré mon vieux garçon à la foire de Cun-
Ses lambeaux d'uniforme voltigeaient si splendides! [ningham;]
Mon cœur se réjouit de voir un soldat.
Chantez, lal de lal, etc.

Et maintenant j'ai vécu — je ne sais pas combien de temps,
Et je puis toujours prendre ma part d'un pot ou d'une chanson;
Mais tant que des deux mains je pourrai tenir ferme mon verre,
A ta santé, mon héros, mon soldat!
Chantez, lal de lal, etc.

RÉCITATIF.

Le pauvre paillasse dans un coin
Etait assis goinfrant avec une chaudronnière;
Peu lui importait qui entonnait le chœur,
Tant ils étaient occupés entre eux.

Enfin, étourdi de boire et de faire l'amour,
Il chancela et fit une grimace;
Ensuite il se tourna, et donna un gros baiser à Grizzie,
Puis prépara sa cornemuse avec une gravité grotesque.

AIR.

Sir Jugement est une bête quand il est ivre,
Sir Coquin est une bête aux assises;
Il n'est là qu'un apprenti, je pense;
Mais, moi, je suis une bête de profession.

Ma grand'maman m'a acheté un livre
Et j'ai été à l'école;
Je crains d'avoir méconnu mon talent,
Mais que pouvez-vous espérer d'une bête?

Pour la boisson je risquerais mon cou,
Une fille est la moitié de mon occupation;
Mais quelle autre chose pouvez-vous attendre
D'un homme qui est avéré stupide?

Une fois je fus attaché comme un jeune taureau
Pour avoir bu et juré civilement!
Une fois je fus censuré dans l'église
Pour avoir houspillé une fille dans ma gaieté.

Le pauvre paillasse qui saute pour amuser,
Que personne ne le nomme en se moquant :
Il y a à la cour même, m'a-t-on dit,
Un sauteur appelé le Premier ministre.

Voyez-vous ce jeune révérend
Faire des grimaces pour émoustiller la populace?
Il rit de notre bande de charlatans —
C'est une rivalité de métier.

Et maintenant je vais tirer ma conclusion,
Car, ma foi ! j'ai le gosier diablement sec;
Celui qui est bête pour lui-même,
Bon Dieu ! celui-là est bien plus stupide que moi.

RÉCITATIF.

Ensuite prit la parole une vigoureuse matrone
Qui savait très-bien attraper l'argent,
Car elle avait accroché plus d'une bourse,
Et avait été plongée dans plus d'un cachot.
Son tourtereau avait été un homme des Hautes-Terres;
Mais que de gens ont pour lot la corde fatale !
Avec des soupirs et des sanglots elle commença ainsi
A pleurer son beau John le montagnard.

AIR.

Mon amant était né dans les Hautes-Terres,
Il tenait en mépris les lois des Basses-Terres ;
Mais toujours il fut fidèle à son clan,
Mon brave et beau John le montagnard.

CHOEUR

Chantez, oh! mon beau John le montagnard !
Chantez, oh! mon beau John le montagnard !
Il n'y a pas un garçon dans tout le pays
Egal à mon John le montagnard.

Avec sa jupe courte et son plaid de tartan,
Et sa bonne claymore à son côté,
Il attrapait le cœur des dames,
Mon brave et beau John le montagnard.
Chantez, etc.

Nous battions tous le pays de la Tweed à la Spey,
Et nous vivions gaiement comme des lords et des ladies;
Car il ne craignait pas une figure des Basses-Terres,
Mon brave et beau John le montagnard.
Chantez, etc.

Ils le bannirent au delà des mers;
Mais, avant que le bourgeon fût sur l'arbre,
Le long de mes joues couraient des perles
En embrassant mon John le montagnard.
Chantez, etc.

Mais, hélas! ils ont fini par le prendre,
Et l'ont attaché ferme dans un cachot;
Malédiction sur eux tous!
Ils ont pendu mon beau John le montagnard.
Chantez, etc.

Et, veuve maintenant, il me faut pleurer
Les plaisirs qui ne reviendront plus;
Rien ne me console qu'un grand pot à boire
Quand je pense à John le montagnard.
Chantez, etc.

RÉCITATIF.

Un pygmée de racleur, qui avec son violon
Avait coutume de se dandiner aux marchés et aux foires,
Cette jambe vigoureuse et cette épaisse taille
(Il n'atteignait pas plus haut)
Avaient percé son cœur comme un crible,
Et l'avaient mis en feu.

La main sur la hanche, et l'œil en l'air,
Il fredonna sa gamme, une, deux, trois,
Puis sur un ton arioso,
Le petit Apollon
Orna d'un joyeux allegretto
Son solo.

AIR.

Laissez-moi me lever pour essuyer cette larme,
Et venez avec moi et soyez ma chérie,
Et alors tous vos soucis et vos craintes
Pourront siffler sur le reste.

CHŒUR.

Je suis violon de mon métier;
Et, de tous les airs que j'ai jamais joués,
Le plus agréable à femme ou fille,
Fut toujours, sifflez sur le reste.

Nous serons aux soupers de la moisson et aux noces,
Et comme nous nous y régalerons bien!

Nous trinquerons jusqu'à ce que Papa Souci
Chante, sifflez sur le reste.
Je suis, etc.

Nous rongerons si gaiement les os,
Et nous nous chaufferons contre le mur,
Et, à notre loisir, quand nous voudrons,
Nous sifflerons sur le reste.
Je suis, etc.

Mais ouvre-moi le ciel de tes charmes,
Et, tant que je chatouillerai le crin sur les cordes à boyau,
La faim, le froid et tous les maux semblables
Pourront siffler sur le reste.
Je suis, etc.

RÉCITATIF.

Ses charmes avaient frappé un vigoureux drouineur
En même temps que le pauvre racleur de cordes;
Il prend le violon par la barbe,
Et tire une rapière rouillée —

Il jura par tout ce qui était digne d'un jurement
De l'expédier comme un pluvier,
A moins qu'il ne voulût, à dater de ce jour,
Renoncer à elle pour jamais.

L'œil effaré, le pauvre crin-crin
Se mit à deux genoux
Et demanda grâce d'un air piteux;
Et ainsi finit la querelle.

Mais, quoique son petit cœur souffrît
Quand le chaudronnier la serra contre lui,
Il feignit de rire dans sa manche
Quand le drouineur s'adressa à elle ainsi :

AIR.

Ma belle fille, je travaille dans le cuivre:
Chaudronnier, voilà ma condition;
J'ai voyagé par toute la chrétienté
En exerçant ce métier.
J'ai pris l'argent, j'ai été enrôlé
Dans maint noble escadron;
Mais ils cherchèrent en vain, quand je décampai
Pour aller rapiécer le chaudron.
J'ai pris l'or, etc.

Dédaignez cet avorton, ce magot fané,
Avec tout son bruit et ses cabrioles,
Et associez-vous à ceux qui portent
La bougette et le sac de cuir.
Et par cette tasse, ma foi et mon espérance,
Et par ce cher Kilbagie [1],
Si jamais vous manquez, ou que vous ayez peu,
Puissé-je ne jamais humecter mon gosier.
Et par cette tasse, etc.

RÉCITATIF.

Le drouineur l'emporta — la belle sans rougir
Tomba dans ses bras,
Complétement vaincue, moitié par l'amour,
Moitié par l'ivresse.
Sir Violino, d'un air
Qui montrait un homme d'esprit,
Souhaita au couple un bon accord,
Et fit sonner creux la bouteille
A leur santé cette nuit.

Mais ce garnement de Cupidon décocha une flèche
Qui joua un mauvais tour à une dame;
Le violon l'attaqua de l'avant à l'arrière
Derrière la cage à poulets.
Son maître et seigneur, qui suivait la profession d'Homère,
Quoique boitant des éparvins,
Se leva cahin caha, et sauta comme en délire
Et les menaça du charmant Davie [2],
Cette nuit.

C'était un gaillard narguant le chagrin,
Si jamais Bacchus en a enrôlé;
Quoique la Fortune pesât cruellement sur lui,
Elle n'atteignait jamais son cœur.
Il n'avait d'autre vœu que — d'être gai,
D'autre besoin que — la soif;
Il ne haïssait que — d'être triste,
Et la muse lui inspira
La chanson suivante cette nuit.

AIR.

Je suis un barde sans considération
Aux yeux des gens comme il faut, et tout cela;
Mais, comme Homère, l'essaim émerveillé
De ville en ville me suit çà et là.

1. Sorte de whiskey, ainsi appelé de la distillerie de Kilbagie dans le Clackmannanshire. — 2. Allusion à une vieille chanson populaire. (*N. d. trad.*)

CHŒUR.

Après tout cela, après tout cela,
Et deux fois autant que cela;
Je n'en ai perdu qu'une, il m'en reste deux :
J'ai assez de femmes après tout cela.

Je n'ai jamais bu à l'étang des muses,
Au ruisseau de Castalie, et tout cela;
Mais voyez ceci qui ruisselle et qui écume abondamment,
C'est mon Hélicon, à moi, cela.
Après tout cela, etc.

J'ai un grand amour pour toutes les belles,
Je suis leur humble esclave, et tout cela;
Mais la volonté du maître, je n'en regarde pas moins
Comme un péché mortel d'enfreindre cela.
Après tout cela, etc.

Dans de doux transports nous échangeons à cette heure
Un amour mutuel, et tout cela :
Mais combien de temps la puce pourra piquer,
Que l'inclination règle cela.
Après tout cela, etc.

Leurs tours et leur ruse m'ont rendu fou,
Elles m'ont mis dedans, et tout cela.
Mais évacuez le pont, et voici — le sexe !
J'aime les coquines, après tout cela.

CHŒUR.

Après tout cela, après tout cela,
Et deux fois autant que cela,
Mon sang le plus précieux, pour leur bien,
Est à leur service, après tout cela.

RÉCITATIF.

Ainsi chanta le barde — et les murs de Nansie
Furent ébranlés par un tonnerre d'applaudissements
Répétés par chaque bouche;
Ils vidèrent leurs bissacs, et mirent leurs nippes en gage,
Ils gardèrent à peine de quoi couvrir leurs derrières,
Pour étancher leur soif brûlante.
Alors de nouveau la joviale assemblée

Demanda au poète
De défaire son ballot et de choisir une chanson,
Une ballade des meilleures;
Lui, se levant, joyeux,
Entre ses deux Débora,
Regarda autour de lui, et les vit
Impatients d'entonner le chœur.

AIR.

Voyez! le pot fumant devant nous,
Observez notre cercle jovial en guenilles!
Reprenez le cœur à la ronde,
Et chantons avec transport.

CHŒUR.

Foin de ceux que la loi protège!
La liberté est un splendide festin!
Les cours furent érigées pour les lâches,
Les églises bâties pour plaire aux prêtres.

Qu'est-ce qu'un titre? qu'est-ce qu'un trésor?
Qu'est-ce que le soin de la réputation?
Si nous menons une vie de plaisir,
Qu'importe où et comment!
Foin, etc.

Un tour et un conte toujours prêts,
Nous errons toute la journée;
Et la nuit, dans la grange ou l'étable,
Nous caressons nos catins sur le foin.
Foin, etc.

Le carrosse suivi d'une escorte
Parcourt-il plus léger la campagne?
Le sage lit du mariage
Voit-il de plus brillantes scènes d'amour?
Foin, etc.

La vie n'est que bigarrures,
Nous ne nous inquiétons pas comment elle va;
Qu'ils fassent de l'hypocrisie sur le décorum,
Ceux qui ont des réputations à perdre.
Foin, etc.

Je bois aux bougettes, aux bissacs et aux besaces!
Je bois à toute la bande vagabonde!

Je bois à nos catins et à nos babouins en guenilles !
D'une seule et même voix criez — Amen !

Foin de ceux que la loi protège !
La liberté est un splendide festin !
Les cours furent érigées pour les lâches,
Les églises bâties pour plaire aux prêtres.

FIN.

TABLE.

Notice sur Burns. 1

POÈMES.

Les deux Chiens. Conte. 1
La Boisson écossaise. 6
Réclamation aux représentants de l'Ecosse. 10
La Foire sainte. 15
La Mort et le docteur Hornbook. 22
Les Ponts d'Ayr. 26
L'Ordination. 32
Requête au Diable. 36
Mort et dernières paroles de la pauvre Mailie. 39
Elégie de la pauvre Mailie. 41
A James Smith. 42
Songe. 46
La Vision. 50
Discours aux Très-bons. 57
Elégie de Tam Samson. 59
Epitaphe. 62
Erratum. . . . . ib.
La Veille de la Toussaint. . . . . ib.
Compliment de nouvel an du vieux fermier à sa jument. . 69
A une Souris. 71
Une Nuit d'hiver. 73
Epître à Davie. 75
Lamentation. 79
Le Découragement. Ode. 82
L'Hiver. 83
Le Samedi soir dans la chaumière. 84
L'Homme est né pour gémir. 90
Prière en vue de la mort. 92
Stances sur le même sujet. 93
Vers laissés par l'auteur dans une chambre où il avait couché. 94
Le premier Psaume. 95
Prière sous le poids d'une violente douleur. . . . . ib.
Les six premiers versets du 90e Psaume. 96
Stances à une marguerite de montagne. 97

A la Destruction. 98
A miss Logan. 99
Epître à un Jeune ami. 100
Sur un Barde écossais parti pour les Indes occidentales. . 102
A un Haggis. 103
Dédicace à Gavin Hamilton. 105
A un Pou. 108
A Edimbourg. 109
Epître à J. Lapraik. 111
Au même. 115
A William Simpson. 117
Post-scriptum. 119
Epître à John Rankine. 121
Jean Grain-d'Orge. Ballade. 123
Quand le brave Guilford... Fragment. 125
Ecrit dans l'Ermitage de Friars-Carse. 127
Ode à la mémoire de mistress Oswald. 128
Elégie sur le capitaine Matthew Henderson. 129
Epitaphe. Arrête, passant. 132
Lamentation de Mary, reine d'Ecosse. 133
A Robert Graham. 134
Lamentation sur James, comte de Glencairn. 136
Vers envoyés à sir John Whitefoord. 138
Tam O'Shanter. Conte. 139
En voyant un Lièvre blessé. 144
A l'Ombre de Thomson. . . . . ib.
Sur le petit Johnny. 145
Sur le Père de l'auteur. . . . . ib.
Sur Robert Aiken, Esq. . . . . ib.
Pour Gavin Hamilton, Esq. 146
Epitaphe d'un Barde. . . . . ib.
Sur les Pérégrinations du capitaine Grose. 147
A miss Cruikshanks. 148
En lisant dans un journal la mort de John Mac Leod, Esq. 149
Humble pétition de l'eau de Bruar. 150
En effrayant des oiseaux d'eau à Loch-Turit. 152
Ecrit au crayon sur le chambranle de la cheminée. . . . 153
Ecrit au crayon debout près de la chute de Fyers. . . . 154
Sur la Naissance d'un enfant posthume. . . . . ib.
Le Sifflet. Ballade. 155
Seconde epître à Davie. 158
Adieu à l'Ayrshire. 159

CHANSONS.

I. Un bouton de rose. 161
II. Adieu aux frères de la loge de Saint-James. 162
III. J'errais, suivant les détours du Nith. 163
IV. Un tendre baiser. . . . . ib.

V. Rendue à la joie, la Nature voit. 164
VI. Quand mon lit serait là-bas. Fragment. 165
VII. Contre les arbres où les abeilles bourdonnantes. . . 166
VIII. Oh! quand j'aurai vingt et un ans, Tam. . . . . ib.
IX. Sombre Décembre. 167
X. Anna, tes charmes enflamment mon sein. . . . . ib.
XI. Le Laboureur. 168
XII. Va donc pour une fille avec une dot. . . . . ib.
XIII. Là-bas derrière ces montagnes. 169
XIV. Voici l'heure. 170
XV. Le bois de Craigie-Burn. . . . . ib.
XVI. Joyeuse elle était. 171
XVII. J'ai été joyeux là-bas. 172
XVIII. Les bouleaux d'Aberfeldy. . . . . ib.
XIX. La belle petite. 173
XX. Le Vieillard. . . . . ib.
XXI. Près de la rivière d'Allan. 174
XXII. Imitation d'une vieille chanson jacobite. 175
XXIII. Peux-tu me quitter ainsi, ma Katy. . . . . ib.
XXIV. Appelle les brebis sur les hauteurs. 176
XXV. Clarinda. . . . . ib.
XXVI. Viens, laisse-moi te prendre sur mon sein. . . . 177
XXVII. Content de peu. . . . . ib.
XXVIII. Berger abusé. 178
XXIX. Les Volontaires de Dumfries. . . . . ib.
XXX. Duncan Gray. 179
XXXI. La plus belle des filles. 180
XXXII. Chant de guerre. 181
XXXIII. Adieu, onde qui coule en serpentant. 182
XXXIV. Adieu de Mac-Pherson.. . . . . ib.
XXXV. Lamentation d'une mère sur la mort de son fils. . 183
XXXVI. Sifflez sur le reste. 184
XXXVII. Afton. . . . . ib.
XXXVIII. Délaissée, mon amour. 185
XXXIX. Eliza. 186
XL. Çà donc, hôtesse, additionne le compte. . . . . ib.
XLI. Ma belle Mary. 187
XLII. Les joncs verdissent. . . . . ib.
XLIII Si j'avais un antre. 188
XLIV. Coureur de Willie. . . . . ib.
XLV. Les bords de la Cree. 189
XLVI. Voici une bouteille et un bon ami. 190
XLVII. A la santé de celle que j'aime. . . . . ib.
XLVIII. Chant patriotique. 191
XLIX. Ses boucles flottantes. Fragment. . . . . ib.
L. Sur les mers et bien loin. 192
LI. Imité d'une vieille chanson anglaise. 193
LII. Combien longue et triste est la nuit . . . . . ib.
LIII. Mon mari, mon mari. 194
LIV. Je confesse que tu es si belle. 195
LV. Je rêvais que j'étais couché. . . . . ib.
LVI. La fille aux yeux bleus. 196

LVII. Personne. 196
LVIII. Je repasserai toujours par la ville là-bas. 197
LIX. Je te baiserai encore. . . . . ib.
LX. La jeune paysanne. 198
LXI. Après tout, après tout. 199
LXII. Imité d'une vieille chanson anglaise. 200
LXIII. C'était la nuit du 1er d'août. 201
LXIV. Jockey a pris le baiser du départ. 202
LXV. John Anderson. . . . . ib.
LXVI. Fille aux cheveux de lin. 203
LXVII. Ballade écossaise. En mai dernier. . . . . ib.
LXVIII. Que jamais femme ne se plaigne. 204
LXIX. Sur la maladie de Chloris. 205
LXX. Le jeune montagnard errant. 206
LXXI. Louis, qu'est-ce que je me soucie de toi. . . . . ib.
LXXII. Regardez tout ce faste. . . . . ib.
LXXIII. Songeant à la mer rugissante. 207
LXXIV. Chloris. 208
LXXV. Mon père était un fermier. . . . . ib.
LXXVI. Tam Glen. 210
LXXVII. Pour l'amour de quelqu'un. 211
LXXVIII. Mon cœur est dans les Hautes-Terres. 212
LXXIX. Peggy. . . . . ib.
LXXX. Aucune noble dame. 213
LXXXI. Je ne suis point un homme d'église. 214
LXXXII. Maintenant collines et coteaux. . . . . ib.
LXXXIII. Ma Nannie est partie. 215
LXXXIV. Charmant Davie. 216
LXXXV. A M. Cunningham. . . . . ib.
LXXXVI. Composé en août. 217
LXXXVII. Oh! il était beau. 218
LXXXVIII. Fragment, dans le Recueil des chants écossais de Witherspoon. 219
LXXXIX. Le beau garçon qui est au loin. 220
XC. Meg du moulin. . . . . ib.
XCI. O ma belle. 221
XCII. Réponse de la femme. . . . . ib.
XCIII. Bess et son rouet. 222
XCIV. O Logan, que ton flot était charmant. 223
XCV. Le bouquet. 224
XCVI. Mary Morison. 225
XCVII. O Mai, ton matin ne fut jamais si doux. 226
XCVIII. Ma dot est le joyau. . . . . ib.
XCIX. Lord Gregory. 227
C. Oh! mon amour. . . . . ib.
CI. Oh! j'ai une fois aimé. 228
CII. Duo. 229
CIII. O froide pauvreté. 230
CIV. Oh! le souffle desséchant. 231
CV. La belle Lesley. . . . . ib.
CVI. Avez-vous vu ma Phely. 232
CVII. A l'alouette des bois. 233

CVIII. Oh! ce n'est pas ma chère fillette. 233
CIX. O Tibbie, j'ai vu le jour. 234
CX. Oh! savez-vous. 235
CXI. Oh! si j'étais sur le mont Parnasse. 236
CXII. Oh! qui est-elle. 237
CXIII. Le chien de papa que j'ai là! 238
CXIV. Oh! sifflez et je viendrai. . . . . ib.
CXV. Oh! Willie brassa un picotin de drèche. 239
CXVI. J'aime ma Jeanne. 240
CXVII. Oh! ouvre la porte. . . . . ib.
CXVIII. A une dame. 241
CXIX. Sur les bords de Cessnock vit une fille. . . . . ib.
CXX. Une nuit que j'errais. 242
CXXI. Par-dessus le Forth je regarde le nord. 243
CXXII. Puissances célestes dont la protection. . . . . ib.
CXXIII. Les vents furieux autour d'elle soufflant. 244
CXXIV. Elle dit qu'elle m'aime le mieux. . . . . ib.
CXXV. Bannockburn 245
CXXVI. Ma femme est une charmante petite créature. . . 246
CXXVII. Elle est belle et fausse. . . . . ib.
CXXVIII. Le bon vieux temps. 247
CXXIX. Salut matinal de l'amant à sa maîtresse. 248
CXXX. Restez, mon enchanteresse. . . . . ib.
CXXXI. Le château de Gordon. 249
CXXXII. Le soir tombe avec charme sur Craigie-Burn. . . 250
CXXXIII. Les coteaux de Ballochmyle. . . . . ib.
CXXXIV. Le jour revient. 251
CXXXV. Le diable vint flâner par la ville. . . . . ib.
CXXXVI. Les ombres de la nuit s'amassent rapidement. . . 252
CXXXVII. La bruyère fleurissait. . . . . ib.
CXXXVIII. La brume indolente. 253
CXXXIX. L'aimable fille d'Inverness. 254
CXL. La jolie Bell. . . . . ib.
CXLI. Les bords du Nith. 255
CXLII. L'hiver est passé. Fragment. . . . . ib.
CXLIII. Que les pays étrangers citent. 256
CXLIV. La belle Jeanne. . . . . ib.
CXLV. Calédonie. 258
CXLVI. Le vieux Rob Morris. 259
CXLVII. Galla-Water. 260
CXLVIII. Il y a un jeune garçon dans cette ville. . . . . ib.
CXLIX. Il y avait un garçon qui était né à Kyle. Fragment. 261
CL. Lamentation de Strathallan. 262
CLI. Je suis à toi, ma beauté fidèle. . . . . ib.
CLII. Quand le destin cruel. 263
CLIII. Tu m'as quittée pour toujours, Jamie. . . . . ib.
CLIV. A toi, Nith chéri. Fragment. . . . . ib.
CLV. Jessie. 264
CLVI. La fille de Ballochmyle. . . . . ib.
CLVII. Ce ne fut pas son bel œil bleu. 265
CLVIII Belle Eliza. 266
CLIX. Debout le matin de bonne heure. 267

CLX. Triste est mon cœur. 267
CLXI. Qui est à la porte de mon bosquet? 268
CLXII. Que peut faire une jeune fille d'un vieillard? . . . . ib.
CLXIII. Quand j'arrivai. Fragment. 269
CLXIV. La pelouse. . . . . ib.
CLXV. Quand l'ouragan mortel. 270
CLXVI. La belle Jenny. 272
CLXVII. Là où, bravant les tempêtes. . . . . ib.
CLXVIII. Le galant tisserand. 273
CLXIX. Philis la belle. . . . . ib.
CLXX. Pourquoi? pourquoi dire à ton amant. Fragment. . 274
CLXXI. Une femme comme celle de Willie. . . . . ib.
CLXXII. A Mary. Voulez-vous aller aux Indes? 275
CLXXIII. Veux-tu être ma chérie? 276
CLXXIV. La montagnarde Mary. . . . . ib.
CLXXV. Les bords du Doon. 277
CLXXVI. Prenez garde à la jolie Anne. 278
CLXXVII. Hier j'avais une pinte de vin. . . . . ib.
CLXXVIII. Ces monts sauvages et moussus. 279
CLXXIX. Le jeune Jockey. 280
CLXXX. La jeune Peggy. . . . . ib.
CLXXXI. A miss Graham de Fintray, en lui faisant cadeau de chansons. 281

POÉSIES POSTHUMES.

A Mary dans le ciel. 283
Vers sur une entrevue avec lord Daer. 284
A une jeune personne demeurant sur les bords du Devon. . 285
Sur la mort d'un petit chien nommé Echo. 286
A la mémoire de Fergusson . . . . . ib.
Lamentation du Chevalier. . . . . ib.
Epître à R. Graham, esq. 287
Fragment. Dédié au très-hon. C.-J. Fox. 289
Au docteur Blacklock. 290
Prologue récité sur le théâtre de Dumfries, le jour de l'an. . 292
Elégie sur miss Burnet de Monboddo. 293
Les droits de la Femme. 294
Discours prononcé par miss Fontenelle à son bénéfice. . . 295
Vision. . . . . ib.
A Chloris, vers écrits sur un exemplaire de ses poésies qu'il lui offrait. 296

PIÈCES EXTRAITES DE LA CORRESPONDANCE DE L'AUTEUR.

A M. William Tytler, en lui offrant le portrait du barde. . . 298
A une personne qui lui avait envoyé un journal. 299
Sur la Poésie pastorale. 300
Sur la bataille de Sheriff-Muir. 301
La nouvelle année. 303
Impromptu sur W. Smellie. 305
Inscription pour un autel à l'Indépendance. . . . . ib.
Sonnet sur la mort de R. Riddel. 306
Monodie sur une dame connue pour ses caprices. . . . . ib.
Son Epitaphe. 307
L'Inventaire. . . . . ib.
Impromptu sur le jour de naissance de mistress Riddel. . . 309
A miss Jessy Lewars. . . . . ib.
Sonnet écrit le 25 janvier 1793. 310
Impromptu à M. Syme. . . . . ib.
A M. Syme en lui offrant douze bouteilles de porter. . . . 311
A M. Mitchell. . . . . ib.
Post-scriptum. 312
A une Personne qu'il avait offensée. . . . . ib.
Sur la Vie. . . . . ib.
Le mal de Dents. 314
Vers écrits dans l'enveloppe d'une lettre adressée au capitaine Grose. 315
A Robert Graham, esq. de Fintray. 316
Epitaphe d'un Ami. . . . . ib.
Un Bénédicité. . . . . ib.
Sur la Sensibilité. 317
L'Hospitalité des Hautes-Terres. . . . . ib.
Epître à W. Creech. . . . . ib.
Liberté. Fragment. 319
Elégie sur la Mort de Robert Ruisseaux. 320
A la maîtresse de Wauchope House. . . . . ib.
A John Lapraik. 322
Au révérend John Mac-Math. 324
A Gavin Hamilton, èsq. 326
A M. Mac-Adam de Craigen-Gillan. 327
Au capitaine Riddel de Glenriddel. 328
A John Maxwell de Terraughty. 329
A Clarinda en lui faisant cadeau de deux verres à boire. . . 330
Les Voyelles. Conte. . . . . ib.
Esquisse. 331
Prologue écossais. 332
Impromptu sur sa nomination de jaugeur. 333
Le Doyen de la Faculté. Ballade nouvelle. . . . . ib.
Impromptu sur le lord Avocat. 335
A John Rankine. . . . . ib.

Sur ce qu'on disait que le Révérend docteur B— avait de la fausseté jusque dans les regards. 336
Sur un maître d'école de la paroisse de Cleish Fifeshire. . . ib.
Au général Dumourier. . . . . ib.
Elégie sur l'année 1788. 337
Vers écrits sous le portrait du poète Fergusson. 338
Les Joyeux Mendiants. Cantate. . . . . ib.

FIN DE LA TABLE.

PR
4304
F5W3

Burns, Robert
Poesies complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 03 01 13 003 5